



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



ET-10

Monsieur Deu de Perthes, Directeur des
Fermes Générales,

1 Janv. 1784.

M.

à Amiens.



Zugab

BIBLIOTHEQUE

"Les Faisances"

S J

60 - CHANTILLY

MERCURE DE FRANCE DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

C O N T E N A N T

Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts; les Spectacles, les Causes célèbres; les Académies de Paris & de Provinces; la Notice des Édits, Arrêts; les Avis particuliers, &c. &c.

SAMEDI 3 JUILLET 1784



A P A R I S,
Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E

Du mois de Juin 1784.

P	PIÈCES FUGITIVES.	abrégé Latin de Philosophie,	
	<i>Épître à M. ***,</i>		34
	<i>À Son A. S. Madame la</i>	<i>Collection des Moralistes Mo-</i>	
	<i>du hêfe de Chartres,</i>	<i>dernes,</i>	35
	<i>Vers récités à Madame la Pre-</i>	<i>Almanach des Muses,</i>	55
	<i>sidente du Parly,</i>	<i>Histoire de Russie,</i>	70
	<i>À Mlle Comtat,</i>	<i>Dictionnaire Historique d'E-</i>	
	<i>À Mme Ch*****,</i>	<i>ducation,</i>	80
	<i>Épître à MM. de la Société</i>	<i>Théâtre d'Aristophane,</i>	104
	<i>Patriotique Bretonne,</i>	<i>Les Veillées du Château,</i>	151
	<i>Vers sur l'Homme,</i>	<i>Académie Française,</i>	170
	<i>Impromptu à Mme de....</i>	S P E C T A C L E S.	
	<i>Au Comte de Haga,</i>	<i>Concert Spirituel,</i>	132
	<i>Vers contre les Vieillards,</i>	<i>Comédie Italienne,</i>	133
	<i>Imitation d'une Epigramme de</i>	V A R I É T É S.	
	<i>l'Anthologie,</i>	<i>Chronomètre & Plexichromé-</i>	
	<i>Charades, Enigmes & Logo-</i>	<i>tre,</i>	85
	<i>gryphes, 7, 35, 102, 149</i>	<i>Extrait du Journal d'un Voya-</i>	
	NOUVELLES LITTE.	<i>ge fait de Williamsburg,</i>	
	<i>Recueil de quelques Ouvrages</i>	<i>en Virginie, à Pétersbourg,</i>	120
	<i>de M. Watlet, de l'Acad-</i>	<i>Suite des Sermons de l'Abbé</i>	
	<i>démie Française,</i>	<i>Poule,</i>	171
	<i>Recueil complet des plus beaux</i>	<i>Annonces & Notices, 41, 89,</i>	
	<i>morceaux de Poésies Ita-</i>	<i>liennes, 28,</i>	139, 187

A Paris, de l'Imprimerie de M. LAMBERT & F. J.
BAUDOUIN, rue de la Harpe, près S. Côme.

M E R C U R E D E F R A N C E.

S A M E D I 3 J U I L L E T 1784.

P I È C E S F U G I T I V E S. E N V E R S E T E N P R O S E.

V E R S

*A M. le Comte DE H A G A, qui étoit venu
incognito au Collège de Louis-le Grand.*

P R I N C E, ami des Talens, des Vertus & des Arts,
En vain vous espériez visiter leur asyle
Sans que votre grandeur, votre bonté facile
Trahît le favori de Minerve & de Mars.
En vain vous dépouillant de la grandeur suprême,
Vous paroissez sans Cour, sans suite, sans faisceaux.
Chacun vous reconnoît; on se dit: c'est lui-même,
C'est Gustave, c'est un Héros.

Nous avons cru revoir ces beaux jours où Christine
Battait les Allemands & chantoit ses exploits;
Et plaçant son palais sur la double colline,
Manioit tour-à-tour la lyre de Corinne,

A ij

Le compas d'Archimède & le sceptre des Rois.
 Que pour un Souverain il est beau de s'instruire,
 D'exciter les talens, de connoître leur prix !
 Oui, Gustave, il est vrai, mérite qu'on l'admire,
 Quand d'un Sénat puissant il abjure l'empire,
 Et qu'il venge ses droits injustement flétris.
 Mais quand pour s'éclairir il quitte son Royaume,
 Qu'il veut voir par ses yeux les mœurs de vingt pays,
 Les vertus du Berneois, les monumens de Rome,
 Les talens à l'envi florissans dans Paris,
 Il n'étoit qu'un grand Prince, il devient un grand
 Homme.

(*Par M. Duviquet, Étudiant en Rhétorique
 au Collège de Louis-le-Grand.*)

O D E.

HORACE ET LYDIE, Traduction fidelle.

H O R A C E.

TANDIS que ma Lydie approuva ma tendresse,
 Et qu'amant préféré dans mon heureux transport
 De mes bras mollement j'enlaçai ma maîtresse,
 Du plus puissant des Rois je dédaignai le sort.

L Y D I E.

TANT que feu'e je fis le charme de ta vie,
 Que, sans craindre Chloé, je possédai ton cœur ;
 Fièr de ton amour, la constante Lydie
 A l'immortalité préféra son bonheur.

DE FRANCE.

H O R A C E.

JE suis tout à Chloé, dont la voix séduisante
Mêle aux accords du luth les accens les plus doux :
Pour elle de la mort je braverois les coups,
Si la parque, à ce prix, épargnoit mon amante.

L Y D I E.

JE sens pour Calais une flamme nouvelle ;
Calais a son tour brûle pour mes appas ;
Et mon cœur chérirait la rigueur du trépas
Si ma mort assuroit une vie aussi belle.

H O R A C E.

MAIS, si l'Amour encor vouloit nous réunir ?....
Si des feux mal éteints dans mon âme attendrie
Faisoient en ta faveur naître le repentir ?....
Si la blonde Chloé faisoit place à Lydie ?...

L Y D I E.

AH ! bien que Calais soit plus beau que l'Amour,
Et toi plus inconstant que l'onde & le nuage ;
Contente, on me verroit pour toi chérir le jour,
Le quitter pour te suivre au ténébreux rivage.

(Par M. Cavellier , Commis des Bureaux
de la Marine.)



*LES VIEUX GALANS DU SIÈCLE,
ou Réponse à la Chanson imitée : Les
Jeunes Gens du Siècle.*

AIR : *Des simples Jeux de son Enfance.*

BEAUTÉS, sans blesser la décence,
Aimez toujours les jeunes gens ;
L'Amour déserteroit la France
A l'aspect de ces vieux galans,
Qui, par leur air & leur langage ,
Effarouchent la volupté ,
Et qui n'ont pour le badinage
Qu'un vain desir sans faculté.

Sous le prétexte d'être utiles ,
A courir ils passent leur tems ;
A la Ville ils sont inutiles ,
A la Cour ils sont intrigans.
Chacun d'eux très-souvent décide
Sans savoir pourquoi ni comment ,
Par-tout l'amour-propre les guide
Et par-tout l'ennui les attend.

TOUJOURS grondant pour des vétilles ,
On ne les voit jamais contens ;
Inconséquens auprès des filles ,
Avec leurs femmes peu galans.

Par leurs discours on doit comprendre
Qu'avec l'or ils veulent tenter ;
Mais si le besoin les fait prendre ,
Bientôt l'ennui les fait quitter.

PAR leur maintien & leur parure
Ils veulent se faire valoir ;
Mais l'Amour rit de leur figure ,
Et n'en attend aucun espoir :
En vain ils vont de Belle en Belles
Offrir leur hommage & leurs cœurs ,
Ils ne doivent attendre d'elles
Que des épines pour des fleurs.

LORSQU'ILS parlent de leur jeunesse ,
Leur babil les rend indiscrets ;
Toujours la plus belle maîtresse
Leur a prodigué ses attraits ;
Ce n'est souvent que dans l'ivresse
Qu'ils veulent goûter des plaisirs ;
Mais c'est en vain , car leur foiblesse
Ne leur permet que des desirs.

PUISSENT les Jeux , les Ris , les Grâces
Les exiler tous de leur Cour ,
Et les combler de leurs disgrâces
Pour venger l'Hymen & l'Amour ;
Leurs feux éteints par la vieillesse
Ne méritent que des rigueurs ,

A iv

Nous seuls de l'aimable jeunesse
Goûtons les plaisirs, les faveurs.

(Par M. le Comte de Fäud***, Ancien
Capitaine de Gendarmerie.)

*V E R S pour le Portrait de M. M E S M E R ,
dessiné par M. Pujos.*

LE voilà ce mortel dont le siècle s'honore,
Par qui sont replongés au séjour infernal
Tous ces fléaux vengeurs que déchaîna Pandore :
Dans son Art bienfaisant il n'a point de rival,
Et la Grèce l'eût pris pour le Dieu d'Épidaure.

*Explication de la Charade, de l'Énigme &
du Logogryphe du Mercure précédent.*

LE mot de la Charade est *Papa* ; celui
de l'Énigme est *Poisson* ; celui du Logo-
gryphe est *Proie*.

C H A R A D E.

M O N tout est mon premier,
Devenu mon dernier.

(Par M. D***** D.)

É N I G M E.

JE suis un tout avec ma queue,
 Dont je suis membre sans ma queue;
 Je ne peux rien avec ma queue
 Si l'on m'en sépare sans queue.
 J'occupe fille ou femme avec ma queue,
 Alors je suis en mouvement sans queue.
 Bref, j'ai cinq pieds, Lecteur, avec ma queue;
 Je n'ai ni piés ni tête sans ma queue.

(Par M. F. G. , de Sedan.)

L O G O G R Y P H E.

TU me cherches bien loin & je suis près de toi :
 Je te le dis en vain, tu me cherches encore.
 Certes, pour m'attraper, ami Lecteur, crois-moi,
 Il ne faut pas courir du couchant à l'aurore.
 Cependant aujourd'hui le cas n'est pas nouveau,
 Quand je suis sous ta main, tu m'échappes peut-être.
 A quoi bon pour un mot fatiguer ton cerveau !
 Combine mes dix pieds, je te ferai connoître
 L'instrument d'Apollon ; un métal précieux ;
 Ce que remplit si bien *la Rive* sur la Scène ;
 L'extrémité du globe ; un trésor curieux
 Que le mouchoir d'Églé dérobe à tous les yeux ;
 Un être fabuleux, friand de chair humaine ;

A v

Un oiseau révééré chez le peuple Romain;
 Ce qui du Laboureur sert à faire le pain ;
 Enfin ce qu'un Baveur, que le plaisir réveille,
 Se plaît à célébrer pour le Dieu de la treille.

(Par M. N.... P....., Abonné.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*DISCOURS prononcés dans l'Académie
 Françoisé, le Mardi 15 Juin 1784, à la
 réception de M. le Marquis de Montesquiou.
 A Paris, chez Demonville, Imprimeur-
 Libraire de l'Académie Françoisé, rue
 Christine, 1784.*

C'EST en empruntant tout de ces Discours qu'il faut en faire l'éloge. " Lorsque vous
 „ me faisiez grâce, dit M. le Marquis de
 „ Montesquiou, je n'ai pas cessé de me
 „ faire justice.... Dans ce sanctuaire, les
 „ vrais adorateurs sont admis quelquefois à
 „ partager les honneurs du sacerdoce. "

Le modeste Récipiendaire ne se vante que de deux titres : l'amour des Lettres, l'amour de la vertu ; & c'est par la transition heureuse que lui fournit sur-tout ce dernier titre, qu'il amène l'éloge de son prédécesseur, M. l'ancien Evêque de Limoges.

" Accoutumé si long temps à payer tous
 „ les jours avec un nouveau plaisir, le tribut

» de ma juste vénération à cette âme indul-
 » gente & pure, que l'intrigue ne souilla
 » jamais, qui, supérieure aux foiblesses hu-
 » maines, a porté à la Cour, conservé au
 » milieu des honneurs, rapporté dans la
 » retraite toute la simplicité des mœurs an-
 » tiques, j'étois loin de prévoir qu'un jour
 » ma voix trembleroit au moment de lui
 » rendre solennellement hommage. »

M. L'Évêque de Limoges fut appelé à la
 place de Précepteur des Enfans de France
 par le choix particulier de feu Mgr. le
 Dauphin..... « La célébrité qu'il fuyoit, il la
 » dut aux soins mêmes qu'il se donnoit pour
 » n'être pas apperçu. Nous vîmes alors le
 » beau spectacle de la vertu près du trône,
 » allant au devant de la vertu qui se cache,
 » & la forçant de venir purifier par son in-
 » fluence, l'air que devoient respirer de
 » jeunes Princes appelés aux plus hautes
 » destinées..... Quel terrible moment.....
 » que celui où un Prince destiné à régner
 » sur une grande Nation, doit être livré
 » aux mains qui vont rectifier ou corrom-
 » pre l'ouvrage de la Nature !.... Un siècle,
 » trois générations de vingt millions d'hom-
 » mes, devront ils des autels ou des malé-
 » dictions à celui qui va devenir en quelque
 » sorte l'arbitre de leur destinée ? »

Les grands talens ne sont pas l'ouvrage
 des hommes. Semblables à ces plantes vi-
 goureuses qui naissent & s'élèvent sans cul-
 ture, la Nature seule s'est réservé le droit de

les créer ; & l'éducation qui favorise le développement du génie , qui peut en accélérer les progrès , n'auroit le pouvoir ni de le produire ni de l'étouffer..... " Mais que
 " l'enthousiasme ne nous aveugle pas ; &
 " convenons, Messieurs , que la vertu d'un
 " Souverain est le plus grand bien de son
 " Peuple. " C'est elle qui pose des limites à l'amour si dangereux de la gloire..... Elle lui rend inviolables les droits de la propriété..... elle lui montre dans une économie rigoureuse le principe de la justice & de la bienfaisance. C'est elle.... qui lui fait réformer des Loix barbares, anéantir les restes odieux de la tyrannie féodale , épargner à l'innocent accusé l'horreur d'habiter la demeure du crime , rétablir l'ordre dans toutes les parties de l'Administration.

La modération étoit la base du caractère de M. l'Évêque de Limoges..... Elle l'a rendu inaccessible à tout esprit de parti. Si nous nous rappelons à combien de pièges la Religion a dû être exposée dans des temps difficiles ; si nous réfléchissons à l'importance que sa place à la Cour & son rang dans l'Église pouvoient donner à ses moindres démarches , nous trouverons son plus bel éloge dans le silence que la postérité gardera sur lui , " en racontant l'histoire des mal-
 " heureuses discussions dont nous avons été
 " les témoins. "

Il n'appartient qu'à la postérité de juger les Princes ; les hommages de leur siècle , &

sur-tout ceux de leur Cour , sont toujours suspects de flatterie; « mais, dit M. de Mont-
 » resquieu , si des lâches ont profané la
 » louange, ce n'est pas une raison pour re-
 » fuser un tribut légitime à la vérité, &
 » pour renoncer au plaisir d'être juste. »

C'est encore de cette manière adroite & ingénieuse qu'il prépare & amène l'éloge du grand Prince qui honoroit de sa présence cette imposante Assemblée. « Les Princes,
 » ajoute-t'il , ne vivent plus comme autre-
 » fois , à l'ombre de cette étiquette impé-
 » nétrable qui les déroboit aux regards des
 » hommes. » Les progrès de la raison ont fait approcher la vérité de tous les trônes; (du moins s'il y a un moyen de l'en faire approcher , c'est celui là sans doute) il s'est établi une noble émulation du bien public , qui honore la philosophie & les Rois. « Un
 » spectacle nouveau est de nos jours offert
 » à l'Europe; de grands Souverains ne crai-
 » gnent point d'abandonner l'enceinte de
 » leurs palais , de parcourir des pays où l'or-
 » gueil de leur rang n'est plus soutenu que
 » par la réputation qui les y a précédés; &
 » quand , sous nos yeux , le digne héritier
 » des deux Gustaves reçoit le témoignage
 » universel de la juste admiration qu'il a
 » rencontrée par-tout , les plus honnêtes
 » gens de son Royaume seront ils accusés
 » de flatterie, lorsqu'ils lui donneront des
 » éloges qui ne peuvent être désormais que
 » l'écho de l'Univers. »

Nous ne craindrons pas non plus d'être accusés de flatterie en disant que ce Discours mérite les applaudissemens qu'il a reçus ; & si de lâches Journalistes ont quelquefois profané la louange, en exaltant jusqu'aux talens Littéraires de ceux dont ils ne falloit exalter que le nom & la naissance, le nom & la naissance de M. le Marquis de Montesquiou ne doivent pas nous priver du plaisir de rendre justice à ses talens Littéraires, dont ce Discours est une preuve.

M. Suard, dans sa réponse, ajoute encore d'autres preuves. « Si les Muses ont des charmes pour vous, dit-il au Récipiendaire, elles ont encore moins de rigueur ; les Lettres, où vous n'avez cherché que votre bonheur, feroient aussi votre gloire si vous consacriez aux plaisirs du Public des talens que vous n'avez destinés jusqu'ici jusqu'à l'amusement de vos amis.

» On connoît de vous, Monsieur, plusieurs Pièces de vers, Ouvrages de Société, nés des circonstances & du moment, & qui ont eu le mérite rare de survivre aux circonstances qui les ont fait naître ; des Épîtres & des Contes, où une galanterie toujours ingénieuse, un badinage toujours décent, une imagination toujours raisonnable réunissent les bien-séances de la Société & celles du goût ; des chansons où l'esprit & la gaieté ont toujours cette grâce naïve & piquante qui

» convient à ce genre , je dirois presque
» national.

» Tout ce qui est échappé de votre plume,
» brille sur-tout de cette aimable facilité qui
» embellit toutes les productions des Arts,
» mais qui n'est cependant un mérite que
» lorsqu'elle n'exclut ni la justesse ni la cor-
» rection.....

» Mais votre talent ne s'est pas borné à
» de petits Ouvrages de Société..... Vous
» avez fait des Comédies où vous avez peiné
» les mœurs de la Société avec le coup-d'œil
» fin de l'observateur & avec l'art du Poète.
» Les hommes du monde y ont le ton du
» monde ; les passions n'y sont ni exagérées
» dans leurs mouvemens , ni travesties dans
» leur langage ; le dialogue en est ingénieux
» & naturel , & la peinture des travers &
» des vices ne sert qu'à faire mieux sentir le
» prix de la raison & de la vertu. »

M. Suard , qui , comme on voit , donne à
chaque mot des leçons indirectes de goût ,
en paroissant ne faire qu'énoncer des faits &
qu'exposer les titres du Récipiendaire , prend
occasion de ces Comédies pour présenter sur
la Comédie en général des idées importantes
que des circonstances particulières rendent
même hardies , ce qui est toujours un mérite
de plus.

« Molière , dit-il , composoit ses Comé-
» dies en observant le monde ; la plupart
» des Poètes modernes peignent le monde
» d'après les Comédies. Ni les incidens , ni

» les mœurs , ni le langage de leurs Pièces
» ne rappellent l'image de la Société où l'on
» vit : on prend pour le bon ton un jargon
» maniéré , souvent inintelligible , qui n'a
» plus de modèle que dans quelques Ro-
» mans ; d'autres prétendent imiter Molière
» en nous offrant ces intrigues péniblement
» compliquées , qui furent les premiers ef-
» fais du génie dans l'enfance de l'art , mais
» qui ne prouvent aujourd'hui que le défaut
» de génie. N'est-il pas permis de craindre
» que , par un abus toujours croissant , on
» ne voye un jour avilir le Théâtre de la
» Nation par des tableaux de mœurs basses &
» corrompues , qui n'auroient pas même le
» mérite d'être vraies ; où le vice sans pudeur
» & la satire sans retenue n'intéresseroient
» que par la licence , & dont le succès , dé-
» gradant l'art en blesant l'honnêteté pu-
» blique , déroberoit à notre Théâtre la
» gloire d'être pour toute l'Europe l'école
» des bonnes mœurs comme du bon goût. »

C'est à ceux qui se croiront désignés par ces traits , à répondre ou à profiter de l'avis ; nous n'entrons point ici dans la discussion des opinions ; tout objet a deux faces , & peut être diversement considéré ; nous disons seulement que M. Suard , pensant ce qu'il exprime , ne pouvoit l'exprimer avec une fermeté plus décente , avec une dignité plus imposante & plus convenable au Représentant d'un Corps illustre , au Directeur de

l'Académie Française ; on peut disputer sur le reste.

Mais on ne contestera pas, du moins raisonnablement , que ce Discours ne soit au rang des meilleurs de ce genre , qu'il ne soit très bien fait , profondément pensé , parfaitement écrit , d'un style plein de grâce , de noblesse , d'élégance & de naturel ; que chaque mot ne dise une chose & ne la dise très bien , avec une grande simplicité d'expression & une grande abondance de sens ; beaucoup d'idées nouvelles sans aucun air de paradoxe ; beaucoup de philosophie sans aucune prétention à la philosophie ; des vûes morales , saines & piquantes , jointes à d'excellens principes & de grands exemples de goût. Une foule de maximes , auxquelles nous ne pouvons conserver ici le mérite qu'elles ont dans l'Ouvrage , d'être liées avec ce qui précède & ce qui suit , & de se trouver à leur véritable place , seront citées , & feront proverbe. En voici quelques unes.

« Le Public, plus sujet à s'égarer dans ses
» enthousiasmes que dans son estime.

» La plus auguste fonction dont un Citoyen puisse être honoré , celle d'apprendre à des enfans à commander à des hommes.

» L'appareil de l'instruction en affoiblit nécessairement l'effet. L'indépendance naturelle de l'esprit se montre dès le berceau.
» L'enfance , plus disposée à suivre qu'à obéir , résiste au précepte , & cède sans

» effort à l'exemple ; elle apprend , sans y
 » penser , la langue qu'on parle devant elle ,
 » & ne fait presque jamais celles qu'on pro-
 » digue tant de soins & de temps à lui en-
 » seigner.

» Tel est le charme de la simplicité, qu'elle
 » est par-tout à sa place , & qu'elle se fait
 » aimer de ceux mêmes qui ne peuvent
 » l'imiter.

» La tolérance tient moins aux principes
 » qu'au caractère ; c'est la vertu des âmes
 » douces , humaines & généreuses. Ce dut
 » être celle de M. l'Évêque de Limoges ,
 » comme elle fut celle de Fénelon. »

Les traits suivans ne sont plus des maxi-
 mes , ce sont des morceaux charmans , pro-
 duit d'une philosophie profonde & d'une
 imagination douce & riante.

M. Suard rend à l'Académie le juste &
 important témoignage « que nulle part le
 » pieux Évêque de Limoges ne reçut des
 » hommages plus purs , plus personnels que
 » dans ce sanctuaire des Lettres & de la
 » Philosophie. On y avoit pour lui cette
 » sorte de respect que peut seule inspirer
 » l'extrême vertu jointe à l'extrême bonté ,
 » qu'on aime à rendre , parce qu'il honore
 » celui qui le rend & le rapproche de celui
 » qui en est l'objet ; respect bien différent de
 » celui qui ne s'adresse qu'aux dignités & à
 » la puissance , & qui ne semble fait que
 » pour marquer & même exagérer la dif-
 » férance des rangs.....

„ Sa longue carrière fut terminée par une
 „ mort aussi douce que sa vie ; elle fut pré-
 „ parée par cet affoiblissement de l'esprit &
 „ des organes , qu'on est trop disposé à re-
 „ garder comme un malheur & une dégra-
 „ dation de l'humanité. N'est-ce pas plutôt
 „ un bienfait de la Nature, qui , en nous
 „ retirant de la vie comme elle nous y a fait
 „ entrer , semble imiter , s'il est permis de
 „ le dire , cette tendre précaution de la jus-
 „ tice humaine , qui fait couvrir d'un ban-
 „ deau les yeux de ses victimes , pour leur
 „ dérober le moment qui va terminer leur
 „ existence ? »

Nous voudrions pouvoir transcrire ici le
 témoignage rendu à M. d'Alembert par M.
 l'Évêque de Limoges ; témoignage glorieux
 pour tous deux , disons pour tous trois ; car
 celui qui fait si bien sentir tout le prix de ce
 trait , a sa part à la gloire dont il s'agit.

Nous voudrions tout transcrire ; mais il
 faut nous borner & finir. Le morceau le plus
 pensé , le plus supérieurement écrit , le plus
 parfait de tout le Discours , est celui qui
 concerne l'association des Gens de la Cour
 & des Gens de Lettres dans l'Académie , &
 ce qu'on appelle le *bon ton*. Nous n'en pou-
 vons citer que quelques traits , & nous fini-
 rons par cette citation.

„ Les progrès du goût tiennent à ceux du
 „ langage , & le langage , comme toutes les
 „ choses humaines , est dans une mobilité

» continue que tend à le perfectionner ou
» à le corrompre.

» Dans une Nation où règne une commu-
» nication continue des deux sexes , des
» personnes de tous les états , des esprits de
» tous les genres ; où le premier objet est
» l'amusement , le premier mérite celui de
» plaire ; où les intérêts , les prétentions , les
» opinions les plus contraires sont continuel-
» lement en présence les unes des autres , il
» faut contenir sans cesse les mouvemens
» de l'esprit comme ceux du corps , & ob-
» server les regards de ceux devant qui l'on
» parle , pour affoiblir dans l'expression de
» son sentiment ou de sa pensée , ce qui
» pourroit choquer leurs préjuges ou em-
» barrasser leur amour-propre.

» La politesse des manières est une bien-
» séance , celle de l'esprit est devenue un
» talent. Le desir de se distinguer autant
» que le desir de plaire , a appris l'art de
» voiler d'une gaze légère ce que les images
» & les idées peuvent avoir de trop libre , à
» modérer par des formes modestes l'em-
» pire même de la raison & de la vérité , à
» assaisonner quelquefois la flatterie par une
» teinte douce de plaisanterie , & la raille-
» rie par une louange fine & indirecte.

» De là s'est formé ce ton du monde ,
» qui consiste à parler des choses familières
» avec noblesse , & des choses grandes avec
» simplicité ; à saisir les nuances les plus
» fines dans les convenances , à mettre dans

» ses discours comme dans ses manières une
 » gradation délicate d'égards relative au
 » sexe, au rang, à l'âge, aux dignités, à la
 » considération personnelle de ceux à qui
 » l'on parle.....

» Les langues, comme les loix, doivent
 » être constamment rappelées aux principes
 » dont elles émanent. La nôtre doit aux ou-
 » vrages du génie sa force & son abondan-
 » ce; elle doit à la grande sociabilité de la
 » Nation, une partie de ses grâces; mais
 » c'est à la communication réciproque des
 » Gens du Monde & des Gens de Lettres,
 » qu'elle doit son véritable caractère, &
 » c'est à leur association seule qu'elle peut
 » devoir la conservation de ces avantages....

» Les Gens de Lettres peuvent avoir une
 » connoissance plus approfondie des prin-
 » cipes de la langue écrite; les Gens du
 » Monde ont sur la langue parlée un tact que
 » les connoissances ne peuvent suppléer.
 » C'est à eux qu'il appartient de distinguer,
 » dans l'emploi de certaines expressions,
 » ce qui est de l'usage d'avec ce qui est de
 » mode; ce qui est de la langue de la Cour
 » d'avec ce qui n'est qu'un jargon de cotten-
 » rie; à fixer les limites de ce *bon ton*, si
 » recommandé, si peu défini, qui n'appar-
 » tient pas à l'esprit, & sans lequel un hom-
 » me d'esprit court quelquefois le risque
 » d'être ridicule; qui n'est pas le bon goût,
 » car le bon goût a des principes plus fixes
 » & une influence plus étendue; qui paroît

» n'être enfin qu'un sentiment fin des con-
 » venances établies ; qui embellit l'esprit &
 » le goût dans le monde ; mais qui borne-
 » roit l'effor des talens, si on vouloit sou-
 » mettre à ses règles trop fugitives & trop
 » variables, les Ouvrages de l'imagination
 » & du génie. »

On pourroit tirer de ce morceau, que nous
 osons dire parfait, une définition exacte du
 bon goût & du bon ton, comparés ensem-
 ble ; le bon goût est un sentiment fin des
 convenances essentielles, éternelles, im-
 muables ; le bon ton, un sentiment fin des
 convenances établies. Jusques-là, le *bon ton*
 étoit le mot le plus obscur de la langue, &
 celui dont l'interprétation étoit le plus arbi-
 traire, parce que chacun s'arrogeoit le pri-
 vilège exclusif du *bon ton* ; nous ne croyons
 pas qu'on puisse rien voir de plus précis sur
 cette matière que ce morceau du Discours
 de M. Suard, & il pourroit au moins faire à
 tous les arbitres du bon ton le défi modeste
 que faisoit Horace à tous les Philosophes
 dans la personne de Numicius :

*Si quid novisti rectius istis
 Candidus imperti ; si non , his utere meeum.*



*LA véritable Manière d'instruire les Sourds & Muets , confirmée par une longue expérience , par M. l'Abbé *** , Instituteur des Sourds & Muets de Paris. Prix relié, 2 liv. 10 fois. A Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinet.*

ON s'est occupé , il y a long-temps , dans plusieurs pays , des moyens de rendre à la Société une classe d'hommes d'autant plus malheureuse , que la Nature lui a refusé ce qui étoit le plus nécessaire à son bonheur & à sa conservation. M. Wallis en Angleterre, M. Bonnet en Espagne , M. Amman, Médecin Suisse en Hollande , avoient consacré leurs travaux à cet objet si intéressant pour l'humanité. Le Père Sanin , Prêtre de la Doctrine Chrétienne , M. Péreire , & quelques autres en France , ont suivi la même carrière avec plus ou moins de succès ; mais leurs soins donnés à un trop petit nombre d'individus , n'avoient pas encore produit une grande sensation ; & tandis que tant d'Arts d'agrément & de luxe ont été portés au plus haut degré de perfection , un Art aussi utile qu'intéressant étoit demeuré dans l'enfance. Des Physiciens , s'étoient plutôt amusés qu'occupés d'une théorie infructueuse ; & si l'on avoit confié quelques-uns de ces infortunés aux soins d'un Instituteur , c'étoit moins le soulagement de l'humanité qu'on paroïssoit avoir en vûe , que la dé-

couverte d'un nouveau secret, qui même après des expériences bornées, mais satisfaisantes, étoit resté configné dans les Livres, & n'étoit connu que de quelques Savans.

M. l'Abbé *** a le premier exécuté le plan d'un établissement national. Trop de personnes ont vû ses succès pour que nous entreprenions d'en faire l'éloge. Nous nous bornerons à dire quelque chose des moyens qu'il emploie, & des raisonnemens sur lesquels il les fonde, pour donner à ceux de nos Lecteurs qui ne le connoissent pas, une idée de sa méthode.

Quelqu'étonnans que paroissent les faits cités dans son Ouvrage, ils sont attestés par des Savans de toutes les parties de l'Europe, & par plusieurs Souverains qui en ont été témoins, & qui lui ont donné les suffrages les plus authentiques.

Faire entrer dans l'esprit des Sourds & Muets ce qui est entré dans le nôtre par les oreilles; voilà le but.

Les moyens sont fondés sur trois principes qui paroissent incontestables.

1°. Il n'est aucun mot qui ne signifie quelque chose, il n'est aucune chose, quelque indépendante qu'elle soit de nos sens, qui ne puisse être expliquée clairement par une analyse composée de mots simples, & qui en dernier ressort ne puisse se passer d'explication.

2°. Cette analyse peut se faire également de

de vive voix ou par écrit pour ceux qui ont les oreilles bien organisées, parce que, soit en entendant, soit en lisant les mots simples dont elle est composée, ils se rappellent les signes qu'on leur a faits depuis leur enfance, & sans lesquels ils n'auroient pas plus entendu les mots qu'on prononçoit ou qu'ils lisoient, que si on les eût prononcés ou lûs en Allemand, en Grec ou en Hébreu.

3°. Cette analyse ne peut se faire à l'égard des Sourds & Muets que par écrit; mais son effet est également infailible, parce qu'en lisant les mots simples dont elle est composée, ils se rappellent aussi facilement que nous la signification qu'on leur a donnée de ces mots, & qui leur est devenue aussi familière qu'à nous mêmes, par l'usage que nous en faisons continuellement ensemble.

« Dans quelque langue que ce soit, ce n'est point la prononciation des mots qui fait entendre leur signification. En vain dans la nôtre nous eût on répété cent fois les mots *porte* & *fenêtre*, &c. nous n'y aurions attaché aucune idée, si on n'eût pas montré en même temps les objets qu'on vouloit désigner par ces noms. Le signe de la main ou des yeux a été le seul moyen par lequel nous avons appris à unir l'idée de ces objets avec les sons qui frappoient nos oreilles; chaque fois que ces mêmes sons se faisoient entendre, ces mêmes idées se présentoient à notre esprit, parce que nous nous souvenions des

signes qu'on nous avoit faits en les prononçant. »

On tient avec les Sourds & Muets une route absolument semblable ; on leur apprend d'abord un alphabeth manuel, tel que celui dont les Écoliers se servent pour converser avec leurs compagnons d'une extrémité de la classe à l'autre. On écrit en crayon blanc sur une table noire en gros caractère le mot *la porte*, & on la leur montre : à l'instant ils appliquent cinq ou six fois leur alphabeth manuel sur chacune des lettres qui composent le mot, ils l'épèlent avec leurs doigts, & en font entrer dans leur mémoire le nombre & l'arrangement ; aussi tôt ils l'effacent & l'écrivent eux-mêmes avec leur crayon, en caractères plus ou moins formés, ensuite ils l'écriront autant de fois que vous leur présenterez le même objet.

En moins de trois jours, tout Sourd & Muet qui a quelque activité dans l'esprit, apprend de cette manière plus de 80 mots.

M. l'Abbé * * * parle ensuite des moyens qu'il emploie pour expliquer aux Sourds & Muets les différens mots, les articles, les différens tems des verbes & leurs régimes ; il fait déclamer & conjuguer ses Élèves ; on sent les difficultés qu'il doit éprouver, & les erreurs qu'il a à relever, tant sur les terminaisons des mots que sur les degrés de comparaison, sur tout pour trouver des signes qui expriment les qualités abstraites.

On conçoit la possibilité de leur faire entendre les nombres, & de leur apprendre à compter, en leur montrant des jetons depuis un jusqu'à mille; mais on est étonné de les voir comprendre dès la première fois la signification des mots que M. Restaut appelle des *pronoms impropres*, comme *quelques*, *plusieurs*, *tous*, *aucun*, *chacun*, cela se fait avec les jetons, soit en les réunissant, soit en les divisant en leur présence de diverses manières.

Les adverbes, les propositions, les conjonctions, toutes les parties enfin de la grammaire sont ainsi mises à leur portée; on leur fait même rendre compte avec la plus grande clarté de leurs idées & des instructions qu'ils ont reçues.

Ces instructions vont plus loin encore; sans se borner à la connoissance d'une langue, on leur apprend l'art de raisonner, on les initie dans les choses les plus abstraites, & l'on ne sauroit sans admiration être témoin d'une de leurs conversations métaphysiques.

On porte l'art jusqu'à leur faire comprendre ce que c'est que d'entendre, *auribus audire*.

La seconde Partie de l'Ouvrage de M. l'Abbé ***, contient les moyens de leur apprendre à parler; ces moyens consistent principalement à leur faire observer & sentir les divers mouvemens des lèvres, de la langue & du gosier de ceux qui parlent, & à

les exercer , à les imiter , à développer enfin leurs organes ; on sent que l'habitude , le travail & l'expérience peuvent tout , mais on est étonné des progrès que quelques Sourds & Muets ont faits entre les mains de M. l'Abbé ***. Il a rendu ses moyens publics pour multiplier , autant qu'il est possible , les écoles. Heureux les Instituteurs qui montreront comme lui autant de connoissances que de zèle !

L'Empereur , à son passage à Paris , avoit été témoin de ses étonnans succès. Ce Prince , ami de l'humanité , s'étant empressé de faire dans ses États un pareil établissement , à son retour à Vienne , lui écrivit , & lui envoya M. l'Abbé Storch , pour étudier & pratiquer sous lui cet art si précieux , afin d'en répandre les bienfaits au sein de l'Allemagne.

Une dispute Littéraire , élevée entre M. Heinich & M. l'Abbé *** , a donné lieu à une troisième Partie. Sans entrer dans cette discussion , il nous suffira de dire que les succès du dernier sont une grande présomption en sa faveur ; & l'exercice public qu'il a fait soutenir à ses Élèves , le 13 Août 1783 , en présence de S. E. le Nonce du Pape , dans lequel ils ont répondu en François , en Latin & en Italien , à 200 questions sur les principaux mystères de la Religion , est bien fait pour nous persuader de l'excellence de sa méthode.

L'INFLUENCE de Fermat sur son siècle,
&c. A Paris , chez les Marchands de
Nouveautés.

APRÈS la gloire de servir son pays , en l'éclairant sur les dangers qui le menacent & les maux qui le minent sourdement , il n'en est point de plus douce & de plus satisfaisante à obtenir pour un Écrivain , que celle de venger le mérite de l'ingratitude & de l'oubli de ses contemporains.

Tel est le service signalé que vient de rendre au *Coryphée de la Géométrie* , au *premier homme de l'Univers* , suivant les propres expressions du fameux Pascal , à l'illustre Fermat enfin , son nouveau Panégyriste & son savant appréciateur. On doit sentir aisément qu'il n'appartient qu'à un talent supérieur de juger dignement un génie tel que Fermat.

Il n'en est pas des hautes Sciences comme de la Littérature. Souvent un homme médiocre en ce dernier genre , mais doué d'un goût très-cultivé , peut analyser très bien les productions de l'esprit le plus sublime , tracer ses opérations & sa route , & diriger même ses élans , sans être en état de faire un pas avec lui ; mais pour mesurer la carrière qu'un Géomètre du premier ordre a remplie , il faut l'avoir parcourue ; pour calculer la hauteur à laquelle il s'est élevé ,

B ii)

il faut avoir gravi sur ses traces, suivi les mêmes sentiers, évité les mêmes précipices, & être enfin arrivé à ce point d'où l'immense horison de ses connoissances s'étend & se déploie tout entier.

On sent combien il seroit mal-aisé de faire connoître, par un extrait, un Ouvrage destiné sur tout pour les Géomètres transcendans, & dont un très-petit nombre d'hommes par conséquent est capable de sentir tout le prix; essayons d'en offrir en peu de mots les résultats.

Quel étoit l'état de la Science de la Géométrie lorsque Fermat parut? A quel degré de perfection l'a-t'il portée? Quelles découvertes a-t'il menagées par ses travaux & ses succès à ceux qui sont venus après lui? Tel est le plan adopté par M. L. G., & qui forme les trois parties de son Discours. Il n'étoit pas possible d'en choisir un plus heureux, & qui pût mettre dans un jour plus évident le mérite éclatant de Fermât, & faire mieux sentir l'influence de son génie sur son siècle & la postérité.

Après un exorde aussi noble qu'éloquent, l'Auteur expose le tableau de la situation de la Géométrie à la naissance de Fermat.

Archimède, chez les anciens, avoit porté tout à coup cette Science à un degré si supérieur, qu'on n'imagina pas après lui que l'esprit humain pût aller au-delà.

Huit siècles de ténèbres, & l'incendie funeste de l'immense bibliothèque d'Alexan-

drie, sembloient menacer toutes les connoissances humaines d'un entier anéantissement. Les Arabes heureusement en sauvèrent quelques parties; la Médecine & la Géométrie leur durent sur tout leur conservation. A la fin du douzième siècle, les Sarrafins les transplantèrent en Italie. Ce fut pour elles comme une terre natale, où elles jetèrent de profondes racines, & fructifièrent en peu de temps.

Déjà porteur d'un nom fameux illustré depuis long-temps dans les Lettres, & qui devoit acquérir encore un nouvel éclat dans les Sciences, * le Dante, à la fin du quinzième siècle, étonnoit tous ses contemporains par la perfection de ses machines, par ses succès, & fut-tout son audace dans cet art qui nous occupe tant aujourd'hui, l'art de s'élever dans les airs. Nouveau dédale, dont il obtint le célèbre surnom, il contribua, autant par sa gloire que par ses écrits & ses leçons **, à étendre le goût des Mathématiques dans sa patrie.

La France eut l'honneur de donner presque en même temps le jour aux deux hommes les plus dignes de faire époque dans l'Histoire des Sciences, dont ils devoient reculer bien loin les limites, à Descartes & à Fermat; mais leur rencontre fut celle de deux

* Il y a eu une foule d'illustres Mathématiciens en Italie de ce nom.

** Il professoit les Mathématiques à Venise.

rivaux jaloux du sceptre. Il est douloureux pour l'esprit humain d'observer que l'empire des Sciences n'est pas plus exempt de passions & de discorde que tous les autres. Descartes, naturellement fier & hautain, accoutumé à donner, pour ainsi dire, des loix à la Nature, & à faire mouvoir les mondes au gré de ses systèmes, ne put voir qu'en frémissant un concurrent qui marchoit au moins son égal: Il appela à son secours des armes qui devroient toujours être prosrites, le mépris & l'insulte. Il se ligua avec tous ses admirateurs & ses amis pour écrâser son généreux émule, qui, avec un orgueil mieux entendu, ne répondoit à ses déclama-tions que par de nouvelles victoires, & par la résolution des problèmes les plus difficiles.

Pascal, dont l'esprit, en fait de Géométrie, n'étoit accessible à aucune prévention, Pascal ne fut point entraîné par Descartes; il resta constamment fidèle à Fermat; & à la vérité, un tel suffrage en dit plus que tout ce qu'on pourroit ajouter. On lira avec le plus grand intérêt dans cet Ouvrage, l'histoire détaillée de cette grande querelle entre deux antagonistes si dignes l'un de l'autre, & qui, n'ayant pu se vaincre, furent forcés de poser les armes, de se réconcilier & de s'admirer. " C'est ainsi, dit M. L. G. que
" finit ce combat mémorable & digne de
" faire époque à la fois dans les annales du
" génie & dans celles du cœur humain."

Il n'est rien de plus instructif dans les Sciences que de comparer les diverses routes par lesquelles deux grands Hommes sont arrivés au même but. Si la palme doit être adjugée à celui qui y parvient par la voie la plus courte & la plus facile, on ne sauroit la refuser à Fermat. M. L. G. développe ici avec beaucoup d'art les avantages de sa méthode sur celle de Descartes; & il prouve qu'il ne l'a empruntée de personne, & qu'il ne la tient que de son génie.

Fermat sortoit victorieux de tous les défis qui lui étoient proposés par tous les plus forts Géomètres de l'Europe. Ce qui étoit capable d'arrêter long-temps ses rivaux, n'étoit le plus souvent qu'un jeu pour lui. C'étoit alors un usage entre les plus braves Athlètes des Mathématiques, de s'envoyer publiquement des cartels; de se provoquer les uns les autres par les problèmes les plus difficiles. L'attention générale étoit fixée sur ces nobles concurrens; la gloire devenoit le prix de leurs efforts: ils apprenoient ainsi à se connoître; leurs forces augmentoient même par la nécessité de les employer. Une victoire devenoit souvent le germe d'un nouveau triomphe.

Quoique dans cet Ouvrage, si glorieux pour son Auteur & pour son Héros, le fonds soit le grand objet à examiner; quoique dans un tel sujet, le style & l'éloquence ne soient que des parties accessoires, elles n'en sont pas moins dignes d'éloges; & l'on

B v.

doit savoir gré à M. l'Abbé Genty d'avoir été tout à la-fois aussi méthodique & aussi clair dans les matières les plus abstraites. L'attention du Lecteur est reposée de temps en temps par des morceaux écrits avec autant d'élégance que de goût. On jugera très-avantageusement du mérite Littéraire, par cette péroraison aussi précise que noble.

« Je viens de déposer devant le tribunal
» de la postérité, les titres qui doivent assu-
» rer à Fermat la place qu'il a droit d'occu-
» per parmi les grands Hommes. Si la gloire
» de Pascal, de Descartes, de Leibnitz &
» de Newton a paru briller davantage,
» l'éclat du nom de Fermat sera peut être à
» l'avenir plus fixe & plus imposant. Il fut
» le rival & le vainqueur de Descartes; il
» fut le précurseur de Newton & de Leib-
» nitz, & leur donna les principes & les
» germes très-développés de leurs plus bril-
» lantes inventions; il fut l'objet constant
» de l'admiration de Pascal, qui le regar-
» doit comme le premier homme de l'Uni-
» vers; il fournit un aliment à l'activité des
» plus grands génies de son siècle & du
» nôtre, & ses découvertes sur les nombres
» font encore le désespoir des plus fortes
» têtes de nos jours. Ce qui doit nous éton-
» ner encore plus & le rendre à jamais di-
» gne de nos hommages, il fut se vaincre
» lui-même, & résister aux vaines illusions
» de l'orgueil; sans ignorer ses propres for-
» ces, il fut toujours modeste. Que pour-

« rois je ajouter encore, & quel triomphe
« peut manquer à sa gloire? »

Nous ne finirons point cet article sans observer que M. l'Abbé Genty, tandis qu'on le couronnoit à l'Académie des Jeux Floraux pour son Éloge de Fermar, cueilloit le même jour une autre palme Académique à Besançon, par un *Discours sur le Luxe*. C'est ainsi qu'il se distinguoit comme Savant, comme Orateur & comme Moraliste, & cela peut s'appeler une journée bien employée.

VARIÉTÉS.

LETTRE aux Rédacteurs du Mercure.

MESSEIERS,

VOUS rendez un compte exact de l'exposition de Tableaux qui se fait tous les deux ans à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture. Ce compte est rendu ordinairement avec autant de goût que d'impartialité & de délicatesse. Il ne peut qu'être utile à ceux d'entre les Maîtres de notre École Française, qui ont un assez bon esprit pour croire que le titre d'Académicien ne garantit point des imperfections attachées à tout ce qui sort d'une main humaine, & qui savent que l'œil d'un père n'apperçoit que très-difficilement les défauts qui, dans les enfants, frappent du premier abord un œil désintéressé. Après vous avoir vu donner aux Professeurs des avis importants, j'ai cru que vous ne dédaigne-

B vj

riez pas de donner des encouragemens aux Élèves : c'est donc avec une extrême surprise que je vous ai vu garder le silence sur l'exposition qui se fait tous les ans à la Place Dauphine le jour de l'Ostave de la Fête - Dieu. Je ne me dissimule point qu'un système d'indulgence très estimable à bien des égards peut vous avoir engagés à vous taire sur ce petit salon ; car j'avoue de très-bonne foi que le nombre des productions médiocres que l'on y aperçoit , est très-supérieur à celui des Ouvrages qui méritent une distinction particulière. Je crois pourtant que sans affliger ceux qui sont assez malheureux pour n'avoir point encore fait preuve de talent, on peut échauffer l'amour-propre & entretenir le courage des Élèves qui annoncent du mérite. Je vous adresse quelques observations que j'ai tracées dans ces principes sur l'exposition faite le Jeudi 17 Juin. Je n'attache aucune importance aux conseils que je prendrai la liberté de donner aux jeunes Artistes des deux sexes dont je vais vous entretenir ; mais je trouverai une extrême satisfaction à louer ceux ou celles qui me paroissent destinés à se faire une réputation.

Le genre des portraits est fort à la mode aujourd'hui ; aussi en ai-je, d'abord, aperçu un très-grand nombre. Il seroit difficile de les examiner en détail sans se permettre une critique un peu sévère ; car cette partie m'a paru la plus faible & la plus négligée de toute l'exposition. Je distinguerai pourtant Mlles *Alexandre* , *Rosemond* , *Capet* , &c. Cette dernière sur tout mérite des encouragemens particuliers ; sa touche a de la fermeté, & son dessin de la correction ; mais je voudrois qu'elle donnât à ses chairs un ton plus vrai, & qu'elle foudât davantage ses couleurs. Le talent qu'elle promet doit engager ceux qui s'inté-

ressent à elle à la conduire à l'étude de la Nature, sans laquelle l'Art n'est rien, ou presque rien.

Trois Tableaux de Mlle le *Roulx de la Ville* jeune Artiste âgée de seize ans & demi, & Élève de Mme. Lebrun, ont excité ma curiosité & mon attention. Le premier est à l'huile : c'est le portrait de M. son père. Il n'est pas difficile de s'apercevoir que ce portrait a été fort travaillé ; aussi y sent-on de la contrainte : la couleur des accessoires est assez bonne ; mais celle de la figure est triste & sombre. Le second est une tête d'étude au pastel. La physionomie a de la grâce ; elle en auroit même davantage si la chevelure avoit plus de vérité, & si la négligence affectée qu'on y remarque ne contrastoit pas singulièrement avec le ton soigné des ornemens & des étoffes. Le fonds de ce tableau m'a aussi paru trop clair, & trop foible pour faire valoir la figure. Le troisième mérite de grands éloges. C'est encore une tête d'étude au pastel. Celle-ci est dans le goût antique. La physionomie est intéressante & noble, le ton des chairs a beaucoup de vérité ; la coëffure est simple & couronne parfaitement la figure : le ruban qui attache les cheveux se fait sentir, même sous les touffes qui le cachent. En général, le faire de ce tableau annonce de très-grandes dispositions au talent. Je n'oublierai pas de donner à Mlle *Vassel*, Élève de M. Chays, les encouragemens qui lui sont dûs. Son portrait, peint par elle-même, a une touche spirituelle & animée. Le ton en est un peu gris & le fonds un peu trop prononcé ; mais l'un de ces défauts amenoit l'autre, & son Maître a trop de talens pour que je hasarde de lui donner des conseils qui ne vaudroient pas la plus médiocre des leçons qu'elle en recevra.

J'ai vû beaucoup de Paysages, & je n'en ai distingué qu'un très-petit nombre qui méritât d'être cité. Je ne vous parlerai que de quelques-uns d'entre-

eux. Dabord, de celui d'un jeune Amateur, dont je n'ai pu savoir le nom, * & qui m'a paru d'un effet très-piquant : ensuite de MM. Duval, dans les compositions desquels on remarque de l'esprit ; mais peut-être un peu de recherche & de prétention ; enfin de M. de Saint-Martin, qui, en cherchant à imiter le ton de couleur de feu M. Leprince, son Maître, paroît avoir pris la Nature pour principal modèle.

Les Marines de M. Cazin sont d'un bel effet : elles annoncent le germe du vrai talent. Je me trompe peut-être, cependant je dirai ce que je pense. Le ton de ces Marines m'a fait présumer qu'elles n'ont pas été composées d'après nature, ou sur des réminiscences de la nature observée ; mais qu'elles ont été faites de tête & d'après quelques-uns de nos grands modèles. Si je ne me trompe point, j'engage M. Cazin à imiter le célèbre Vernet dans ses études, comme il cherche à le suivre dans ses compositions. Si je me trompe, je l'exhorte à donner à son faire une touche plus prononcée, & qui puisse faire sentir davantage, que l'Artiste a su se pénétrer de l'objet qu'il a voulu peindre.

Je ne vous entretiendrai point, Messieurs, d'une foule de Dessins de tous les genres que j'ai pu à peir e appercevoir de loin, tant la foule étoit nombreuse & peu civile. Je ne vous parlerai que de ceux de M. le Chevalier de Lorimier, Amateur très estimable, & qui, en occupant ses loisirs, marche à grands pas sur les traces des Maîtres dont il est l'admirateur & l'Élève. Ses Dessins des Expériences Aérostatiques ont de la légèreté. Ils sont en général compliqués ; mais on n'y remarque ni confusion ni désordre. Ses Paysages sont frais & ont de la vérité. Le choix des sites est heureux. Tout ce qu'on pour-

* Cet Amateur est M. du P....

roit reprocher à cet Amateur, c'est un peu de recherche & trop peu de variété dans les tons.

Parmi tous les jeunes Artistes qui ont exposé cette année, je vous citerai M. Voïson comme celui qui annonce le talent le plus décidé. Ses Tableaux représentant la Nature morte promettent un Peintre. L'imitation est exacte & fidelle; les oppositions des objets sont bien sentis; le ton de couleur est ferme & vigoureux, peut-être même un peu trop. Je m'explique. M. Voïson a réduit l'imitation des objets qu'il a peints à de très-petites proportions, & il a conservé dans cette imitation la couleur qu'il auroit employée s'il eût peint les objets tels qu'ils sont, & dans un cadre plus étendu. Je crois qu'il a eu tort. Il me semble que principalement en peignant la Nature morte, on doit éteindre les couleurs en proportion de la réduction qu'on fait éprouver aux objets que l'on représente. Au surplus, quand ce principe ne seroit pas d'une vérité incontestable, je crois que c'est s'intéresser à la gloire de M. Voïson que de l'engager à suivre l'étude du genre qu'il a adopté, mais en même-temps à la continuer dans des proportions plus vraies & plus faites pour donner de l'éclat aux ressources de son talent.

Avant de terminer cette Lettre, je dois vous dire, Messieurs, que si la foule & le défaut d'ordre m'ont empêché de voir & d'observer certains Tableaux, il en est d'autres sur lesquels ma curiosité a été satisfaite, & dont je ne vous ai point entretenus. Si je me suis persuadé qu'il étoit prudent de n'en rien dire, je ne prétends pas faire présumer à vos Lecteurs que les jeunes Élèves qui en sont les Auteurs ne puissent jamais acquérir de droits à un éloge public. J'ai tant vu de jeunes Commençans mal guidés, j'en ai tant vû qui étoient entourés d'amis perfides; enfin, ils sont en général si peu instruits de tout ce qu'on court de risque à se présenter dans

la carrière des Arts avec de médiocres essais ; que je suis très-indulgent pour tout ce qui s'appelle début. On blâme toujours avec trop de facilité ; on n'encourage point avec assez de constance : Je voudrois qu'on se persuadât bien de cette vérité, dont l'oubli est plus fatal qu'on ne pense aux progrès des Arts. —

J'ai l'honneur d'être, &c.

S P E C T A C L E S.

L'ABONDANCE des matières nous force à renvoyer au prochain Mercure le compte que nous avons à rendre de l'*Épreuve Villageoise*, Comédie en deux Actes, mêlée d'ariettes, représentée sur le Théâtre Italien le 24 Juin.

Point de nouveautés au Théâtre François. M. le Comte de Haga a honoré de sa présence la dix-huitième représentation du *Mariage de Figaro*, & la dernière du *Jaloux*. Ces deux Comédies ont été vivement applaudies.

ANNONCES ET NOTICES.

NATURE des Dieux, 2 vol. in-12. Prix, 5 liv. — *Tuseulanes*, 2 vol. Prix, 5 liv. — *Philipp. de Demosthènes*, & *Catilinaires de Cicéron*. Prix, 2 liv. 10 sols. A Paris, chez Barbou, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

Ces trois Ouvrages sont de l'Abbé d'Olivet, & leur réputation est depuis long-temps établie.

On trouve chez le même l'*Abrégé de la Grammaire Grecque*, de Clénard, in-8°. Prix, 1 liv. 4 sols; *Principes Généraux sur le Grammaire*, &c. in-8°. Prix, 2 liv. 10 sols; (ces deux Ouvrages ont été revus par un Professeur Émérite de l'Université); un *Dictionnaire Grec & Latin*, in-8°.; un autre *Latin & Grec*, in-4°. , & la belle Collection complète des *Auteurs Latins*, connus sous le titre : *Ad usum Delphini*.

La Petite Thérèse, Estampe, peinte par Philippe Carcme, gravée par J. Couché. A Paris, chez l'Auteur, rue S. Hyacinthe, N°. 51.

Cette agréable Estampe, dont un Couplet des *Amours d'Été* a fourni le sujet, est destinée à servir de suite à la *Fuite à dessein*.

INTRODUCTION à l'Histoire de la dernière Guerre en Allemagne, entre le Roi de Prusse & l'Impératrice-Reine & ses Alliés, ou Mémoires Militaires & Politiques au Général Lloyd, & Histoire de la Guerre, &c. 2 vol. in-4°. de près de 400 pages chacun, avec cinq planches de Tactique, & six Cartes de Frontières dans le premier volume; & dans le second, huit places de Batailles enluminées : Ouvrage composé en Anglois par le Major-général H. Lloy, traduit & augmenté de Notes & d'un Précis sur la vie & le caractère de ce Général par un Officier François. A Londres, & se trouve à Bruxelles, chez A. F. Pion, Imprimeur-Libraire, rue de l'Impératrice. Le Prospectus de la Souscription se trouve à Paris, chez M. Thiercault, rue Neuve S. Étienne, au coin de celle de la Lune.

L'Ouvrage Anglois dont nous annonçons la Traduction a obtenu en Angleterre un succès aussi bril-

lant que mérité. Le Traducteur a eu l'avantage inestimable d'écrire sous les yeux de l'Auteur lui-même, qui, avant de mourir, lui a communiqué ses pensées & ses manuscrits. Le premier Volume paroîtra dans le courant de Janvier prochain; & le second suivra immédiatement.

Œuvres de Plutarque, traduites du Grec par Jacques Amyot, dixième Livraison, sixième Volume des Vies des Hommes Illustres, in-8°. & in-4°. pap. double d'Angoulême, d'Hollande & Velin.

Ce volume renferme les *Vies de Phocion & Cato d'Utique, d'Agis & Clémènes, Tiberius & Graius, Démosthènes & Cicero*, avec les comparaisons.

La onzième Livraison, septième & dernier Volume des Vies des Hommes Illustres données par Plutarque, paroîtra dans le courant du mois prochain avec les Tables Chronologiques, depuis Théséus jusqu'à Othon.

L'Éditeur continue cette entreprise avec une célérité qui lui en assure le succès. Tous les Volumes sont également soignés, soit pour la partie Typographique & l'ordre des matières, soit pour les papiers, qui sont toujours les mêmes, ce qui est rare dans les entreprises considérables, quand les volumes ne paroissent pas tous ensemble. On souscrit pour cet Ouvrage à Paris, chez J. Fr. Bastien, Libraire-Éditeur, rue S. Hyacinthe, place S. Michel, & chez tous les principaux Libraires de l'Europe. Le prix de la Souscription est de 7 liv. 10 sols pour chaque volume in-8°. que l'on paye en le recevant, de 15 liv. pour l'in-4°. &c. suivant les différens papiers & formats.

M. DE COMBLES, Officier d'Infanterie, à Paris, hôtel S. Pierre, rue des Cordiers, près la Place Sorbonne, a mis sous presse le premier de ce mois, l'Ouvrage suivant: *État de la France, ou les vrais*

Marquis, Comtes, Vicomtes & Barons, enrichi de Gravures. Cet Ouvrage sera précédé d'un Traité sur les Dignités Féodales & Politiques, les Dignités Ecclésiastiques, & sur celle des Vidames attachés à l'Eglise, sur les titres & qualités personnelles, les titres & qualités des Ecclésiastiques, les titres & qualités des Gens de Lettres, &c. Seconde Partie. Le Prix du vol. de plus de 300 pages, sera de 3 liv. 12 sols pour les Souscripteurs, & de 4 liv. 12 sols pour ceux qui n'auront pas souscrit. On souscrit chez l'Auteur, auquel il faut adresser tous les Mémoires; chez la Veuve Duchesne & Belin, rue S. Jacques; Dessaigne, au Palais Royal, à Versailles, chez Blaizot, rue Satory, & chez tous les Directeurs des Affiches de Province. On trouvera encore quelques exemplaires de la première Partie chez l'Auteur.

FRANCE en vingt-trois Feuilles in-4°. toutes sur la même échelle, par M. l'Abbé Grenet, Professeur en l'Université de Paris au Collège de Lisieux, rue S. Jean-de-Beauvais, pour servir de suite à son *Atlas Portatif*, première Livraison, 7 feuilles. Prix, 15 sols pièce.

La Carte de France par l'Académie est, sans contredit, le plus beau monument Géographique dont on ait jusqu'ici formé & exécuté le projet; mais, il faut en convenir, un Ouvrage de cette étendue n'est fait que pour les personnes riches. C'est ce qui a déterminé M. l'Abbé Grenet à entreprendre ces détails sur la France en 23 ou tout au plus 24 feuilles in-4°. format le plus commode pour quiconque veut suivre la Carte en lisant l'Histoire. On y trouvera tout ce qui peut faire connoître une Province, rivières, forêts, montagnes, (les grandes chaînes seront rendues sensibles) toutes les Villes & les Bourgs. D'après un principe de l'Auteur, en voyant sur la Carte un grand nombre de forêts, on en conclura qu'il y a beau-

coup de rivières; en ne voyant point de forêts sur la Carte, on dira qu'il y a peu de rivières, & *vice versa*. On y trouvera toutes les batailles & les combats qui se sont livrés en France. Des sabres, la pointe en haut, indiqueront les batailles gagnées par nos Rois ou leurs Armées; les batailles perdues seront désignées par des sabres, la pointe en bas; & afin d'éviter au Lecteur la peine d'en chercher les dates, on les mettra à côté des sabres.

Toutes ces 23 Feuilles seront sur la même échelle, afin qu'on puisse distinguer à l'œil la grandeur relative de chaque Gouvernement.

Il paroît déjà sept Feuilles de cet Ouvrage, la première contient la Picardie, l'Artois & la Flandre; la deuxième, la Normandie & le Maine, partie occidentale; la troisième, *Idem*, partie orientale; la quatrième, l'Isle de France; la cinquième, la Champagne, partie septentrionale; la sixième, *Idem*, partie méridionale; la septième, la Bretagne. La deuxième Livraison paroît maintenant. A Paris, chez l'Auteur, au Collège de Lisieux, chez qui on trouve aussi des Sphères nouvelles à horizon, mobiles en tout sens, & à lanterne, depuis 54 liv. jusqu'à 600 liv. avec un petit Traité de la Sphère. Il n'exécute les plus chères que quand on les commande.

Le Ballon, ou la Physicomanie, Comédie en un Acte & en vers, représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés Amusantes. A Paris, chez Cailleau, Imprimeur - Libraire, rue Galande.

Le fond de cette Comédie nous a paru assez mince; mais ce défaut est racheté par des détails agréables, de jolies Scènes épisodiques & une versification facile.

FABLES nouvelles, suivies de Poésies fugitives,

par M. le Bailly , Avocat en Parlement , du Musée de Paris. A Paris , à la même Adresse que ci-dessus.

Ce Recueil , dédié aux Enfans de Mgr. le Duc de Chartres , est propre à remplir le but que l'Auteur s'est proposé ; il renferme plusieurs Fables qu'on lira avec plaisir , même après celles de La Fontaine , de M. Imbert , de M. l'Abbé le Monnier , &c. Nous en donnerons l'extrait incessamment.

Le Siècle des Ballons , Satyre nouvelle , suivie du Rival par Amitié , Comédie en un Acte & en vers. A Ballopolis , & se trouve à Paris , chez le même Libraire que ci-dessus , l'an du monde 5784 , & des Ballons le deuxième.

Cette Satyre , qui est précédée d'une Lettre fort plaisante , est dirigée principalement contre les Ballons & le Magnétisme animal. Plusieurs traits répandus dans cet Ouvrage décèlent l'Auteur qui paroît vouloir garder l'Anonyme.

NOUVEAU Plan Routier de la Ville & Fauxbourgs de Paris. A Paris , chez Alibert , Marchand d'Estampes , rue Froidmanteau , & ci-devant jardin du Palais Royal. Prix , 1 liv. 4 sols en feuille ; 3 liv. collé sur toile pour mettre dans la poche , avec son étui ; 5 liv. colorié à la manière des Ingénieurs.

Ce Plan contient les augmentations & les nouveaux changemens.

CAMPAGNE du Roi de Prusse , de 1778 à 1779 , ornée de planches , dédiée à S. A. S. Mgr. le Prince de Condé , par M. le Baron de Holtzendorff , ancien Prébendataire d'Halberstadt , Officier attaché au Service de France. Prix , 5 liv. A Genève , & se trouve à Paris , chez Mériquot le jeune , Libraire , quai des Augustins.

Cet Ouvrage est fait pour exciter l'intérêt ; il y

est question d'un des grands Monarques qui ayent existé ; & ce qu'on y raconte est un des plus beaux momens de sa vie.

ASGILL, ou les Désordres des Guerres Civiles, par M. de Mayer. A Amsterdam, & se trouve à Paris, rue & hôtel Serpente.

Le fonds de ce Roman est aussi vrai qu'intéressant.

Le Petit Joueur de Marionnettes, dédié au goût de siècle, gravé par Pierron, Estampe de 10 pouces & demi de hauteur sur 8 pouces de large, même grandeur que plusieurs de M. Wille, tel que l'*Observateur distrait*, &c. Prix, 1 liv. 10 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue & près la porte S. Jacques, la première porte-cochère à gauche, N°. 164.

L'Auteur s'occupe du pendant, & compte le donner pour la fin de cette année.

AMUSEMENS Physiques, & différentes Expériences divertissantes, composées & exécutées tant à Paris que dans les diverses Cours de l'Europe, par le Sieur Joseph Pinetti, Romain. in-8° de 95 pages. Prix, 2 liv. 8 sols. A Paris, chez Hardouin, Libraire, au Palais Royal, dans le Jardin, sous les arcades à gauche, N°. 14.

Cette Brochure peut être fort agréable à la campagne par les tours qu'elle explique, & qui sont d'autant plus faciles à exécuter, qu'on s'y passe de compère. On sait combien l'Auteur, qui vient de quitter Paris, rendoit ces amusemens agréables au Public. Il se propose de publier à son retour des tours qui ne se trouvent point là. On trouve chez le Libraire un petit ressort qui est nécessaire au tour des deux canifs, & qu'il donne avec la Brochure.

Ariettes de Blaise & Babet, du Drait du Seigneur & autres, avec accompagnement de Cistre, terminées par une Sonate, avec accompagnement de Violon, par M. Bernard. Œuvre troisième. Prix, 6 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue des Saints Pères, vis-à-vis celle S. Guillaume, N°. 83; & Mlle Castagnery, rue des Prouvaires.

Six Duos pour deux Flûtes, par M. J. B. Bréval, Œuvre XVI. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue Feydeau, maison de M. Jacob.

PREMIER Recueil d'Airs & de Chansons, par M. Leroy, Maître de Chant. Prix, 1 livre 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, Marchand de Musique, Place du Palais Royal, Café de la Régence. — Air avec Accompagnement de Piano-Forte ou Harpe, par le même. Même Adresse.

SONATE pour le Clavecin, Violon & Basse, par M. Ch. Fodor. Prix, 3 livres, formant le Numéro 5 du Journal de pièces de Clavecin par différens Auteurs. Prix de l'Abonnement pour douze Numéros, 24 livres à Paris, 30 liv. en Province. A Paris, chez M. Boyer, rue Neuve des Petits-Champs, près celle Saint Roch, n°. 83, & Mme Lemenu, rue du Roule, à la Clé d'or.

NUMÉRO 5 du Journal de Clavecin, par les meilleurs Maîtres, Violon ad libitum. Prix, 15 liv. pour l'année entière à Paris & en Province franc de port par la poste. Chaque Cahier séparé 3 livres. A Paris, chez M. Leduc, au Magasin de Musique, rue Traversière-Saint-Honoré.

Six Concertos à Violon principal, Instrumens à vent ad libitum, dédiés au Roi, par M. de

Meude-Monpas, Écuyer, Gentilhomme de S. M., &c. Le doigté de ces Concertos est désigné par des chiffres, sur-tout dans les endroits où la position changeroit l'expression. Prix, 4 liv. 4 sols. A Paris, chez M. Bailleux, Marchand de Musique, rue Saint Honoré, près celle de la Lingerie.

Ces Concertos, qui paroissent successivement, font beaucoup d'honneur à l'agréable Amateur à qui nous en avons l'obligation. Celui que nous annonçons est d'une tournure peut-être encore plus piquante que les premiers.

ERRATA du N°. 25, *Article Spectacles*. Page 138, ligne 5, *Les nécessaires* écrasent le principal ; lisez : *Les accessoires*.

Voyez, pour les Annonces des Livres, de la Musique & des Estampes, le Journal de la Librairie sur la Couverture.

T A B L E.

<i>Vers</i> à M. le Comte de Haga,	3	cadémie Française,	10
<i>Ode</i> ,	4	<i>La véritable Manière d'in-</i>	
<i>Les Vieux Galans du Siècle</i> ,		<i>struire les Sourds & Muets</i> ,	23
<i>Chanson</i> ,	6	<i>L'Influence de Fermat sur son</i>	
<i>Vers pour le Portrait de M.</i>		<i>son siècle</i> ,	29
<i>Mesmer</i> ,	8	<i>Variétés</i> ,	31
<i>Charade, Enigme & Logogryphe</i> ,	ib.	<i>Spectacles</i> ,	40
<i>Discours prononcés dans l'A-</i>		<i>annonces & Nouvelles</i> ,	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur* de France, pour le Samedi 3 Juillet. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 2 Juillet 1784. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 10 JUILLET 1784.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*ÉPITRE à M.^{te} Duc DE NIVERNOIS ,
pour lui demander une Place au Collège
Mazarin pour un enfant du Comtat.*

A la campagne , le 2 Mai 1784.

DANS la plus douce oisiveté
Mes jours couloient sans soucis, sans envie,
Le tendre Amour & la gaité
Semoient de fleurs le printemps de ma vie ;
Les Muses , quelquefois à mon cœur enchanté ,
Dictoient des vers ingénus & faciles :
Je chantois , loin du bruit des villes ,
Les charmes de l'égalité ;
Lorsqu'un beau jour , où mes regards tranquilles
Examinoient des cieux la brillante clarté ,
Je vis descendre en nos simples asyles
N^o. 28 , 10 Juillet 1784. C

Un jeune homme dont la beauté
Resplendit des rayons de l'immortalité.
Il tenoit dans ses mains le luth touchant d'Horace ;

Et pour former des accords pleins de grâce,
Il marquoit sa voix à ce doux instrument.

Une voluptueuse ivresse
S'empare de mon âme & captive mes sens.

J'e croyois, au bord du Permesse,
Entendre d'Apollon les sublimes accens :
Bergère, me dit-il, vous avez vû la rose

S'épanouir au point du jour ;
Les habitans de l'air, bourdonnans à l'entour,
Attendent qu'elle soit éclos.

En proie aux vains desirs de ce volage essaim,
Elle renferme dans son sein
Les trésors parfumés dont l'abeille compose
Son nectar le plus précieux.

Horace est cette fleur, Nivernois est l'abeille.

Puis reprenant ce luth harmonieux,
Dont les accords divins enchantent mon oreille,

Il répéta ces vers ingénieux, *

Ces vers où l'amant de Lydie
Exprima de son cœur la tendre jalousie :
Heureuse feinte, ingénieux détour,
Où Nivernois peignit, du pinceau de l'Amour,
Les dédains affectés, la molle résistance,
Les froideurs de l'indifférence

* Dialogue d'Horace & de Lydie.

D E F R A N C E

31

Et les délices du retour.

A ces mots le Dieu du génie ,

(Car c'étoit lui) s'envole à mes regards ,
Porte au plus haut des airs sa céleste harmonie ,
Et me jette , en partant , quelques feuilletts épars ;

Je les ramasse , interdite , tremblante ;
Mais le plus doux délire agita mon esprit ,
Quand j'aperçus cette Ode intéressante
Qu'avec l'Amour Nivernois traduisit.

D'un jeune enfant épris des sons de ma musette ;

Et que l'on remit à mes soins ,
De cet événement les yeux furent témoins ;

Depuis ce jour il pleure , il s'inquiète ;
Les danses sous l'ormeau ne l'intéressent plus ,
Il veut quitter son antique retraite ;

Et pour l'y retenir , mes vœux sont superflus.

Dans ces hameaux , que veut-on que je fasse ?
Auprès de vous , dit-il , je ne pourrai jamais

Apprendre à lire cet Horace
Que Nivernois para de mille attraits.

Le plaisir de pouvoir comparer l'un à l'autre

Me sera toujours interdit.
Ici , dit-on , le cœur jouit ;
S'il n'est éclairé par l'esprit ,
Le cœur n'est rien , & j'en appelle au vôtre :

N'ai-je pas entendu vanter ,
Dans les lieux où j'ai pris naissance ,

Cette ville , où les Arts unis à la Science ,

C H

Du Souverain font éclater
La gloire & la munificence ?

Ce Mazarin, qui gouverna la France ,
Ce génie étonnant que l'on vit à la fois
Ministre , Cardinal , Instituteur des Rois ,
De ces Rois...., des François la plus chère espérance ;
A daigné s'occuper dans ces jours de bonheur ,
A fonder un asyle où la timide enfance
Pût trouver des secours pour l'esprit & le cœur :
J'irai m'y présenter avec cette assurance
Qu'un sentiment secret vient me faire éprouver.

Vous riez de ma confiance ,
Vous la blâmez ? — Eh ! puis-je l'approuver ?
Apprends , jeune ingénu , qu'en cet heureux asyle
Il n'est point aisé d'arriver.

Ce Nivernois, dont l'agréable style
Séduit nos cœurs & nos esprits ,
Cet oracle du goût, ce favori des Grâces ,
De ce séjour marque les places ,
Et l'étranger y peut seul être admis ;
Mais l'espoir peut entrer dans ton âme attendrie ,
Et consoler un instant tes ennuis ;

Le Royaume des lys ne fut point ta patrie ; *
Tu naquis sur ces bords , dans ces climats si beaux
Que le Rhône superbe arrose de ses eaux ; **

* Les Bourses du Collège Mazarin ne peuvent être données à des Régnicoles.

** Le Comtat d'Avignon.

Pays chéri des Dieux , & que la France envie
 Au Souverain Sacré de l'antique Ausonie ,
 A ce Pontife Roi , successeur des Césars ,
 Qui , fièrement assis sur les débris de Rome ,

.

Fait respecter ses Loix jusques dans nos remparts.
 O ciel , dit-il , mon cœur palpite !
 A Nivernois j'irai m'offrir ,
 Il calmera le trouble qui m'agite ;
 De ses bienfaits je crois déjà jouir.
 C'est ainsi , qu'en nos champs, l'innocence s'exprime.

Mon pupille, fier de ces droits ,
 Ose dire tout haut le desir qui l'anime ;
 Et pour parler aux Dieux leur langage sublime ,
 Il emprunte ma foible voix.

Que n'ai-je un moment cette lyre
 Qui tendrement résonne sous vos doigts ?
 Que ne puis-je , au milieu du plus charmant délire ,
 Par des vers délicats & d'un tour séduisant ,

Charmer l'oreille du Poète ?
 Mais ne pourrois-je , aux sons de ma simple musette,
 Intéresser le cœur de l'homme bienfaisant ?

(Par Madame la Baronne de Bourdic , des
 Académies de Nismes & de Rome.)



Explication de la Charade , de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Vmaigre* ; celui de l'Énigme est *Rouet* ; celui du Logogryphe est *Logogryphe* , où l'on trouve *lyre , or , rôle , pôle , gorge , ogre , oie , orge , Orgie*.

C H A R A D E.

MON premier très-souvent fait périr mon second ;
Et mon tout quelquefois égare la raison.

É N I G M E.

LORSQUE je veux bien travailler,
Au lieu d'avancer je recule ;
Je suis même si ridicule,
Qu'en avançant ce seroit reculer.

L O G O G R Y P H E.

POUR te mettre, Lecteur, l'esprit à la torture,
Je ne veux point me définir,
Ni t'enseigner à quoi je puis servir ;
Tu sauras que sept pieds composent ma structure.

On dit que l'on me tourne en changeant de parti.
 Lequatrième pied ravi ,
 Je ne fers plus qu'au Militaire ;
 Un terme d'Imprimeur est dans un , deux , trois , sept ;
 Un , deux , six , sept , l'endroit où Bacchus doit se plaire ;
 Deux & trois , fort bon au piquet ;
 Trois , deux , un , la toile fameuse
 Où de coups de bâton un barbon fut meurtri ;
 Un & six , c'est toujours une action honteuse
 De le montrer à l'ennemi.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*LA Henriade de Voltaire , nouvelle Édition ,
 la plus correcte qui ait encore paru , avec
 des Remarques , par M. Palissot. A Lon-
 dres, & se trouve à Paris , chez Moutard ,
 Imprimeur-Libr. de la Reine , de Madame
 & de Madame la Comtesse d'Artois , hôtel
 de Cluni , rue des Mathurins.*

Les Écrivains de tous les genres ont presque tous , à la même époque , un air de ressemblance. Disciples des mêmes circonstances , ils ont les mêmes idées ; ils ont ce que l'on appelle l'esprit de leur siècle. Mais

il s'élève de temps en temps des hommes rares & uniques qui ne sont qu'eux : ils n'ont point l'esprit de leur siècle ; mais leur siècle a leur esprit. Tel parut Corneille à l'époque du Cid. Tel fut Voltaire à la fin du siècle de Louis-le Grand. Élevé chez les Jésuites. . . .

il parut né avec le génie d'un Poète & la raison d'un Philosophe. Ce qui enchante & étonne à la fois dans ses premiers Écrits , c'est ce caractère de philosophie, cet amour de l'humanité qu'ils respirent & qu'ils inspirent. Si la poésie est l'art d'embellir la vérité par les couleurs de l'imagination , quel Poète fut jamais plus grand que Voltaire ! C'est ce mérite singulier que M. Palissot s'attache sur-tout à faire remarquer dans le Discours Préliminaire de cette nouvelle Édition ; il la publie comme un préservatif contre les critiques éternelles qu'on oppose à ce monument national.

« La Nation, dit-il, manquoit d'un Poème
 » épique , & c'est un jeune homme qui a la
 » gloire d'ouvrir le premier cette carrière...
 » Cet essai fut regardé comme un prodige ;
 » & cette faveur publique , motivée sur un
 » événement sans exemple , n'étoit réellement qu'un acte de justice.

» Ce qui dut redoubler l'admiration , ce
 » fut l'époque même où la Henriade parut.
 » La majesté du siècle de Louis XIV s'étoit
 » éclipsée dans les dernières années du règne

» de ce Prince. Des guerres de plume & de
 » controverse, auxquelles il avoit eu le mal-
 » heur de donner trop d'importance, ra-
 » menèrent enfin l'esprit de persécution &
 » de fanatisme. Delà ces étranges Mission-
 » naires appuyés par des dragons, les trou-
 » bles des Cévennes, & ces disputes non
 » moins animées, quoique moins sanglan-
 » tes, occasionnées par de nouvelles opi-
 » nions sur la grâce, c'est-à-dire, sur un
 » mystère inexplicable de l'aveu des deux
 » partis. Ces plaies de la France saignoient
 » encore, lorsque l'Europe vit avec étonne-
 » ment un jeune Poëte qui apprenoit à dé-
 » tester ces fureurs..... Avec quelles accla-
 » mations ne dût-on pas entendre cette voix
 » qui s'élevoit pour le bonheur de l'humani-
 » té, & qui disoit aux Princes :

Eh ! périsse à jamais l'affreuse politique
 Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
 Qui veut le fer en main convertir les mortels,
 Qui du sang hérétique arrose les autels;
 Et suivant un faux zèle ou l'intérêt pour guides
 Ne sert un Dieu de paix que par des homicides!

» Il faut se transporter au temps où ces
 » vérités furent dites pour la première fois
 » en vers harmonieux ; il faut se pénétrer
 » des calamités qui avoient précédé cette
 » époque de gloire, pour sentir toute l'ad-
 » miration qu'un pareil essai devoit inspi-

» rer. Où ce jeune homme, disoit-on, peut-
 » il avoir pris de vûes si profondes? »

En effet, c'est un phénomène à jamais inexplicable, qu'un Écrivain encore dans l'adolescence soit en France le premier Auteur d'un Poëme épique, genre que M. de Montesquieu a voulu ridiculiser dans les Lettres Persannes, mais qui n'en n'est pas moins fait pour honorer non-seulement le Poëte, mais une Nation entière. Le nouvel Éditeur cherche les raisons de cette maturité précoce, & , pour ainsi dire, surnaturelle. Il observe que l'Auteur de la Henriade la devoit précisément à une persécution. On sait qu'il avoit été renfermé à la Bastille, & que cette prison fut le berceau de la Henriade. « C'est là, sans doute, » ajoute M. Palissot, qu'il puisa cette haine » de la tyrannie & de l'oppression, qui de- » vint en quelque sorte l'âme de ses Ouvra- » ges. Son génie, qui pouvoit se décourager, » sembla se fortifier au contraire par cette » disgrâce; & c'est l'effet que produit tou- » jours la persécution sur les grands carac- » tères. »

Cette circonstance de la vie de Voltaire dût sans doute influencer sur sa façon de penser, & fortifier la trempe de son génie; mais elle ne lui inspira pas cet esprit de tolérance que respire la Henriade d'un bout à l'autre. Voltaire étoit né pour faire une révolution dans les mœurs comme dans les Lettres. S'il

avoit vécu dans des siècles de barbarie & d'ignorance , il auroit civilisé les peuples les plus grossiers ; comme il a rendu le plus instruit & le plus éclairé, le peuple le plus doux & le plus policé de l'Europe. Je ne prétends pas néanmoins contredire l'opinion de M. Palissot. La raison qu'il allègue est très plausible. J. Jacques attribue à une circonstance à peu-près pareille cet esprit d'indépendance qu'il a depuis développé dans tous ses Livres. La voici. Las , & mourant de soif & de faim , il entra un jour dans la maison d'un Payfan. Celui-ci ne lui servit d'abord que du lait écrémé & du gros pain d'orge. Mais ayant vû qu'il avoit affaire à un bon jeune homme qui n'étoit pas là pour le vendre , il ouvrit une trappe à côté de sa cuisine , descendit , & revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment , des œufs , du jambon & une bouteille de vin. « Il me fit entendre , ajoute le Philosophe de Genève , avec cette énergie qui lui est propre , qu'il cachoit son vin à cause des Aides , qu'il cachoit son pain à cause de la Taille , & qu'il seroit un homme perdu si l'on pouvoit se douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet , & dont je n'avois pas la moindre idée , me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut-là le germe de cette haine inextinguible qui se développa dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple , & contre ses oppres-

seurs. Cet homme , quoiqu'aisé , n'osoit manger le pain qu'il gagnoit à la sueur de son front , & ne pouvoit éviter sa ruine qu'en montrant la même misère qui régnoit autour de lui. Je sortis aussi indigné qu'attendri , & déplorant le sort de ces belles contrées , à qui la Nature n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie des barbares publicains. »

J'ai cru que le rapprochement des deux circonstances qui avoient paru influer beaucoup sur l'esprit des deux Écrivains qui avoient eu eux mêmes le plus d'influence sur celui de leur siècle , ne seroit point ici un hors d'œuvre , & pourroit paroître d'autant plus piquant , qu'on ne se lasse pas plus de relire la prose de l'Auteur d'Emile , que les vers de la Henriade. On a reproché au Poète d'y avoir semé le merveilleux d'une main trop avare ; il falloit l'en louer : il a bien connu le goût de sa Nation. Les endroits purement historiques sont les plus beaux du Poëme. Voyez la description du massacre des Protestans , l'assassinat de Valois , & la famine de Paris. Si on peut lui faire quelque reproche fondé , c'est de n'avoir pas assez rempli l'idée que l'Histoire même nous donne de ses personnages , & de n'avoir peint son Héros que de profil. Le Brun disoit qu'à la lecture d'Homère , ses idées s'agrandissoient , & qu'alors les hommes lui sembloient avoir vingt pies. La Henriade , il

faut l'avouer, ne produit pas les mêmes sensations; mais on y trouve des beautés d'un autre genre, absolument inconnues aux anciens. Enfin c'est le Poëme le plus instructif & le plus soutenu qui existe sans aucune exception.

Cette Edition offre quelques variantes nouvelles; elles sont de 1751, année où M. Palissot fit à Genève, avec M. Patu, un séjour d'environ trois semaines. Il suppose que M. de Voltaire négligea d'écrire ces corrections, faites d'après les observations qu'il avoit pris la liberté de lui soumettre. Pour moi, s'il m'est permis de m'en rapporter à mon goût, je ne doute point que, toutes réflexions faites, Voltaire n'ait préféré la leçon qui subsiste dans toutes ses Editions. Jugeons-en par ce qui suit :

Besme, qui dans la Cour attendoit sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime.

« Ces deux vers, dit M. Palissot, nous avoient toujours paru d'une extrême foiblesse. Besme, personnage inconnu, qui ne reparoit plus dans tout le Poëme, étoit bien annoncé dans les notes comme un Domestique de la Maison de Guise; mais rien ne le caractérisoit dans ces vers. (*Qu'importe? en étoit-il besoin?*) La circonstance de le faire attendre *dans la cour*, nous sembloit à la fois inutile & peu convenable dans un récit épique. (*Pourquoi inutile? elle est vraie*

& frappante.) La consonnance de *cour* & d'*accourt* nous bleffoit l'oreille. (*J'avois lû plusieurs fois ces vers, je les savois par cœur; je ne m'étois pas même aperçu de la consonnance. Elle n'est donc pas si choquante.*) Enfin les deux verbes *monte*, *accourt*, au lieu de donner de la rapidité à l'action, nous paroissent la ralentir, parce qu'ils ne présentent point une gradation assez sensible. (*La gradation est très-marquée; il monte, & court ensuite vers Coligny pour le poignarder. Rien de plus exact.*) Nous prîmes la liberté de faire toutes ces remarques à M. de Voltaire, qui, après s'en être occupé un moment, nous proposa deux ou trois corrections. Celle que nous avons suivie nous parut la plus heureuse. » La voici :

Mais des fureurs de Guise instrument mercenaire,
Besme veut par le crime acheter son salaire.

La première leçon offre une image pleine de vie & d'action. C'est un tableau animé; & que le pinceau peut transporter sur la toile. La correction efface tout cela, & ne met rien à la place.

Voici un autre exemple d'une correction plus heureuse, dans la description de l'Enfer.

La paix n'habite point ces funestes climats;
L'espérance est par-tout, & ne s'y trouve pas.

A la place de ces deux vers, qui ne se trou-

vent dans aucune des Éditions de la Henriade, on a toujours lû :

La mort, l'affreuse mort, & la confusion
Y semblent établir leur domination.

Si la mort n'est que la destruction de tout ce qui est animé, dit M. Palissot, comment peut-elle établir son empire dans des lieux où Dieu n'a point répandu le germe de la vie ? Cette objection n'est que specieuse. Si la mort habite quelque part, assurément c'est dans le séjour des morts. J'aimerois donc mieux lire à la place du premier vers qui est très-foible :

La mort, l'affreuse mort habite ces climats.

Le second est sublime. Il rappelle l'inscription que le Dante suppose sur la porte de l'enfer. « Vous qui entrez ici, déposez l'espérance. »

L'Éditeur s'est encore permis quelquefois ; mais avec discrétion, de rétablir une ancienne leçon, qui lui a paru préférable à une variante que l'Auteur y avoit substituée, dans un âge où, par prudence peut-être, il auroit dû, selon lui, s'abstenir de retoucher les Ouvrages de sa jeunesse. Ces petits changemens sont à peine sensibles. Par exemple, dans beaucoup d'Éditions on trouve :

Viens, des cieux enflammés abaisse la hauteur.

« Nous lisons *ébranlés* au lieu d'*enflammés* ;

qui se trouve deux vers plus bas , remarque M. Palissot. »

Viens, descends, arme-toi, que ta foudre enflammée
Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilège armée !

Cette répétition étoit une tache légère. Mais l'Auteur l'avoit fait disparaître depuis par une correction très heureuse, & que l'Éditeur auroit dû se rappeler.

Viens, des cieux irrités abaisse la hauteur.

Ébranlés manque absolument de justesse dans cette rencontre.

Voici un endroit où je ne balancerois pas, ainsi que M. Palissot, à rétablir les vers de l'Édition de 1723, comme préférables à ceux des Éditions postérieures.

Ô vous qui gouvernez les jours de son enfance,
Vous, Villeroi, Fleuri, cultivez sous vos yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Conduisez par la main son enfance docile.
Le sentier des vertus à cet âge est facile :
Âge heureux, où son cœur exempt de passion,
N'a point du vice encor reçu l'impression ;
Où d'une Cour trompeuse, ardente à nous séduire,
Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire ;
Âge heureux, où lui-même ignorant son pouvoir,
Vit tranquille & soumis aux règles du devoir,

Ces vers sont pleins de sentiment, de grâces
& de cet intérêt touchant qu'un jeune Prince

inspire à ses Sujets. On les jugera mieux en les comparant à ceux que l'Auteur a substitués depuis.

O toi, prudent Fleuri, veille sur son enfance ;
 Conduis ses premiers pas ; cultive sous tes yeux
 Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
 Tout Souverain *qu'il est*, instruis-le à se connoître.
 Qu'il sache *qu'il est* homme, en voyant *qu'il est* maître.
 Qu'aimé de ses Sujets ils soient chers à ses yeux.
 Apprends lui qu'il n'est Roi, *qu'il n'est* né que pour eux.

Sans parler de ces négligences si rapprochées les unes des autres, on voit que l'Auteur a cherché à se montrer plus Philosophe que Poète : il accumule les pensées, mais il les présente avec une sorte de sécheresse & une simplicité trop philosophique. Ce défaut, si commun aujourd'hui, ne se rencontre presque jamais chez M. de Voltaire. L'imagination la plus brillante embellit toutes les pensées du coloris le plus poétique. Il en falloit une bien féconde & bien réglée pour fournir sans cesse des choses nouvelles à cette condition, & conserver à l'esprit son caractère créateur. C'est ce que M. de Voltaire a toujours su concilier.

Au surplus, une Édition de la Henriade commentée par un Homme de Lettres d'un goût aussi sûr & aussi difficile que M. Palissot, ne peut qu'être recherchée par les Amateurs. Elle est enrichie d'une très-belle gravure

de Voltaire peint par l'Argillière à l'âge de 26 ans. Cette gravure a été faite d'après le dessin de M. Pujos. L'exécution Typographique est magnifique. Cette Edition est faite avec les caractères de Fournier l'aîné, & le papier est de la fabrique de M. Réveillon. Elle nous a paru très soignée. Elle doit faire honneur aux presses de M. Moutard, & figurer avec les belles Editions qui ont paru depuis peu.

Le prix du papier ordinaire est de 6 liv. Il en a été tiré six exemplaires sur papier velin à 12 liv.

Essai d'une Théorie sur la structure des Crystaux, appliquée à plusieurs genres de substances cristallisées, par M. l'Abbé Haüy, de l'Académie Royale des Sciences, Professeur d'Humanités dans l'Université de Paris. 1 vol. in-8°. avec huit planches de figures. Prix, 3 liv. broché. A Paris, chez Gogué & Née de la Rochelle, Libraires, Quai des Augustins,

LA cristallisation est, comme l'on fait ; une opération de la Nature, par laquelle les molécules des corps, suspendues dans un fluide, & jouissant de certaines conditions nécessaires, telles que le temps, l'espace & le repos, se réunissent en vertu de leurs forces d'affinité, & forment par leur assemblage des polyèdres réguliers, auxquels on a donné

le nom de *crystaux*. Ces polyèdres commencent par un crystal élémentaire imperceptible , qui ensuite s'accroît par des additions de couches successives & concentriques. Une même substance peut prendre un grand nombre de formes diverses, suivant que ses molécules sont déterminées par les circonstances à s'arranger entre elles de telle ou telle manière. Mais d'après l'ingénieuse théorie de M. l'Abbé Haiiy , chacun des *crystaux* qu'il appelle *secondaires* , doit être considéré comme un polyèdre , dans lequel seroit inscrit un autre polyèdre de forme primitive, & qui est le même pour tous les *crystaux* d'un seul genre , quelle que soit la forme de ceux ci. La figure du crystal primitif est facile à reconnoître dans un grand nombre de *crystaux* assez tendres pour être divisés , par le moyen d'un instrument. M. l'Abbé Haiiy a observé qu'en enlevant par des coupes successives , dans chacun de ces *crystaux* , une partie des lames qui les composent , on parvenoit à isoler le crystal primitif inscrit dans le crystal secondaire ; la netteté de ces coupes , qui offrent toutes le poli de la Nature , ne laisse aucune équivoque sur le résultat de l'opération. A l'égard des *crystaux* trop durs pour être divisés nettement , les stries ou cannelures qu'on apperceoit sur leur surface , indiquent les joints & la position des lames , & conduisent à déterminer par analogie la forme du crystal primitif.

Ce crystal, divisé pararallèlement à ses faces, donne la figure des molécules. La matière circonscrite autour de la forme primitive ; n'est autre chose qu'un assemblage de lames composées de ces mêmes molécules , & qui décroissent graduellement , tantôt par leur bords & tantôt par leurs angles. A chaque décroissement il y a une ou deux , ou plusieurs rangées de molécules supprimées , mais les décroissemens par une ou deux rangées sont les plus ordinaires. Tous ces décroissemens ne pouvant se faire que par des suites de lames posées en retraite les unes sur les autres , laissent nécessairement sur la surface du crystal une multitude de stries , si les lames décroissent par leurs bords , ou de petites aspérités , si les décroissemens se font par les angles ; ces inégalités sont nulles pour nos sens , à cause de l'extrême petitesse des molécules , excepté dans le cas d'une cristallisation moins parfaite , où elles s'observent à l'aide d'une loupe , souvent même à la vûe simple.

Les loix de décroissemens dont nous venons de parler , combinées avec les coupes que l'on peut faire dans les cristaux , ou avec les indices de structure qui annoncent la position des lames , fournissent à M. l'Abbé Hauy des moyens de calculer les angles des cristaux. Ces évaluations sont autant de problèmes de Géométrie , qui exigent des marches différentes , selon les diverses données

que des observations exactes & réfléchies ont suggérées à l'Auteur. Par exemple, il a remarqué, par les mesures prises à l'aide d'un instrument, que le grand angle des faces du spath calcaire * à deux pyramides exaédres, étoit sensiblement égal à celui du rhombe du spath d'Islande, qui est ici la forme primitive. Delà il conclut d'abord, avec beaucoup de vraisemblance, que ces deux angles sont rigoureusement égaux, d'après un principe reçu en Physique; savoir, que quand deux quantités naturelles paroissent avoir atteint une certaine limite, en sorte que l'observation ne donne à cet égard aucune différence appréciable, on peut regarder ces quantités comme parvenues réellement à la limite. En admettant l'égalité des angles dont il s'agit, & une loi de décroissement par deux rangées de molécules sur les bords des lames qui enveloppent le noyau du crystal secondaire à douze triangles scalènes, M. l'Abbé Haiüy démontre que le grand angle du spath d'Islande, & celui des faces du crystal secondaire, est de $101^{\circ}, 32', 13''$, ce qui est d'accord avec l'observation.

Telle est la substance de l'Ouvrage que nous annonçons ici. C'est une théorie dont les fondemens sont pris dans la nature elle-même, & qui se trouve confirmée dans tous ses points par l'accord des calculs avec les

* C'est celui qu'on appelle vulgairement *dent de cochon*.

faits. Nous ne nous arrêterons point sur les applications heureuses que M. l'Abbé Haüy en a faites à un assez grand nombre de cristaux de différens genres. Il faut lire ces détails dans l'Ouvrage même. Nous ajouterons seulement un mot sur l'article qui le termine. M. l'Abbé Haüy y propose des vûes neuves sur l'accroissement des cristaux ; & en supposant qu'un crystal donné ait commencé par le plus petit noyau possible, il suit ce crystal dans les différens instans de sa formation , détermine le nombre des molécules dont est composée chacune des couches sur-ajoutées au noyau, fait voir que ces couches sont entre-elles comme les termes d'une suite récurrente, & donne une formule générale pour exprimer algébriquement la valeur de l'un, quelconque, des termes de la série. L'Auteur passe ensuite à la solution d'un problème général, dans lequel, en ne supposant que les décroissemens par une & par deux rangées de molécules, il recherche de combien de formes différentes est susceptible la matière calcaire. Il trouve 1019 formes possibles. Il s'en faut bien que toutes ces formes aient été observées ; mais il est à présumer du moins que l'on en découvrira encore beaucoup par la suite. La Nature est comme une mine inépuisable, dans laquelle il restera toujours à exploiter.

CORRESPONDANCE *Rurale, contenant des Observations critiques, intéressantes & utiles sur la culture des terres & des jardins, les travaux, occupations, économies & amusemens de la campagne, & tout ce qui peut être relatif à ces objets, par M. de la Bretonnerie. 3 vol. in-12. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés.*

LA réputation de l'Auteur, dans le genre dont il s'agit ici, est faite depuis long-temps & méritée; & les Ouvrages qu'il donne sur cette matière, peuvent être de la plus grande utilité aux Agriculteurs. Il a pris la forme épistolaire, qui lui donne la faculté de reposer l'attention de ses Lecteurs, & de revenir même sur ses pas, quand il en a besoin. Quelquefois l'Auteur manque de précision dans sa marche, & quelquefois on désireroit de plus grands développemens sur plusieurs objets; mais on reconnoît par-tout un homme très-instruit de la matière qu'il traite, & dont le raisonnement est appuyé sur l'expérience. Loin de chercher à accréditer de vieux préjugés, M. de la Bretonnerie soumet tout à une sage critique. Cette précaution est d'autant plus essentielle en agriculture, que les travaux de la campagne sont confiés à des hommes religieusement soumis à une aveugle routine; pour qui innover, & détruire sont toujours synonymes; & qui repoussent toutes les découvertes nouvelles, comme ils

voudroient écarter du terrain qu'ils cultivent , la grêle & tous les fléaux qui peuvent le dévaster.

M. de la Bretonnerie met donc ses Lecteurs au courant des nouvelles créations utiles , & de la réforme des vieux préjugés dangereux ou ridicules ; ce qui lui fournit quelquefois l'occasion de présenter des détails qui corrigent l'auidité des préceptes , & coupent l'uniformité didactique. C'est ainsi qu'il parle de l'usage où l'on étoit autrefois dans presque toute l'Europe , de donner aux palissades les formes les plus extravagantes. On leur faisoit représenter des pyramides , des obélisques ; on les taillait même en figures d'hommes & d'animaux. C'est pour fronder cet usage absurde , qu'un Auteur Anglois imprima qu'il connoissoit un Jardinier qui avoit porté cet Art là à sa perfection. Voici la liste qu'il donne des ouvrages que ce Jardinier avoit à vendre.

« Adam & Ève , en if. Adam un peu gâté par la chute de l'arbre de science , dans une grande tempête : Ève & le serpent en très-bon état.

La tour de Babel , pas encore finie.

Un S. Georges en buis , son bras à peine assez long , mais qui sera en état de percer le dragon le mois d'Avril prochain.

Un dragon de même , avec une queue de lierre , rampant pour le présent. *Nota.* Ces deux

deux pièces ne peuvent se vendre séparément.

Une suite de bustes des Ducs de Normandie, qui ont été Rois d'Angleterre, en buis, d'après des originaux qui se voient en France, dans les jardins de l'Abbaye de S. Étienne de Caën. Celui de Guillaume-le Conquérant est d'une grande beauté.

Un Ours de laurier thin en fleurs, avec un Chasseur de genièvre, maintenant en fruit.

Un couple de Géans abâtardis, à bon marché.

Une Reine Élisabeth en filaria, penchant tant soit peu aux pâles couleurs, mais dans son entier accroissement.

Une autre Reine Élisabeth, qui étoit très-avancée, mais qui a souffert quelque dommage pour avoir été trop près d'un arbrisseau.

Un Bon-Jonson, * d'une grande beauté en laurier. Divers illustres Poètes modernes en laurier femelle, un peu gâtés, mais qu'on aura pour un sol la pièce.

Un Cochon à racines vives, changé en porc-épi, pour avoir été oublié une semaine dans un temps de sécheresse.

Un Cochon en lavande, avec la sauge qui croît dans son ventre.

L'Arche de Noé, en houx, arrêtée sur la

* Poète Anglois, contemporain & rival de Shakespéar.

montagne ; les côtés ont souffert quelque dommage pour avoir manqué d'eau, &c.

PHYSIQUE du Monde, dédiée au Roi,
par M. le Baron de Marivetz & par M.
Gouffier.

Ce grand Ouvrage est bien fait pour mériter l'attention du Monde savant, par la hardiesse & la nouveauté de son système, & l'estime des Littérateurs par la manière dont il est rédigé. Quant aux opinions qui en sont la base, c'est au temps & au jugement des Savans réunis d'en infirmer ou d'en consacrer la preuve. Au lieu de donner ici une Analyse froide ou une décision téméraire sur le quatrième Volume qui vient de paroître, nous allons extraire une partie du Prospectus que les Auteurs viennent de publier en même-temps.

« Nous nous sommes proposé, dans cet Ouvrage, de remonter au premier principe de toutes les actions de la Nature, de faire connoître la puissance du premier agent physique de notre Monde, de considérer comment sa force se distribue, se modifie, soit en raison des distances, soit en raison des résistances; de rapporter enfin tous les phénomènes de la Nature à ce principe primitif qui seul les détermine tous.

Bannissant toute hypothèse, le Monde n'est pour nous qu'une machine rigoureusement soumise, quant à ses actions physiques, aux loix communes & invariables de la mécanique. Tous les mouvemens, depuis le premier choc imprimé au grand ressort par l'Auteur de toute substance & de toute action, doivent se déduire, se succéder & se combiner selon des loix nécessaires & démontrables.

Dans l'œuvre de l'intelligence suprême rien n'est fortuit, rien n'est arbitraire.

Ce plan de l'édifice de l'éternel Architecte n'avoit été présenté par aucun des Savans qui se sont occupés avant nous de ces sublimes considérations; s'il a été entrevu par l'immortel Descartes, ce grand homme a méconnu la Nature & les propriétés des moyens par lesquels s'exécute ce mécanisme universel.....

Un seul principe physique, qui n'est né d'aucune hypothèse, dont la vérité est incontestable, la rotation du soleil sur lui-même; voilà la cause déterminante de tout mouvement: cet Astre est le moteur physique, le grand ressort de toute la machine que nous appelons notre Monde. D'autres Soleils remplissent dans d'autres Mondes les mêmes fonctions; leurs actions se balancent, se maintiennent, se perpétuent mutuellement. Notre Soleil est encore la cause active & déterminante de la lumière & de la chaleur; or, la matière, le mouvement, la lumière & la chaleur, voilà tout notre Monde.

Après avoir établi ce principe unique de toutes les loix de la Physique; après avoir expliqué par son secours tous les mouvemens planétaires, tous les phénomènes célestes; après en avoir déduit la théorie de la lumière & des couleurs, celle de la chaleur, les causes & les effets des grandes variétés de l'intensité de chaleur que la terre éprouve pendant des saisons infiniment longues, & qui sont suivies de longs refroidissemens, saisons dont nous établirons les preuves, nous exposerons tous les phénomènes qui appartiennent à l'atmosphère & aux fluides qui se forment, se confondent & se combinent dans cet Océan.

Nous traiterons ensuite des grands mouvemens des eaux.

Nous passerons à la configuration de la Terre, à

D ij

l'examen des différentes substances, des différens êtres qui s'y forment; nous considérerons très-attentivement les modifications de leur existence, & nous tenterons de pénétrer les causes de ces modifications, &c. &c. &c. »

Comme on a rendu compte dans ce Journal des trois premiers Volumes de cet Ouvrage, nous supprimons tout ce qui y a rapport pour passer à ce qui regarde le quatrième, & ce qui doit le suivre.

» Le quatrième Volume traite des couleurs; ce Traité des couleurs est précédé d'un Avant propos & d'une Lettre à M. le Comte de la Cépède sur la cause de l'élasticité. L'Avant-propos contient quelques considérations philosophiques sur l'homme, sur la Nature, sur la manière dont s'opèrent ses sensations. La théorie des couleurs, qui sont particulièrement l'objet de la vûe, commence par un Traité de la Vision. On décrit avec exactitude l'organe par lequel s'opère cette sensation, & on en expose les loix & les phénomènes. On explique aussi ceux que l'on observe dans la chambre obscure où se peint l'image des objets extérieurs. On expose les opinions des Philosophes sur la nature des couleurs en commençant par celles des anciens, Platon, Épicure, Aristote. On passe ensuite aux opinions des modernes sur le même sujet, depuis Descartes jusqu'à Newton.

La Théorie du Philosophe Anglois est exposée avec clarté. Nous présentons les argumens les plus forts en faveur de cette théorie, & nous leurs opposons dans la suite du Volume des objections que nous regardons comme décisives, & des expériences nouvelles. Après l'exposition de la doctrine de Newton, nous passons à celle de Mariotte; du P. Malbranche, à celle du savant M. Euler que nous adoptons en partie. Nous exposons en suite notre théorie de laquelle il résulte que la lumière du Soleil est absolument sans

couleur. Nous divisons ce Traité des couleurs en quatre Parties ou Sections; dans la première, nous considérons les Couleurs des corps opaques que nous nommons *Couleurs permanentes*, parce qu'elles dépendent plus particulièrement de la texture du corps coloré; dans la seconde, nous traitons des *Couleurs apparentes*, des celles qui sont produites par la réfraction de la lumière dans les milieux pellucides; telles sont celles de l'arc-en-ciel, & celles que produit le prisme; la troisième Section traite des *Couleurs accidentelles*, qui succèdent à d'autres Couleurs dont l'œil a été long-temps affecté; Couleurs qui, par conséquent, n'ont d'existence actuelle que dans l'organe; enfin, dans la quatrième section nous considérons les *Couleurs phantastiques*, celles que l'on voit dans les ténèbres, Couleurs qui n'existent que dans nos yeux, & qui n'ont d'autre cause que les mouvemens propres des humeurs de l'œil, les contractions de ses membranes, les lésions plus ou moins graves de ces organes; telles sont les Couleurs que l'on croit voir, même dans l'obscurité la plus profonde, lorsqu'un éblouissement, ou lorsqu'un coup à la tête, ou une fièvre violente derange les fonctions des nerfs optiques. Dans ces quatre Sections, nous avons rapproché & placé à propos les nouvelles découvertes, les nouvelles expériences des Physiciens nos contemporains, le R. P. Berthier & M. Marat, & nous indiquons les rapports qu'elles ont avec notre théorie, par laquelle ces nouvelles expériences s'expliquent clairement. De la comparaison & de la combinaison de toutes les opinions dont nous avons rendu compte, résulte, à ce qu'il nous paroît, une évidence dont la lumière éclaire cette belle & importante partie de la Physique.

Le cinquième traitera de l'action de la lumière sur notre globe, il renfermera la théorie de la chaleur,

tant relativement à l'incaltescence de la terre, que relativement à la distribution de la chaleur sur les différentes parties de ce globe. Nous présenterons des idées tout à fait nouvelles sur les grandes périodes de chaleur & de froid dont nous avons parlé précédemment. Nous considérerons toutes les causes des incaltescences particulières & locales, & nous expliquerons leurs effets. Le sixième Volume présentera la théorie de l'atmosphère, celle des différens fluides qui s'y manifestent, & la théorie des phénomènes lumineux. Le septième contiendra la théorie des eaux & de leurs mouvemens. Dans le huitième, nous considérerons la configuration passée, présente & future de la terre. Nous rapporterons toutes les formes par lesquelles elle a passé, toutes celles par lesquelles elle passera, aux causes nécessaires & toujours actives qui déterminent toutes les modifications. Le neuvième Volume commencera l'exposition de la Physique des corps terrestres ou celle des trois règnes: le Minéral, le Végétal & l'Animal. Nous donnerons ensuite la Topographie de la France, & les tableaux de sa surface à douze différens degrés d'émerfion.

Desirant de rendre cet Ouvrage élémentaire & très-facile à entendre, quoique nous nous proposons, en même temps, de le rendre aussi complet, aussi étendu qu'il puisse l'être, nous avons joint à chaque Volume un Dictionnaire raisonné des mots peu usités compris dans le Volume; nous y présentons toutes les acceptions dans lesquelles ces mots ont été employés; nous les rappelons à leur véritable étymologie; nous en déterminons le sens exact & précis, celui dans lequel nous les employons, & nous donnons une idée claire & suffisamment étendue de la substance, des propriétés ou des attributs qu'ils désignent.

Le premier Volume ne contient point de planches ;
 prix , avec le Dictionnaire séparé. . . . 12 liv. br.

Le second contient cinq planches sur
 papier nom de Jésus , enluminées ; prix ,
 avec le Dictionnaire séparé & uni aux
 planches. 15

Le troisième contient neuf planches ;
 prix , avec le Dictionnaire séparé. . . . 18

Prix du quatrième avec six planches
 & le Dictionnaire. 18

Le prix des quatre Volumes. 63 liv. br.

On estime que l'Ouvrage aura treize ou quatorze
 Volumes , & qu'il coûtera 230 ou 240 liv. Toutes
 les opinions des Savans sur les grands phénomènes
 de la Nature , sont rapportées dans cet Ouvrage.....

Cet Ouvrage peut donc être considéré , non-seu-
 lement comme un Traité complet de Physique , mais
 encore comme une Bibliothèque de cette Science...

Cet Ouvrage se trouve chez Didot le jeune , quai
 des Augustins ; Cellot , rue des Grands-Augustins ;
 Quillau , Imprimeur , rue du Fouarre ; Mérigot le
 jeune , quai des Augustins ; Nyon l'ainé , rue du
 Jardinot ; Barrois le jeune , quai des Augustins ;
 Lesclapart , pont Notre-Dame ; Onfroy , rue du
 Hutepoix ; au Bureau du Journal de Physique , rue
 & hôtel Serpente , & chez le sieur Lafosse , Graveur ,
 place du Petit-Carrousel.



S P E C T A C L E S.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Jeudi 24 Juin, on a donné la première représentation de l'*Épreuve Villageoise*, Comédie mêlée d'ariettes en deux Actes & en vers, par MM. Desforges & Grétry.

Nous avons parlé de *Théodore & Paulin*, Comédie Lyrique en trois Actes & en vers, représentée sans succès à ce Théâtre, le 17 Mars de cette année. Nous avons dit qu'à travers une intrigue assez froide, & dont nous avons donné une notice, passaient trois personnages comiques. 1°. Une Payzanne nommée Denise; 2°. le Payzan André, dont elle éprouvoit la jalousie; 3°. le Domestique la France, dont elle persiffoit la fatuité. Nous avons dit encore que ces trois caractères étoient tracés avec esprit & gaîté. L'*Épreuve Villageoise*, dont nous avons à entretenir nos Lecteurs; n'est autre chose que cette intrigue secondaire que nous avons distinguée dans *Théodore & Paulin*, & à laquelle nous avons donné de justes éloges. M. Desforges a prudemment élagué de sa première composition tous les personnages sérieux qui formoient l'action principale; il a rap-

proché les autres dans une petite action qui n'a pas beaucoup d'intérêt, mais qui est assez gaie, & qui le feroit même davantage si elle n'étoit pas un peu noyée dans des développemens inutiles. Telle qu'elle est, cette petite Comédie, dans laquelle il a introduit un nouveau personnage, en donnant à Denise une mère, dont il n'étoit pas question dans *Théodore & Paulin*; telle qu'elle est donc, cette petite Comédie n'a point déplu. Elle a au contraire reçu de très-grands applaudissemens, & les Auteurs ont été demandés à la fin de la Pièce: bref, ils ont paru. M. Desforges, en se voyant applaudir après l'*Epreuve Villageoise*, a pu se souvenir du sort de *Théodore & Paulin*. Si cela est, il a dû être fort étonné que ce même Public, qui avoit reçu d'une manière si incivile son premier Ouvrage, accueillît avec tant de transport une action qui n'en étoit que l'accessoire, & que, sans craindre d'être accusé de néologisme, on peut appeler une *Paysannerie*. Il auroit pu se rappeler, avec raison, cette petite Pièce de vers que fit Voltaire après les représentations de la *Princesse de Navarre*, qui se termine par ces vers:

... Les honneurs viennent pleuvoir sur moi,
Pour une farce de la Foire.

La musique a été très goûtée; elle mérite de l'être. Le talent de M. Grétry est de saisir le caractère des personnages qu'il doit faire

chanter , & de leur donner , par les accens qu'il leur prête , la phyſionomie qu'ils doivent avoir & l'eſprit qui leur convient. Cette nouvelle compoſition en eſt une preuve ; le ſeul perſonnage de la Payſanne Deniſe ſuffiroit pour en convaincre. Il y a fondu avec tant d'art la naïveté & la fineſſe , que ces deux nuances qui , au premier coup d'œil , ſemblent beaucoup plus oppoſées l'une à l'autre qu'elles ne le ſont réellement , paroiffent faites pour ſe rapprocher , & produiſent un effet très piquant. M. Grétry , Compositeur quelquefois incorrect & ſuſceptible de reproches , eſt toujours Poète & homme d'eſprit. Combien de Muſiciens donneroient volontiers de leur ſcience exacte & régulière , pour un peu de ces qualités précieufes , qui ſont la baſe du premier de tous ces dons , celui de plaire.

Le Lundi 28 Juin , on a représenté , pour la première fois , *le Dormeur Éveillé* , Comédie en quatre Actes & en vers , mêlée d'ariettes , par M..... , muſique de M. Piccinni.

Il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe les *Mille & une Nuits*. C'eſt dans ce Recueil de Contes plaiſans , merveilleux , & ſouvent très philoſophiques , que M..... a puisé le ſujet de cette Comédie.

Dans une de ſes promenades nocturnes , le Calife Aroun Alraſchid ſ'eſt introduit chez

un Bourgeois nommé Hassan , sous le costume d'un Marchand de Mossoul. Cet Hassan , après avoir été long temps la dupe & la victime de cette cohorte de parasites qu'on a quelquefois & même trop souvent la sottise d'appeler ses amis , a résolu de ne plus former de liaison intime avec qui que ce soit. Tous les jours il admet à sa table un étranger , auquel il prodigue des soins égaux à ceux que peut exiger l'ancienne amitié ; mais au bout de vingt-quatre heures , il le congédie pour ne plus le revoir , & pour prodiguer les mêmes soins à un nouvel Hôte. Cette manière de vivre , qui n'est , dans le fond , que la philosophie d'un égoïste , n'empêche point Hassan d'avoir un peu d'ambition ; & voici en quoi consiste cette ambition. Il a une mère qu'il respecte , une maîtresse qu'il aime , & qu'il a nommée *Rose-d'Amour*. Outre cela , il aime la table & le vin. Le vin ! boisson proscrire par le *Coran*. Un Iman , hypocrite & méchant , comme cela doit être , fait une guerre très-dure à tous ceux qui , contre la Loi du Prophète , usent d'une liqueur odieuse à tout fidèle Musulman. Hassan ne desire donc que d'être Calife vingt-quatre heures seulement , afin de démasquer l'hypocrisie de l'Iman , qui cherche à punir dans les autres une faute dans laquelle il tombe journellement. Le Calife , après avoir connu les desirs du Bourgeois ; après avoir soupé chez Hassan avec sa mère & sa Rose-d'Amour ; enfin , après

avoir été témoin d'une visite de l'Iman ; jette dans le breuvage de son Hôte un soporifique puissant , & le fait transporter dans son palais , où il fait en même temps conduire Rose-d'Amour. Il met celle ci au fait du projet qu'il a formé d'éprouver Hassan , & de se donner le plaisir de le voir Calife ; il la force même à le servir dans ce projet , en lui promettant de tout faire pour rendre Hassan heureux , si elle se prête à la plaisanterie qu'il veut faire , & en la menaçant de la priver pour jamais de son amant & du bonheur , si elle est assez foible pour le tromper. Hassan se réveille , il se trouve sur un lit magnifique , dans un appartement doré , entouré d'Odalisques qui le comblent d'hommages & de respects. Un des principaux Officiers du Sérail , le Visir , les Grands de l'Empire viennent à ses genoux prendre ses loix , comme celles de leur maître. On le conduit au Divan. On se figure la surprise du Bourgeois. Il se rappelle pourtant le vœu qu'il a formé , cherche à se persuader qu'il est accompli , & se prépare à régner du mieux qu'il pourra. En conséquence , lorsqu'il est sur le trône , & entouré des Grands de son Royaume , il parle en bon humain , donne des loix bien douces & bien bonnes ; mais il ordonne entre autres choses ; d'abord , qu'il sera porté dix mille pièces d'or chez sa mère ; ensuite qu'on distribue cent coups de gaule à l'Iman & à ses compagnons ; enfin qu'on invite à souper avec lui un Marchand de

Mossoul, qu'il désigne tant bien que mal. Puis il va se mettre à table, où un autre somnifère le rend au sommeil, & bientôt, par l'ordre du Calife, à son premier état. A son réveil, il est très-surpris de se retrouver chez lui avec le costume d'Hassan ; il parle, questionne, interroge, & n'est pas éloigné de croire qu'il a rêvé. Mais quand il voit chez lui les dix mille pièces d'or, quand il apprend la punition de l'Iman ; enfin, quand le Marchand auquel il a consenti, contre ses principes, de donner une seconde fois à souper, vient se dégager, parce qu'il est, dit-il, invité par le Calife ; alors il cesse de croire qu'il ait été seulement égaré par un songe ; & malgré les discours de Rose, malgré les larmes & les instances de sa mère, qui le croit devenu fou, il s'obstine à soutenir qu'il est en effet le maître de l'Empire, & se livre à des transports dans lesquels il va jusqu'à outrager sa mère. Aroun, toujours sous le masque du Marchand, affecte de croire qu'il se trompe ; mais comme il a donné des ordres pour qu'on le reçût au palais comme Calife, il l'y conduit ; & tandis que le pauvre diable va reprendre un costume & une illusion qu'il doit bientôt quitter encore, il ordonne à Rose d'Amour, dont il le fait ido'âtre, d'exiger qu'il renonce à la Souveraineté s'il veut posséder son cœur. Scène où Rose, fidelle aux ordres de son Empereur, exige du prétendu Calife un sacrifice qui lui paroît dur d'abord, mais auquel

il consent. Hassan assemble donc les Grands, & en leur présence il déclare qu'il descend du trône, & qu'il le remet entre les mains de son prédécesseur. On affecte de craindre que ce prédécesseur n'y veuille pas remonter, & Hassan nomme en ce cas, pour lui succéder, un Marchand de Mossoul, avec lequel il a soupé la veille, & qui lui a paru un honnête homme. A l'instant une toile se lève à un signal donné, & Aroun paroît dans tout l'éclat de sa gloire. Hassan s'écrie en reconnoissant le Marchand de Mossoul; mais l'instant de le désabuser est venu. On l'instruit de tout ce qui s'est passé. Le Calife assure sa fortune & celle de Rose d'Amour.

Le fonds de cet Ouvrage nous a paru très-piquant & très-gai. Nous croyons qu'il pourroit produire beaucoup plus d'effet dans une Comédie proprement dite que dans un Drame Lyrique. Il est des sujets où les développemens si nécessaires au Théâtre pour établir l'action & pour mettre les caractères en jeu, prennent sous les accens d'un Musicien, une lenteur qui arrête l'essor de l'intrigue, qui l'embarrasse, & qui la rend froide. Ici, par-tout où le Poëte a marché seul, il a plû par la vérité des incidens, par l'agrément des détails & par la facilité de son style. Il n'en a pas été toujours de même lorsqu'il a voulu que le Musicien marchât sur la même ligne que lui. Ce n'est pas que, même dans cette Comédie, on n'eût pu des-

rer que Rose d'Amour annoncée par le Poète comme un personnage intéressant, sur-tout par la gâité de son caractère, ne fût moins triste & moins pleureuse. Ce n'est pas non plus que le Musicien ne mérite de très grands éloges pour la plus grande partie des morceaux dont il a enrichi cette composition dramatique. Tous ceux qui connoissent le talent de M. Piccini, sentent qu'il ne lui est pas possible de se laisser méconnoître dans aucun de ses Ouvrages; mais on ne peut qu'être surpris quand on pense que dans un Drame de l'espèce du *Dormeur éveillé*, M.... a voulu s'embarrasser du secours d'un Musicien, & que M. Piccini a consenti à travailler sur un sujet aride pour le langage musical, en ce qu'il ne parle guères qu'à l'esprit, peu au cœur, & qu'il n'étoit susceptible que momentanément de ces effets attachés aux grands mouvemens & aux grandes passions. Quelques airs pleins de charme & de mélodie, un morceau d'ensemble dans le troisième Acte, rempli de vigueur & d'expression; enfin la richesse, nous dirions presque le luxe des accompagnemens: tout cela suffit pour prouver que par tout où M. Piccini a trouvé des motifs capables d'échauffer son génie, ou des ressources qui pussent faire briller son talent, il s'est montré digne de lui-même. S'il s'est montré ailleurs un peu monotone & froid, peut être ne doit on pas lui en faire de reproches. Où il n'y a rien,

ou peu de chose à dire, il est difficile de ne pas s'exprimer d'une manière vague & à-peu près insignifiante. Le petit air : *Viens ma Rose*, est plein de grâce & de charmes; il a été applaudi avec enthousiasme.

Le *Dormeur éveillé* a été mis au Théâtre avec beaucoup de soin. La décoration de la fin est de la plus grande beauté. Le goût & la richesse s'y font également remarquer.

Au prochain Mercure, les Articles de la Comédie Française & la suite de ceux de la Comédie Italienne.

ANNONCES ET NOTICES.

ŒUVRES Complètes de l'Abbé Métastase; quatrième & dernière Livraison. A Paris, de l'Imprimerie de la Veuve Hérissant, rue Neuve Notre-Dame & se trouvent chez Joulain, Marchand de Tableaux & d'Estampes, quai de la Mégisserie; Martini Graveur, rue de Sorbonne, passage S. Benoît, & Molini, Libraire, rue Mignon, quartier S. André-des-Arcs.

Cette Édition, du côté des Gravures & de l'exécution, est digne de l'empressement du Public; & le mérite de l'Auteur est assez reconnu pour justifier ce luxe Typographique, & pour nous dispenser de faire l'éloge des Ouvrages que renferme ce Recueil. Ce qui doit ajouter à l'intérêt de cette quatrième Livraison, c'est qu'elle renferme des Poésies & des Lettres de Métastase qui n'avoient jamais vû le jour.

L'Édition complète forme douze volumes. L'in-4°. papier d'Hollande, prix 336 liv. broc.; l'in-8°. ,

D E F R A N C E. 89

papier grand raisin, 132 liv. Pour l'in-8°. , papier grand raisin d'Auvergne, on le donnera au prix de la Souscription, qui est de 98 liv. 8. sols, jusqu'au mois de Janvier prochain; après ce terme, le prix sera de 120 liv.

CARTE de l'Amérique en six Feuilles, divisée en Septentrionale & Méridionale, subdivisée en ses principales parties, & dressée sur les relations les plus récentes, revûe, corrigée & augmentée par M. Brion de la Tour, Ingénieur-Géographe du Roi, sur laquelle sont tracés les limites des États-Unis, suivant le dernier Traité de Paix, ainsi que les routes & nouvelles découvertes du Capitaine Cook, & des autres Navigateurs qui ont fait avec lui le tour du monde.

Cette Carte est de la même grandeur des autres parties du monde, de la Mappemonde & de la France, qui, par leur grandeur & leur exécution, sont propres à orner les cabinets, les bibliothèques & les classes où l'on enseigne la Géographie & l'Histoire. Prix, 4 liv., & 5 liv. chacune rendue franche de port. A Paris, chez Desnos, Ingénieur Géographe & Libraire du Roi de Danemarck, rue S. Jacques.

Le même Libraire se charge d'envoyer en Province tout ce qui concerne la Géographie, comme Globes nouveaux, Sphères, Atlas, Cartes, &c. aux personnes qui, en lui en faisant la demande, lui en feront passer le montant franc de port. Il distribue gratuitement le Catalogue des Ouvrages de son fonds, ainsi qu'une Brochure de 120 pages, contenant le Précis d'une nombreuse Collection d'Almanachs, où l'on donne une idée de chacun pour déterminer le choix.

Le Sculpteur, ou la Femme comme il y en a peu, Comédie en deux Actes & en prose, par Madame de

Beauvoir, représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés Amusantes, le Mercredi 14 Janvier 1784. Prix, 1 liv. 4 sols. A Paris, chez Cailleau, Imprimeur-Libraire, rue Galande.

Cette petite Pièce est tirée d'un Conte de M. Marmontel, *les Liaisons Dangereuses*. Cette Pièce, qui a obtenu un succès mérité, est dialoguée avec grâce & avec intérêt; & les caractères y sont bien établis & bien soutenus. L'Auteur qui, par son sexe, mériterait de l'indulgence, n'a besoin que de justice.

On trouve à la même adresse, *le Cabinet des Figures, ou le Sculpteur en bois*, Comédie en un Acte & en prose, par M. ***** de Saint-Aubin, représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 15 Juillet 1782. Prix, 1 liv. 4 sols.

L'ANACRÉON en Belle Humeur, ou le plus joli Chanfonnier. A Paris, chez Desnos, Ingénieur-Géographe & Libraire du Roi de Danemarck, rue S. Jacques, au Globe.

L'Éditeur de ce Recueil annonce que les douze Parties promises sont finies. Il invite les personnes qui se sont fait inscrire pour ce Recueil d'en tirer les Parties qui leur manquent de l'année 1783. Celles qui renouvelleront leur soumission pour 1784, ne payeront chaque Partie que 15 sols au lieu de 20 sols, à mesure qu'il en paroîtra. Les douze Parties reliées en 3 vol. maroquin 15 liv.

Le même Libraire annonce aussi que les *Étrennes de Minerve aux Artistes, ou Encyclopédie Economique*, sont actuellement en dix Parties; les personnes qui n'auroient pas les quatre dernières, sont averties de les faire retirer avant la fin d'Août; passé ce temps, on n'en pourra plus trouver de séparée; mais des exemplaires en 10 Parties, 10 liv.

TABLEAU Historique de la Noblesse Militaire, contenant les noms, surnoms & qualités, ensemble la date de tous les grades, actions, sièges, campagnes, blessures de MM. les Officiers au Service de Sa Majesté, tant sur terre que sur mer, & retirés ou employés à la suite des Corps & dans les différens États-Majors des Villes, tant au-dedans qu'au-dehors du Royaume, des noms & qualités des Chevaliers de tous les Ordres existans en Europe; Ouvrage enrichi d'un Recueil d'Ordonnances Militaires, qui se vend 6 liv. le volume broché, & 7 liv. franc de port dans tout le Royaume. A Paris, chez l'Auteur, M. de Combles, Officier d'Infanterie, hôtel Saint-Pierre, rue des Cordiers, près la Place Sorbonne, & chez tous les Libraires assortis & Correspondans en Province.

C'est à l'Auteur que tous les Mémoires, les Observations & Soumissions doivent être envoyés franc de port.

ELOGE de M. Gresset, de l'Académie François & de celle de Berlin. A Berlin, & se trouve à Paris, chez Cailleau, Imprimeur-Libraire, rue Galande.

Cet Éloge n'a pas été envoyé au concours; & à plusieurs égards l'Auteur auroit pu le faire sans témérité.

CARTE des États-Unis de l'Amérique, suivant le Traité de Paix de 1783, dédiée & présentée à M. Francklin, gravée par J. Lattré, Graveur ordinaire du Roi. Prix, 3 liv. lavée; 2 liv. 10 sols non lavée. A Paris, chez l'Auteur, rue S. Jacques, la porte-cochère vis-à-vis la rue de la Parcheminerie, N°. 28.

On a joint à cette Carte intéressante un *Précis des Événemens Militaires entre les Américains & les Anglois*, le tout sur une feuille & demie de papier grand aigle.

VOYAGE Pittoresque de la Sicile. A Paris, chez l'Auteur, M. Houel, cul-de-sac du Coq S. Honoré.

Le treizième Chapitre commence le deuxième volume de cet Ouvrage. L'Auteur, après avoir traité dans les deux Chapitres précédens de ce que les Îles de Lipari lui ont offert d'intéressant, passe à Messine, en faisant connoître la ville de Melazzo, & ce qu'elle renferme de curieux.

La première planche de ce Chapitre présente la Vue de la Calabre, du Phare de Messine & du Cap Pelore. Au moyen de cette planche, elle fait voir la situation d'un grand nombre de villes qui ont été renversées par l'affreux tremblement de terre de Février 1783. La deuxième planche offre le plan du détroit, ou canal de Messine, où l'on voit les positions respectives de Caribde & de Scylla, la situation de Messine, celle du Lac Pertène, du Cap Pelore. La deuxième figure de cette planche représente une pêche de coquillages assez curieuse qui se fait dans ces Lacs. La troisième planche fait connoître un beau bas-relief en marbre, que l'Auteur a vu dans une des Églises de Messine, représentant un sujet très-curieux de la Religion des anciens. Dans la quatrième est un autre bas-relief, représentant une vendance. Ce morceau antique décore une fontaine de Messine. Le sujet qui occupe la cinquième planche est un simulacre de l'Assomption qui se fait tous les ans, & que l'on porte à la Procession le 15 d'Août. Cette représentation a plus de 50 pieds de haut, elle est portée par plus de cent hommes; elle contient quarante personnes vivantes & en actions. C'est une des plus singulières productions de l'esprit humain en ce genre. La sixième planche fait voir en grand la jeune personne qui a représenté la Vierge dans le simulacre de l'Assomption. Dans la planche précédente, on la voit dans l'état où elle est : près cette Fête, allant quêter par toute la ville. L'Auteur l'a

destinée à l'instant où elle chante un Cantique, après avoir donné sa bénédiction aux personnes qui l'ont écoutée. Dans cette même planche, au dessous de cette figure, se trouve le plan du port & de la ville de Messine. Le texte de ce Chapitre achève d'expliquer tout ce que l'on a intérêt de connoître pour avoir une idée exacte des antiquités de Messine, & d'une partie de ses usages les plus intéressans.

La Prévention Nationale, action adaptée à la Scène, avec deux Variantes, & les faits qui lui servent de base, par N. E. Retif de la Bretonne. Trois Parties avec figures broch. Prix, 6 liv. A la Haye, & se trouve à Paris, chez Régnauld, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.

La fécondité de cet Auteur est inépuisable; & si quelques-uns de ses Ouvrages donnent prise à la critique, il y a dans tous des preuves d'un talent réel.

TRAITÉ des Dartres, seconde Édition, augmentée de nouvelles Observations sur ces Maladies, & sur les différens Remèdes les plus efficaces pour les combattre; par M. Poupert, Docteur en Médecine, &c. in-12. broché, 2 liv. 10 sols. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, vis-à-vis la rue Haute-Feuille.

Un Ouvrage bien fait, & qui a pour objet des maladies aussi communes & aussi difficiles à guérir que les Dartres, ne pouvoit qu'être extrêmement utile & intéressant au Public, c'est pourquoi la première Édition a été promptement enlevée. L'Auteur fait connoître l'art de traiter les maladies cutanées par les seuls remèdes externes. Il paroît que ce Médecin n'a omis aucun moyen curatif applicable aux divers principes d'entre-eux. Il n'a point oublié les remèdes qui ont été publiés depuis peu de temps, comme spécifiques contre les Dartres. Il les prescrit

dans les cas où ces affections cutanées sont produites par un virus particulièrement dartreux. Il enseigne la manière de les préparer & d'en user ; il fait aussi mention de leurs effets, & des précautions qu'ils exigent. La seconde Édition de cet Ouvrage, qui est écrit avec autant d'ordre que de clarté, n'aura pas moins de succès que la première, dont il y a eu deux Traductions Allemandes, & qui a réuni les suffrages du Public & des Médecins les plus éclairés.

Œuvres choisies de l'Abbé Prévôt, avec figures. Sixième Livraison, contenant les quatre premiers vol. de *Clarisse*. On souscrit pour lesdites *Œuvres*, conjointement avec celles de *le Sage*, à Paris, rue & hôtel Serpente, & chez les principaux Libraires de l'Europe.

La précieuse Collection des deux Auteurs formera 53 vol. in 8°. ornés de figures, faites sous la direction de MM. Delaunay & Marillier; ~~soient~~ 38 vol. des *Œuvres* de l'Abbé Prévôt, y compris l'Histoire de la Vie de Cicéron, dont on n'avoit pas fait mention, mais qui a été demandée par MM. les Souscripteurs, & 15 vol. des *Œuvres* de *le Sage*, qui sont actuellement finies. Le prix de la Souscription est de 3 liv. 12 sols le vol. broché. On a tiré 24 exemplaires sur papier de Hollande à 12 liv. le vol. broché.

NUMÉROS 6 & 7 du Journal de Viglon, dédié aux Amateurs. Ce Journal est composé de différens Airs arrangés pour deux Violons ou Violoncelles. Chaque Cahier, de huit pages, se vend séparément 2 livres. L'abonnement est de 15 livres, & 18 livres pour la Province. On s'abonne chez le sieur Bornet l'aîné, Professeur, & Marchand de Musique, au Bureau de Loterie, rue des Prouvaires, près Saint Eustache.

Nous prévenons nos Lecteurs que le Journal de

Violon paroît très-exactement le premier de chaque mois, quoiqu'il ne nous soit pas toujours possible d'annoncer chaque Numéro dans son temps.

Nous dirons la même chose du *Journal de Clavecin*, par différens Auteurs, dont nous annonçons le Numéro 6, composé d'un Quatuor pour Clavecin, Flûte, Alto & Basson, par M. Tapray, Organiste de l'École Militaire, Œuvre XIX. Prix, 4 liv. 4 sols. *Nota.* La Flûte & le Basson peuvent être remplacés par un Violon & un Violoncelle. Prix de l'abonnement, 24 liv. pour Paris, 30 liv. en Province franc de port. A Paris, chez M. Boyer, rue Neuve des Petits-Champs, près celle Saint Roch, n°. 83, & chez Mme Lemeny, rue du Roule, à la Clé d'or.

Numéro 6 du Journal de Harpe, par les meilleurs Maîtres. Prix, 2 liv. 8 sols. Abonnement, 25 liv. pour Paris & la Province port franc par la poste. A Paris, chez M. Leduc, au Magasin de Musique, rue Traversière-Saint-Honoré.

Trois Quatuors concertans pour deux Violons, Alto & Violoncelle, par M. Janson l'aîné, Œuvre VIII. Prix, 6 livres. A Paris, aux Adresses ordinaires de Musique.

Douzième Recueil de Musique pour le Cistre ou Guittare allemande, contenant les plus jolies Ariettes, avec Accompagnement & des Airs variés, terminés par une Sonate, par M. Pollet l'aîné, Œuvre XVI. Prix, 6 liv. A Paris, chez l'Auteur, Cloître S. Merry, maison de M. Gerbet ; & en Province, chez les principaux Marchands. Il fait parvenir toutes ses Œuvres en Province port franc par la poste au prix marqué sur chaque Exemplaire.

La Chasse, quinzième Symphonie périodique à grand Orchestre, composée par J. Hayden. Prix, 3 liv. A Paris, chez Imbault, rue & vis-à-vis le Cloître Saint Honoré, maison du Chandelier; & Sieber, même rue, entre celle des Vicilles - Etuves & celle d'Orléans, n°. 92.

Airs choisis arrangés & variés pour le Décacorde, dédiés à MADAME VICTOIRE DE FRANCE, par M. Besson, Huissier ordinaire de sa Chambre, & Auteur de ce nouvel Instrument, Œuvre I. Prix, 9 liv. — *Chansons & Ariettes*, dont les Accompa-gnemens variés pour le Décacorde sont composés par le même M. Besson, Œuvre II. Prix, 9 livres. A Versailles, chez l'Auteur, rue Saint Médéric; & à Paris, chez M. Lejeune, Luthier, rue Montmartre, près celle de S. Pierre.

Pour les Annonces des Titres de la Gravure; de la Musique & des Livres nouveaux, voyez les Couvertures.

T A B L E.

<i>ÉPITRE</i> à M. le Duc de	<i>structure des Crystaux</i> ,	66
Nivernois.	49 <i>Correspondance Rurale</i> ,	71
<i>Charade, Enigme & Logogry</i>	<i>Physique du Monde</i> ,	74
phe,	54 <i>Comédie Italienne</i> ,	80
<i>La Henriade de Voltaire</i> ,	55 <i>Annonces & Notices</i> ,	88
<i>Essai d'une Théorie sur la</i>		

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Gardé des Sceaux, le *Mercuré de France*, pour le Samedi 10 Juillet. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 9 Juillet 1784. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 17 JUILLET 1784

PIÈCES FUGITIVES. EN VERS ET EN PROSE.

*ÉPIQUE À M. IMBERT, Auteur du
Jugement de Paris & d'un Recueil de
Contes.*

SALUT au Poëte enlanteur,
Citoyen fortuné du Pinde & de Cythère,
Dont tous les vers, goûtés du connoisseur,
A l'art d'instruire unissent l'art de plaire.
Quoi! Paris mille fois d'un hommage flatteur,
Imbert, aura payé les fruits de ton génie;
Paris de tes talens, fidèle admirateur,
Pour le nouveau Tibulle a les yeux de Délie:
Et moi, voisin des lieux où tu reçus la vie,
Je resterois pour toi sans force & sans pouvoir!

J'entends la voix de ma Patrie,
Qui, de te célébrer m'impose le devoir.

N^o. 29, 17 Jui'let 1784.

E

QUEL éclat répandu sur ta naissante aurore !

A peine tu paroïs , déjà l'on voit éclore

Sous ta plume féconde un chef-d'œuvre brillant ,

Que tout autre eût voulu produire en son couchant ,

Lorsque tu nous traças l'histoire

De ce débat fameux que termina Pâris ;

Lorsque de la beauté Vénus reçut le prix ,

Et deux fois par tes soins remporta la victoire ;

Qui n'associa point ton Ouvrage à sa gloire ?

Ta Muse partagea la pomme avec Cypris.

A cette couronne éclatante

Que tu fus conquérir dans ton heureux printemps ,

Chaque jour ajouta de nouveaux ornemens.

Faut-il s'en étonner ? Vénus reconnoissante ,

Dont tu chantas si bien la beauté triomphante ,

Elle-même à ton style a joint ses agrémens.

LE CONTE a retrouvé sous ta main ses richesses ;

La Fontaine aimerait ton naturel piquant :

Plus heureux même encor , sans doute , est le talent

Qui te fit de sa plume éviter les foiblesses.

Des Grâces ton pinceau-respectant la pudeur ,

Est conduit par Vénus ; mais Vénus est décente.

Si le vice s'enflamme à sa vûe innocente ,

C'est le crime du siècle & non pas de l'Auteur.

J'OMÈRS tous ces croquis , qu'on nomme bagatelle ,

Mais où l'on reconnoît toujours la main d'Apelle.

Prodigue de ses dons , ta Muse tous les ans

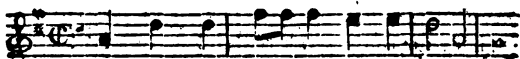
Enrichit ce recueil à nous plaire fidèle,
 Dépouille d'Hélicon les bosquets verdoyans,
 Et ravit au laurier quelque feuille nouvelle.

JE GARDOIS une palme, & c'étoit pour ton cœur.
 Qu'il va sur ton portrait réfléchir de lumière !
 De la cendre des morts, généreux protecteur,
 Quand l'homme de talent a fini sa carrière,
 Sur sa tombe on entend soupirer ta douleur ;
 Et par toi la Patrie, apprenant son malheur,
 Devient l'écho plaintif de ta voix gémissante.
 Fondé sur cet espoir, le modeste Écrivain
 Ne maudit plus les coups du sévère destin,
 Et ferme sans regret sa paupière mourante.
 Briguerait-il l'honneur d'un convoi fastueux ?
 Tu lui fais concevoir de bien plus nobles vœux,
 Imbert ; & quand la mort étend son voile sombre,
 Il est sûr qu'un ami consolera son ombre,
 Que ton rôle est divin ! ah ! que le sentiment
 Attache à tes Écrits un charme intéressant !
 Oui sentir, du talent est pour moi l'assurance.
 Je veux que l'on me touche, au vers qui m'attendrit
 Un éloge toujours paya ma jouissance.

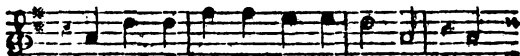
LE MÊME droit t'obtint notre reconnoissance,
 Imbert ; à tes travaux si le Public sourit,
 J'ai cru de tes succès découvrir la naissance :
 La bonté de ton cœur fit aimer ton esprit.

(Par M. de Mont-Clar.)

E ij)

AIR de l'Épreuve Villageoise.

Bon Dieu comme hi - er à c'te Fête



Monsieur d'la France é-toi hon-né - te j'crois



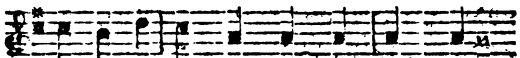
ma foi qu'j'ons fait la con qué - te & "je n'i'a-



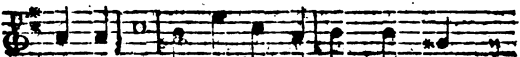
vons pas dé si - ré



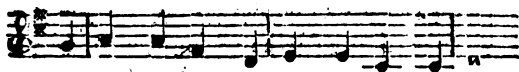
- - - - - An-dré croit qu'ça



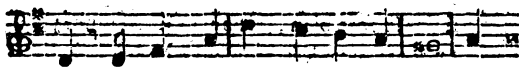
m'tourne la tête . An- dré croit qu'ça m'touç-



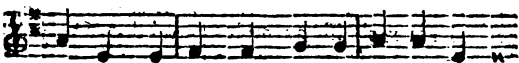
ne la tète - ra-fu - re - toi mon cher



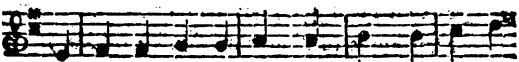
An-dré mon pauvre André mon cher An-



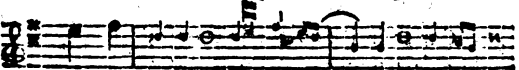
dré Monsieur d'la France est ben hon-né-te



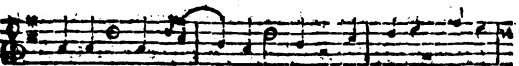
mais mon An-dré mon cher An-dré t'es ben



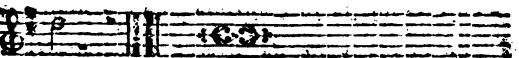
plus ai-mable à mon gré t'es ben plus ai-ma-



ble à mon gré.

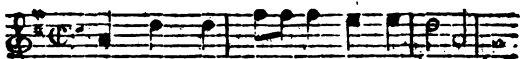


.

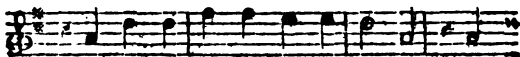


QUEUX danseux qu'est c'Monsieur d'la France!
Toujours il m'prenoit pour la danse ,
Et c'a'est pas lui sur ma conscience ,

E ii}

AIR de l'Épreuve Villageoise.

Bon Dieu comme hi - er à c'te Fête



Monsieur d'la France é-toi. hon-nê - te j'crois



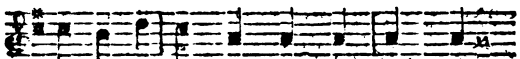
ma foi qu'j'ons fait la con quê - te & "je n'l'a-



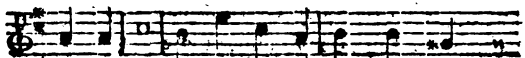
vons pas dé si - ré



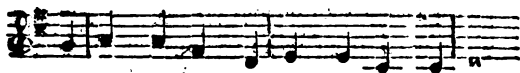
- - An-dré croit qu'ça



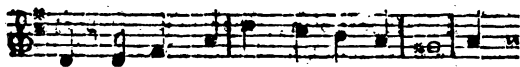
m'tourne la tête . An- dré croit qu'ça m'tour-



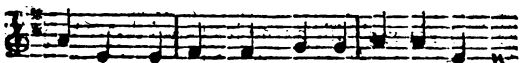
ne la tê - te ras-sû - re - toi mon cher



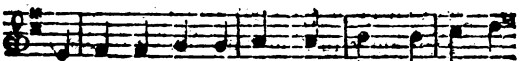
An-dré mon pauvre André mon cher An-



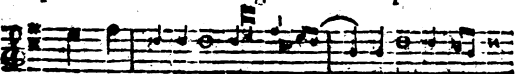
dré Monsieur d'la France est ben lion-né - te



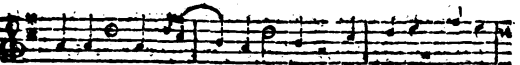
mais mon An-dré mon cher An-dré t'es ben



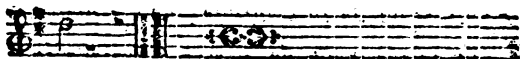
plus ai-mable à mon gré t'es ben plus ai-ma-



ble à mon gré.



.



QUEUX danseux qu'est c'Monfieur d'la France!
Toujours il m'prenoît pour la danse,
Et c'n'est pas lui sur ma conscience,

E iij

Ce n'est pas lui qu'j'ons désiré;
 Et qu'est-ce qui séchoit d'impatience? (*bis.*)
 C'étoit André, mon pauvre André.
 Rassure-toi, mon cher André;
 Il danse fort bien, Monsieur d'la France;
 Mais mon André, mon cher André,
 C'est toi seul qui danse à mon gré. (*bis.*)

J'PEUX choisir au moins parmi douze;
 De tant choisir quelquefois l'on s'blouse;
 Mon André; c'est stila que j'épouse,
 Et c'est l'seul que j'ons désiré.
 Mais auras-tu l'humeur jalouse? (*bis.*)
 Rassure-toi, mon cher André,
 Mon cher André, mon pauvre André;
 Car enfin il faut que j't'épouse;
 Je t'obéirai tant que j'pourrai,
 Tant que j'pourrai j't'obéirai;
 Mais il faut qu'tout aille à mon gré. (*bis.*)
 (Paroles de M. Desforges, musique de M. Grétry.)

*Explication de la Charade, de l'Énigme &
 du Logogryphe du Mercure précédent.*

LE mot de la Charade est *Vertige*; celui
 de l'Énigme est *Cordier*; celui du Logo-
 gryphe est *Casque*, ou l'on trouve *casque*,
case, *cave*, *as*, *sac*, *cu*.

CHARADE.

Qu'un coup de mon premier opère ton malheur,
 Sers-toi de mon second : c'est lui qui te console,
 C'est lui qui de ton sort adoucit la rigueur,
 Même quand mon tout te désole.

ÉNIGME.

ON m'offre à la Beauté,
 Aux Grâces, aux Talens, aux Vertus, au Génie;
 A ce titre on me rend à l'aimable Sylvie :
 Alors je suis sincère, & sur-tout mérité.

LOGOGYPHE.

C'est moi, très-cher Lecteur, qui, de ta tendre
 enfance
 Exerce le premier la foible intelligence ;
 Également François, & Grec de Nation ;
 Je nourris ton esprit par ma combinaison.
 Tu n'as qu'à supputer : sur huit pieds je voyage ;
 Je fais dans trois fois huit mon plus grand étalage.
 Décomposes mes huit, tu trouveras d'abord
 Ce qui dans un combat te donnera la mort ;
 Une interjection qui marque la surprise.

Une plante étrangère ; un Ministre d'Eglise.

Tu trouveras de plus , tu ne le croirois pas ,
Deux choses que l'on touche en prenant ses repas.
Divisés , réunis ? tu formeras encore
Un des noms consacrés à l'art de Therpifcore .
En voyant mon grand tout , si tu combines bien ,
Tu trouveras mon nom , cher Lecteur , & le tien.

(*Par M. Mathieu Durouffet , Clerc de
Palais , à Lyon.*)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ÉLOGE du Docteur Sanchez , par M. Vicq-
d'Azyr , Secrétaire-Perpétuel de la Société
Royale de Médecine.

DE tous les établissemens que le zèle & l'amour des Sciences ont produits , il n'en est peut-être point qui ait eu un éclat plus prompt & qui ait fait des progrès plus rapides que la Société Royale de Médecine. Ses Assemblées publiques attirent un grand concours d'Auditeurs de tous les états , qui trouvent dans les excellens Mémoires qu'on y lit , un genre d'instruction qui , lorsqu'elle est présentée avec éclat , intéresse tous les hommes. Ce qui mérite sur-tout d'exciter l'attention & l'intérêt de tous les bons es-

prits, ce sont les éloges des Membres que la Société a perdus, & dont la mémoire est vivement célébrée par M. Vieq d'Azyr, qui joint aux connoissances les plus profondes & les plus variées, un esprit vraiment philosophique, & un excellent goût de style.

Le succès du premier Recueil de ces éloges, imprimé l'année dernière, a suffisamment prouvé qu'il n'entroit ni séduction ni faveur dans les applaudissemens qu'ils ont obtenus, & qu'ils les doivent au mérite d'un style clair, nombreux & varié, au soin d'en bannir toute espèce d'affectation & d'enflure, au talent d'y semer des idées & des vûes, & sur-tout de les animer par un sentiment d'humanité qui y règne par tout. L'histoire d'un Médecin estimé de ses Confrères, & chéri de ses malades, à moins que ses talens ne se soient exercés sur un grand théâtre & dans des occasions importantes, n'est que la vie privée d'un homme utile, & par conséquent elle offre peu d'aliment à la curiosité. S'il a écrit, ses Ouvrages n'étant guère connus que de ceux qui peuvent les entendre & en profiter, sa gloire n'ayant été ni bruyante ni universelle, où trouver un fond plus ingrat que l'analyse de ses travaux, le détail des récompenses ou même des persécutions qu'ils lui ont attirées? Il est peu ordinaire que M. Vicq-d'Azyr ne soit pas obligé de se créer des ressources que tout autre n'eût pas soupçonnées dans ces sujets Académiques. La Société Royale de Médecine ne peut

avoir souvent à regretter des personnages recommandables dans leur profession & hors de leur profession, dont la vie commence par être liée à des époques célèbres, & se termine dans une obscurité volontaire; de qui le nom rappelle, en même temps des secours donnés à l'humanité, & des services rendus à ceux qui la gouvernent, des titres accumulés, & la philosophie qui dédaigne les titres.

C'est dans de pareilles circonstances que M. Vic-d'Azyr se montre supérieur à lui-même; car le talent, accoutumé à tirer parti des sujets les moins féconds, apperçoit mieux les avantages d'un sujet riche.

L'éloge de M. Sanchez, lû dans la Séance du 2 Mars 1784, étoit un de ces sujets privilégiés. Ce Discours, qui n'est point encore imprimé, & qui mérite de l'être à part, nous a été communiqué manuscrit. Nous avons cru que ceux qui n'ont pu l'entendre, auroient du plaisir à en voir ici l'extrait.

M. Vicq d'Azyr entre ainsi en matière :
 « Un homme d'une constitution foible &
 « délicate, presque toujours souffrant; d'un
 « caractère timide & doux, qui, plein d'ardeur pour l'étude, n'a aucun desir de la
 « célébrité, qui ne fait nul cas des richesses,
 « & qui sur-tout est très-éloigné de tout esprit d'affaires & d'intrigues; cet homme
 « entre dans une carrière dont il ne connoît
 « ni les fatigues ni les dangers; il parcourt
 « les climats glacés du Nord, y est témoin

des guerres les plus sanglantes, s'y distingue par les services dans le traitement des épidémies les plus dévastatrices, est porté par ses succès à une des Cours les plus brillantes de l'Europe, y est comblé de biens & d'honneurs; & compromis enfin dans la querelle des Rois, il perd tout au milieu de la tempête, il tremble même pour ses jours; mais la fortune, qui veut plutôt l'instruire que l'affliger, lui rend le calme dont ses revers lui font sentir tout le prix. Pour cette fois les leçons de l'expérience & du malheur ne sont pas perdus. Cet homme estimable, à l'abri de toute secousse, vit tranquille, réunit ses observations, les écrit ou les publie; & ne meurt qu'après avoir été long temps en modèle de bienfaisance & de vertu.

Cet exorde, où se trouve rapproché tout ce qui va faire la matière d'un long Discours, est singulièrement heureux, en ce qu'il place sur le champ l'Auditeur au milieu du sujet, & remplit son imagination des objets dont on va l'entretenir.

M. Sanchez, né en Portugal, d'une famille noble, passa ses premières années dans les souffrances, & son adolescence fut livrée à des goûts & à des études qui sembloient devoir l'éloigner de la carrière où il se distingua depuis. Les Aphorismes d'Hippocrate furent pour lui ce qu'une Ode de Malherbe avoit été pour La Fontaine. Ils lui révélèrent sa vocation; ils l'attachèrent aux espérances

d'une place avantageuse, aux séductions plus puissantes de l'amour.

Il s'adonna tout entier à l'étude de la Médecine; &, reçu Docteur à Salamanque, il fut l'année d'après nommé Médecin de la ville de Bénéventi. « Mais il s'aperçut bien-

» tôt qu'il n'avoit acquis à Coïmbre, &
» même à Salamanque, que des connois-
» sances incomplètes. Il n'y avoit point
» trouvé cet enseignement dont la précision
» peut seule satisfaire un esprit juste. Les
» sciences accessoires à la Médecine, telles
» que la Chimie, l'Anatomie, l'Histoire
» Naturelle, y étoient sur tout très négligées.
» Mais on y savoit tout ce que les Grecs,
» les Latins & les Arabes avoient écrit sur
» ces divers sujets, &c. Si l'on y avoit connu
» la Nature aussi bien que les Livres, M.
» Sanchez n'auroit pas cherché ailleurs les
» principes qui lui manquoient. Comment
» peut-on encore ignorer quelque part que
» les recherches les plus profondes, la lec-
» ture la plus assidue ne sont que des moyens
» d'instruction, dont l'application seule
» fait le mérite, & que se tourmenter pour
» devenir érudit, sans avoir d'autre talent
» & sans se proposer d'autres vûes, c'est se
» donner une peine tout à fait inutile, c'est
» passer sa vie à aiguïser une arme dont on
» ne doit jamais se servir? Semblables aux
» vieillards qui racontent avec enthousias-
» me ce qu'ils ont vû dans leur jeunesse,
» & qui refusent d'apprendre ce que les

„ modernes ont découvert, la plupart des
 „ anciens Corps enseignans prodiguent des
 „ éloges aux âges qui les ont précédés, &
 „ se traînent péniblement après le leur. Est-
 „ il donc impossible de prévenir cette dé-
 „ cadence, qui est un produit lent, mais
 „ assuré du temps, & dont l'homme sem-
 „ ble communiquer le germe à tout ce qui
 „ sort de ses mains ? Observons la Nature ;
 „ toujours jeune, parce qu'elle renouvelle
 „ toujours ses productions, ne semble-
 „ t'elle pas nous dire : *Mortels, renouvez-*
 „ *donc aussi les vôtres, si vous voulez qu'elles*
 „ *conservernt leur gloire avec leur existence ?*
 „ Les fondateurs de plusieurs Républiques
 „ ont eu raison d'exiger qu'elles revissent à
 „ certaines époques leur Code de Légis-
 „ lation, & qu'elles y fissent les change-
 „ mens prescrits par les circonstances. Il
 „ devrait en être de même de l'enseigne-
 „ ment ; & cependant d'un bout de l'Eur-
 „ ope à l'autre, notre enfance est gouver-
 „ née par de vieux usages, par des loix su-
 „ rannées, qui ont été faites pour d'autres
 „ hommes & pour un autre siècle. »

Ces réflexions engagèrent M. Sanchez à
 parcourir les villes de l'Europe où les Scien-
 ces étoient le mieux cultivées. Il commença
 par Londres, y séjourna deux ans, & se
 rendit ensuite en France. Nos Provinces
 Méridionales n'étoient pas encore revenues
 de l'effroi & de la consternation où les avoit
 plongées la peste de Marseille. M. Sanchez en

visita le théâtre, s'informa de ses progrès, de ses caractères, de sa durée; mais, où il puisa des lumières sûres, & qu'il mit à profit dans la suite, ce fut dans la conversation du Docteur Bertrand, exemple inouï de zèle & de courage pendant cet affreux désastre, & devenu l'objet de la reconnaissance publique après ces jours de calamités.

Ce nouvel ami de M. Sanchez lui fit lire des Aphorismes de Boerrhaye, dont il n'avoit jamais entendu parler. Il vole aussitôt à Loyde, se mettre au nombre des Disciples de ce grand Homme; &, par une modestie bien rare, il lui laisse ignorer trois ans qu'il a été reçu Docteur, & qu'il a pratiqué la Médecine. Boerrhaye ne l'en distingua pas moins dans la foule de ses Élèves. Il le désigna le premier lorsque la Czarine Anne Ivanowna le pria de lui choisir trois Médecins. Placé d'abord à Moscow, M. Sanchez fut nommé deux ans après Médecin des Armées Russes. Ce fut à leur suite que, sans perdre de vûe le sujet de ses méditations continuelles, la conservation des hommes, il eut l'avantage d'observer les races diverses & disgraciées qui se partagent les immenses solitudes du Nord. Il a enrichi du résultat de ces observations un Ouvrage immortel; & c'est assez louer M. Sanchez comme Naturaliste, que de dire qu'il a vû son travail adopté par M. de Buffon.

De nouvelles dignités le fixèrent à la Cour; mais cette Cour orageuse lui convenoit bien

pen. Témoin, & même victime des troubles qui agitoient alors la Russie, il n'aspiroit qu'au bonheur de s'en éloigner. Il obtint enfin la permission de se retirer en France, & depuis 1747, époque de son arrivée dans ce Royaume, il n'a plus cessé d'y vivre en sage, livré à ses amis, à ses goûts, au soin d'augmenter ses vastes connoissances, se dérobant à la célébrité, occupé de grands souvenirs, & heureux par le bien qu'il se plaisoit à faire.

M. Vicq-d'Azyr rend compte en peu de mots des liaisons & des études du Docteur Sanchez; ses liaisons comprenoient la plus grande partie des Savans illustres; ses études avoient pour objet tout ce qui peut donner de l'exercice à la pensée.

« Renfermé dans son cabinet, il y faisoit
« usage de cette liberté qu'il avoit recon-
« vree, & qu'il préféreroit à tout. Il chan-
« geoit de travail aussitôt que le sujet cessoit
« de lui plaire. Il commençoit ainsi un grand
« nombre d'Ouvrages, & il en finissoit peu.
« Agitant dans le silence & sans contrainte
« les questions les plus délicates, il se garda
« bien de publier le résultat de ses médita-
« tions, dont le Recueil forme vingt sept
« manuscrits rédigés avec cet abandon &
« cette vérité qu'on se permet, lorsqu'on
« est sûr de n'écrire comme on pense,
« que pour soi seul. Religion; Morale, Po-
« litique, Histoire, Physique, Médecine,
« rien ne lui étoit étranger; il n'y a aucun

» de ces sujets sur lesquels il n'ait profon-
 » dément réfléchi , & qui ne soit traité dans
 » ses manuscrits.

» Dans l'un d'entre-eux , poursuit quel-
 » ques lignes plus bas M. Vicq. d'Azyr , il
 » rapporte l'origine de la persécution des
 » Juifs , & la manière de la faire cesser. On
 » l'avoit plusieurs fois accusé lui-même
 » d'être Juif ; mais quelle que fut sa croyan-
 » ce , il avoit raison de vouloir qu'on ne
 » persécutât personne.... Il gardoit un res-
 » sentiment profond contre l'Inquisition ,
 » dont quelques uns de ses parens & de ses
 » amis avoient été les victimes. Un de ses ma-
 » nuscrits est intitulé : *Pensées sur l'Inqui-*
 » *sition pour mon usage.* Sans ce motif , il
 » auroit retourné à Lisbonne , au lieu de se
 » fixer à Paris , qui doit se glorifier sans
 » doute d'avoir été plusieurs fois l'asyle de
 » ceux que ce Tribunal a poursuivis. »

A la tête de ses réflexions sur les troubles
 qui ont mis le sceptre de Russie entre les
 mains de l'Impératrice Élisabeth , on lit
 cette devise de Walsingham , Secrétaire de la
 Reine Élisabeth d'Angleterre : *Video &*
Taceo , paroles qu'il ne se rappela jamais
 sans ressentir une partie de l'effroi qui les
 avoit inspirées.

Il porta aussi ses idées sur l'origine d'un
 mal qu'il avoit eu la gloire de combattre
 avec l'arme de Van-Swieten , avant que ce
 Médecin eût publié l'avantage qu'on en
 pouvoit tirer. Son opinion fut que le mal

vénérien ne nous avoit point été apporté d'Amérique, & M. Vicq d'Azyr ajoute : s'il est vrai que, loin d'avoir pris naissance dans le Nouveau-Monde, cette maladie y ait été portée par les Espagnols, de combien de maux les Européens auroient affligé les habitans ! • Osons espérer qu'une navigation plus heureuse leur portera enfin ces lumières que les Sciences & les Lettres seules répandent, dont un rayon éclaire déjà le Nord du nouveau continent, & qui ne peuvent apprendre à l'homme à se connaître, sans lui inspirer le plus grand éloignement pour tout ce qui peut le dégrader ou l'avilir. »

Des détails encore plus attachans, parce qu'ils ont rapport à la bienfaisance & à la sensibilité de M. Sanchez, couronnent dignement cet Éloge; on a pu, en lisant ce foible résumé, en revoir combien il est piquant par la variété des objets qu'il présente tour à tour. Nous n'avons point choisi les morceaux que nous avons cités. Par-tout la pureté du style est jointe à la sagesse du raisonnement, & tout le monde fera de notre avis, lorsque nous assurerons qu'il doit ajouter beaucoup à la réputation que M. Vicq d'Azyr s'est faite en ce genre. *

* M. Sanchez est mort le 14 Septembre 1783, âgé de 84 ans; & la place d'Associé Étranger, vacante par sa mort, est maintenant remplie par M. Black, Professeur de Chimie à Salinbourg.

Les Voyages d'Amour, fils de Vénus, par
 M. le Chevalier de Ch-gny, Officier de
 Cavalerie. (A Paris, chez Th. Barrois,
 Libraire, Quai des Augustins.

L'AMOUR se met dans la tête de voyager; il engage Vénus à lui donner des ailes; & après bien des combats, elle se détermine à lui permettre de partir. L'Amour vole dans l'Indostan; il voit sur les bords du Gange une Bergère dont il se rend amoureux, il en obtient des faveurs, & la mène la lui ravit au bout de quelques jours. Il la fait enlever par Zéphyre & Morphée, ses compagnons de voyage; & tandis qu'il va l'ensevelir dans l'Arabie déserte, un orage qui l'éffraya s'élève tout à coup; un nuage s'entr'ouvre, la foudre éclate, & la magresse, nommée *Eva*, est enlevée des bras de ses Ecuyers, devient un globe lumineux, & va prendre sa place parmi les étoiles. L'Amour part, & va commettre avec une femme vénale, nommée *Misericordia*, une infidélité dont il se repent bientôt; Après cela il trouve dans un couvent une jeune Pensionnaire qui ressemble à *Eva*, lui donne rendez vous pour le lendemain, & la quitte en lui faisant des injures, parce qu'il la trouve couchée avec une femme qui porte un bonnet de nuit d'homme; il retourne chez sa mère, & la Pensionnaire à son couvent.

On peut juger, par ce précis fidèle, de la

fable que nous annonçons; qu'on juge du style par les citations suivantes: — Jouer aux barres avec les tourterelles. — Un gazon de violettes & de giroflées. — Un ruisseau d'eau d'oeiller. — Vénus, qui d'ordinaire avoit le teint plus fleuri qu'un pàrterre, ne l'avoit plus que couleur de cire vierge, tant elle avoit du chagrin. — L'Amour affligé se jette sur un monceau de sable, & ses pleurs travaillent à en faire un tas de boue. — L'air de volupté que donne le chagrin des doux sentimens. — L'Amour sur le tombeau de sa maîtresse chantoit une ariette en forme de *Libera*. — Zéphyre jouoit d'un basson qu'il avoit fait avec une branche de noisetier, & Morphée les accompagnoit avec une flûte qu'il avoit fabriquée d'un morceau de bois sec qu'il avoit trouvé par hasard.

LES Navires des Anciens, considérés par rapport à leurs voiles, & à l'usage qu'on en pourroit faire dans notre Marine. Ouvrage servant de suite à celui qui a pour titre: *La Marine des Anciens Peuples*; par M. le Roy, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Professeur & Historiographe de l'Académie d'Architecture & de l'Institut de Bologne. A Paris, chez Nyon aîné, Libraire, rue du Jardinets, 1783. in-8°.

Le savant Auteur de cet Ouvrage jugé beaucoup plus favorablement que M. Bou-

guer, de la Marine des Anciens; il croit nos navires inférieurs aux leurs à plusieurs égards, & pense qu'on pourroit emprunter d'eux diverses méthodes qu'il faudroit seulement perfectionner.

C'est de la voilure qu'il s'agit dans ce nouvel Ouvrage; M. Bouguer, qui avoit déjà fait aux Anciens des reproches trop généraux, selon M. le Roy, sur l'imperfection de leurs très grands navires, quand ils alloient à rames, s'est mépris d'une manière encore plus forte sur ce qui concerne les voiles; il a eu tort de croire que les Anciens aient ignoré l'usage de la pluralité des mâts & des voiles. Ce grand Géomètre auroit dû, dit M. le Roy, rendre plus de justice au plus grand Géomètre de l'antiquité. Dans le navire de Hiéron, construit sous la direction d'Archimède, il y avoit trois mâts; Athenée entre même, sur ce qui concerne leurs différentes grandeurs, dans des détails qui ne laissent à cet égard aucun doute. D'ailleurs, les Anciens nous parlent de la situation de leurs principales voiles, au milieu, à la poupe ou à la proue de leurs vaisseaux. M. le Roy examine principalement quel fut, à différentes époques, le nombre de voiles que les Anciens mirent sur leurs vaisseaux, quelles furent les formes & les proportions qu'ils leur donnèrent, & quel est l'usage qu'on en pourroit faire dans la Marine moderne en les perfectionnant.

C'est sur-tout par ce grand objet de per-

fectionner la Marine, de rendre la navigation plus sûre & les naufrages plus rares, que l'érudition, & les recherches sur ce qui concerne la Marine des Anciens, acquièrent un prix inestimable. Appliquons toujours ainsi l'érudition à des objets utiles, & les objections légères de la frivolité, les dédains du bel-esprit superficiel tomberont d'eux-mêmes. L'Histoire approfondie des Sciences & des Arts des Anciens, peut toujours être utile aux Modernes, lors même qu'ils ont été beaucoup au-delà; ce n'est pas la gloire des Anciens qui nous importe, c'est notre utilité; ce n'est pas de la reconnaissance qui peut leur être due qu'il s'agit, c'est de notre intérêt. Ils ont songé à eux, songeons à nous. En commençant par savoir tout ce qu'ils ont su, notre horizon devient plus vaste, nous partons d'un point plus élevé; l'esprit d'invention ne s'épuise plus à recréer, à retrouver des procédés & des méthodes que les Anciens avoient connus, & qu'ils ont consignés dans leurs Écrits; il fait d'autres pas en avant, il crée ou des méthodes nouvelles ou de nouveaux degrés de perfection dans les méthodes connues. Combien de découvertes, réputées modernes, n'ont-elles pas été retrouvées après coup chez les Anciens, soit que les prétendus inventeurs modernes les y eussent aperçues & en eussent profité, soit qu'en effet l'esprit humain les ait trouvées plusieurs fois en différens temps & en différens pays; de combien d'observations,

rapportées par les Anciens, traitées légèrement de fabuleuses, & d'impossibles par les modernes; un examen plus attentif n'a-t'il pas fait reconnoître la vérité? Concluons donc que, pendant que l'Académie des Sciences invente & perfectionne; les Savans, dont l'Académie des Belles Lettres est composée, ne contribuent pas moins utilement au progrès des connoissances humaines, en retraçant l'origine; en écrivant l'Histoire des Arts & des Sciences; cette étude semble même devoir précéder tout autre travail, puisqu'elle peut en épargner beaucoup, puisqu'elle peut empêcher l'esprit humain de faire, pour ainsi dire, un double emploi de ses forces & de ses efforts, puisqu'on peut par son secours partir des bornes du connu, pour s'élancer dans l'inconnu & tenter des découvertes nouvelles.

Quant à la division de cet Ouvrage, elle est fort simple; il a deux parties; la première traite de la Marine des Carthaginois & des Romains, depuis leur origine jusqu'à la destruction de Carthage & l'extinction des Pirates, & de l'usage qu'on pourroit faire dans notre Marine des voiles de leurs vaisseaux.

La seconde, de la Marine des Romains, depuis les expéditions de César dans la Grande Bretagne, jusqu'à la destruction de l'Empire d'Occident; & des moyens d'employer les voiles Latines d'une manière très-générale sur nos vaisseaux.

Chacune de ces parties principales est subdivisée en un certain nombre d'époques, qui forment chacune un Chapitre particulier.

L'Auteur rend un compte détaillé des diverses épreuves qu'il a faites pour adapter à la Marine moderne les voiles de la Marine ancienne. Il n'a épargné ni soins ni dépenses pour fonder sa théorie sur l'expérience.

Son Épître Dédicatoire est adressée aux Navigateurs. Il y paye un juste tribut d'éloges, non seulement à quelques Marins célèbres, dont il rappelle les exploits immortels & les malheurs intéressans; mais encore à ceux qui, dans d'autres genres, se sont rendus recommandables par des services rendus à la patrie, ou par des établissemens utiles à l'humanité.

Quique sui memores alios fecere merendo.

Dans ces éloges il ne donne rien à la puissance ni à la faveur; il ne voit que le mérite & la vertu.

Son style est sage & pur, convenable à un Ouvrage d'instruction.



EXAMEN *Historique des Offices, Droits, Fonctions & Privilèges des Conseillers du Roi, Rapporteurs & Référendaires des Chancelleries, près les Cours Souveraines & Conseils Supérieurs du Royaume, par M. Gorneau. Vol. in 4°. Prix, 9 liv. br.*
 A Paris, chez l'Auteur, rue Basse du Rempart, N°. 13; P. G. Simon & N. H. Nyon, Imprimeurs du Parlement, rue Mignon, & Mequignon, Libraire, grande salle du Palais.

CET Ouvrage contient l'Histoire des Chancelleries & leurs Édits de création, & d'autres Édits, Déclarations, Réglemens, Arrêts & Jugemens qu'on ne trouve que très difficilement. Il répare des omissions & détruit des erreurs qui se sont glissées dans différens Livres, tels que le Dictionnaire de Droit de Ferrière, celui des Domaines, Tessereau, Historien des Chancelleries, & autres.

On n'ouvre sa maison, & on ne donne sa confiance aux personnes dont on desire faire ses amis & ses instituteurs, qu'après s'être assuré de leur fidélité & de leurs lumières: on doit prendre les mêmes précautions avant de recevoir dans sa bibliothèque des Livres que l'on n'achète que pour les consulter; & si ces Auteurs sont tombés dans quelques erreurs graves, il est absolument nécessaire de placer à côté d'eux les Écrits qui redressent

sent leurs fautes , qui empêchent le Lecteur d'être égaré par elles.

Cet Ouvrage est encore utile aux Magistrats des Conseils du Roi & des Cours Souveraines , à MM. les Intendans des Provinces & à leurs Subdélégués , à MM. les Fermiers-Généraux , Administrateurs & Régisseurs des Domaines & Droits du Roi , leurs Préposés ou Commis ; aux Officiers Municipaux des villes , aux Jurisconsultes , Avocats & autres personnes chargées par état d'éclairer la religion des Magistrats ; enfin à tous les Officiers des Chancelleries , même à ceux des Présidiaux.

VARIÉTÉS.

MENSONGES imprimés au sujet de la Pésecution de Galilée.

Qu'un préjugé historique ait vingt ans de crédit , il faudra des siècles pour le détruire & souvent les siècles ne le détruiront pas. Intéresse-t'il des Souverains heureux ou puissans ? Les Historiens , comme l'a observé M. *Horace Walpole* , au sujet de *Richard III* , serviront de témoins contre la vérité. S'il s'agit de doctrines , de partis , d'opinions de circonstance à faire prévaloir , les traditions d'erreurs deviendront presque inébranlables : elles reposent sur deux bases solides , l'enthousiasme & la crédulité.

L'un & l'autre ont trop influé sur la peinture des iniquités de l'Inquisition à Rome : au premier coup-d'œil il semble impossible de calomnier cet établisse-

Nº. 49 , 17 Juillet 1784.

B

ment; cependant, il faut l'excuser, sinon l'absoudre, d'une des plus graves offenses qu'il ait faites à la saine philosophie, savoir; de la condamnation de Galilée.

A entendre les récits pathétiques & les réflexions à ce sujet répétées dans mille Ouvrages, le Physicien Toscan fut sacrifié à la barbarie de son siècle & à l'ineptie de la Cour de Rome; la cruauté se joignit à l'ignorance pour étouffer la physique à son berceau; il ne tint pas aux Inquisiteurs qu'une vérité fondamentale de l'Astronomie ne fût ensevelie dans le cachot de son premier démonstrateur.

Cette opinion est un Roman. Galilée ne fut point persécuté comme bon Astronome, mais en qualité de mauvais Théologien. On l'auroit laissé tranquillement faire marcher la terre, s'il ne se fût point mêlé d'expliquer la Bible. Ses découvertes lui donnèrent des ennemis, ses seules controverses des juges, sa pétulance des chagrins. Si cette vérité est un paradoxe, il a pour Auteurs Galilée lui-même, dans ses Lettres manuscrites, Guichardin & le Marquis Nicolini, Ambassadeurs des Grands Ducs à Rome, tous deux, ainsi que les Médicis, protecteurs, disciples, amis, zélés du Philosophe impérieux. Quant à la barbarie de cette époque, les barbares étoient le Tasse, l'Arioste, Machiavel, Bembo, Torricelli, Guichardin, Fra-Paolo, &c. &c.

Copernic avoit traité le système du mouvement de la terre avec la simplicité & le sang froid Teutoniques. Il s'étoit bien gardé de faire intervenir dans cette hypothèse aucun allégation des Livres Saints. Plus vif, plus dissertateur, plus amoureux de renommée, Galilée ne se contenta point d'adopter cette vérité physique, ni de l'établir dans ses leçons; il fit dégénérer sa théorie en dispute théologique; c'étoit l'esprit du temps; & l'un des plus grands génies de l'Italie, s'échauffa pour mettre d'accord la Bible & la Physique.

Il composa divers Mémoires manuscrits à ce sujet, moins hardis que singuliers. Ils alarmèrent les Jacobins, très-peu attentifs aux mouvemens des astres, mais éveillés sur leurs intérêts temporels ; Péripatéticiens & Inquisiteurs, à ce double titre ils virent de mauvais œil les *concordances* de Galilée, sans penser encore à lui en faire un crime.

Le moment néanmoins leur étoit favorable. La Tiare reposoit alors sur la tête de Paul V., de ce Pontife qui, en 1605, avoit jeté l'interdit sur Venise, & en 1608, défendu aux Catholiques d'Angleterre de prêter le serment d'allégeance. « Il ab-
 » horre les lettres, les beaux esprits & les nou-
 » veautés, » écrivoit Guichardin, * alors Ambassadeur de Cosme II auprès du Saint-Siège : « Les
 » Savans qui ont du bon sens cachent leur science
 » pour ne pas s'attirer de mauvaises affaires. »

Malgré ces dispositions, Galilée, fort de sa renommée, & désiré à Rome, y arriva en Mars 1611. Il y démontra ses découvertes ; il fit observer les taches du soleil à la plupart des Cardinaux, Prélats & Grands Seigneurs ; il en repartit trois mois après. Les acclamations, les hommages, les fêtes ne l'avoient point quitté durant son séjour ; personne ne songea à l'accuser d'hérésie, & la pompe Romaine ne couvroit alors que ses admirateurs. Viviani, Disciple & Biographe de Galilée, c'est-à-dire, son panégyriste, convient de cette gloire universelle : comment donc fut-elle troublée ? Par des intrigues de Moines & par l'effervescence du Philosophe.

Un Jacobin de Florence avoit écrit & disputé contre le mouvement de la terre : des argumens, on passa aux calomnies ; on tenta de perdre Galilée

* Dépêches de Guichardin, du 4 Mars 1611.

dans l'esprit du Pape, des Cardinaux & du Grand Duc. Les Dominicains souffloient l'orage, les Jésuites l'entretenoient à bruit couvert; mais la fermeté de Cosme II déconcertoit encore toutes ces intrigues, Galilée jusqu'alors n'avoit rien imprimé qui pût armer l'Inquisition: il résolut de l'éclairer lui-même, & retourna à Rome en 1615, sous l'égide du Grand Duc, qui le fit loger dans son propre palais de la *Trinité du Mont*.

Les impressions défavorables au Philosophe n'étoient pas bien dangereuses, puisque sa seule présence les dissipa. On lui prodigua les mêmes témoignages d'estime & d'amitié; ses ennemis furent confondus, & dès lors les Jésuites le caressèrent.

Après ce triomphe, il ne lui restoit plus qu'à revenir à Florence, qu'à jouir de la liberté philosophique qu'on lui accordoit, qu'à développer son système par les preuves physiques & mathématiques, sans les étayer de discussions très-étrangères au progrès des Sciences. Le Cardinal *del Montè*, & divers Membres du Saint-Office, lui avoient tracé le cercle de prudence où il devoit se renfermer.

Son ardeur, sa vanité l'emportèrent. Il voulut que l'Inquisition pensât comme lui sur des passages de l'Écriture. « Il exigea, dit Guichardin dans la même
 » dépêche déjà citée, que le Pape & le Saint-Office
 » déclarassent le système de Copernic fondé sur la
 » Bible; il assiégea les anti chambres de la Cour &
 » les Palais des Cardinaux; il répandit Mémoires
 » sur Mémoires. Galilée, ajoute l'Ambassadeur, a
 » fait plus de cas de son opinion que de celle de ses
 » amis... Après avoir persécuté & lassé plusieurs
 » Cardinaux, ils s'est jété à la tête du Cardinal Orsini:
 » Celui-ci, sans trop de prudence, a pressé vivement
 » S. S. d'adhérer aux desirs de Galilée. Le Pape fatigué a rompu la conversation; & il a arrêté avec
 » le Cardinal Bellarmin que la controverse de Galilée

» seroit jugée dans une Congrégation le 2 Mars.....
 » Galilée met un extrême emportement en tout ceci ;
 » & il n'a ni la force ni la sagesse de le surmonter....
 » Il pourra nous jeter tous dans de grands embar-
 » ras ; je ne vois pas ce qu'il peut gagner ici par un
 » plus long séjour. »

Ces réflexions judicieuses , & la crainte qu'eut la Cour de Toscane de nuire , par cette tracasserie , à l'avancement des deux Princes de la Maison de Médicis , destinés au Cardinalat , firent rappeler l'indiscret Physicien. Il quitta malgré lui Rome au commencement de Juin 1616.

Lui même , dans ses Lettres au Secrétaire du Grand Duc , fait connoître le résultat de la Congrégation , tenue les 6 & 12 Mars. « Les Jacobins , dit-il , ont
 » eu beau écrire & prêcher que le système de Co-
 » pernic étoit hérétique & contraire à la foi , le ju-
 » gement de l'Eglise n'a pas répondu à leurs espé-
 » rances : la Congrégation a seulement décidé que
 » l'opinion du mouvement de la terre ne s'accordoit
 » pas avec la Bible. On a défendu les Ouvrages qui
 » soutiennent cette conformité ; mais il n'y a à ce
 » sujet qu'une seule satire d'un Carme , imprimée
 » l'année dernière..... Je ne suis point intéressé per-
 » sonnellement dans l'arrêt. »

Remarquons qu'avant son départ , ce même Galilée , qui venoit d'affronter l'Inquisition , & de tout tenter pour en convertir la théologie , eut une audience très-amicale de S. S. Bellarmin , il est vrai , lui fit défenses , au nom du Saint Siège , de reparrer de ces accords scolastiques entre le Pentateuque & Copernic mais sans lui interdire aucune hypothèse Astronomique. Cette défense fut insérée dans les registres du S. Office.

Pendant quinze ans Galilée la respecta , & quinze ans ses ennemis , les Jacobins & l'Inquisition , furent muets. Paul V étoit mort en 1621 ; son successeur

F iij

Grégoire XV, en 1623 : le Saint Siège fut ensuite occupé par le Cardinal Barberini, Urbain VIII, d'une ancienne Famille Florentine, aimant les Lettres & les Jésuites, faisant des vers & corrigeant des Hymnes, mais encore plus connu par son Népotisme, qui fit regretter celui de ses prédécesseurs. Cosme II avoit suivi Paul V dans le tombeau; Marie d'Autriche, sa veuve, gouvernoit la Toscane pendant la minorité de Ferdinand II. Cette Princesse douce, foible & très-dévoté, ayant un fils Cardinal & un autre prêt à le devenir, desiroit faire un Pape de ce dernier : ce n'étoit pas l'instant pour la philosophie de se remettre aux prises avec la Cour de Rome & le Saint Office.

Malheureusement les trois Comètes de 1618 avoient ranimé le zèle de Galilée; vû son caractère, il étoit difficile que chaque observation ne le ramenât pas à d'anciens démêlés, & qu'il avoisinât l'écueil sans le toucher. Un Jésuite de Savone, nommé Horace Grassi, enseignant les mathématiques au Collège Romain, s'étoit aussi mêlé de faire une thèse sur les Comètes : il fut combattu par Mario Guiducci, Élève de Galilée. Dans cette lutte trop inégale, les deux Physiciens employèrent des démonstrations, & le Jésuite des injures. Les premiers avoient en leur faveur la saine Astronomie, le second, son Ordre & Bellarmin, encore tout puissant à la Cour de Rome; Galilée brava toutes les circonstances & les défenses antérieures; ses protections l'enhardirent; il dédia à Urbain VIII une réponse au Jésuite, sous le titre de *l'Essayeur*; enfin il publia ses célèbres dialogues : *Delle due massime Systeme del mondo, &c. &c.*

Ce qu'il y a d'étrange, il surprit une permission pour cet Ouvrage J'ai vû cette édition fameuse de 1632, avec l'approbation du Pêrle Ciampoli & du maître du sacré Palais, mais sans date de lieu ni de

temps. Cette omission prouve de reste la supposition de l'ordre; quel étoit donc le crédit de Galilée en faveur de qui on s'étoit permis cette fraude utile, contre laquelle personne même n'osa réclamer publiquement?

Aussi les dialogues se répandirent librement. Bientôt ils furent traduits dans toutes les langues: ce succès acheva d'enivrer le Philosophe. Il imprima un Discours adressé en 1615 à Christine de Lorraine, où les gloses théologiques venoient à l'appui des expériences. Cette vaine dispute, cette prétention prohibée étoient aussi chère à Galilée que l'hypothèse même de Copernic. Rome fut inondée de Mémoires écrits en 1616, où le Physicien s'efforçoit de faire dégénérer en question de dogme la rotation du globe sur son axe. Ces Mémoires, cet éclat, ce défi réveillèrent les précédentes animosités.

Les Jésuites & les Moines saisirent l'occasion d'humilier Galilée; la Cour de Rome ne vouloit que prévenir d'ultérieures interprétations des Livres Saints, confrontés avec la nouvelle Philosophie. Certainement Galilée étoit reprehensible d'avoir compromis l'intérêt des Sciences, le Grand Duc son protecteur, les Cardinaux ses partisans, par cette ridicule désobéissance à l'injonction qui faisoit sa sûreté. Il ne s'agissoit point de la défense de la vérité, mais d'une querelle honteuse, mais de subtilités indignes d'un vrai Philosophe.

Pour décider Urbain VIII à punir Galilée, les Jésuites se servirent d'un expédient digne d'être rapporté. Le Pontife faisoit plus de cas d'un joli Sonnet que des systèmes Astronomiques: on piqua sa jalousie & son amour-propre, en lui représentant Galilée comme son rival en poésie, rival qui l'avoit tourné en ridicule sous le nom de *Simplicio*.

Nonobstant ce puissant grief, le Pape fit parvenir en secret à Galilée les accusations de ses ennemis;

& au lieu de remettre l'examen de son affaire au Saint Office, il en chargea une Congrégation particulière. Les esprits étoient prévenus, non par fanatisme ni par bêtise, comme tant de déclamateurs l'ont répété; l'orgueil de ne pas céder alloit le différend; & si cet orgueil est excusable dans Galilée, ne l'étoit il pas dans le Pape, dans Bellarmin, dans l'Inquisition, dans la Cour de Rome toute entière, provoquée par des imprudences?

« Il faut traiter cette affaire doucement, écrivoit à sa Cour le Marquis Nicolini, successeur de Guichardin *, plutôt avec les Ministres qu'avec le Pape lui-même; s'il se pique, tout est perdu; il ne faut ni disputer, ni menacer, ni braver. »

Les prétextes, les négociations, les excuses ayant été inutiles, Galilée vint à Rome le 3 Février 1633. Comment y fut-il traité? Avec des égards inusités, avec des attentions particulières, avec des ménagemens qui attestoient le respect public pour son génie. Il ne fut point logé à la Minerve, domicile du Saint-Office, mais au palais de l'Envoyé Toscan: « J'ai privilégié Galilée, dit le Pape à cet Envoyé; car le fils de Ferdinand de Gonzague, Duc de Mantoue, non seulement a été conduit en litière jusqu'à Rome, & a été de plus enfermé au château Saint-Ange jusqu'à l'expédition de sa cause. **

Lorsqu'un mois après, par le conseil du Grand-Duc, le captif se rendit au Saint-Office, on en changea l'étiquette en sa faveur. Distingué des Evêques, des Prélats, des personnes de la première classe, qui avoient subi cette épreuve, il eut pour appartement celui même du Fiscal de l'Inquisition; la promenade lui fut conservée; son Domestique ne

* Dépêche de Nicolini au Secrétaire d'Etat du Grand Duc, du 5 Septembre 1632.

** Dépêches de Nic. du 27 Fév. 1633.

le quitta point; il fut libre de l'envoyer au-dehors, de recevoir les gens du Marquis Nicolini sans qu'ils fussent invités, & de correspondre librement avec cet Ambassadeur.

Après dix-huit jours de détention à la Minerve, on le renvoya au Palais Toscan. Son examen n'étoit pas fini; le Commissaire Président, & le Cardinal Barberini, prirent sur eux cet élargissement sans consulter la Congrégation. Durant les procédures, on lui permit de se promener dans les jardins de Rome, pourvu qu'il traversât les rues en voiture moitié fermée.

Personne n'ignore qu'il eut la liberté de se défendre, & qu'il se défendit. Cette apologie, conservée dans une de ses Lettres manuscrites, & que je ne peux transcrire ici, est un véritable galimatias. Ce n'est pas la réalité du mouvement de la terre qu'il démontre aux Inquisiteurs; il ergote avec eux sur Job & sur Josué; on ne fait, en lisant ces arguties théologiques, lequel étoit le plus déraisonnable du Philosophe ou de ses Interrogateurs.

La sentence rendue, la rétractation exigée, la prison commuée en une relégation à l'hôtel de Toscane, sont assez connues. Cette sévérité fut purement de forme: on voulut intimider les autres Catholiques, tentés de faire aussi des commentaires & de désobéir au Saint-Siège. Le but rempli, au bout de 12 jours, Galilée se vit maître de retourner dans sa patrie; il avoit si peu souffert pendant sa détention; que, malgré ses 75 ans, il fit à pié une partie de la route de Rome à Viterbe.

Il faut l'entendre lui-même, pour se faire une idée juste de ces chimériques souffrances, dont on ne cesse de parler dans de prétendus Livres Historiques. Voici ce qu'il écrivoit en 1633, dans une Lettre restée manuscrite, au P. V. Receneri, son Disciple.

« Le Pape me croyoit digne de son estime, quoi-

» que je ne fusse pas faire l'épigramme ou le sonnet
 » amoureux. J'eus mon arrêt dans le délicieux Palais
 » de la Trinité du Mont Quand j'arrivai au
 » Saint-Office, le P. Commissaire me présenta à
 » l'Assesseur Vitrici; deux Jacobins étoient auprès
 » de lui. Ils m'intimèrent très-honnêtement de pro-
 » duire mes raisons & de faire mon apologie. (Ici la
 » discussion dont nous avons parlé). Ces discours
 » firent hausser les épaules de mes Juges, ce qui est
 » la ressource des esprits préoccupés. J'ai été obligé
 » de rétracter mon opinion en bon Catholique; pour
 » me punir, on m'a défendu les dialogues, & con-
 » gédié après cinq mois de séjour à Rome. Comme
 » la peste régnoit à Florence, on m'a assigné pour
 » demeure le palais de mon meilleur ami, Mgr.
 » Piccolomini, Archevêque de Sienne. J'y ai joui
 » d'une telle tranquillité, que j'ai démontré une
 » grande partie de mes propositions sur la résistance
 » des fluides. Aujourd'hui, je suis à ma campagne
 » d'Arcêtre, où je respire un air pur, près de ma
 » chère Patrie. »

Comparez maintenant cette sérénité avec les la-
 mentations de tant d'usurpateurs du martyre, qui
 remplissent l'Univers de leurs brochures & de leurs
 clameurs. lorsqu'on leur a défendu un méchant Livre.
 Comparez ce récit avec le tableau de fantaisie tracé
 par des Romanciers qui s'intitulent Historiens, &
 toujours suivis de cinquante plagiaires.

Désions-nous des Ecrivains qui pensent qu'on peut
 suppléer aux recherches & à la critique par des anti-
 thèses & par des résultats, & qu'on peut faire tout
 avec de l'esprit. Ce n'est pas là ce qui a produit les
 Tit-Live, les Muratori & les Robertson.

(Cet Article est de M. Mallet du Pan.)

SPECTACLES.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE Jeudi premier de ce mois, on a remis les *Druides*, Tragédie de M. le Blanc, en cinq Actes & en vers.

Cet Ouvrage fut représenté, pour la première fois, en 1772, & il fit une très-grande sensation. Le Public, toujours porté à satisfaire sa malignité naturelle, toujours prêt à forcer les vraisemblances, pour le plaisir de trouver des allusions & des rapports entre des faits, & des événemens absolument opposés; le Public affecta de reconnoître dans les caractères de la Tragédie de M. le Blanc, des personnages assez puissans pour forcer au silence l'Écrivain le plus audacieux, & assez respectables pour ne lui laisser d'autres sentimens à peindre, en parlant d'eux, que ceux de la vénération & de l'amour. De là les discours, les commentaires, la curiosité, l'affluence, l'enthousiasme; & une grande partie du premier succès des *Druides*. Lorsque cet Ouvrage parut, il en fut donné dans différens Journaux, & principalement dans le *Mercur*e de France, des analyses très-étendues. Il est imprimé depuis quatre mois; il est aujourd'hui entre les mains de tout le monde: ce seroit donc un

F vj

travail absolument superflu que celui d'une analyse nouvelle. Il nous suffira de dire que la fille d'un Roi des Carnutes s'est consacré au culte des autels, pour accomplir un vœu très-indiscrètement formé par son père, & qu'elle immole à ce devoir l'amour violent que lui a inspiré un jeune Prince nommé Clodomir : Que ce jeune Prince, qui a sauvé les jours de son Roi, qui a répandu dans tout l'Empire l'éclat de sa valeur & de son nom, qui enfin, dans le cours de l'action, remporte une victoire signalée sur les Romains, est sur le point de se voir immolé sur l'autel d'Hésus, par la main même de son amante : Qu'il se soumet avec joie à ce sacrifice, puisqu'il a perdu l'espoir de devenir l'époux de sa maîtresse; mais qu'il est arraché aux fureurs de la superstition par le Grand-Prêtre des Druïdes. Cet homme vraiment religieux, vraiment sage, & doué d'une intrépidité rare, appelle les Guerriers au secours de leur maître qui court les mêmes dangers que Clodomir, & que c'est par leur moyen qu'il vient à bout de détruire le fanatisme sous lequel ont jusqu'alors gémi les Gaulois.

Il y a long-temps que Voltaire s'est élevé avec chaleur contre les dangers cruels de la superstition & du fanatisme. La seule Tragédie de Mahomet est capable d'inspirer à toutes les âmes qui joignent de la sensibilité à un peu de philosophie, une horreur invincible pour deux fléaux, dont l'un est le per-

pétuel tourment des âmes pusillanimes, & l'autre l'arme tout-à la fois cruelle & sacrée dont s'arme l'ambitieux qui veut préparer & opérer de grandes révolutions. Tout Ecrivain Dramatique, dont l'Ouvrage annonce une grande intention morale, doit présenter son but d'une manière positive & distincte. Nous ignorons quel est celui de M. le Blanc. Il ne peut avoir pour objet la violence que les parens font à leurs enfans pour les forcer à embrasser l'état religieux; car entre une jeune personne, n'importe de quel sexe, qui entre en Religion par crainte ou par foiblesse, & une fille qui se consacre au culte d'un Dieu pour accomplir un vœu formé par son père, la différence est grande. D'un côté c'est la pusillanimité qui obéit à la barbarie; de l'autre, c'est l'obéissance & la tendresse qui payent la dette de l'indiscrétion. D'ailleurs, nous ne sommes plus au temps où les pères forment de pareils vœux. S'il en étoit qui fussent capables d'en former de tels, le pouvoir législatif les en rendroit victimes, & leur arracheroit celles qu'une foiblesse barbare pourroit les engager à immoler. Quant aux sacrifices humains sur les autels des Dieux, il seroit ridicule de croire que M. le Blanc eût voulu sérieusement s'élever contre eux. Cependant, à quelle fin nous a-t'il donné sa Tragédie? Son sujet n'est point historique, il est tout entier d'imagination, si on en excepte les mœurs Gauloises, du temps de Jules-César, qu'il a très fidèlement observées. Son

Ouvrage paroît dirigé contre l'intolérance. Pourquoi donc s'élève-t'il contre un genre de superstition, contre une espèce de fanatisme dont nous n'avons plus rien à redouter. Il nous semble que c'est assez mal remplir le grand but, le but principal de toute production théâtrale. Au surplus, & quoiqu'il en soit, à travers ces longues déclamations des divers Interlocuteurs, malgré le luxe des maximes, des tirades & des idées pompeusement philosophiques, dont les oreilles sont sans cesse frappées, on voit que l'Auteur est assez fortement ému de l'amour du bien & de l'humanité. La marche de l'action a de la rapidité & de l'intérêt; on y distingue de grands mouvemens. Le style, quelquefois un peu emphatique, a souvent de la noblesse & de la force; & l'Ouvrage, malgré ses défauts & les reproches qu'on peut lui faire, mérite de l'estime. L'Auteur a été demandé, il a paru, & le Public lui a prodigué les plus vifs applaudissemens. Nous ignorons si la philosophie est compatible avec le petit orgueil de se voir applaudir sur la même planche où l'on a fait passer son génie & son âme dans la tête d'un Comédien: nous laissons à nos grands penseurs le soin d'examiner & de prononcer sur cette question.



COMÉDIE ITALIENNE.

LE Vendredi 2 du même mois, on a représenté les *Cousines Rivales*, Comédie en un Acte & en vers.

Cette Comédie auroit pu être nommée *l'Orgueilleuse* : c'est sans doute par modestie que l'Auteur s'est interdit ce titre. Au reste, le Public ne lui a tenu aucun compte de cette modestie, & il a fort maltraité son Ouvrage.

Trois filles sont à pourvoir. Il se présente deux amans. L'aînée, déjà sur le retour du premier âge, refuse la main de l'un deux, homme riche & bon, mais bourru, déjà vieux, d'un caractère assez bizarre. La troisième est aimée & reçoit avec plaisir les hommages de l'autre, jeune homme d'un caractère très-agréable. Quant à la seconde, elle n'a encore aimé personne ; & lorsque, sur le refus de son aînée, le vieillard vient lui faire sa cour, elle aperçoit en lui des qualités qui le lui font estimer, & accepte son cœur & sa fortune. L'aînée fait des réflexions, & veut revenir sur ses pas, mais il n'est plus temps ; le vieillard est décidé, & il la rend témoin du triomphe de sa seconde sœur.

Nous connoissons déjà une Comédie dont l'intrigue est toute semblable à celle-ci, qui a pour titre : *La Fille de trente ans*, & qui a été imprimée chez Ruault il y a dix ou douze ans ;

Cette Pièce avoit été présentée à la Comédie Françoisë & refusée. Malgré l'humeur qu'en marqua, dans le temps, un Journal que nous ne nommerons point, elle ne méritoit pas d'être reçue, parce que le fonds en est trop foible, & qu'il n'est susceptible d'aucune espèce d'intérêt. Nous ignorons si les *Cousines Rivaless* sont une imitation, une traduction ou une réminiscence de la *Fille de trente ans*; mais elles n'ont pas plus de mérite que leur original, quoiqu'elles soient écrites en vers. On dit que l'Auteur de ce dernier Ouvrage est un homme d'esprit, qui occupe ses loisirs par des essais de Littérature, auxquels il n'attache aucune prétention. Nous lui conseillerons d'en avoir une, celle de plaire aux gens de goût. Nous lui conseillerons encore ne pas céder à la foiblesse de présenter à des juges sévères & exigeans, des productions que l'amitié éclairée condamneroit, si on la mettoit dans la confidence.

ANNONCES ET NOTICES.

LA Neuvième Livraison de l'*Encyclopédie* sera en vente le 19 de ce mois. Cette neuvième Livraison est composée du Tome troisième des Planches, du Tome premier des Finances, par M. R. D. S., ancien premier Commis des Finances, & Censeur Royal, & du Tome premier, seconde Partie de l'Histoire.

Le Volume des Finances, qui fait partie de cette Livraison, est presque absolument neuf, & d'autant plus intéressant, que tous les esprits paroissent tour-

nés vers les objets qui ont le plus de rapport avec la prospérité des Nations , & parmi lesquels la Finance tient un des premiers rangs. L'Auteur la considère sous trois rapports principaux ; dans sa bursalité ; dans son utilité pour la Police du Gouvernement civil ; dans sa liaison avec la Politique. Sous ce triple point de vûe , le Dictionnaire des Finances est très-étendu. On y a rassemblé tous les mots en usage dans chacune des Divisions de cette Science , de façon que cet Ouvrage devient à la-fois un Vocabulaire pour la Taille , la Capitation & le Vingtième ; pour les Aides , pour les Gabelles , pour le Tabac , pour les droits des Traités , pour les Rentes , enfin pour tout ce qui concerne l'Administration générale des Finances , & la langue particulière à chacune des parties qu'elle comprend.

Cette Encyclopédie des Finances est précédée d'un Discours préliminaire , ou essai historique , dans lequel on a considéré l'état des Finances chez les Nations les plus anciennes & les plus célèbres. On a fait ensuite le Tableau des rôles , depuis la formation de la Monarchie jusqu'à nos jours.

L'Auteur rend compte , dans un Avertissement , des secours qu'il a reçus pour la composition de cet Ouvrage . & des sources dans lesquelles il a puisé. Les plus considérables sont les *Économiques* , 3 vol. in 4°. , attribué à M. Dupin , Fermier - Général. Il n'existe qu'un petit nombre d'exemplaires de cet Ouvrage , dont il n'a jamais été vendu un seul ; les *Mémoires concernant les impositions & les droits qui ont lieu en Europe & en France* , 4 vol. in-4°. Imprimerie Royale , par M. de Beaumont , Intendant des Finances. Cet Ouvrage présente particulièrement des renseignemens sur les Finances de la plus grande partie des Nations Européennes , il n'en a été répandu dans le Public que deux cent exemplaires.

Cette Encyclopédie des Finances comprendra 3

vol., & on publiera les deux derniers dans l'espace de deux années.

Le prix de cette neuvième Livraison est de quarante-deux livres broché, & de quarante livres dix sols en feuilles.

La Souscription de cette Encyclopédie est toujours ouverte, & elle est du prix de 751 liv.

On peut s'adresser pour souscrire, à l'Hôtel de Thou, rue des Poitevins, N°. 17 ; & chez les Libraires de France & Étrangers.

AVIS sur la Traduction Française du troisième Voyage de Cook, actuellement sous-pressé, avec Privilège du Roi.

La Géographie de la moitié du Globe étoit couverte de ténèbres, lorsque l'immortel Cook a commencé ses Voyages autour du Monde. Les découvertes sans nombre de ses deux premières expéditions sont connues de l'Europe entière ; la troisième a peut-être été plus heureuse encore à cet égard. L'intrepide Navigateur qui l'a dirigée, a relevé une vaste étendue de la terre de *Kerguelen*, il a achevé la reconnoissance des *Isles des Amis*, & il a trouvé une multitude d'Isles nouvelles qui dépendent de ce groupe : il a découvert entre les Isles de la *Société* & l'*Amérique*, plusieurs Isles, & entre autres un Archipel très-vaste, qu'il a appelé Isles de *Sandwich*, & qui par sa position, son étendue & ses productions, peut devenir d'une extrême utilité aux Navigateurs Européens ; il a reconnu & relevé, de la manière la plus exacte, vingt-six degrés de la côte occidentale de l'*Amerique*, depuis la *Californie* jusqu'aux montagnes de glaces qui ferment le passage au Nord, & ces vingt-six degrés contiennent environ douze cent lieues de terrain ; il a déterminé la position de l'extrémité Nord-Est de l'*Asie*, & il

nous a procuré la connoissance d'une partie de la côte des *Tschusky* ; il a fixé le gissement des Isles situées entre le *Kamschatka* & l'*Amérique*, & dissipé les erreurs de toutes espèces, dont les Cartes des Russes sont remplies ; il a à-peu-près résolu l'importante question du passage au Nord-Est. Les Capitaines qui ont pris le commandement des vaisseaux après sa mort, pleins de son courage & de son esprit, ont exécuté le reste de ses grands projets ; ils ont fait une seconde campagne au Nord, & essayé de revenir en *Europe* par le côté septentrional de la *Sibérie*, mais ils ont rencontré les glaces au même point que l'année précédente, c'est-à-dire, à 71 degrés de latitude ; ils ont prouvé que de grandes terres, telles que celles de *Gama*, *Staten-Island*, & la grande Isle de *Jesso* marquées sur les Cartes au Nord du *Japon*, n'existent pas.

La position de chacune des terres anciennes ou nouvelles, auxquelles les deux vaisseaux de l'expédition ont abordé, est déterminée avec une exactitude merveilleuse : il suffira de dire ici, par exemple, que celle de *Tonga-Taboo* est le résultat de plus de mille observations Astronomiques. On apperçoit à chaque page du Livre dont on annonce la traduction, un zèle, une ardeur & une constance que les dangers, les besoins des équipages, ou la faiblesse des découvertes ne ralentissent jamais.

La hardiesse des manœuvres qu'on y décrit étonne les Marins les plus courageux ; M. Cook passe quelquefois sur des écueils ou des rochers pour arriver plus tôt, & lorsqu'on songe qu'il déploie une pareille audace à l'autre extrémité du Globe & dans les Mers où le naufrage ne laisse aucun espoir, de si grands prodiges semblent au-dessus des efforts humains.

Ce qui n'est pas moins extraordinaire, il est venu à bout de prévenir le scorbut, & dans un voyage de plus de quatre ans, il n'y a pas eu sur son vais-

seul un seul homme attaqué de cette maladie.

Sa générosité & sa bienfaisance ajoutent encore à l'intérêt de ce troisième Voyage ; car on le voit transplanter , avec des peines & des soins infinis , des chevaux , des bœufs & des vaches , des chèvres , des moutons , des volailles , & les plantes les plus utiles de nos jardins dans les terres de la Mer du Sud ; enfin on ne lit pas sans un attendrissement profond les détails de la mort de ce grand Homme , assassiné par des Sauvages , qui d'abord l'avoient adoré comme un Dieu.

La partie relative aux mœurs des diverses contrées qu'il a parcourues , n'est pas seulement amusante , elle est digne de toute l'attention des Philosophes. Ces tableaux , si variés & si curieux , des usages & du caractère des Insulaires de la Mer du Sud ou des Habitans de la Côte d'*Amérique* , offrent une multitude d'observations précieuses. Pour n'en citer que deux , les Peuplades sans nombre de l'Océan Pacifique parlent des idiomes de la même langue , & il n'y a pas sur le Globe de Nation plus étendue. M. Cook a été témoin d'un sacrifice humain à O-Taïti , & tout annonce que ces sacrifices abominables sont communs & répandus sur les autres terres , d'où l'on pourra conclure , avec assez de fondement , que les hommes sont plus ou moins corrompus à toutes les époques de la vie sauvage & de la civilisation.

L'Amirauté d'Angleterre , satisfaite de la version & de l'Édition Française des deux premiers Voyages de Cook , a bien voulu nous envoyer les Cartes , les Planches & les Feuilles du troisième , à mesure qu'elles sortoient de la Presse ; & M. Dêmeunier s'est occupé de la traduction long-temps avant que la traduction parût à Londres. Au moment où l'on écrit cet avis , il y en a plus de la moitié d'imprimé , & les Graveurs de Paris travaillent aux Cartes & aux Planches depuis un an.

L'Édition originale a été mise en vente à Londres, le 4 du mois dernier, & épuisée en quinze jours. Les exemplaires ont sur le champ doublé de prix. Cette Édition contient 87 Planches, ou Cartes plus magnifiques encore que celles des deux premiers Voyages. Celles de la traduction ne seront pas inférieures, & on y trouvera de plus l'Estampe de la mort du Capitaine Cook, qui se vend séparément à Londres, & qui coûte 36 liv. Les personnes qui desireront se procurer cet Ouvrage, doivent se faire inscrire à l'Hôtel de Thou, rue des Poitevins, N°. 17, & elles seront sûres d'avoir les premières épreuves.

La traduction paroîtra à la fin d'Octobre.

ISABELLE & Fernand, ou l'Alcade Zalamea, Comédie en trois Actes, en vers, mêlés d'Ariettes, représentée par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 8 Janvier 1783, & remise au Théâtre le 12 Juin 1784. Prix, 1 livre 10 sols. A Paris, chez Prault, Imprimeur du Roi, quai des Augustins; & Brunet, Libraire, Place de la Comédie Italienne.

Cette Pièce est tirée d'une Comédie de *Calderon*, qui offre des situations intéressantes. L'Auteur François, obligé par le genre de son Ouvrage de ne faire souvent qu'esquisser ce qui demandoit à être développé, a dû sacrifier beaucoup du côté de l'intérêt. On a pourtant applaudi à des détails agréables.

ŒUVRES de M. le Camus de Mézières, Architecte. A Paris, chez l'Auteur, rue du Foin-Saint-Jacques; & chez Benoît Morin, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques.

Ces utiles & estimables Ouvrages forment 5 Volumes in-8°. dont voici les titres: *Le Guide de ceux qui veulent bâtir*, Ouvrage dans lequel on

donne les renseignemens nécessaires pour réussir dans cet Art, & prévenir les fraudes qui pourroient s'y glisser, 2 Volumes, avec un supplément de deux-feuilles. — *Le génie de l'Architecture, ou l'analogie de cet Art avec nos sensations*, sujet presque neuf. — *Traité de la force des Bois, Ouvrage essentiel qui donne les moyens de procurer plus de solidité aux édifices, de connoître la bonne ou mauvaise qualité des Bois, &c.* Cet Ouvrage remplit son titre dans toute son étendue, & c'est une des plus utiles productions dans ce genre. — Enfin la *Description des Eaux de Chantilly*, qui se trouve aussi chez Belin, Libraire, rue S. Jacques.

SUPPLÉMENT à l'Instruction sur les Bois de Marine & autres, où l'on annonce, 1°. une manière économique de s'approvisionner des bois de constructions navales ; 2°. comment on peut se procurer à Paris des bois de chauffage ; 3°. des choses intéressantes sur l'orme dit pyramidal & autres ; par M. Tellès d'Acosta, Grand-Maître des Eaux & Forêts de France, ancien Intendant de feu Madame la Dauphine, Mère du Roi, Seigneur de l'Étang, Paroisse de Marne. A Paris, chez Cloufier, Imprimeur Libraire, rue de Sorbonne ; la Veuve Esprit, au Palais Royal ; Jomart le jeune, rue Dauphine ; Desenne, Libraire, Passage de la rue de Richelieu.

Nous avons rendu un compte avantageux & mérité de l'*Instruction sur les Bois*. Ce Supplément est digne des mêmes éloges.

L'A B C, ou le Jeu des Lettres de l'Académie des Enfans & au Recueil de leurs Etudes, par Pierre Fresneau, leur Instituteur, nouvelle Edition. A Paris, chez l'Auteur, Place de l'Ecole, près le Pont-Neuf ; la Veuve Hérissant, Imprimeur-Li-

braire, rue Saint Jacques; Savoye, Libraire, rue Saint Jacques; & à Versailles, chez Blaizot, Libraire, rue Satory.

Le Cahier qui vient de paroître fait Supplément au premier, & contient un petit Abrégé Chronologique & Historique des Rois de France, orné de leurs Médaillons.

INSTRUCTION sur la nouvelle Machine inventée par MM. Launoy, Naturaliste, & Bienvenu, Machiniste-Physicien.

Cette Machine a été annoncée dans le Journal de Paris le 19 Avril 1784. Pour la faire connoître & inspirer l'envie de la voir il suffit de dire que par son moyen un corps contre sa propre tendance monte dans l'atmosphère avec une vitesse qui égale le vol de l'oiseau, & est susceptible de pouvoir être dirigé à la volonté de l'homme sans le secours de la Physique ni du Ballon. Les Curieux pourront la voir *gratis* chez M. Bienvenu, rue de Rohan, n°. 18, aux anciens Quinze-Vingts, moyennant l'acquisition de la Brochure que nous annonçons, & qui se vend 1 livre 10 sols.

NUMÉRO 5: Air de Chimène arrangé pour le Clavecin, Violon obligé, par M. Pouteau, Organiste & Maître de Clavecin. Prix, 1 livre 4 sols. —

Numéro 6: Air de la Caravane, idem, par le même. Prix, 1 liv. 4 sols. A Paris, chez M. Bouin, Marchand de Musique, rue Saint Honoré, près Saint Roch, & Mlle Castagnery, rue des Prouvaires,

NUMÉRO 18: Ariette & petits Airs arrangés pour le Clavecin ou la Harpe, par M. Dreux le jeune, Maître de Clavecin, dédiés à la Reine. Prix, 2 livres 8 sols. L'Abonnement pour vingt-quatre Cahiers est de 48 liv. en Province; à Paris, 36 liv.

Chez Mlle Girard, Marchande de Musique, rue de la Monnoie ; à la Nouveauté ; & chez l'Auteur, au Collège de Navarre, montagne Sainte Geneviève.

QUATUOR de petits Airs variés & dialogués pour deux Violons, Alto & Basse, par J. B. Feray, Œuvre I. Prix, 6 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue Poultier, Isle S. Louis, la première porte-cochère à gauche en entrant par le quai d'Anjou.

QUATRE Sonates pour le Clavecin, avec Accompagnement de Violon, par M. L. C. Ragué, Œuvre III. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez Coufineau, Luthier de la Reine, rue des Poulies ; & Salomon, Luthier, Place de l'Ecole.

Les productions de cet Amateur sont généralement remplies de goût ; celle-ci en est une nouvelle preuve.

Voyez, pour les Annonces des Livres, de la Musique & des Estampes, le Journal de la Librairie sur la Couverture.

T A B L E.

<i>ÉPIÎRE à M. Imbert,</i>	98	<i>Les Voyages d'Amour,</i>	114
<i>Air de l'Epreuve Villageoise.</i>		<i>Les Navires des Anciens,</i>	115
	100	<i>Examen Historique des Offices,</i>	
<i>Charade, Enigme & Logogryphe,</i>		<i>Droits, &c.</i>	120
	103	<i>Variétés,</i>	121
<i>Éloge du Docteur Sanchez,</i>		<i>Comédie Française,</i>	131
	104	<i>Annonces & Notices,</i>	136

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 17 Juillet. Je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'impression. A Paris, le 16 Juillet 1784. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 24 JUILLET 1784.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

A ROSALIE.

Tous les plaisirs que vous donnez,
Belle & charmante Rosalie,

Tous ceux aussi que vous prenez
Avec transport je les envie.

Vraiment près de vous je défie
Qu'à la campagne l'on s'ennuie ;

Avec les jeux vous y menez
D'Amours une troupe choisie ;

Vous y menez la bonhomie,

Compagne de la vérité ;

Et cette aimable liberté

Qui, sur les chagrins de la vie,

Jette des rayons de gaieté.

De la froide mélancolie

N^o. 30, 24 Juillet 1784.

G

Vous fuyez le souffle empesté;
Et le grelot de la folie
Sous vos doigts sans cesse agité,
Appelle sur l'herbe fleurie,
Sur le tapis des verts coteaux,
Aglæ, Cloris, Égérie,
Et les Pasteurs & les Troupeaux.
Loin de vous les pâles flambeaux
D'une sombre philosophie;
Loin de vous les affreux lambeaux
De la Nature ensevelie
Sous les voiles du noir chaos.
Qu'une Belle un peu rembrunie
D'Young visite les tombeaux,
Et qu'à ce ténébreux génie,
Dans un accès d'Anglomanie,
Elle prodigue son encens.
Que d'une sublime harmonie
La lugubre monotonie
Dans l'ivresse ait jeté les sens,
Contre les maux qui l'ont aigrie,
Qu'elle redouble ses efforts;
Que, cédant à ses noirs transports,
Trop lasse du poids de la vie,
Elle ose d'une main hardie
Remuer la cendre des morts,
Le cyprès ombrage la tête.
Vous, sous un front toujours serein,

Même au milieu de la tempête ,
 Vous avez l'air du Dieu malin ,
 Lorsqu'en ses plus beaux jours de fête ,
 Souriant au plus doux larcin ,
 Il s'applaudit d'une conquête.

.....

(Par M. A....)

*VERS à Madame DE FLAUX ,
 sur son Mariage.*

C E jour , de tes jours le plus beau ,
 De Mirthe t'a donc couronnée ,
 Chère Justine , & l'Hymenée ,
 Empruntant de l'Amour les traits & le flambeau ,
 Vient de fixer ta destinée ?
 Sans contrainte aujourd'hui , tu peux suivre la loi
 Du tendre penchant qui t'inspire ;
 Tu peux aimer , tu peux le dire ;
 L'Amour même devient une vertu pour toi.
 Laisse , laisse gronder ces censeurs intraitables
 De l'Hymen & de ses douceurs.
 Ils ont beau répéter que des liens durables
 Ont plus d'épines que de fleurs :
 Si l'Hymen est gênant , si ses loix sont cruelles ,
 C'est aux âmes qu'Amour refusa d'asortir ,
 Et qui ne savent auprès d'elles

G ij

L'appeler ni le retenir.

Jeune épouse, veux-tu dans le nœud qui t'engage

Arrêter cet enfant volage ?

Compte peu sur ces traits charmans ,

Cette fraîcheur, ces agrémens

Qu'on admire sur ton visage.

Pour inspirer un feu constant

Il ne suffit pas d'être belle ,

C'est à la Beauté qu'on se rend ;

Mais c'est au cœur qu'on est fidèle :

C'est à l'accord intéressant

D'un esprit doux & sage, & d'une âme sensible ,

Qu'est attaché le secret infailible

De fixer un époux & d'en faire un amant,

Du ciel qui te chérit tu reçus en partage ,

Justine, ces aimables dons,

Ah ! mieux que moi, l'Amour t'en apprendra l'usage ,

Et je te livre à ses leçons.

(Par Mme Verdier, Alut, d'Uzès, en Languedoc.)

*Explication de la Charade, de l'Énigme &
du Logogryphe du Mercure précédent.*

LE mot de la Charade est *Déboire* ; celui de l'Énigme est *Hommage* ; celui du Logogryphe est *Alphabeth*, où l'on trouve *bale*, *ah ! thé*, *Abé*, *plat*, *table*, *balet*.

CH A R A D E.

S'il est bien mon premier, quel bonheur il annonce !
 Qu'il est charmant mon tout ! mais en ruses fécond
 Souvent l'être qui le prononce
 Fort joliment fait mon second.

(*Par M. le Marquis de Fulvy.*)

É N I G M E.

Je ne suis point Evêque, & j'ai pourtant la croisse.
 Je ne suis point Berger, j'ai néanmoins un chien ;
 Une baguette encor, sans être Magicien.
 Garde-toi bien, Lecteur, de ma fureur atroce.

L O G O G R Y P H E.

LE nombre de mes pieds pourroit-il t'amuser ?
 Je puis, Lecteur, en nombrer onze.
 Ton goût te porte t'il à me décomposer ?
 Je vais t'offrir alors le Dieu qu'adore un Bonze ;
 La ville qui soutint un siège de dix ans ;
 Un chef-d'œuvre de mécanique ;
 Une plaine soumise aux bourasques des vents ;
 L'organe de la vûe ; une fête bachique ;
 L'endroit où préside Vulcain ;
 Un attribut de la Folie ;

G ii)

Un doigt du pied ; l'habit Romain ;
 Des malheureux mortels l'implacable ennemie ;
 Le synonyme d'équateur ;
 Deux cruels animaux des forêts la terreur ;
 Le point de l'horison où se lève l'aurore ;
 Un mélange odorant tiré du suc des fleurs ;
 La jeune Déesse que le Zéphyr adore ;
 Le joug qu'un Dieu cher aux Neuf Sœurs
 Impose aux Candidats du Pinde ;
 Le fruit d'un arbrisseau qu'on cultive dans l'Inde ;
 Un instrument d'acier ; un morceau de métal ;
 Un vaste Empire avoisinant la Chine ;
 Un ornement pontifical ;
 L'Homère des Anglois ; un terme de marine ;
 Des couleurs la plus sombre ; un poisson ; un oiseau ;
 Un piège ; un arbre ; un lièvre ; une ville ; un château ;
 Une mer avancée ; une rivière ; un fleuve ,
 Et l'habitant des Petites Maisons.
 Est-ce tout ? — Non , Lecteur , j'en vais donner la
 preuve.

Je t'offre encor deux fruits ; du blé de deux façons...

Mais c'est assez mettre à l'épreuve

Ta patience ; terminons.

On me critique , on me loue , & j'attire

Une foule de curieux ;

Mais laissant à l'écart aboyer la satire ,

Je m'élève dans l'air & plane dans les cieux.

(*Par M. Agniel de Valabrix.*)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

THÉÂTRE Moral, ou Pièces Dramatiques nouvelles, par M. le Chevalier de Cubières de Palmezeau. Tome premier, contenant *un Essai sur la Comédie, le Concours Académique, Comédie en cinq Actes & en vers, & l'École des Riches, en trois Actes & en prose.* A Paris, chez Belin, Libraire, rue S. Jacques; la Veuve Duchesne, rue S. Jacques, & Bailli, rue S. Honoré, près la barrière des Sergens.

M. LE CHEVALIER DE CUBIÈRES se propose de publier à mesure le Recueil de ses Pièces de Théâtre. Le Volume qui a paru en contient deux : *le Concours Académique & l'École des Riches.* Il a mis à la tête *un Essai sur la Comédie.* Il a prouvé par là qu'il ne cultive pas l'Art Dramatique sans l'avoir médité; & il veut rendre ses méditations utiles à ceux qui se destinent à la même carrière; c'est donner le précepte & l'exemple tout-à-la-fois. Quand on a lu les Ouvrages de M. le Chevalier de Cubières, on l'estime assez pour oser lui faire entendre la vérité; & la vérité peut lui être utile, & lui devient nécessaire dans une carrière où il ne fait que d'entrer. Tel est au moins le but des obser-

G iv

ventions que nous allons hasarder sur ce premier Volume de son Théâtre. Ce sont des doutes que nous soumettons à son propre jugement; & nous nous flattons que s'il ne souscrit pas à nos critiques, il rendra justice à nos intentions. Commençons par l'*Essai sur la Comédie*.

Voici les deux propositions qui le divisent. M. de Cubières a voulu, 1^o. prouver que notre Théâtre est des plus corrompus; 2^o. indiquer les moyens de l'épurer. Il prouve facilement que nous avons des Pièces très immorales, telles que le *Légataire*, la *Femme Juge & Partie*, &c. Sans examiner si ce n'est pas une assertion trop rigoureuse que de dire que notre Théâtre est *des plus corrompus*, nous conviendrons avec M. de Cubières, qu'un Théâtre ne doit pas être corrompu; mais nous demanderons, (& ce sera discuter à la fois les deux propositions de cet essai) s'il est absolument nécessaire que la Comédie soit morale? Philosophiquement parlant, il vaut mieux qu'une Comédie ait une moralité; littérairement parlant, ne peut-elle pas se passer d'en avoir une? On doit louer une bonne Comédie d'être morale; doit-on la blâmer de ne l'être pas?

A mérite égal, une Comédie morale l'emporte sur une autre Comédie qui ne l'est pas, comme une bonne action l'emporte sur un beau discours. Mais nous le demandons à M. de Cubières lui-même; quand on a dit une chose agréable dans un cercle, ne trou-

veroit-on pas ridicule qu'il se levât un censeur du milieu de l'assemblée, pour vous dire : Monsieur, au lieu de dire une jolie chose, il vaudroit mieux que vous fîssiez une bonne action; & ce censeur auroit pourtant raison. Il y a plus de vertu sans doute à avoir fait un Ouvrage moral; il n'y a pas toujours plus de gloire. On sent combien cette phrase peut donner lieu à de belles & intéressantes déclamations; mais il n'en est pas moins vrai que gloire & vertu, même prises toutes deux en bonne part, ne sont pas toujours synonymes. Il est plus vertueux de donner aux pauvres un écu, que d'avoir fait une bonne Comédie sans but moral, même une Comédie de Molière; mais cette Comédie rapporte & doit rapporter plus de gloire à son Auteur; & vous trouveriez ridicule l'homme qui, pour avoir donné cet écu, voudroit se placer au-dessus de Molière. Si une Comédie est évidemment contre les mœurs, condamnez la, non parce qu'une Comédie doit être morale, mais parce qu'on ne doit approuver aucun Ouvrage qui soit évidemment contre les mœurs.

Corneille (on peut s'en convaincre par la lecture de ses dissertations sur l'Art Dramatique), ne croyoit pas que la moralité fût essentielle aux Pièces de Théâtre. D'autres Maîtres avant lui avoient pensé comme lui. Aussi n'avons-nous pu partager l'indignation de M. de Cubières, quand il se plaint amèrement qu'aucun des Législateurs de la Scène

n'ait enseigné à rendre la Comédie morale. Nous croyons qu'enseigner à faire des Comédies morales, ce n'est pas enseigner à faire de bonnes Comédies ; & il nous semble que la doctrine dramatique pourroit s'exprimer ainsi : soyez d'abord comique, & moral ensuite, si vous pouvez.

Mais, nous dira-t-on, si vous convenez que la morale est un bien, pourquoi ne pas vouloir qu'on en fasse une des règles du Théâtre ? C'est que plus on approfondit l'art dramatique, plus on sent combien ce rigorisme philosophique peut nuire à ses progrès. Le rire est l'apanage de la Comédie ; & en la forçant d'être morale, on court risque de l'attrister. C'est trop souvent aux dépens du comique qu'on réussit à moraliser sur la Scène ; delà, par exemple, le goût du drame, genre que nous ne proscrivons point, mais que nous jugeons très-inférieur à la Tragédie & à la Comédie ; genre qui, en s'accréditant, doit nuire aux deux autres, parce qu'il est plus facile, & que, de deux succès égaux, il est naturel à la paresse humaine de chercher celui qui est le plus facile à obtenir.

Le système Dramatique de M. de Cubières est louable par son motif ; c'est l'amour de l'humanité & le besoin d'être utile. Ce sentiment est respectable, même dans ses excès ; mais il fait tellement illusion à la logique de M. de Cubières, que, soit dans ses éloges, soit dans ses critiques, pour établir son

opinion, il peut souvent être combattu avec ses propres armes. Par exemple, dans le *Distrain*, de Regnard, un neveu dit à son oncle avec assez d'irrévérence :

C'est un étrange cas! faut-il que la jeunesse

Apprenne maintenant à vivre à la vieille?

Et qu'on trouve des gens avec des cheveux gris,

Plus étourdis cent fois que nos jeunes Marquis.

Sans prétendre justifier ce manque de respect, nous croyons que M. de Cubières ne le combat pas avec les raisons qu'il devroit employer. " Une pareille apostrophe, dit-il, " est elle supportable dans la bouche d'un " jeune homme qui passe sa vie au cabaret, " & dont tout le mérite est de savoir chan- " ter, danser, & se tenir les nuits sous les " fenêtres des jolies femmes, pour faire " croire aux fots qu'il n'est point de Belle " dans la ville qui ne l'adore, & ne lui " donne des rendez-vous? "

Eh, sans doute! c'est dans la bouche d'un personnage pareil qu'une telle apostrophe est plus excusable. Ce qu'on ne devroit jamais pardonner à un Auteur, ce seroit de rendre si peu respectueux envers ses parens, un personnage honnête & vertueux d'ailleurs. Mais cet oubli des bienfaisances n'étonne point, & ne peut faire autorité de la part d'un sot & d'un étourdi. Le Tyran d'une Tragédie prononce sans scandale les maximes les plus scandaleuses.

Plus loin , M. de Cubières , pour appuyer son sentiment sur des exemples , s'exprime ainsi : « Pourquoi le Tartufe , l'Avare , » l'École des Maris présentent ils des résultats si philosophiques & si utiles au genre-humain ? C'est sans doute parce que Sganarelle perd son Isabelle ; Harpagon , sa cassette , & Tartufe , sa liberté. » Cet exposé n'est pas juste quant à l'Avare. Il est vrai qu'il perd d'abord sa cassette , mais on la lui rend ensuite ; bien plus , il gagne par-dessus *un habit neuf* , qu'il demande pour la noce ; & malgré cela , quel est celui des Spectateurs qui , dans ce moment , voudroit ressembler à l'Avare ? C'est que l'avarice d'Harpagon est peinte avec des couleurs peu propres à inspirer le désir de l'imiter. Et c'est ainsi que le Poète Comique peut faire entrer la morale dans ses productions , c'est-à-dire , qu'il doit la cacher avec soin.

M. de Cubières est encore trompé par son amour excessif pour la morale , quand il trouve une sublime moralité dans les derniers mots de la Comédie de *Turcaret* , prononcés par Frontin : *Voilà le règne de M. Turcaret fini , le mien va commencer. Voilà le règne de M. Turcaret fini* , est réellement moral , & c'est sur cette idée qu'il falloit arrêter l'imagination du Lecteur ; il est moral , parce qu'il rappelle un intrigant , un fourbe puni ; mais *le mien va commencer* est une immoralité évidente , parce qu'il pré-

sente à l'imagination un fourbe qui va proférer.

Il est encore bien douteux que la manière dont M. de Cubières veut mettre l'amour au Théâtre, soit en effet la plus morale. Y a-t'il réellement moins de danger pour les mœurs à représenter l'amour intéressant, noble, touchant, tel que le veut M. de Cubières, qu'à le montrer toujours ridicule, comme Molière l'a fait ? Car il faut observer que les amoureux de ce grand Comique sont toujours rire à leurs dépens, au lieu que les amoureux qu'on met aujourd'hui au Théâtre, attendrissent toujours en leur faveur. A parler en moraliste, l'amour, cette passion si naturelle à l'homme, si facile à s'allumer, a-t'il besoin d'être attiré encore par des peintures si intéressantes ? Plus on le peint intéressant, plus on enhardit la jeunesse à s'en approcher, à le chercher même ; & le soin qu'a pris le Poète de le montrer de loin dans le silence des sens, n'empêche point que de près la Nature ne les fasse parler. Ainsi, le moyen proposé pour épurer l'amour, ne sert souvent qu'à le rendre plus dangereux.

Quant à la méthode employée dans cet Essai sur la Comédie, M. le Chevalier de Cubières déclare qu'il n'a point voulu *s'asservir à un ordre bien rigoureux* ; c'est passer condamnation sur une très longue digression sur la passion de l'amour. Nous serions tentés de croire que ce morceau a été fait séparé-

ment, & que l'Auteur ne l'a placé qu'après coup dans cette dissertation. C'est une Anecdote, une espèce de Roman assez extraordinaire, dans lequel un époux, passionnément amoureux, même après la mort de sa femme, la remplace par son image qu'il a fait faire en cire, & qui reçoit ses tendres soins, ses adorations, ses hommages. C'est le fruit d'une imagination trop exaltée, & le style en est trop souvent emphatique. A la fin de cet essai, l'Auteur, après un juste éloge de la Métromanie, parle ainsi à Piron : « Où fuir ?
 » Où me cacher, pour me soustraire à ton
 » immortel Ouvrage ? Je me roule par terre,
 » & voudrois n'avoir jamais su lire. » Un autre Écrivain, avec autant d'estime que lui pour ce bel Ouvrage, mais plus modéré dans son style, diroit à M. de Cubières : « Il ne
 » faut jamais se rouler par terre, & je serois
 » fâché de n'avoir jamais su lire ; car je
 » n'aurois pas eu le plaisir de lire la Métro-
 » manie. »

Au reste, il y a dans cette même dissertation des morceaux d'un très-bon style, pleins de véritable chaleur & même d'intérêt. Nous allons parler des deux Comédies, en regrettant que l'étendue que nous avons déjà donnée à cet article, ne nous permette pas d'en parler plus longuement.

Le sujet de l'*École des Riches*, sur laquelle nous nous arrêterons encore moins que sur le *Concours Académique*, est un Duc fort riche, qui craint de ne devoir qu'à

son rang & à son opulence les sentimens qu'on lui témoigne & les hommages qu'on lui rend. Pour le guérir de cette espèce de maladie , on aposte un Instituteur & un Valet, qu'on introduit chez lui comme deux grands Philosophes, & qui , en lui prêchant le mépris des richesses , l'engagent à s'en défaire, le débarrassent de tous ses bijoux, de sa bourse , & lui enlèvent jusqu'aux boucles de ses souliers en plein théâtre. On voit que cette exagération est plus que dramatique, elle amène un moment intéressant & moral ; il s'offre au Duc une occasion de secourir des malheureux , & il regrette alors ses richesses. Cet état de pauvreté volontaire lui fait connoître les sentimens d'une Marquise qu'il aime, & dont il avoit suspecté le cœur dans son état d'opulence. Mais enfin, comme son appauvrissement n'est qu'une plaisanterie qu'on lui a faite , on lui rend toutes ses richesses , dont il jouit avec plus de sécurité. Passons au *Concours Académique*.

Musoman, ridicule métromane, met sa nièce au concours ; il la promet à celui qui remportera les deux Prix de l'Académie Française. Damon, l'amant aimé, a concouru anonymement par deux Ouvrages qui obtiennent la double couronne. Musoman, qui en est instruit avant la distribution , en lui accordant sa nièce , le prie de lui céder l'honneur de sa victoire, c'est-à-dire, de souffrir qu'il passe pour l'Auteur des deux Ouvrages couronnés ; & le jeune homme

souscrit à cette proposition , sacrifiant sa gloire à son amour. Le cinquième Acte présente les Académiciens assemblés pour donner les Prix , & l'on couronne Musoman , qui montre le manuscrit des deux Ouvrages. Alors un Militaire , amoureux aussi de la nièce , reproche à Musoman d'avoir choisi d'avance pour gendre celui qui seroit couronné , & de préférer ensuite Damon , qui ne l'est pas , puisque c'est Musoman qui est déclaré l'Auteur des Ouvrages qu'on couronne. Musoman , ne pouvant réfuter cette objection , aime mieux renoncer à sa gloire usurpée , & déclare que le véritable Auteur est Damon , ce qui ne laisse plus aucun obstacle au bonheur des deux amans.

L'Assemblée des Académiciens François est une chose au moins hasardée sur la Scène ; mais ce qui est bien plus déplacé , c'est de faire discuter dans la même salle , & en présence des mêmes Académiciens , le mariage de Damon & de la nièce de Musoman.

On peut reprocher aussi beaucoup de longueurs à cet Ouvrage. Quant à l'idée que l'Auteur donne à Musoman , de mettre sa nièce au concours , elle nous a bien moins choqué que nous ne l'avions cru , d'après les critiques qu'on en a faites. C'est un projet fou sans doute ; mais celui qui le forme est un personnage extravagant. Cette idée n'a peut-être d'autre défaut que d'avoir fourni le sujet d'une Pièce en cinq Actes en vers. Elle ne convient peut-être pas au ton & à

l'étendue de cet Ouvrage ; & elle eût paru plus naturelle dans une Pièce plus courte & bien gaie.

Le *Concours Académique* ne manque pourtant pas de gaîté , ni même de comique ; & nous sommes loin de croire que l'on doive éloigner l'Auteur de la carrière du Théâtre. La versification de cet Ouvrage doit aussi lui faire beaucoup d'honneur. C'est un éloge qu'on pourroit justifier , en citant même au hasard. Dans le premier Acte , Musoman , faisant lire un de ses Ouvrages par Damon , lui donne des conseils pour les faire valoir par une lecture avantageuse. Lisez , lui dit il ;

De ce ton séducteur qui flatte , qui réveille ,
Et s'ouvre jusqu'à l'âme un chemin par l'oreille.
Le style marche-t'il d'un pas précipité ?
Que votre voix l'imite en sa rapidité.
Que plus souvent encor , majestueuse , lente ,
Elle traîne avec grâce une phrase brillante ,
Et laisse à l'Auditeur un long étonnement.
Essayé-je de peindre un tendre sentiment ?
Hâtez-vous de saisir ces inflexions douces
Par qui l'âme est en proie aux plus vives secousses.
Prenez l'accent du cœur , soupirez même.

Voici comment Damon plaide la cause des Lettres :

Vous y verriez , Monsieur , tout ce qui vous honore.
Vous y verriez (quel homme , excepté vous , l'ignore ?)

Que les talens , par vous méprisés & haïs ,
Furent par-tout aimés. Que dans plus d'un pays
L'encens fuma jadis sous les saintes statues
Que le Chantre d'Achille à bon droit avoit eues ;
Que des Rois avec pompe envoient leurs vaisseaux
Chercher dans ses foyers le vieillard de Théos ;
Que de Pindare seul le fougueux Alexandre
Respecta la maison quand il mit Thèbe en cendre ;
Que le grand Cicéron , d'abord simple Orateur ,
Devint Consul de Rome & son libérateur ;
Que l'Empereur Auguste , en un réduit tranquille ,
Soupoit avec Mécène entre Horace & Virgile ;
Que Pétrarque inclina son front sous les lauriers ,
Aux lieux , aux mêmes lieux où de fameux Guerriers
Avoient reçu le prix de leur noble vaillance.
Vous y verriez , Monsieur , qu'aussi cher à la France ,
Pour loyer de ses vers alors très-séduisans ,
Ronsard fut accablé d'honneurs & de présens ;
Qu'épris du vieux Corneille aux jeux de Melpomène ,
Tout un peuple attendoit ce père de la Scène ,
Se levait en silence à son auguste aspect ,
Et devant lui courboit le front avec respect.
Vous y verriez un Roi craint de l'Europe entière ,
Solliciter lui-même un tombeau pour Molière.

On ne lira pas avec moins de plaisir cette
énumération des portraits exposés dans l'une
des salles de l'Académie :

Les grands Rois en tout temps ont honoré les sages.

Voyez ici d'abord le grave Despréaux ,
 Dont la raison toujours a guidé les pinceaux.
 Quinault avec bonté de loin le considère ,
 Comme pour adoucir son humeur trop sévère.
 Corin semble pâlir à ce terrible aspect.
 Inclinez-vous : voici le moment du respect.
 Celui que vous voyez est l'ainé des Corneilles ,
 Que balance Racine en ses sublimes veilles.
 Regardez & tremblez , c'est le noir Crébillon :
 Et celui que je baise est le doux Fénelon.
 Quoi ! le bon La Fontaine au temple de mémoire !
 Écoutez : de Joconde il vous conte l'Histoire.
 Admirez cet œil d'aigle , il vous peint Bossuet.
 Saluez en passant le facile Gresset.
 Cherchez-vous Montesquieu ? le voilà ce grand
 Homme ,

Législateur du monde & le Peintre de Rome.
 Celui de la Nature est offert à vos yeux ;
 C'est Buffon. Approchez pour le contempler mieux.
 Deux pas encor. Venez au fond du sanctuaire ,
 Et tombez à genoux devant le grand Voltaire.
 Son génie est par-tout répandu dans ce lieu ;
 A genoux , avec moi : du temple c'est le Dieu.

On nous dispensera de faire l'éloge des
 vers que nous venons de citer ; & nous avons
 peine à nous pardonner de n'en pas citer
 davantage.

(Cet Article est de M. Imbert.)

PRÉCIS Historique de la Maison Impériale des Comnènes, où l'on trouve l'origine, les mœurs & les usages des Maniotes, précédé d'une filiation directe, & reconnue par Lettres Patentes du Roi, du mois d'Avril 1782, depuis David, dernier Empereur de Trébisonde, jusqu'à Démétrius Comnène, actuellement Capitaine de Cavalerie en France. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

CET Ouvrage, peu volumineux, présente au Lecteur Philosophe un grand objet de méditation. L'illustre Maison dont elle offre l'Histoire, a été connue sous les divers noms de Silvia, de Julia, de Flavia, & enfin de Comnène. Elle passa en Grèce l'an 329, avec l'Empereur Constantin le Grand, leur parent.

Cette Famille a régné long-temps dans le monde par ordre de succession; elle a donné des Princes à l'Europe & à l'Asie; ce Précis historique ne présente que la suite des Empereurs de Constantinople & de Trébisonde qui en sont sortis. Le premier des Empereurs de Constantinople est *Isaac Ier*, fils de *Nicéphore Ier*, Prince d'Asracanie, dans la Médie; les autres *Alexis Ier*; *Jean II*; *Manuel Ier*; *Alexis II*, & *Andronic*; ceux de Trébisonde sont: *Alexis III*; *Alexis IV*; *Jean III*; *Alexis V*; *Basile Ier*; *Jean IV*; *Basile II*; *Alexis VI*; *Jean V*, avec *Alexan-*

dre, son frère, & *David*, qui fut appelé *David II*, à cause d'un Empereur du même nom qui avoit régné à Héraclée de Pont.

Ce David II fut le dernier Empereur de Trébisonde. Mahomet II, après la prise de Constantinople, en 1453, attaqua Trébisonde, où régnoit David, qui fut forcé de se rendre au vainqueur. David fut conduit à Constantinople; & le cruel Mahomet, qui s'étoit engagé par la capitulation à lui conserver un apanage considérable, lui proposa de renoncer à sa foi, sous peine d'être massacré avec ses fils. Ce malheureux Prince aima mieux mourir que d'apostasier. Mahomet, pour ajouter aux horreurs de sa mort, le rendit témoin de la circoncision de l'un de ses fils, qui se sauva en Perse, & ensuite à Mania, dans la Laconie; ce Prince fugitif s'appeloit *Nicéphore*; les Maniotes le déclarèrent *Protogeros*, c'est-à-dire, premier Sénateur, dignité qui demeura héréditaire dans sa famille, & qui fut transmise à sa postérité.

Ce n'est pas le seul Prince qui ait trouvé un asyle chez les Maniotes. Ce peuple singulier est issu, ou plutôt est un reste des anciens Spartiates. Quand le luxe & les richesses eurent amolli la célèbre Lacédémone, & détruit la force de ses loix, elle perdit son bonheur, sa gloire & sa liberté. Quelques Citoyens qui avoient échappé à la corruption des mœurs, voulurent se soustraire à l'esclavage. Ils se retirèrent sur le Mont

Taigete ; & c'est là l'origine de cette nation fobre , fière & infatigable , reste intrepide d'un peuple dégénéré , rivale & victorieuse de Nations puissantes ; qui , n'ayant jamais pu mettre sur pied plus de vingt mille combattans , a repoussé les plus formidables armées ; & qui seule , parmi les Grecs , a résisté pendant plusieurs siècles aux armes des Musulmans.

C'est au milieu de ce peuple que les Comnènes se sont distingués par leur courage & d'autres vertus héréditaires. Le dernier , *Constantin IV* , termine la notice de ceux dont l'Auteur de ce Précis fait une mention si honorable. « Constantin IV éprouva dans
» le terme d'une courte vie , de continuelles
» contrariétés qui lui donnèrent une sorte
» d'aversion pour son origine illustre : il
» n'en parloit jamais , & souffroit encore
» moins qu'on lui en parlât. Le Marquis de
» *Saint-Pernes* , Lieutenant-Général , faisant l'inspection à Wormes du Régiment
» Royal Corse , Cavalerie , ou de Vallière ,
» dans lequel Constantin étoit Capitaine ,
» fut frappé de son nom ; & prévenu par
» son maintien , il s'efforça de vaincre sa
» répugnance à se montrer à la Cour : il
» offrit de l'y conduire & de l'y présenter
» lui-même , & l'assura d'avance que le Roi
» auroit égard à son mérite personnel , &
» aux malheurs de la race illustre dont il
» étoit sorti. Constantin répondit à ce Général , peut-être avec trop d'âpreté , que

» le Roi l'avoit chargé de faire l'inspection
 » de ses Troupes, & non de lui faire des
 » offres & des complimens sur son origine,
 » qui étoit pour lui une source intarissable
 » d'humiliations ; que, satisfait de jouir de
 » l'existence ordinaire de la Noblesse Fran-
 » çoise, il avoit appris à renoncer à toute
 » ambition. Il porta en effet si loin ce dé-
 » goût, qu'il forma le dessein d'éteindre sa
 » branche, en dévouant à l'Eglise deux fils
 » qu'il avoit. »

Enfin il est resté de lui deux fils, pour
 ajouter aux grands exemples des vicissitudes
 humaines. De cette race illustre, qui a pro-
 duit onze Empereurs, un *Curopalate*, deux
Sébastocratores & dix *Protogérondes*, tous
 Princes Souverains & indépendans, il reste
 deux rejetons, dont l'un est actuellement
 Capitaine à la suite de la Cavalerie, au Ser-
 vice de France, & l'autre, Prêtre dans la
 Paroisse de S. Gervais, à Paris.

VERS sur la Paix, par M. l'Abbé Duviquer,
 du Collège de Louis-le Grand. *De Pace*
Carmen, par M. l'Abbé Luce de Lancival,
idem.

J'AI cru devoir rassembler sous le même
 titre deux Pièces composées à la même oc-
 casion par deux jeunes Étudiens dans le
 même Collège, d'autant mieux qu'il s'agit
 d'encourager les premiers essais de leur
 Muse, bien plus que d'en rendre un compte,

dont les Pièces de ce genre ne sont pas susceptibles.

*Ambo florentes atatibus , arcades ambo ,
Et cantare pares.*

Il y a une sorte d'équité , comme je l'ai déjà dit ailleurs , à parler d'un Ouvrage qui , sans être bon , & sans avoir assez d'importance pour mériter l'attention du Public , annonce néanmoins quelques dispositions , & un goût pour la Littérature qui ne peut être blâmable , pourvu qu'il soit bien dirigé , & que loin d'être exclusif , il ne serve qu'à nous éclairer sur les devoirs de la profession que nous avons embrassée. Il n'y a que des talens bien supérieurs & bien rares qui puissent excuser un jeune homme qui ne voudroit avoir d'autre état que celui de bel-esprit. Voilà ce qu'on ne peut trop rappeler , aujourd'hui que tant de jeunes têtes sont infatuées de la manie des vers , & que la maladie de la rime est devenue si contagieuse. On n'a jamais vû tant d'Auteurs de toute espèce , & si peu de Gens de Lettres. Ces réflexions néanmoins ne doivent pas empêcher d'entrevoir les premières dispositions du talent , & de les encourager. D'ailleurs , les Écrivains novices sont intéressans aux yeux d'un vrai Littérateur par une qualité bien précieuse , c'est qu'ils sont enthousiastes de bonne foi , & qu'ils ne connoissent pas l'esprit de parti. Aussi , les vers de

M. l'Abbé

M. l'Abbé Duviquet sur la Paix, n'ont-ils été pour lui qu'une occasion de rendre hommage à un Homme de Lettres qui, par la fécondité de son esprit & la variété de ses talens, sembleroit destiné à remplacer Voltaire, si l'on pouvoit espérer que ce génie universel, qui n'a point eu de prédécesseur, pût jamais avoir un successeur. M. l'Abbé Duviquet annonce du goût & de la facilité; mais il a besoin d'apprendre à méditer son sujet pour mieux l'approfondir & pour féconder sa pensée. Le génie même de l'expression lui manque. Si dans sa Pièce je n'ai point remarqué de vers très-repréhensibles, je n'y en ai point trouvé non plus un seul vraiment louable. Voici l'endroit qui m'a paru le plus digne d'être cité. L'Auteur apostrophe la Paix :

C'est toi qui réunis

L'épouse à son époux, & la mère à son fils.

Moi-même je te dois la fin de ma misère.

C'est par toi que je vois & que j'embrasse un frère.

Toi seule, après cinq ans d'ennuis & de chagrins,

Par ton retour heureux, rends mes jours plus sereins.

Hélas ! c'étoit en vain que son jeune courage

Sept fois l'avoit sauvé des fers & du carnage,

En vain le Dieu des Mers & le Dieu des Combats

Eût respecté ses jours arrachés au trépas ;

A de nouveaux dangers l'amour de la patrie

Bientôt sans ta présence eût exposé sa vie.

N°. 30, 24 Juillet 1784, H

On me verroit peut-être , entouré de cyprès ,
Sur sa cendre en pleurant exhaler mes regrets.

Ces vers ne sont ni durs , ni incorrects :
voilà tout ; mais ils ne sont ni assez pensés ,
ni assez sentis ; ils n'expriment rien. La note
que l'Auteur y joint se lit avec plus d'in-
térêt , parce qu'elle dit davantage. « Il est
» rare qu'à dix-sept ans on se soit jamais
» trouvé exposé à tant de dangers que mon
» frère en a courus dans les dernières cam-
» pagnes. Monté d'abord sur le vaisseau le
» *Duc de Bourgogne* , il se trouva à sept
» combats consecutifs sous les ordres de M.
» de Grasse , M. de Barras & M. de Bernay.
» Il étoit de la malheureuse journée du 12
» Avril. Sur la fin de 1781 , M. de Cham-
» martin , son Capitaine de Vaisseau , ayant
» été transféré sur la *Bourgogne* , daigna
» l'emmener avec lui. Ce ne fut que pour
» essuyer trois mois après un des naufrages
» les plus affreux dont on ait jamais en-
» tendu parler. Les Journaux en donnèrent
» dans le temps le triste détail. M. de Cham-
» martin , un Aumônier & les deux tiers de
» l'Équipage y périrent. Les autres ne durent
» leur salut qu'à l'intrépidité d'un jeune
» Officier François , nommé M. Pinsun , qui ,
» ayant eu le bonheur d'arriver à terre , fit
» à pié presque nud , dans un climat brû-
» lant , cinquante lieues en vingt-quatre
» heures , & leur envoya du secours de
» *Porto - Pello*. Je n'ai pas besoin de dire

» avec quelles actions de grâces il fut reçu
 » des malheureux naufragés , du nombre
 » desquels étoit mon frère ; mais ce que je
 » ne dois pas laisser ignorer , c'est que son
 » action n'a point échappé à la bienfaisance
 » attentive du Roi & de ses Ministres. Que
 » ce brave Officier me permette de lui té-
 » moigner , en particulier , ma reconnois-
 » sance ; & tandis qu'il reçoit les hommages
 » de la France , qu'il ne dédaigne pas de re-
 » cevoir ceux de la Nature. »

M. l'Abbé Duviquet est en Rhétorique
 sous M. Hérivault ; cet Élève fait honneur à
 ce Professeur célèbre , qui , dans sa classe ,
 ne développe pas avec moins de soin les
 beautés de nos bons Écrivains , que celles
 des Auteurs Grecs & Latins.

Le Poëme de M. l'Abbé Luce de Lanci-
 val n'offre guères non plus que des lieux
 communs sur la Paix. Cette Déesse apostro-
 phe tour-à-tour les Puissances Belligérantes ,
 & les exhorte à n'avoir plus d'autre ambi-
 tion que celle du bonheur des Peuples , de
 la culture des Arts & de l'accroissement du
 Commerce ; mais , grâces à la langue La-
 tine , plus poétique & plus harmonieuse
 que la nôtre , il semble que l'on soit en
 quelque sorte dispensé d'avoir des idées &
 de l'esprit. Les meilleurs Poëmes de la lati-
 nité moderne seroient à peine supportables
 s'ils étoient écrits en François. Il est bon
 néanmoins qu'un jeune homme se familia-
 rise à parler la langue de Virgile pour en

mieux sentir les beautés. Parmi les Gens de Lettres, on a observé de tous temps une différence prodigieuse entre ceux qui sont versés dans les langues anciennes, & ceux qui ne les connoissent que superficiellement; à peu-près comme entre les Peintres qui sont allés étudier à Rome les tableaux de Raphaël, du Dominicain, du Corrège, & ceux qui se sont bornés à l'École Française. Au surplus, il y a deux ans que M. l'Abbé Luce de Lanceval, étant en seconde sous M. Sélis, aussi avantageusement connu dans la Littérature que dans l'Université, publia un Poëme Latin sur la mort de l'Impératrice Reine de Hongrie. Cette Pièce lui mérita des félicitations & des encouragemens. M. d'Alembert, si habile à entrevoir les premiers germes du talent, & si zélé à contribuer à leurs développemens, lui fit alors obtenir une gratification du Roi de Prusse. On ne pouvoit s'annoncer dans la Littérature sous de meilleurs auspices.

MIS MAC - REA, Roman Historique, par M. Hilliard d'Auberteuil, petit in 12. Prix, 1 liv. 10 sols broché. A Philadelphie, & se trouve à Paris, chez Grangé, Libraire, rue de la Parcheminerie, & au Cabinet Littéraire, Pont Notre-Dame.

Le fonds de ce Roman est vrai, les détails appartiennent à l'Auteur. Outre l'intérêt du sujet & du genre de l'Ouvrage, on-y trouve

celui qui doit résulter de la peinture des mœurs Américaines.

Mac Rea , fille d'un riche Négociant de New Yorck , au milieu des horreurs des guerres civiles , voit un jeune Anglois à la tête d'autres Guerriers , entrer dans sa maison les armes à la main. Le jeune homme est désarmé par la beauté de Mac-Rea. Ce farouche Guerrier n'est plus qu'un tendre amant qui console , & à la terreur qu'il avoit inspirée d'abord succède le plus doux sentiment. Cet amour mutuel est traversé par les circonstances ; & les deux amans sont obligés de se séparer. Enfin Mac Rea ayant quitté l'habitation paternelle pour aller dans le camp Anglois épouser son amant , est rencontrée & massacrée par des Sauvages.

On lira avec plaisir ce Roman , qui est écrit d'un style vif , rapide & vrai. Voici un morceau qui fera juger du style de l'Auteur. Nathaniel , père de Mac Rea , malgré sa vieillesse , veut aller combattre pour sa Patrie. Il se met à la tête de ses Laboureurs & des jeunes gens du canton , & leur adresse ce Discours : " Mes amis , quoique l'hiver des ans ait blanchi mes cheveux , il n'a point glacé mon courage ; je veux marcher à votre tête , & vous montrer le chemin du devoir & de l'honneur. Eh quoi ! sera-t'il dit que des mercenaires , le rebut de l'Europe , des hommes vendus à nos tyrans triompheront de nous ? Les Anglois ont bien fait d'engager des Serfs Allemands pour nous exter-

miner; ceux-ci ne savent ce que c'est que la liberté; voilà ce qui les enchaîne à nous combattre; montrons leur ce que peut l'homme quand il est animé par l'amour du bonheur de la Patrie. N'entendez-vous pas les gémissemens que poussent vos femmes & vos filles, en apprenant les revers qui accablent nos frères dans le nouveau Jersey! Eh bien, chacune des larmes qu'elles répandent, est un ordre qu'elles vous donnent de partir, & de les défendre jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Voyez ces arbres que vous avez plantés! leurs fruits seront-ils pour les vainqueurs? Et ces enfans, objets de vos délices, Dieu ne les accordera-t'il à votre amour que pour être des esclaves? Ne leur laisserez-vous d'autre héritage que des fers? »

LEÇONS Élémentaires de Mathématiques, contenant les Principes de l'Arithmétique, de la Géométrie, de l'Astronomie, des Météores, de la Mécanique & de l'Algèbre, par M. P. D. L. F., de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Châlons-sur-Marne, & de la Société des Antiquités de Cassel. 2 vol. in-8°. A Paris, chez la Veuve Ballard & fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

L'UTILITÉ des Mathématiques est suffisamment reconnue; il est encore vrai que l'étude de cette Science a de grands attrails

pour ceux qui la cultivent avec succès ; mais l'abord en est difficile, & sur tout effrayant. l'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons s'est proposé d'étendre la connoissance d'une Science aussi utile ; & pour engager les jeunes gens à s'en occuper, il a voulu en rendre l'étude facile & agréable. Il falloit pour cela ne pas donner à ce Traité l'étendue effrayante qu'a ordinairement un cours de Mathématiques. Mais en lui donnant moins d'étendue, il falloit lui conserver un degré de clarté nécessaire pour parvenir à l'intelligence parfaite de cette Science. Voilà le but de l'Auteur ; voilà les difficultés qu'il avoit à vaincre ; & son succès a été tel qu'il ne laisse rien à désirer. Son Ouvrage peut être mis au nombre des Livres Classiques les plus utiles à l'éducation. On sent bien que la Géométrie, par exemple, auroit passé les bornes de l'Ouvrage entier ; mais M. de la F. s'est restreint aux propositions utiles ; & ceux qui auront bien compris ce qu'il dit de la Géométrie, pourront comprendre tout ce que les Auteurs les plus savans en ont écrit.

La forme du dialogue est celle qui répondoit le mieux aux vûes de l'Auteur, c'est aussi celle qu'il a adoptée, excepté pour l'Algèbre, dont l'article termine le second Volume. La raison de cette exception, c'est que cette Science étant fort abstraite, & exigeant un esprit plus rompu au calcul & au raisonnement, les jeunes gens que doit

Hiv

instruire cet Ouvrage, en arrivant à cet article, sont déjà préparés & fortifiés par d'autres études.

Un inconvénient attaché aux Ouvrages qui traitent des hautes Sciences, c'est qu'ils ont souvent besoin d'être rectifiés ou augmentés, à mesure que les nouvelles découvertes détruisent de vieux préjugés, ou ajoutent à la masse de nos connoissances. L'Auteur de ces Leçons aimant & cultivant les Sciences, met toujours ses Élèves au niveau de leurs progrès actuels.

Nous devons à M. de la F** plusieurs autres Ouvrages utiles à l'éducation de la jeunesse. Il est beau de consacrer ses travaux à l'utilité publique; il est plus rare encore d'y consacrer ses loisirs, quand on est occupé par des places importantes qui assuétissent au travail & exposent à la dissipation.

V A R I É T É S.

LETTRE au Rédacteur du Mercure.

M O N S I E U R ,

Le sort des inventions dans les Sciences, ressemble aujourd'hui à celui des hommes dans la Société. Sans corne, sans tréteaux, sans éclat extérieur, ceux-ci n'obtiennent qu'avec difficulté l'estime & la renommée. Produisez de même une découverte qui occupe l'intelligence sans frapper les sens, son Au-

teur sera trop heureux de n'être pas généralement dédaigné.

Au moment sur-tout d'un transport général pour des expériences regardées comme surnaturelles, combien paroîtra froid un Mécanicien dans le silence du cabinet ? Qui lui tiendra compte de ses ressorts, de ses leviers, de ses soupapes, en sortant d'admirer un vaisseau de 100 pieds de diamètre porté dans les airs avec ses Inventeurs, un Nécromancien, armé d'une baguette, sous laquelle la terre devient perméable, & les sources souterraines un sujet de divination ; des convulsions subites & variées, communiquées par la seule approche d'un Magicien gesticulant ; mille prodiges enfin, d'autant plus éblouissans que la cause en est occulte, & l'effet certain sur l'imagination ?

Il faut attribuer à cet amour du merveilleux, maladie d'un siècle où l'on prétend ne plus croire au merveilleux, le demi-succès des automates parlans de M. l'Abbé Mical. Rien de plus certain que cette assertion paradoxale en apparence. La nature du problème mécanique qu'avoit à résoudre l'inventeur, ses difficultés, la solution dont il étoit susceptible, les limites & les défauts de cette solution ont été faiblement sentis par le Public.

L'art de transporter à la matière non organisée le don de la parole, a enfanté une multitude d'efforts & de prestiges, même dans la plus haute antiquité. Au milieu des fables de la mythologie & des artifices de la théocratie, on découvre l'ancienne opinion qu'on pouvoit animer l'airain, en en faisant un organe vocal. Sans entrer dans les ridicules interprétations de quelques Auteurs & des Scholastes, touchant le mécanisme des Oracles de Dodone, de Delphes, &c. &c. on ne peut guères douter que l'artifice de ces impostures ne consistât à rendre la voix humaine surnaturelle, par son passage dans un corps réson-

H v

nant. Le Philosophe Tacite n'a pas craint de dire , en parlant de la fameuse statue de Memnon , *qu'elle prononçoit des paroles lorsqu'elle étoit échauffée des rayons du soleil.* Annal. Lib. II.

Après les tuyaux , les trépièds , les chênes & le soleil , sont venus des Mécaniciens. Ils ont tenté de remplacer l'illusion par la réalité. Tandis que des Saltimbanques faisoient journellement parler des marionnettes , & étonnoient le Public par des sortilèges plus ou moins grossiers , des Artistes distingués ont fait du jeu des automates l'un des chef d'œuvres de la mécanique moderne. Celui de ces Inventeurs qui , jusqu'à M. l'Abbé Mical , a poussé le plus loin l'imitation des mouvemens de l'homme par des machines , est M. de Kempelen. Jusqu'à lui , les seules actions matérielles de notre espèce avoient été reproduites par des automates ; il leur donna la forme d'êtres pensans. On vit une suite de perceptions & d'idées très-composées se développer sous les doigts d'un Mannequin en habit Turc , ce Mannequin correspondre avec un être animé & pensant , le combattre au plus difficile de tous les jeux de combinaison , se mouvoir comme lui , subordonner ses mouvemens à la volonté & à la marche de cet être animé , gagner , perdre & diriger toute sa partie d'échecs , souvent de manière à faire honte au Joueur le plus intelligent.

On a accusé d'artifice M. de Kempelen : On lui a fait dire à je ne sais quel Prince , *que son secret n'étoit rien.* Ces suppositions paroîtront aussi fausses qu'absurdes à ceux qui , depuis douze ans , ont suivi en Allemagne cette machine étonnante. L'Inventeur en a laissé voir la structure intérieure , fouiller la caisse , les tiroirs , les vêtemens ; on y a vû des leviers , des poids & des cylindres ; & si ce phénomène de mécanique est l'effet de l'adresse , il faut convenir que la charlatanerie ne se met pas souvent en pareille dépense de constructions frêles , & que cette

adresse seroit encore plus inexplicable que le mécanisme même du Joueur d'échecs.

Mais, sans doute, ce seroit une illusion d'imaginer qu'aucune puissance mécanique ait pu communiquer le don de la pensée. Quelqu'intelligentes que soient les opérations du Joueur d'échecs, il n'est pas moins un agent aveugle & passif. L'art a su lui faire représenter des conceptions sans lui en donner une; il obéit à des mouvemens déterminés, & sa force motrice agit sans aucune spontanéité. Par cela seul, le plus savant automate reste toujours un million de fois au-dessous du singe.

Il nous est impossible d'animer la matière; nos forces sont réduites à lui faire imiter les mouvemens extérieurs des êtres sensibles & intelligens : le sentiment ni la pensée ne sortiront jamais des ateliers du Mécanicien; c'est le *feu créateur*, aucun Prométhée ne le dérobera.

L'extrême des efforts de l'art paroît donc se réduire à organiser la matière de manière à en tirer des sons articulés. Cette faculté réservée, ainsi que le rire, à l'espèce humaine, résultante d'une contraction d'organes très-complicqués & très-déliçats, peut cependant être transmise à des corps inanimés, il s'agit de les transformer eux-mêmes en instrument vocal. Or, quiconque a étudié l'anatomie de la parole, ne s'étonnera point que ce problème ait fait jusqu'à présent le désespoir des Mécaniciens.

M. de Kempelen regarde son Joueur d'échecs comme un joujou, comparativement à un automate parlant. Il a tenté ce dernier essai. On a vû de lui une boîte fermée, dans les trous de laquelle l'Artiste inséroit ses doigts, & d'où l'on entendoit sortir des paroles. Plusieurs personnes rapportent avoir ouï distinctement quelques mots de différentes langues; mais cette machine n'étoit qu'une ébauche à côté des *têtes parlantes* de M. l'Abbé Mical, rêtes inces-

tées bien des années avant que la boîte de M. de Kempelen eut vu le jour.

Trop de personnes ont oui, & l'on a déjà trop analysé ces fameuses têtes, pour entrer dans aucun détail à ce sujet; ce qui seroit inconcevable par-tout ailleurs qu'à Paris, c'est qu'elles puissent être un objet de contestation c'est que l'un dénigre, l'autre admire ce grand Ouvrage; c'est que la salle de M. l'Abbé Mical contienne autant d'oreilles différentes, les unes sourdes, les autres bien frappées aux intonations syllabiques de ces deux têtes; c'est enfin qu'on puisse varier autant sur le rapport d'une sensation simple, qui n'exige ni étude ni conformation exquise dans l'organe auditif Prévention ou mauvaise-foi, voilà, sans doute, la cause de ces variantes.

Sans accuser les sens de personne, je n'ai aucune raison de me défier des miens. D'après leur témoignage, je ne puis révoquer en doute la faculté articulative des automates de M. l'Abbé Mical. De tous les Auditeurs, présens en même-temps que moi, aucun n'a reçu une sensation équivoque; aucun, il est vrai, ne cherchoit à l'éluder ou à en dissimuler l'aveu. Étrangers la plupart, nous ignorions qu'il fallût consulter des Savans, écouter des détracteurs, & savoir ce qu'on pensoit dans tel café ou dans telle cotterie, pour entendre parler un automate. Le buffet de M. l'Abbé Mical ne nous paroissoit point l'Opéra ni la Comédie, où l'on va juger sur parole Chanteurs & Acteurs.

Ces têtes articulent; c'est un fait indisputable. Sort-elles au terme de leur perfection? Non, sans doute; ce n'est point-là la prétention de leur ingénieux & modeste Inventeur. L'enfant a besoin d'un long exercice de ses jeunes organes pour les former au jeu de la parole: des figures mécaniques ont, à ce que je crois, encore plus besoin d'éducation.

Mais le problème est résolu : il l'a été par les seuls moyens qu'employera un Physicien judicieux : c'est en étudiant les organes de la parole , leur texture , leur action mutuelle , & en appliquant à la matière une conformation semblable , que M. l'Abbé Mical en a obtenu les mêmes effets. Aussi, dans le rapport des sept Commissaires nommés par l'Académie des Sciences pour examiner ces machines, trouve-t-on qu'elles peuvent augmenter nos lumières sur le mécanisme de l'organe vocal.

On espéroit si peu se rapprocher du modèle vivant , ainsi que l'a fait M. l'Abbé Mical , qu'en 1779 , l'Académie de Pétersbourg publia un programme pour la formation des voyelles , au moyen des tuyaux d'orgue qui en imiteroient les sons. Je ne connois point le Mémoire de M. Kratzenstein , Professeur de Physique à Copenhague , qui remporta le prix : il est plein , dit-on , de recherches profondes sur le mécanisme des tons naturels & sur les vibrations sonores de l'air ; mais combien est faible ce rapport de l'orgue à l'instrument de la parole , & quelle distance de la formation d'une voyelle à celle d'une syllabe !

Si la voix tient de la nature des instrumens à vent , elle ne participe pas moins à celle des instrumens à cordes ; soufflez dans la trachée d'un animal mort , vous observerez les fibres de la glotte frémir comme les cordes d'une viole. Voilà déjà une machine très composée , & ce n'est pas le tout : l'air chassé des poumons & devenu sonore par sa compression au passage de la glotte , deviendra *voix* sans être encore *parole*. L'articulation qui la forme dépend du palais , de la langue & des muscles de la face humaine : encore un mécanisme prodigieux à imiter , au défaut duquel vous obtiendrez nulle sons sans en avoir un seul d'articulé.

Cette analogie , déjà si bornée , de l'instrument

vocal avec l'orgue ou le hautbois , cesse entièrement dans le principe fondamental de leurs effets. Ils résultent dans les instrumens à vent de l'insufflation de l'air extérieur ; mais si les poumons en s'élevant reçoivent cet air de la trachée-artère , il faut ensuite qu'ils l'*expirent* en s'abaissant , pour le chasser dans le même canal qui lui a donné passage : double mouvement exécuté dans l'homme par un jeu d'organes si admirable , qu'il confond l'Observateur le plus indifférent. Si cependant l'art est parvenu à représenter ce superbe appareil par des viscères , par des muscles , par des fibres imitatifs ; si du diaphragme jusqu'aux lèvres , le Mécanicien s'est associé , pour ainsi dire , à la création de ce grand ouvrage de la parole , l'Artiste peut dire hardiment , au milieu de tous nos faiseurs de prodiges , *c'est moi qui suis le Peintre.*

Il ne l'a pas dit. Sa candeur & sa modestie ont nui à ses succès. Ce n'étoit pas le tout d'être Mécanicien habile , il falloit encore être charlatan audacieux. Faute de cette utile politique , M. l'Abbé Mical a prêté le flanc à mille objections.

« Pourquoi , lui a-t-on dit , ces têtes bronzées
 » ne rendent-elles pas les sons harmonieux d'une
 » Cantatrice ? Pourquoi votre métal ne charme-t'il
 » point l'oreille au lieu de la surprendre par des
 » tons âpres & sauvages ? Pourquoi n'est-ce pas la
 » voix humaine qui sort de ces lèvres colossales
 » sur lesquelles nous ne voyons ni les grâces ni le
 » coloris de l'expression ? » Lorsqu'un fameux statuaire , en imprimant le dernier coup de ciseau sur le marbre qu'il venoit de figurer , lui dit , *parle* , on conçoit cette extase du génie pour l'œuvre de ses mains ; mais quel Spectateur auroit osé faire du silence , de la statue une preuve de son imperfection ? Ce n'est pas l'homme que j'ai formé , répondra M. l'Abbé Mical , c'est son imitation : prenez-vous-en

à la MAIN DIVINE, si la matière brute n'a ni la flexibilité, ni la souplesse, ni l'élasticité des organes de la parole humaine. *Ce que j'admire le plus ici*, dit à l'Inventeur un Anglois très-judicieux, *c'est que je n'entends point la voix de l'homme, preuve certaine que votre art a tout fait sans le secours d'aucun prestige.*

N'entendant point de sons humains, les Auditeurs venus chez M. l'Abbé Mical dans cette illusion, concluent que les têtes ne parlent point. Ensuite leur voix est si rauque, si énorme, si inattendue, que dans un pays où il faut plaire, même en démontrant le quarré de l'hypothénuse, tout ce qui manque cet effet perd la moitié de son prix. Puis l'inventeur est sans emphase comme sa machine sans mystère : les ressorts sont à découvert : on voit un assemblage mécanique qui ne laisse rien à dire à l'imagination. Si les têtes eussent été voilées dans un antre, & que ces articulations rocailleuses fussent sorties des ténèbres, ou plutôt si elles avoient été surmontées d'un polichinelle, dont la pantomime eût diverti les yeux, la foule se seroit portée chez M. l'Abbé Mical.

L'esprit de justice qui inspire nos observations, ne doit pas faire dissimuler les côtés foibles de cette grande production. Le plus généralement senti est cette résonnance qui se prolonge d'un mot à l'autre, qui en voile légèrement l'articulation, & lui ôte ce premier mérite, rare même parmi les hommes, d'être claire & distincte. Enveloppées de ces vibrations sonores, les syllabes ne se détachent point avec cette netteté qui permet de les distinguer sans effort. Aussi, à certaine distance, & avant d'être familiarisé avec cet organe surnaturel, on est porté à en comparer l'effet au bruit de voix confuses qui se font entendre au loin. Ce défaut peut être corrigé, mais il sera difficile de le faire disparaître entièrement.

Les consonnes *f, d, b*, échappent en partie des

syllabes dont ell-s forment la première lettre. Le son n'en est peut-être ni assez sec ni assez ferme pour bien marquer le mot.

Ensuite, combien de modifications ne reçoivent pas les voyelles, suivant les nuances d'une voix flexible & délicate ? Ces gradations, ces passages sont à peu - près nuls ici : l'organe mécanique n'est susceptible que d'une exactitude monotone. Il parle comme lit un enfant.

L'harmonie d'une langue, de nombreuses inflexions très-prononcées, aident, sinon la parole même, du moins l'organe qui l'écoute. Si l'automate doit articuler dans un idiôme plein de sons muets, sans prosodie, sans accens, quel désavantage joint à l'imperfection naturelle de l'instrument ! Analysez les deux premières phrases que prononcent les têtes ; sur vingt syllabes, vous en trouverez huit de muettes.

*Le Roi donne la paix à l'Europe ,
La paix couronne le Roi de gloire.*

Des automates Latins, Grecs ou Espagnols seroient à coup sûr plus intelligibles.

Plus une langue est douce, moins ses intonations exigent de l'organe vocal. De tous les mots articulés par les têtes, ce'ui de *peuples* m'a paru, & à trente reprises consécutives, le plus distinct. N'est-ce point l'effet de la consonne *labiale p* & de la *linguale l*, dont la douceur facilite l'exercice de la parole ?

Nous ne dirons point de ces automates que c'est *l'enfant qui vient de naître*, mais qu'ils sont des étrangers à qui le Maître de Langues est nécessaire. Les utiles modifications qu'ils pourront recevoir de leur savant Auteur, ajouteront à sa gloire dans l'esprit du vulgaire. La difficulté qu'il a vaincue lui a déjà assuré l'admiration des gens de l'art & celle des observateurs impartiaux.

Lorsque M. Diderot desiroit, dans ses *Opuscules*

Mathématiques, une machine sur laquelle on pût jouer un Sermon comme une pièce de musique, il ne s'attendoit guères à voir ce souhait réalisé de son vivant. M. l'Abbé Mical va substituer à son cylindre un clavier général, sur lequel on pourra faire exécuter aux têtes un volume entier à volonté. Cette nouvelle opération n'est plus qu'un jeu après celles qui l'ont précédée, pourvu toutefois que l'Auteur ne s'abandonne point au découragement qu'inspire à l'homme de mérite les petitesse de la jalousie, & la vanité des jugemens humains.

J'ai l'honneur d'être, *Mallet du Pan.*

ANNONCES ET NOTICES.

GÉOGRAPHIE Ancienne, par M. de Vaugondy, Géographe ordinaire du Roi, du feu Roi de Portugal, Duc de Lorraine & de Bar, de la Société Royale de Nancy, & Censeur Royal. En 4 vol. in-8°. Proposée par Souscription. A Paris, chez Floüé, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, où l'on pourra souscrire, à commencer du premier Août 1784, jusqu'au premier Février 1785.

Le prix total de la Souscription sera de 24 liv. Savoir: 15 liv. pour les 4 vol. de Discours, & 9 liv. pour l'Atlas. On payera 9 liv. en souscrivant, 6 liv. en recevant les deux derniers vol., & 9 liv. en recevant l'Atlas. Ceux qui n'auront point souscrit, payeront pour les 4 vol. 20 liv., & pour l'Atlas 12 liv., le tout en feuille.

REPERTOIRE universel & raisonné de Jurisprudence, Ouvrage de plusieurs Jurisconsultes, mis en ordre & publié par M. Guyot, Ecuyer, ancien Magistrat. A Paris, chez Vissé, rue de la Harpe, & chez les principaux Libraires des Provinces.

Le premier Volume de la nouvelle Édition *in-4°*. de ce grand & important Ouvrage vient d'être publié. Le second Volume paroîtra le mois prochain, & successivement il en paroîtra au moins un Volume chaque mois. On sera admis à souscrire jusqu'au dernier Septembre prochain inclusivement. Les conditions de la souscription sont insérées dans le Prospectus, qu'on peut se procurer *gratis* à Paris, chez le sieur Vissé, & dans les Provinces chez les principaux Libraires.

EPHÉMÉRIDES des mouvemens célestes, Tome VIII, contenant les huit années de 1785 à 1792, par M. de la Lande, de l'Académie des Sciences, Professeur Royal d'Astronomie, &c. A Paris, rue Saint Jacques, chez la Veuve Hérissant, Imprimeur du Roi, Volume in-4°. de 420 pages, avec figures. Prix, 15 liv. broché.

Depuis l'année 1700 l'Académie des Sciences a publié tous les dix ans un Volume d'Ephémérides. M. Desplaces & M. de la Caille ont été chargés long-temps de ce travail, & M. de la Lande les a remplacés depuis 1775, & se propose de finir le siècle. Indépendamment des calculs astronomiques de cet Ouvrage, il renferme un grand nombre de Recherches, de Tables & d'Observations qui ne sont point sujettes à devenir inutiles au bout de huit ou dix ans; l'on y trouve un Tableau de l'état actuel de l'Astronomie & de tous les bons Ouvrages qui ont paru sur cette Science dans toutes les parties de l'Europe depuis quelques années; les Nouvelles Astronomiques les plus intéressantes comme l'Histoire de la Planète de Herschel, dont les Astronomes sont occupés depuis trois ans; un grand Catalogue de près de trois mille étoiles; des Tables pour les Planètes; une détermination nouvelle & rigoureuse de tous les clochers de Paris par rapport à la Méridi-

dienne de l'Observatoire, d'après des Observations exactes de M. de la Caille & de M. de la Lande, mais dont les calculs ont été faits par M. de Lambre, de même que beaucoup d'autres, qui donnent la plus grande idée des talens de ce nouvel Astronome, qui avoit négligé jusqu'ici de se faire connoître. L'Auteur cite aussi avec éloge M. Lepaute d'Ageht, Professeur à l'Ecole Militaire, M. Carrouge, M. Lévêque, ancien Notaire à Breteuil, Madame du Pierry, qui n'étoit connue que par son talent pour la Musique & par des vers agréables qu'elle a publiés dans notre Mercure, mais qui étoit également propre aux Sciences abstraites, ainsi que Mme Lepaute, Auteur d'une partie des calculs de ces Ephémérides. M. Duvaucel, Correspondant de l'Académie à Evreux, M. Lemery, Dom Moniotte, Bénédictin, y ont aussi coopéré. On n'avoit pas encore de Table du lever & du coucher du Soleil calculé avec la précision des secondes de temps; on en trouve une ici calculée par Mme du Pierry.

Les deux Tuteurs, Comédie en deux Actes, en prose, mêlée d'Ariettes, représentée pour la première fois à Fontainebleau, devant Leurs Majestés, le 11 Octobre 1783; & à Paris, au Théâtre Italien, le 8 Mai 1784. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théâtre Italien.

Cette Pièce a obtenu un succès mérité. Il y a de la gaieté & du talent comique.

RECUEIL de Réglemens & Recherches concernant la Municipalité, par M***, Avocat, Parties 1, 2 & 3. Prix, 3 livres 12 sols reliées. A Paris, chez Prevost, Libraire, quai des Augustins; & Méquignon jeune, Libraire, grande Salle du Palais.

Cet Ouvrage est d'autant plus utile par son objet ; que les Personnes qu'on porte aux Places municipales ne devant y rester qu'un temps, y arrivent ordinairement sans être instruites des devoirs qui y sont attachés, & ont besoin par conséquent d'un guide qui détermine leurs jugemens & leurs actions.

DE PRÆCIPUIS MORBORUM MUTATIONIBUS & CONVERSIONIBUS, TENTAMEN MEDICÆ, AUCTORE A. C. LORRY. D. M. P. Editionem post auctoris facta curante J. N. Hallé D. M. P. Prix, 3 liv. 12 sols relié. Parisiis, apud Mécquignon natu majorem, Bibliopolem, via Fratrum Franciscanorum, propè Scholas Chirurgicas.

Cet Ouvrage jouit d'une estime méritée.

On trouve chez le même Libraire le *Traité de la Pluie pulmonaire*, par M. Raulin.

TOILETTE & Laboratoire de Flore en deux Parties in-12, par M. Buchez, Docteur en Médecine. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, la première porte-cochère après le Collège d'Harcour.

Ce Volume est un traité sur les Plantes qui peuvent servir à l'ornement des Dames, & qui sont utiles dans la distillation.

FASTES Juifs Romains & François, ou Elémens d'Histoire du Collège Godran de Dijon, précédés d'un Abrégé de Géographie, deux très-gros Volumes in-8°. A Dijon, chez l'Auteur, Place Saint Fiacre, n°. 989, & L. N. Frantin, Imprimeur du Roi ; & se trouve à Paris, chez Théophile Barrois jeune, Libraire, quai des Augustins ; & Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

L'utilité de cet Ouvrage ne se renferme pas dans le Collège pour lequel il a été fait ; & l'on doit savoir gré à l'Auteur d'avoir communiqué au Public

un travail qui peut servir beaucoup à l'éducation.

Les Confessions d'une Courtisane devenue Philosophe. A Londres ; & se trouve à Paris, chez Couturier, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

L'Héroïne de ce Roman cherchant le bonheur parmi les faux plaisirs est punie par leur jouissance même. Elle revient à la vertu, & cette seconde partie de sa vie doit instruire aux bonnes mœurs, parce qu'on la voit recueillir le fruit de sa bonne conduite, comme on l'a vûe d'abord punie de ses désordres. Le fonds de ce Roman n'est pas neuf ; mais le but en est moral.

APERÇU d'un Citoyen sur la réunion des deux Marines en France, nouvelle Edition, augmentée d'une Réponse à la Lettre anonyme adressée à l'Auteur. A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez Grangé, Imprimeur - Libraire, rue de la Parcheminerie, & au Cabinet Littéraire, Pont Notre-Dame.

Nous avons rendu compte avec des éloges mérités de la première Edition de cet Ouvrage. Il reparoit sans aucun changement ; mais l'Auteur y a joint une Réponse à une Critique qu'on lui avoit adressée. Il prouve que dans la première Partie il étoit d'accord avec son Censeur, puisqu'ils ont voulu prouver tous deux l'impossibilité de réunir les deux Marines, & qu'il n'avoit cherché qu'à les rapprocher. Quant à la troisième Partie de son Ouvrage, il y discute les objections qui lui ont été faites, & nous invitons nos Lecteurs à lire sa défense, qui est aussi raisonnable que modérée.

EMILE & Sophie, ou les Epoux désunis, Mélodrame, par M*** De l'Imprimerie de N. H. Nyon, Imprimeur du Parlement. Prix, 18 sols, A

Paris, chez J. G. Méricot le jeune, Libraire, des Augustins.

Peut-être le sujet de cette petite Pièce demandoit-il trop de développemens pour être traité en Mélodrame; elle est très-agréablement imprimée.

Le Tribut du cœur à l'occasion de la Paix, Scène Lyrique sur des airs connus, présentée aux Comédiens Italiens ordinaires du Roi, par M. Payen. Prix, 12 sols; en France, & à Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

L'Auteur de cette petite Pièce, condamné par les Comédiens Italiens, en appelle au Public; nous ne conseillerons à personne d'acheter ce procès-là.

Les Numéros, troisième Édition, augmentée d'une quatrième Partie. A Amsterdam; & se trouve à Paris, rue & hôtel Serpente.

Nous avons annoncé cet Ouvrage avec des éloges que la vente de deux Éditions ont justifiés. Quoique la nouvelle Partie qui vient de paroître nous ait paru souvent inférieure aux précédentes, l'Ouvrage en total doit plaire aux Lecteurs qui aiment la morale sans rudesse, & la raison sans pédanterie.

L'EXISTENCE réfléchie, ou Coup-d'œil moral sur le prix de la vie, in-12. Prix, 2 livres 8 sols broché. De l'Imprimerie de la Société Typographique; & se trouve à Paris, chez Belin, Libraire, rue Saint Jacques, & Desenne, au Palais Royal.

Cet Ouvrage est le résultat des lectures d'une personne qui, par son sexe, n'auroit pas semblé destinée à lire & à retravailler un Livre aussi sombre que les Nuits d'Young. C'est pourtant ce Poète moraliste qui paroît ici resserré, élagué & sous des formes plus simples, plus naturelles, & par consé-

quent plus profitables. Le desir d'être utile peut seul avoir inspiré l'Auteur de cette sorte d'Abrégé; il a fait taire son amour-propre, & l'Ouvrage est rédigé avec assez de goût pour faire croire qu'il a écouté une véritable modestie; & non le sentiment de son impuissance.

CINQUIÈME Recueil d'Ariettes tirées des Opéras de MM. Dezède, Grétry, Martiny, Piccini, Sacchini, Salieri, &c. avec Accompagnement de Harpe, par M. Tissier, Maître de Chant & de Harpe, Œuvre XVIII. Prix, 9 livres. A Paris, chez l'Auteur, rue du Fauxbourg Saint Denis, la quatrième porte cochère à droite; chez Cousineau, Luthier, rue des Poulies, & Salomon, place de l'École.

TROIS Symphonies à grand Orchestre, par M. Davaux. Les Instrumens à vent ne sont obligés que dans la première Symphonie, Œuvre XI. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez M. Bailleux, Marchand de Musique, rue Saint Honoré, près celle de la Lingerie.

Les Ouvrages de M. Davaux n'ont pas besoin d'éloge pour que le Public soit prévenu en leur faveur. Cet Œuvre offre une particularité, c'est que le mouvement des morceaux y est déterminé par le Chronomètre annoncé par l'Auteur lui-même. Il est bien à désirer que cet Instrument, fait pour ajouter un nouveau degré de perfection à la Musique, soit enfin généralement adopté. Le plus sûr moyen d'y réussir est, comme le fait M. Davaux d'en associer les premiers essais à de bons Ouvrages.

JOURNAL d'Orgue à l'usage des Paroisses & des Communautés Religieuses, par M. Charpentier, Organiste de Notre-Dame, de Saint Paul & de Saint Victor. Numéro 1, contenant une Messe

en mi mineur. Prix, 4 liv. 4 sols port franc par la poste. L'Abonnement est de 24 livres pour tout le Royaume. A Paris, chez M. Leduc, au Magasin de Musique, rue Traversière-Saint-Honoré. — Le Numéro 2 contient six Fugues.

NUMÉRO 6 du *Journal de Clavecin*, par les meilleurs Maîtres. Prix, 3 livres séparément. A Paris, chez M. Leduc, même Adresse.

ERRATA. La Correspondance Rurale par M. de la Bretonnerie, annoncée dans le Numéro 28 du *Mercur de France* chez les Marchands de Nouveautés, se vend seulement chez Onfroy, Libraire, quai des Augustins, chez lequel se trouve aussi l'*Ecole du Jardin Fruitier*, du même Auteur, Ouvrage fait pour servir de suite à l'*Ecole du Jardin Potager* de M. de Combles.

Pour les Annonces des Titres de la Gravure, de la Musique & des Livres nouveaux, voyez les Couvertures.

T A B L E.

<i>A</i> Rosalie,	145	<i>Vers sur la Paix</i> ,	167
<i>Vers à Mme de Flaux</i> ,	147	<i>Miss Mac-Rea</i> , Roman His-	
<i>Charade, Enigme & Logographe</i> ,	149	torique,	172
<i>Théâtre Moral</i> ,	151	<i>Leçons Élémentaires de Ma-</i>	
<i>Précis Historique de la Mai-</i>		thématiques,	174
<i>son Impériale de Comètes</i> ,		<i>Variétés</i> ,	176
	164	<i>Annonces & Notices</i> ,	185

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 24 Juillet. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 23 Juillet 1784. GUIDI

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 31 JUILLET 1784.

PIÈCES FUGITIVES. EN VERS ET EN PROSE.

ROMANCE

Sur l'Air du Cantique de Joseph : *Permettez
qu'avec franchise je vous dise, &c. **

D'UNE aventure effrayante

Et touchante ,

Je vais faire le récit.

Puissent les pères & mères ,

Trop sévères ,

En faire un jour leur profit.

UNE jeune & belle fille

Dé famille,

* Le Cantique de Joseph est fort connu dans nos Provinces Méridionales; c'est le chef-d'œuvre de Laurent Durand , Prêtre du Diocèse de Toulon , Auteur d'un gros Volume de Cantiques.

N^o. 31, 31 Juillet 1784.

I

Brûloit pour son jeune amant;
Mais son inflexible père,
Homme austère,
Rompit cet engagement.

UN Couvent est votre affaire ;
Votre père
Vous l'ordonne absolument.
Voilà donc l'infortunée
Condamnée
A soupirer vainement.

LE nouveau nœud qui la lie
Pour la vie ,
N'adoucit point son tourment ;
Elle soupire sans cesse ,
Et ne cesse
De songer à son amant.

UN coffre est à notre porte :
Qu'on le porte
Chez moi , dit-elle , ma Sœur ;
Payez les porteurs , tourière ,
La prière
Me retient encore au cœur.

LA jeune Religieuse ,
Moins pieuse
Que pleine de son amour ,
Court , vole , se précipite ,

Et bien vite
Gagne son triste séjour.

ON avoit, soit par méprise
Ou sottise,
Posé le coffre debout,
Adorons, louons sans cesse
La sagesse
De celui qui règle tout.

SON amant est dans ce coffre,
Et ne s'offre
Que posé la tête en bas.
Cette posture gênante
Et souffrante
Avoit causé son trépas.

O MALHEUR que je déteste !
Sort funeste !
Mon fidèle amant n'est plus.
Voilà donc le fruit horrible
Et terrible
De mes desirs superflus.

TOI, pour qui je brûle encore,
Que j'adore,
Vois l'effet de ma douleur.
Cette fenêtre entr'ouverte
M'est offerte
Pour terminer mon malheur.

Et toi, dont la politique,
 Père inique,
 Nous a séparé tous deux;
 Père injuste, par ma chute,
 Reste en butte
 Aux remords les plus affreux.

A ces mots elle s'avance,
 Et s'élance
 La tête en bas dans la cour.
 Tel fut l'effet effroyable
 Et coupable
 D'un fol & cruel amour.

Cette aventure, aussi rare
 Que barbare,
 Remplit tout d'étonnement,
 Le père, dans sa fureur,
 Pleure, crie,
 Et se tue en blasphémant.

CHER Lecteur, Dieu nous regarde,
 N'ayons garde
 De rejeter son appui :
 Détestons toute pensée
 Insensée,
 Et n'ayons recours qu'à lui.
 (Par M. Valette, Maître de Mathématiques,
 à Montauban.)

IMPROMPTU au Commodore PAUL-JONES , assis au rang des Mijéens à la Séance publique du 14 Juillet.

OUI, Paul-Jone au Musée à les droits de Confrère.
Si le clairon de Mars éternise son nom,
On fait que quelquefois la lyre d'Apollon
Résonne sous sa main guerrière.

(Par M. de Saint-Ange.)

Explication de la Charade , de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Sentiment* ; celui de l'Énigme est *Fusil* ; celui du Logogryphe est *Montgolfier*, où l'on trouve *Fô*, *Troie*, *montre*, *mer*, *œil*, *orgie*, *forge*, *grelot*, *orteil*, *toge*, *mort*, *ligne*, *lion & tigre*, *Orient*, *miel*, *Flore*, *rime*, *girofle*, *lime*, *lingot*, *Mogol*, *mitre*, *Milton*, *frêt*, *noir*, *lote*, *linot*, *filet*, *orme*, *tome*, *Rome*, *If*, (château près du port de Marseille), *golfe*, *Loire*, *Nil*, *fol*, *melon & limon*, *froment & orge*.

CHARADE.

MON premier ne vaut rien, mon second est utile;
Et sans mon tout on voit rarement une ville.

I ii

É N I G M E.

ENFANS d'un père malheureux,
 Enfans de l'air, esprits de flamme,
 Notre sort est bien rigoureux,
 Puisque la douleur est notre âme.
 Médecins des cœurs amoureux,
 Nous présentons un faux dictame
 Contre le trait qui les entame
 Et contre ses coups dangereux.
 Inconsidérés interprètes
 Des passions les plus secrètes,
 Nous disons ce qu'il faut céler;
 Mais pour expier notre offense,
 Et pour nous apprendre à parler,
 Nous mourons à notre naissance.

*(Par une Société de Gens de Lettres de la
 plaine de S. André , près d'Évreux.)*

L O G O G R Y P H E.

JE suis quelquefois incommode,
 Sur-tout à la fleur de vos ans;
 Mais je suis le terme à la mode
 Qui flatte le plus les galans.
 Heureux qui peut s'entendre dire
 Qu'il est la terreur des maris;

Et que dans l'ardeur qu'il inspire ,
Du sexe qui pour lui soupire ,
Il est..... Eh quoi !..... ce que je suis.
Au Lecteur qui s'impatiente
J'offre dix pieds à combiner ;
Et pour l'aider à deviner ,
Je me partage , & lui présente
La prison de l'être crapulmé ;
Le chantre amoureux du village ;
L'endroit où la jeune Zulmé
À rêver se plaît davantage ;
Ce que le François ne craint pas
Lorsqu'à combattre il se hasarde ;
Une Nymphé fort babillarde ;
Ce qui fait savoir le trépas ;
Une monnoie ; une rivière ;
Ce que l'on voit dans mainte affaire ;
Un des quatre Écrivains sacrés
Par tout fidèle révéres ;
Ce qui , suivant un vieux proverbe ,
Chasse l'autre dans son chemin ;
Le nom d'un animal superbe ,
Que je n'exprime qu'en latin ;
Une voiture par fois lente
Dans laquelle, las de rimer ,
Je cours bien vite m'enfermer
Si j'ai satisfait votre attente.

(Par M. Noël P..... de Châlons-sur-Saone.)

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*LETTRES de Milady *** , sur l'influence que les Femmes pourroient avoir dans l'éducation des Hommes. Deux Parties in-12. Prix, 3 liv. broch. A Amsterdam, & se trouve à Paris , chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques.*

EST-IL bien vrai, comme le dit l'Auteur de cet Ouvrage, que la véritable éducation des hommes ne commence qu'au moment où ils entrent dans le monde ? N'est-il pas plus vrai de dire qu'à cette époque, l'éducation des hommes n'est susceptible que d'être perfectionnée ou réformée ; c'est-à-dire, qu'alors, ou leur éducation a été défectueuse, & l'on peut dans ce cas essayer de la réformer, ou elle a été bien dirigée, & l'on peut travailler à la perfectionner.

C'est à cette époque qu'on doit veiller à ce que les jeunes gens ne perdent point le fruit des leçons qu'ils ont reçues ; n'est-il pas trop tard pour commencer à leur en donner ? S'ils ont alors quelque science à acquérir, est-ce celle du cœur & de l'esprit ? Et n'est-ce pas plutôt celle du savoir vivre & des manières ? N'est-ce pas alors que l'étude des talens doit commencer ; ne doit-on pas être exercé au-

paravant dans celle des vertus ? Continuons de proposer des doutes sur le système de l'Auteur.

« Les enfans des Princes , dit-il , passent » de la main des femmes dans celles des » hommes; je voudrois que les particuliers » suivissent la route opposée. » Il croit qu'au moment où le jeune homme sort des mains de son Gouverneur, les femmes seules peuvent le diriger; & il exige que ce soient des femmes encore en état de plaire, sans doute, afin de faciliter son éducation par cet attrait établi par la Nature entre les deux sexes, qui doit rendre le maître plus indulgent & l'élève plus docile.

On ne doute point qu'une femme vertueuse ne puisse influencer beaucoup & heureusement sur le cœur d'un jeune homme; qu'elle ne puisse modifier son âme, lui en créer, pour ainsi dire, une nouvelle. Mais si cette femme est encore jeune, en état de plaire, n'est il pas dangereux de lui confier l'emploi de diriger les passions, lorsqu'elle peut encore en éprouver le délire ? N'étant pas encore maîtresse de son propre cœur, comment pourra t'elle maîtriser celui d'autrui ? Et si par son âge elle est à l'abri des passions, alors son sexe n'influera en rien sur l'éducation de son élève; sa Gouvernante alors ne sera plus que son Gouverneur; les vertus qu'elle voudra lui inspirer ne brilleront plus que de leurs propres attraits; elles n'emprunteront rien de l'organe qui les lui.

transmettra; & s'il reçoit une excellente éducation, ce ne sera point parce qu'il aura eu pour Gouverneur une femme, mais parce que la femme qui aura veillé sur son éducation, rassembloit toutes les qualités d'un sage Gouverneur. Nous ne croyons pas qu'un pareil Instituteur soit impossible à trouver; il aura même un avantage particulier, la douceur qui est naturelle à son sexe; mais ce n'est pas là ce que l'Auteur vouloit prouver.

Quand les doutes que nous venons de lui proposer seroient admis rigoureusement comme des objections victorieuses, cet Ouvrage n'en seroit pas moins une production utile & estimable, puisque son objet est de perfectionner l'éducation des femmes pour concourir à celle des hommes; or, ce but est très marqué, & développé dans les deux Volumes.

L'Auteur a adopté la forme épistolaire. C'est une Lady qui écrit à un jeune Militaire qu'elle a choisi pour son élève. C'est avec lui qu'elle discute & raisonne l'influence que les femmes pourroient avoir sur l'éducation de notre sexe. Elle entreprend de prouver que les femmes sont susceptibles d'une éducation plus solide; & l'on trouve dans ses principes peu de nouveauté, mais une raison sage, éclairée, & souvent même aimable & intéressante.

Lady prouve que c'est sur tout l'instruction qui manque aux femmes; & elle conseille de

les former dans l'étude des Belles Lettres & de la Philosophie morale; mais il ne faut pas lire pour lire, il faut méditer ses lectures; il ne faut pas parcourir rapidement Pope & la Bruyère, comme Cléveland ou Clarice, il faut craindre en un mot de mériter le reproche de Montaigne, quand il dit de ceux qui écoutent les sermons sans se les appliquer: *au lieu de les coucher sur ses nœurs, chacun les couche en sa mémoire.*

« L'instruction, dit l'Auteur, est nécessaire, même à celles qui veulent bien se
 » réduire au petit rôle de femmes simplement aimables. On les entend souvent se
 » plaindre d'avoir été trompées en amour
 » par les hommes dont elles avoient conçu
 » la meilleure opinion. Voici la consolation
 » que je leur offrirois: vous méritez le mal-
 » heur qui vous arrive; car si jamais vous
 » n'avez lû ni médité aucun traité sur la connaissance du cœur, si de votre vie vous
 » n'avez réfléchi sur les illusions que nous
 » font nos propres passions & celles des
 » autres, quelle auroit pu être votre règle
 » pour distinguer le séducteur perfide de
 » l'homme véritablement épris, ou pour
 » vous assurer que l'amour que vous lui
 » avez supposé n'est point une chimère de
 » votre vanité? Que de femmes ont été séduites, par elles-mêmes, & qui se plaignent de celui qui n'a fait que profiter!
 » d'un bonheur qu'il ne cherchoit pas! Nous
 » supposons souvent dans les autres nos

» propres passions, & voulons ensuite les
 » rendre responsables de nos erreurs de cal-
 » cul. Tous les bons Livres de Philosophie
 » morale, tous les hommes qui ont médité
 » sur l'abîme du cœur humain, vous attes-
 » tent que rien n'est plus difficile que d'en
 » pénétrer les replis, & jamais il n'a été le
 » sujet de votre attention. Cependant vos
 » méprises troublent à chaque instant votre
 » bonheur; elles exposent votre gloire, au
 » moins par des imprudences, si ce n'est par
 » des fautes réelles. Vous vous embarquez
 » hardiment, sans boussole, sur une mer
 » orageuse, & vous êtes tout étonnées d'y
 » faire naufrage! votre malheur s'accroît
 » encore par le peu de ressource que vous
 » trouvez en vous mêmes pour le réparer ou
 » pour le dépouiller de ce qu'une imagina-
 » tion sans frein y ajoute de chimérique.
 » Vous ne vous doutez donc pas que cette
 » galanterie, qui occupe une partie de votre
 » vie, ce jeu si frivole, & souvent si funeste
 » à votre repos, que les François décorent
 » du nom d'amour, n'est point sans règles
 » & sans combinaisons. Voyez quel désa-
 » vantage vous avez à le jouer avec un ad-
 » versaire qui en connoît les finesses! tous
 » vos coups sont jetés au hasard, & les siens
 » sont calculés, &c. »

C'est encore au défaut d'instruction que l'Auteur attribue plusieurs de leurs ridicules:

« A Dieu ne plaise, dit-il, que je veuille
 » leur enlever cette fleur de sentiment qui

» les rend si aimables : je voudrois seule-
 » ment, pour leur repos, pour leur bon-
 » heur, que cette excessive sensibilité ne
 » s'étendît pas, sans discernement, à toutes
 » sortes d'objets, & qu'elles ne fussent pas
 » aussi désespérées par la mort de leur moi-
 » neau, que par celle de leur mari. D'où
 » vient cette étrange confusion, si ce n'est
 » de ce qu'elles n'ont jamais su comparer
 » ces deux objets d'affection, de ce qu'elles
 » n'ont point essayé d'examiner le degré de
 » leur valeur réelle, & n'ont jamais ré-
 » fléchi à la nécessité de régler sur ce calcul
 » la somme d'attachement qu'elles doivent
 » à l'un & à l'autre ? Asservies sans réflexion
 » à cette espèce d'instinct qui nous fait ai-
 » mer tout être sur lequel nous exerçons un
 » empire despotique, souvent elles le pré-
 » fèrent à l'homme estimable avec lequel,
 » &c. »

Cette observation tient à la connoissance
 du cœur humain, ainsi que la réflexion sui-
 vante : « N'avons nous pas d'ailleurs, dans
 » le cœur un autre besoin aussi impérieux
 » que celui d'aimer ? C'est celui de com-
 » mander, d'avoir à diriger un être quel-
 » conque. Un enfant veut un moineau à ses
 » ordres ; un mendiant adopte un chien,
 » pour lui faire faire ses volontés, autant
 » que pour lui servir d'objet d'affection.
 » L'homme qui n'a rien à aimer, personne
 » à commander, peut-il supporter la soli-
 » tude où il se trouve ? Et sans doute, c'est-

» là une des raisons qui attachent le père
 » aux enfans ; il a besoin d'aimer & de
 » commander : heureux s'il s'aime assez lui-
 » même pour user de son empire avec les
 » attentions qui peuvent le rendre cher à
 » ceux sur lesquels il l'exerce ; c'est alors
 » qu'il reçoit la plus douce récompense des
 » peines que le mariage a pu lui causer,
 » &c. »

Ces citations peuvent donner une idée du
 style de cet Ouvrage. Quant à la méthode que
 l'Auteur a suivie , nous l'aurions désirée plus
 régulière & plus précise. L'Ouvrage pourroit
 être resserré, & gagneroit beaucoup à l'être. La
 forme épistolaire que l'Auteur a adoptée a ses
 avantages ; elle peut servir à développer
 un système, à éclaircir des principes : mais
 elle a ses dangers aussi ; elle expose au défaut
 de méthode & de précision.

Il a voulu couper l'uniformité des précep-
 tes par des digressions & des anecdotes. Mais
 ces anecdotes ont en général ou trop peu
 d'étendue ou trop peu d'intérêt , & elles ne
 servent qu'à interrompre & à embarrasser la
 marche de l'Auteur. Parmi les anecdotes, il
 y en a une considérable qui a de l'origina-
 lité, & qui est racontée fort gaîment. C'est
 l'histoire d'une pêche à l'étang de Genève.
 Lady, en procurant ce plaisir à son père &
 à sa compagnie , veut leur donner une fête
 qui devient grotesque , sans néanmoins man-
 quer d'intérêt. Ils sont obligés d'établir leur
 salle à manger dans la grange, d'où l'on avoit

délogé un âne & une chèvre. On sent le contraste du lieu de la scène & des personnages. Mais ne voilà t'il pas qu'en arrivant ils apprennent que la femme du Meûnier, leur hôre, vient d'accoucher; ce qui va procurer à la fête un nouvel incident. Le nombre des convives augmente; & au moment de se mettre à table, Lady s'apperçoit qu'elle a oublié de se pourvoir de sièges pour s'y placer. On ne trouve pour cela que des bancs de bois, des sacs de farine & des boîtes de paille, que le besoin & la gaité convertissent aux yeux de ces grandes Dames en fauteuils délicieux.

L'un des convives, (c'est un Médecin fort peu grave & nullement triste) sous prétexte de voir si tout va bien, disparaît un instant; & voilà qu'au son de quelques instrumens, arrive un mets couvert sous le nom d'un énorme brochet qu'on avoit pêché. On prie Milord, devant qui on l'a placé majestueusement, de vouloir bien le découvrir. Mais quelle est la surprise de la brillante assemblée, quand au lieu du poisson qu'on attendoit, on apperçoit le nouveau-né de la Meûnière, qui, frappé par l'air extérieur, se met à mêler ses cris à l'orchestre qui l'avoit accompagné. On sent que cet événement n'attriste point les convives assez disposés à la joie. Voici la fin de cette fête follement gaie, telle que l'Auteur la raconte lui-même.

“ Le jour baissoit, & nous n'attendions.

» plus personne à dîner, lorsque nous vîmes
 » entrer deux nouveaux convives. Or, de-
 » vinez, Monsieur le Comte, qui ce pou-
 » voit être; je vous le donne en dix... C'étoit
 » l'âne & la chèvre, qui, au jour tombant,
 » rentroient des champs dans leur gîte or-
 » dinaire. Le nègre voulut les effrayer avec
 » sa serviette; nous sentîmes tous que ce
 » seroit manquer aux droits de l'hospita-
 » lité que de chasser de chez eux ceux qui
 » vouloient bien nous y souffrir; qu'il fal-
 » loit au contraire se montrer très-recon-
 » noissans par beaucoup de politesses. En
 » conséquence, on s'empressa de leur offrir
 » du pain, & ils ne tardèrent pas à se fami-
 » liariser. C'étoit une chose à peindre, que
 » de voir la tête difforme de l'âne à côté de
 » la jolie Comtesse de.... qui lui passoit son
 » beau bras sur le col, tandis que de mon
 » côté je tenois la chèvre par la barbe, pour
 » lui faire manger des biscuits..... »

On voit que ce Livre de morale n'est pas
 toujours triste. Mais, encore une fois, les
 digressions que l'Auteur a voulu mêler à ses
 préceptes, ne servent bien souvent qu'à dis-
 traire l'attention du Lecteur. Il auroit dû en
 faire tout-à-fait un Roman, en mettant son
 système en action, ou, ce qui valoit mieux,
 réduire son Ouvrage à moitié, & en com-
 poser un traité, qu'on auroit rangé dans la
 classe de nos bons Ouvrages de morale. L'ob-
 jet en valoit la peine; & l'Auteur montre
 assez de talent pour faire croire qu'il auroit

réussi. En vain pour justifier la méthode qu'il a suivie, nous diroit-il que voulant être lu par les femmes, il avoit besoin d'égayer son Ouvrage. Ce n'est pas aux femmes qu'il faut s'adresser pour améliorer l'éducation des femmes; quand on veut innover dans quelque classe de la société, c'est à la société même qu'il faut persuader la nécessité d'y concourir.

Il y a pourtant un éloge à faire du plan même de cet Ouvrage; c'est que la Milady qui écrit, ou qui est supposée écrire, en prouvant combien les femmes, avec une meilleur éducation, pourroient être utiles à celle des hommes, parvient à réformer en effet celle du Comte, son correspondant & son élève. Cela donne à l'Ouvrage l'intérêt du Roman; & cet intérêt devient assez vif à la fin pour laisser quelques regrets au Lecteur, quand on voit que Milady n'épouse point son élève, qui le desire & le sollicite.

Au reste, l'Auteur n'a examiné & discuté que le besoin d'améliorer l'éducation des femmes, sans s'occuper du plan qu'il faudroit suivre pour cela; & il laisse à décider cette question: jusqu'à quel point on devroit leur laisser approfondir l'étude des Lettres & de la Philosophie.



V A R I É T É S.

LETTRE au Rédacteur du Mercure.

JE vis à la campagne, Monsieur, mais ce n'est pas pour oublier Paris; c'est au contraire pour mieux m'occuper de ce qui se passe de singulier ou d'intéressant dans cette Ville. Je me tiens à une certaine distance du tableau pour mieux l'observer & le connoître. Un Ouvrage nouveau est dans ma solitude presque aussitôt que chez les Marchands de Nouveautés; il n'y a pas un Journaliste qui ne me compte parmi les abonnés; je n'ai pas voulu en excepter même celui qui, chaque année, écrit à toute la France, par une Lettre circulaire, que *lui seul défend la cause abandonnée du bon goût & de la Religion*. Cette seule phrase peut amuser assez un Solitaire pour lui payer le prix de son abonnement.

En faveur de mon estime & de mon amour pour les Journaux, permettez, Monsieur, que je fasse imprimer dans le vôtre quelques réflexions sur deux Ouvrages qui m'ont occupé deux ou trois jours dans ma retraite. Ce sont les Dialogues de M. l'Abbé de Mably *sur la manière d'écrire l'Histoire*, & le *Supplément à la manière d'écrire l'Histoire*. Je n'ai pas oublié l'Extrait piquant que vous avez donné du premier; mes réflexions auront sur-tout pour objet le second.

Les Dialogues de M. l'Abbé de Mably *sur la manière d'écrire l'Histoire*, ont attiré de grands reproches à cet Ecrivain. Il a parlé de l'Abbé de Vertot avec admiration, de Voltaire avec mépris, de Hume & de M. Gibbon avec dédain, des Philosophes en général avec humeur & dénigrement. On a eu peine

à croire, malgré l'estime qu'on a pour son caractère, qu'il y eût beaucoup de sincérité dans toutes ces opinions exprimées souvent dans un style plein d'aigreur & de colère. Beaucoup de gens ont pensé qu'il vouloit punir son siècle, qui fait plus de cas de l'Introduction à l'Histoire de Charles-Quint, que des *observations sur l'Histoire de France*, qui lit rarement le *Traité du Droit public de l'Europe*, & très-souvent l'*Essai sur l'Histoire générale*.

Cette humeur, ces plaintes & ces petites vengeances littéraires n'ont pas paru dignes d'un homme qui a toujours écrit sur la morale, sur les loix & sur la destinée des Empires.

On eût voulu qu'un homme tel que M. l'Abbé de Mably, eût été affligé de ce que les Peuples de l'Europe ne réformoient pas leurs constitutions, & non de ce qu'ils ne lisoient pas ass. z ses Ouvrages.

Il paroïssoit donc nécessaire d'avoir une réfutation d'un Ouvrage dont presque tous les jugemens ont été dictés par l'humeur.

Le Supplément à la manière d'écrire l'Histoire est une critique violente. Est-elle juste & impartiale ? L'Auteur du Supplément paroît-il bien connoître les Anciens & les Modernes, qu'il juge autrement que M. l'Abbé de Mably ? Considère-t-il les devoirs & les talens de l'Historien sous des points de vûe plus vrais, plus utiles ?

J'examinerai, non pas tout son Livre, mais quelques unes de ses opinions.

L'Auteur dit d'abord, d'après Lucien, que le premier devoir de l'Historien est de n'embrasser aucun parti, de ne tenir à aucun corps ; & cela seroit incontestable quand Lucien ne l'auroit pas dit. Mais deux pages après on trouve ces paroles dans le Supplément : *La Grèce étoit divisée en Sectes philosophiques, la France l'est aussi ; j'ai étudié à l'Ecole de ces grands Hommes que l'Europe admire,*

Et que censure votre Instituteur. L'Auteur a pensé sans doute que les devoirs de l'Historien ne regardoient pas celui qui écrit sur l'Histoire. Il avoue franchement qu'il tient à un parti, à une secte. C'est un moyen de faire prôner la Brochure par ce parti ; mais ce n'est pas un moyen peut-être de s'attirer la confiance de ses Lecteurs : on n'en donne pas communément beaucoup à un *Señaire*.

Où sont donc en France ces Écoles, ces Sectes philosophiques ? Où se tiennent-elles ? J'ai entendu dire quelquefois qu'il y en avoit, mais c'est aux ennemis de la Philosophie : comment leur langage a-t-il passé dans la bouche de l'un de ses Élèves ? C'est faire une trop cruelle injure à la Philosophie.

Les Philosophes Grecs étoient divisés en Sectes, parce qu'ils vouloient deviner la Nature au lieu de l'observer. La Philosophie fondée sur l'observation a détruit heureusement les Sectes & les Écoles.

M. l'Abbé de Mably conseille à son élève d'essayer en quelque sorte son talent en épiant l'effet que produiront sur lui les différens Ouvrages de Saluste, de Tite-Live, de Plutarque ; le Critique juge ce conseil très-mauvais, & il trouveroit fort bon pourtant qu'un homme d'esprit qui voudroit faire un Roman, essayât son goût en lisant Gilblas ou Clarisse, J'ai peine à comprendre comment ce qui seroit si bon pour le Romancier, ne vaudroit rien pour l'Historien. C'est très-bien dans tous les genres de ne chercher le caractère de son talent que dans son âme ; mais les impressions que les grands Ecrivains font sur notre âme, nous la font mieux connoître à nous-mêmes.

M. l'Abbé de Mably exige sur-tout de l'Historien qu'il ait profondément étudié le cœur humain, que tous les secrets des passions lui soient connus, qu'il sache quel est le bonheur auquel l'homme doit aspirer ; qu'il ait découvert par ses

propres réflexions ou par la lecture des Philosophes, quelles sont les formes de société & de Gouvernement les plus propres à assurer à l'homme ce bonheur. Alors, dit M. l'Abbé de Mably, l'Historien rapportera tous les Gouvernemens & toutes les Loix à ce modèle parfait dont il s'est tracé l'image immuable en voyant combien ils s'en rapprochent ou s'en éloignent : il prononcera sans imprudence sur la sagesse & la destinée des Nations ; ses jugemens ne flotteront pas au gré des événemens de la fortune ou des opinions des Peuples ; il craindra des prospérités presque toujours funestes aux vertus, & bérira des revers qui feront mieux sentir le besoin des bonnes loix & des bonnes mœurs ; il verra tous les événemens de l'Histoire sortir comme de leur source, des institutions des passions & du caractère des Peuples ; L'avenir dans ses récits naîtra toujours du présent, la chaîne des événemens, toujours aperçue d'avance, sera plus facile à saisir, l'Histoire, toujours un peu confuse par les petits détails & la multitude de faits, prendra par-tout de l'unité & de la grandeur, tous les siècles serviront de témoignage aux vrais principes de la législation & de la morale, & l'esprit recevra sans effort les lumières les plus utiles, tandis que l'âme sera toujours émue par l'intérêt des tableaux & des événemens.

Ces vûes & ces principes me paroissent pleins de raison, & je les crois neufs ; je ne me souviens pas du moins de les avoir vûs dans rien de ce qu'on a écrit sur la poétique de l'Histoire.

Voulez vous savoir, Monsieur, ce que voit l'Auteur du Supplément dans un Historien dont le talent seroit dirigé par ces principes ? *Un Régent chargé de crier à ses Écoliers : soyez sages, & songez que tels & tels ont été fustigés pour avoir manqué aux devoirs de la classe.*

Mais ce n'est pas là une critique, c'est une parodie, & la parodie d'un Ouvrage n'en est pas le Supplément.

Que doit donc être l'Histoire, suivant le Censeur de M. l'Abbé de Mably ?

Le tableau de l'humanité. A merveille. Mais ce mot d'*humanité* a un sens bien étendu pour n'être pas très-vague. Donnons - lui plus de précision ; nous verrons que le *tableau de l'humanité* ne peut être autre chose que le tableau des Gouvernemens, des Loix, des passions & des événemens des Peuples. C'est donc dire la même chose, & seulement mettre un terme très-abstrait à la place d'un développement plein de détails lumineux & sensibles. Voilà une singulière manière de supplanter à un Ouvrage.

Mais l'Histoire est morale par elle-même ; sans doute elle l'est par elle-même ; mais ce que la morale a de plus utile & de plus grand, ne se laisse pas voir de lui-même à tout le monde. En lisant Suetone même, j'aimerois mieux être Caton qui se déchire les entrailles, que César triomphant ; mais cette morale particulière qui sort d'elle-même des faits, n'est pas celle qui fait de l'Histoire l'école des Peuples & des Législateurs. Les causes de la grandeur & de la décadence des Romains étoient dans leur Histoire. Montesquieu seul les y a vues. Il falloit pour cela rapprocher des faits séparés souvent par des siècles, lier les événemens qui sont dans l'Histoire aux causes qui sont dans le cœur humain : c'est-là l'ouvrage du génie qui médite, & la plupart des Lecteurs, ce me semble, ne sont pas humiliés qu'on veuille les dispenser de ce travail.

M. l'Abbé de Mably a imprimé que, sans une étude profonde du Droit naturel, l'Historien ne s'élevera point jusqu'à connoître les devoirs du Citoyen & du Magistrat.

Ces deux titres, lui dit son Censeur, ne sont pas

du *Droit naturel*, mais du *Droit civil*, & cette leçon est donnée à M. l'Abbé de Mably au nom de l'Ecole que l'Europe admire.

C'est dans le *Droit naturel* que Locke a cherché le fondement légitime de toutes les puissances; que Rousseau a trouvé les vrais principes du contrat social; que Beccaria a découvert les justes rapports des délits & des peines. Depuis que le *Droit civil* & le *Droit politique* ont été traités par ces grands Hommes, on fait qu'ils ne peuvent être que le *Droit naturel* écrit. Quand on parle des Loix, & qu'on veut absolument être d'une Ecole, il faudroit tâcher d'être de l'Ecole de Locke & de Beccaria.

Le Critique, dans la même page, fait une chicane plus inexcusable encore.

M. l'Abbé de Mably distingue deux politiques, l'une fondée sur la justice & la raison, l'autre sur les passions & l'artifice. Il a parlé comme tous les Philosophes, comme toute la terre. Son Critique rejette cette distinction, veut absolument qu'il n'y ait qu'une politique, celle qui veille au bonheur des hommes, &, toujours au nom de l'Ecole, donne au jeune Abbé de Mably une leçon sur l'art de définir les mots. Hélas! je voudrois bien aussi qu'il n'y eût qu'une politique; mais par malheur j'en ai trouvé deux en moi, suivant que je me suis laissé diriger par ma raison, ou égarer par mes passions; par malheur j'ai lu quelquefois les Philosophes, & quelquefois l'Histoire, & j'ai vu que dans le même temps où Platon débitoit à Athènes sa politique, qui n'étoit qu'une morale sublime, Philippe de Macédoine dans la Grèce, & Denys le Tyran à Syracuse, en exerçoient une autre qui n'étoit que l'art de tromper & d'opprimer les hommes. Henri VIII avoit une politique, Thomas Morus en avoit une autre, & les principes de l'Utopie ne sont pas les

mêmes que ceux qui firent monter ce vermineux Chancelier sur l'échafaud; les maximes de Fénelon sur l'art de gouverner les Empires, n'étoient pas ceux de Louvois; j'ai vû quelquefois le même Écrivain donner les préceptes de deux politiques dans deux différens Ouvrages. Machiavel conseille aux Princes de fonder leur pouvoir sur la dissimulation, le poison & le meurtre, & aux Républiques sur la sagesse, le respect des sermens, les bonnes mœurs & les vertus. C'est le même homme, & il a tantôt la politique de Catilina, & tantôt la politique de Caton. L'Auteur du *Supplément* affirme qu'il n'y en a qu'une, celle de rendre les hommes heureux & les malheurs de tous les siècles & de toute la terre attestent que les hommes n'ont presque jamais connu que celle qui les opprime. Les langues sont des témoins irrécusables de la façon de penser des Peuples; dans toutes les langues de l'Europe, la première idée que réveille le mot de *politique*, est celle de l'art comploté du mensonge & de la perfidie employé en faveur de l'ambition & de l'avarice.

C'étoit bien la peine de donner une leçon à M. l'Abbé de Mably pour contester une vérité si incontestable.

Le Critique de M. l'Abbé de Mably conseille d'autres études *préparatoires* à l'Historien. Cherchez, lui dit-il, comment tant de Nations ont passé de la vie sauvage à la vie nomade, & de la vie des Peuples pasteurs à celle des Peuples agricoles. Cette connoissance est bonne pour tout le monde; elle seroit nécessaire au Philosophe qui tracerait l'Histoire générale de la formation & des progrès de la Société civile, comme on assure que Ferguison l'a fait. Mais l'Historien des Peuples & des grands Hommes n'en a presque jamais besoin; quand l'Histoire commence, il y a déjà long-temps que la vie agricole est établie. Elle eût été inutile à-peu-près à

Thucydide

Thucydide pour écrire la guerre du Péloponèse, à Tite-Live pour l'Histoire de Rome. Tacite n'a eu occasion de s'en servir qu'un moment, dans le morceau sur les Germaines.

« Soyez calculateur ; l'École Angloise & des
 » Philosophes François nous ont convaincus qu'on
 » peut soumettre également au calcul & le système
 » astronomique de l'Univers, & le système politique
 » des États. »

Il y a bien peu de philosophie à vouloir soumettre au calcul les États mus par les passions & les opinions des hommes, comme les planètes assujéties aux mouvemens réguliers & uniformes de la matière. L'autorité de deux Ecoles n'est pas suffisante encore pour persuader une pareille ineptie. Vous saurez par le calcul combien de Nations Xerxès traînoit à sa suite, quelles étoient les richesses de son camp, combien les Grecs avoient peu d'argent & peu de troupes ; mais vous en rapporterez-vous à ce calcul pour mesurer les forces de l'Asie & de la Grèce ? ou soumettrez-vous également au calcul la folie de Xerxès, la lâcheté de ses esclaves, la passion des Grecs pour la liberté & pour la gloire ? Evaluerez-vous avec des chiffres le génie de Thémistocle & la vertu d'Aristide ? C'est assez pour l'honneur de cette Science d'avoir servi à découvrir les loix de l'univers physique, d'avoir été le principal instrument du génie de Newton, d'être indispensable à toutes les Sciences naturelles, d'avoir donné à l'esprit humain, dans tous les genres, le fil qui le conduit à la vérité : elle peut être utile aux États, mais n'en fera jamais la destinée. L'Historien n'en auroit peut-être jamais besoin s'il n'étoit forcé à s'en servir par les détails compliqués de l'administration ; c'est la multitude des impôts & les embarras de leur levée qui ont rendu le calcul si important pour les États

N^o. 31, 31 Juillet 1784. K

& pour leurs Historiens. Voulez-vous savoir ce qu'il faut en penser ? Je ne prendrai point mes autorités dans les Ecoles des Philosophes. J'ai le bonheur d'en trouver sur un Trône ; je citerai l'exemple d'un jeune Prince *, qui, forcé par les circonstances à se servir un instant de ces moyens. a déclaré qu'il ne les employe que pour se mettre en état de les proscrire à jamais, & fonder l'administration de son Empire sur des ressorts plus simples & plus durables.

Avec les quatre règles que savent nos Commis de boutique & nos Marchands forains, on feroit aisément tous les calculs qui sont dans Thucydide, Tite-Live & Tacite.

Mais ces grands noms n'en imposent guères plus au Censeur que le nom de M. l'Abbé de Mably. Modeste disciple des Philosophes, il juge les grands Hommes de l'antiquité avec une hauteur dont on peut être tenté de rire.

Il s'étonne d'abord qu'aucun Grec n'ait écrit l'Histoire d'Athènes, ni celle de Sparte, ni celle de Corinthe, ni celle de la Grèce tant qu'elle a été libre. Il n'y a pas là de quoi s'étonner ; les intérêts & les événemens de toutes ces Républiques étoient liés ensemble ; on ne pouvoit guères écrire l'Histoire d'une Ville sans écrire celle de toutes les autres ; les Historiens ont donc pris le parti d'écrire à-la-fois celle de toute la Grèce, en se bornant à certaines époques. Hérodote & Thucydide, ces deux Historiens dont le second commence à-peu-près où finit le premier, embrassent dans leurs Ouvrages les plus beaux temps des vertus, des talens & de la gloire de toute la Grèce. Là je trouve à-la-fois

* Louis XVI.

Athènes, Sparte & Corinthe, tout le continent de la Grèce, & cette multitude d'Isles semées dans les deux Archipels. Ce n'est que de nos jours que chaque Ville a eu la vanité d'avoir une Histoire particulière; il en a fallu une à Toulouse, à Amiens; Sparte & Athènes ont été plus modestes.

Pour celle de Sparte, ajoute le Critique, ou je me trompe fort, ou elle n'a jamais tenté aucun Écrivain de l'antiquité. Je consens qu'on n'aime pas le *brouet noir*, qu'on prononce que c'étoit un mauvais ragoût, même sans en avoir goûté en sortant de l'Eurotas*; je veux bien qu'un père rende frémisse à l'idée de voir son fils fouetté jusqu'au sang devant la statue de Diane; mais si quelque chose m'a jamais étonné, c'est d'entendre dire que la patrie de Callicratidas, de Léonidas & des Héros des Thermopyles ne méritoit pas un Historien. Quel que soit le genre de son talent, quel sujet plus digne de tout le génie d'un Écrivain? L'Historien a-t-il un peu de philosophie? Il peut désapprouver les institutions de Lycurgue, mais où trouvera-t-il un plus grand phénomène politique, un exemple plus encourageant de la puissance des loix & de l'éducation, que l'exemple d'un Peuple entier qui, pendant cinq ou six cent ans, ne sent, ne pense & n'agit que comme il a plu à un seul homme? L'Historien a-t-il de l'imagination, cherche-t-il des mœurs singulières & pittoresques? Quel sujet plus intéressant pour ses pinceaux que le tableau d'un Peuple où la vérité historique a tous les charmes du merveilleux, où rien ne ressemble à ce qui s'est vu ailleurs dans

* On sait qu'un Roi du Pont entendant vanter beaucoup le *brouet noir*, voulut en goûter, fit venir un Cuisinier de Sparte même, & trouva le ragoût fort mauvais. *Prince*, lui dit le Cuisinier, *pour le trouver bon il faudroit avoir traversé l'Eurotas à la nage.* Ce Cuisinier parloit comme Licurgue.

L'Univers; où l'on voit d'autres vertus & d'autres vices que ceux de l'humanité; d'où les prodiges des Arts sont bannis, mais où les hommes façonnés sans cesse par les loix, sont eux-mêmes de bien plus grands prodiges; où la vie sociale est un enchaînement continuél de spectacles une suite de fêtes austères tous ensemble & voluptueuses; dans lesquelles de jeunes Vierges dansent toutes nues aux yeux des jeunes gens, tandis que les vieillards aussi puissans, aussi saints que les loix, sont offerts aux regards de la patrie comme les statues des Dieux. Dans les Hommes illustres de Plutarque, est-il beaucoup de vies plus fécondes en événemens héroïques, en mots sublimes, en grands caractères que celles des cinq Spartiates qu'en y trouve, de Lycurgue, de Léandre, d'Agéfilas, d'Agis & de Cléomène? Je ne remarque point la petite contradiction de se plaindre de ce qu'aucun Historien Grec n'a écrit l'Histoire de Sparte, & d'assurer le moment d'après que cette Histoire ne pouvoit tenter aucun Ecrivain.

Il n'y a, dit-il, que les Orateurs d'Athènes qui, pour faire des Sermons aux Athéniens, aient beaucoup loué les Spartiates.

Il est fâcheux que cette assertion tranchante & cette connoissance si intime des intentions les plus secrètes des Orateur d'Athènes, soient démenties par tous les faits de l'antiquité. Platon & Xénophon n'étoient pas des Orateurs, c'étoient des Philosophes, disciples tous les deux du plus sage des hommes, de Socrate. Lorsque le premier voulut tracer le tableau idéal d'une République parfaite, il suivit pas à pas les institutions de Lacédémone, & l'imagination de Platon ne put aller au-delà de ce qu'avoit exécuté Lycurgue. Platon, qui devoit être un assez bon juge de goût, d'esprit & d'éloquence, admireroit l'éloquence, l'esprit & le goût des Spartiates. Xénophon, estimé de tous les siècles pour la

sageſſe de ſon eſprit autant que pour l'élégance de ſon talent; Xénophon né dans Athènes, devint citoyen de Sparte par ſon admiration pour les loix de cette Ville; & lorsque parmi tant de Philoſophes qui faiſoient leur roman de légiſlation, il voulut auſſi tranſmettre à la poſtérité un modèle d'inſtitutions ſociales, il n'en chercha point dans ſon génie, il ne fit que recueillir celles de Lycurgue. Les Lacédémoniens avoient pour leurs loix & pour eux-mêmes une haute eſtime qu'ils témoignoient à chaque inſtant par des mots piquans & énergiques. Sparte étoit louée à Sparte comme dans Athènes; en un mot, Orateurs, Poètes, Hiſtoriciens, Philoſophes, Rois & Peuples, tout chez les Anciens admiroit les Spartiates & leurs loix, & l'antiquité entière retentit encore de leurs éloges.

Pour l'Auteur de la Brochure, il ne voit en eux que des *Maines armés*.

Le premier qui a dit ce mot étoit certainement un homme d'eſprit; mais il y a dix ans qu'on le répète, & il y a dix ans qu'il n'y a plus d'eſprit à le répéter. Si d'après ce que je viens de dire de Sparte & de ſon Législateur, on voyoit en moi un de ces enthouſiaſtes de Lycurgue qui propoſent ſérieuſement les inſtitutions aux Peuples actuels de l'Europe, on comprendroit mal mes opinions. Mon cœur n'a jamais pu donner ſon aſſentiment à des loix qui détruiſoient l'homme preſque tout entier pour former le citoyen; qui étouffoient la piété filiale dans les enfans, & ce qu'on croiroit impoſſible, la tendreſſe maternelle dans le cœur des femmes; je n'aurois pas voulu vivre dans un pays où je n'aurois jamais connu le ſouvenir que je conſerve de l'auteur de mes jours; où je n'aurois vu la beauté que dépouillée de la pudeur, ſon plus doux charme & ſon plus grand empire; d'où l'amour étoit banni comme les tyrans, où le plaſir

n'étoit que le plaisir : d'ailleurs tout est changé dans le genre humain depuis tant de siècles , & celui qui est digne d'admirer le génie de Lycurgue , doit sentir que les Peuples doivent être menés par un autre génie.

L'Auteur du Supplément ne traite pas les Historiens anciens avec plus d'indulgence que l'Histoire de l'antiquité. Tite-Live lui paroît bien avoir quelque talent, mais il lui reproche *les omissions les plus graves*, & dresse sur la constitution de Rome une liste de questions auxquelles il prétend que cet Historien ne répond jamais. Ces questions, que l'Auteur a jugées sans doute très-profondes, sont au moins très-curieuses.

Demandez-lui comment deux Consuls peuvent gérer les affaires d'une aussi grande République ?

Quand on a lu Tite-Live, on ne s'avise point de lui faire une pareille demande, parce qu'on a vu dans Tite-Live même, & presque à chaque page, que les Consuls ne géroient pas toutes les affaires de la République. Le Corps entier du Sénat, qui étoit une espèce de Ministère perpétuel, les Ediles, les Préteurs, les Chevaliers, les Censeurs en géroient beaucoup plus encore que les Consuls.

Comment des Magistrats, amovibles & changés sous les ans avoient assez d'instruction & d'expérience pour traiter tout d'un coup d'aussi grandes affaires ?

Celui qui a lu Tite-Live ne peut pas lui faire cette question, parce qu'il y a vu presque à chaque ligne que les Consuls ne traitoient pas ces grandes affaires *tout d'un coup* ; que Sénateurs avant d'être Consuls, ils les avoient vu traiter ; qu'ils les avoient traitées eux mêmes dans le Sénat ; que portés successivement à toutes les charges avant d'être élevés au Consulat, ils avoient étudié les affaires de la République dans les fonctions d'Edile, de Pontife, de Préteur.

Comment la jalousie du Successeur détruisant souvent ce qu'avoit fait le Prédécesseur, Rome cependant réussit dans toutes ses entreprises comme si elle avoit été gouvernée par des Rois ?

Lorsqu'on a lû Tite-Live, on ne l'interroge pas de cette étrange manière, parce qu'on y voit à chaque instant que les Consuls n'étoient que les exécuteurs des desseins du Peuple & du Sénat, & que les desseins du Peuple & du Sénat, dont on a remarqué l'opiniâtreté & la permanence, ne changeoient pas tous les ans comme les Consuls.

Après avoir embarrassé, comme on voit, Tite-Live par ces savantes questions, l'Auteur de la Brochure passe à Tacite, qui ne satisfait pas non plus sa curiosité. Il lui demande donc pourquoi le Peuple s'affligea de la mort de Néron. Tacite répond parce que le Peuple étoit habitué aux jeux du cirque. *Ce n'est pas là une raison*, dit la Brochure, *qui fasse regretter un Maître féroce, un Prince sanguinaire, un fils parricide. Cette raison n'est pas digne de Tacite.*

Un Empereur qui prodiguoit les richesses de l'Empire dans les jeux du cirque, qui multiplioit singulièrement ces jeux, qui s'y donnoit lui-même en spectacle & servoit de sa personne aux plaisirs de la multitude, devoit être regretté par un Peuple assez avili pour n'exiger plus de ses Maîtres que du pain & les jeux du cirque (*panem & circenses.*) Qu'importoit à cette populace lâche & féroce, que Néron fût un fils parricide ? Néron étoit un bon cocher. Étrangère aux révolutions du Palais, que lui importoit que le sang des Princes, des Sénateurs & des Citoyens y coulât sans cesse, pourvu qu'il vît couler dans le cirque le sang des tigres, des léopards & des gladiateurs ? Cette raison est digne de Tacite ; car c'est le trait le plus profond par lequel on ait jamais peint l'avilissement d'un Peuple esclave.

L'Auteur qui veut louer Tacite, dit qu'il est moraliste, éloquent, & qu'il fait pâlir le Lecteur.

Pourquoi un honnête homme pâliroit-il en lisant les Annales? Pourquoi celui qui ne craint pas sa conscience craindroit-il Tacite? Je conçois que son nom seul devoit faire trembler *Borgia*, Louis XI & Ferdinand le Catholique; mais l'homme de bien qui vit dans des Sociétés, où il voit des loix foibles & des hommes tout puissans, se rassure & se console en lisant Tacite, comme en songeant à cette justice éternelle à laquelle les tyrans ne peuvent échapper.

Lorsqu'à la table des matières de cette Brochure, on lit de *Tacite*, on court vite aux pages indiquées; on s'attend à quelques unes au moins de cette foule d'observations de goût & de morale que ce nom seul doit faire naître. Qu'est-ce qu'on y trouve? Que Tacite étoit un Moraliste éloquent & profond, & qu'il a donné une mauvaise raison de l'amour du Peuple Romain pour Néron; pas autre chose. On m'assure que parmi les Juges de notre Littérature, il en est qui, dans les sujets les plus abondans, approuvent & louent cette espèce de brièveté: cela va vite, disent-ils; *cela est court*; il est vrai; mais il seroit encore plus court de ne rien dire du tout, & ce seroit à peu-près la même chose. Sans être ni Juge ni Prophète, on peut prédire peut-être que ces jugemens, qui annoncent des esprits usés & fatigués, annoncent aussi que nous n'aurons plus bientôt de talens féconds & créateurs.

Velleius Paterculus, on ne sait pourquoi, a trouvé grâce aux yeux du Censeur de Tacite & de Tit-Live; c'est peut-être parce que M. l'Abbé de Mably en parle avec assez de mépris. Quoi qu'il en soit, il entreprend de justifier, de pallier au moins la bassesse de cet Historien, qui a déshonoré son talent par des éloges prodigués à Séjan & à Tibère; & sa raison, c'est que Paterculus étoit un Soldat, & qu'un

Soldat devoit admirer Tibère, qui avoit fait la guerre avec succès contre les Germains. C'est bien pour le coup qu'il faut dire : *Ce n'est pas là une raison*. Il s'en faut bien que tous les Soldats aient eu la même admiration pour Tibère ; avant même que ce monstre ait commis aucun crime, les légions de la Pannonie se révoltent, & celles de la Germanie veulent donner l'Empire à Germanicus. Un Historien de ce mérite d'ailleurs pouvoit-il juger avec des préventions qui n'auroient été excusables que dans un obscur Légionnaire ? Paterculus n'est pas seulement un bel esprit, comme le prétend M. l'Abbé de Mably, il observe & peint les hommes en Philosophie. Il diffère beaucoup de ces Historiens, qui ne voient dans chaque caractère qu'une seule passion, une seule vertu ou un seul vice, parce que cela est plutôt vu & plutôt peint. Ce qui le distingue particulièrement, c'est l'art de démêler avec esprit, mais sans affectation, ces traits opposés, ces nuances indécises qui composent souvent les vrais portraits des hommes. J'en trouverois plusieurs exemples dans ce petit volume de Paterculus si tronqué, si mutilé par le temps ; je prie seulement les Amateurs de la Littérature ancienne de jeter les yeux sur le portrait de Pompée. On est d'abord tenté de croire que l'Historien abuse de son esprit pour trouver des traits fins & déliés ; après y avoir bien réfléchi, on voit que c'est le résultat le plus vrai & le plus profond de la vie entière de Pompée. Est ce donc un esprit de ce genre qui eût pu confondre de bonne foi les talens d'un Général d'Armée & les vertus d'un Souverain ? Séjan est loué par Velleius autant que Tibère, & je ne sache pas que la gloire d'aucun triomphe ait couvert les vices infâmes de Séjan. La vérité est que ce lâche Écrivain, qui périt avec Séjan, avoit vendu son esprit à la fortune de ce Ministre.

Je me suis arrêté sur cet objet, parce qu'il me paroît dangereux, en général, d'affoiblir l'autorité de l'Histoire, & qu'il faut sur-tout qu'elle flétrisse ceux qui ont voulu la rendre elle-même l'organe de la flatterie & du mensonge.

M. l'Abbé de Mably loue souvent les mœurs des premiers Romains. Ces éloges des vertus anciennes fatiguent le Censeur, qui admette apparemment la pureté des mœurs du siècle; & pour prouver que Rome a toujours été corrompue, il cite l'enlèvement de quelques filles publiques, qui fut la cause de l'élection du premier Dictateur; l'usure des Patriciens qui força le peuple à quitter Rome, & amena l'institution des Tribuns; l'Histoire de Virginie, qui délivra la République de la tyrannie des Décemvirs; celle de Papirius, qui produisit des changemens considérables dans le Code des Loix Civiles. L'Auteur n'a pas soupçonné que chez un peuple dont les mœurs sont corrompues, on laisse les vices & les crimes un peu plus tranquilles; par un malheur assez singulier, il n'a pas rencontré un fait qui n'ait produit une grande révolution. Quelqu'un a fort bien remarqué qu'il ne manquait à cette liste que l'Histoire de Lucrece, pour démontrer que le viol n'avoit rien qui indignât les Romains. *Remarquez tous ces faits*, ajoute cependant le Censeur de M. l'Abbé de Mably, & vous verrez s'il y a quelque vérité dans ces paroles de l'Abbé. « Après la destruction de Carthage, la République n'étant plus contenue par une Puissance rivale, ce ne fut pas peu à peu, mais précipitamment que les vices succédèrent aux vertus. » Son triomphe paroît si complet au Censeur, qu'il vous le chante, pour ainsi dire; & dans une discussion sur les bonnes mœurs, il s'écrit avec un vers de la Pucelle :

Puis, fiez-vous à Messieurs les Savans.

Je suis fâché de le troubler un peu dans la joie de sa victoire, en lui apprenant que des paroles ne sont ni de l'Abbé, ni de M. le Savant. Elles sont la traduction littérale du commencement du second Livre de ce Velleius Patereulus, dont lui-même a pris si généreusement la défense.

Puis, s'adresse à Messieurs les Savans.

Ce n'est pas le seul exemple où l'érudition du Censeur se trouve en défaut. Il dit, page 85 :

« L'Abbé de Mably s'empare beaucoup contre
 « le Père d'Orléans, qui, dans les révolutions d'An-
 « gléterre, ne l'entretient pas assez de la grande
 « Charte; & il ne blâme pas l'Abbé de Vertot,
 « qui, dans les révolutions Romaines, parle bien
 « moins encore de la Loi des douze Tables, cette
 « grande Charte des Romains, ce fondement de
 « toutes leurs Loix »

D'abord l'Abbé de Mably reproche formellement à l'Abbé de Vertot de n'avoir point du tout parlé des affaires & des Loix de la République Romaine; en second lieu, il n'y a rien de commun entre la grande Charte des Anglois, sur laquelle reposent leur liberté & leur constitution, & la Loi des Douze Tables, qui n'est pas une grande Charte, dont la publication faillit à être si funeste à la constitution & à la liberté Romaine, & qui n'est qu'un Recueil de Loix civiles, presque toutes bientôt abolies par les Édits des Prêteurs.

Les Modernes sont mieux appréciés que les Anciens dans ce Supplément, & l'Auteur paroît les connoître mieux, ce qui est en effet plus facile. Il défend avec avantage Voltaire, dont le génie a fait une révolution dans l'Histoire, comme sur le Théâtre, comme dans tous les genres: il loue avec connoissance M. Robertson, M. Gibbon, M. l'Abbé Reynal, M. de Buffon, qui, seul Historien de la Na-

ture, entre tous ces grands Historiens des Empires, l'observe avec la Philosophie des Modernes, & la décrit, la peint avec les couleurs des Anciens. Cependant lors même que M. l'Abbé de Mably a tort, l'envie de le contrarier en tout, fait que son Censeur a tort encore avec lui.

M. l'Abbé de Mably a reproché à Voltaire d'avoir transporté dans l'Histoire les plaisanteries de la Comédie & du Roman, d'avoir fait rire sur les maux de l'humanité.

Je n'examine point si le principe qui bannit le ridicule de l'Histoire est bon, ni si le reproche fait à Voltaire est fondé.

Mais l'Auteur du Supplément cite à ce sujet une Épigramme d'Aristophane sur les causes de la guerre du Péloponnèse; & en bonne logique, une épigramme d'Aristophane, qui étoit un farceur, ne prouve rien sur le style & le ton qui conviennent à un Historien.

Il cite encore l'exemple du Président de Thou, qui raconte que le jour même de la S. Barthélemy, les Femmes de la Cour sortirent du Louvre, & allèrent au travers des cadavres entassés dans les rues, visiter le corps du Baron de Pont, & examiner s'il étoit impuissant; mais le grave Président de Thou ne plaisante pas sur la curiosité de ces Dames. Les faits de cette nature, dans une Histoire qui conserve la gravité du genre, doivent faire horreur, & ne doivent pas faire rire. Tacite en raconte souvent de la même espèce; & on ne trouveroit pas, je crois, une seule plaisanterie dans Tacite.

Voltaire a tant de choses admirables, qu'on est sans excuse lorsqu'on emploie de petits sophismes pour défendre un si grand Homme.

Il est aussi beaucoup question dans le *Supplément*, de l'Histoire de Louis XI, par Montesquieu, qui fut jetée au feu par une méprise cruelle, & de

celle de Duclos, qu'on ne lit guères plus que si elle avoit été brûlée. L'Auteur paroit mettre ces deux Philosophes à peu-près au même rang; (deux des Philosophes qui ont le mieux servi l'humanité) s'il convient que Montesquieu étoit un penseur plus profond, pour rétablir la balance, il ajoute que Duclos avoit un caractère plus ferme; il ne témoigne que peu de regrets sur la perte de l'Ouvrage de Montesquieu, & trouve celui de Duclos *bien pensé & bien écrit. Erudimini, qui judicatis terram.* Voilà des jugemens qui auroient seuls exigé un *Supplément à la manière d'écrire l'Histoire*; car, à coup sûr, personne n'étoit en état d'y suppléer. On peut être surpris pourtant de voir assimiler les services que Montesquieu & Duclos ont rendus à l'humanité. Quant aux Ouvrages qu'ils ont écrits sur le même sujet, les Gens de Lettres regrettent l'Histoire de Louis XI, par Montesquieu, comme on regrette ces Livres de Tite-Live & de Tacite, perdus dans les ruines de l'antiquité; & je n'ai jamais vu personne qui en eût été consolé par cette Histoire de Duclos, qu'on nous assure aujourd'hui être *bien pensée & bien écrite*. J'ignore comment une Histoire, qui devoit faire naître naturellement tous les grands principes de la morale des États & du Citoyen, est *bien pensée* lorsqu'elle n'offre que des maximes triviales; & comment est-elle *bien écrite* lorsque, également dépourvue de couleur, de noblesse & d'harmonie, elle est d'un bout à l'autre dans ce style à courtes phrases, qui n'est pas proprement un style, & qui, convenable tout au plus aux anecdotes des foyers, doit par cela même dégrader toute la majesté de l'Histoire. C'est un tissu d'épigrammes; & un Historien ne punit pas les tyrans par des épigrammes, mais en dévoilant toute leur âme.

On ne reprochera pas de même à l'Auteur du *Supplément d'avoir beaucoup admiré l'Histoire de M.*

Gibbon, on peut lui reprocher pourtant d'avoir beaucoup exagéré cette admiration. Ce n'est pas que le mérite de l'Ouvrage soit diminué à mes yeux par le peu de succès qu'il a eu parmi nous, quoique traduit par M. de Sepr-Chênes avec beaucoup d'exactitude & d'élégance. Jamais la Philosophie n'a mieux rassemblé, peut-être les lumières que l'érudition peut donner sur les temps anciens, & ne les a disposées dans un ordre plus heureux & plus facile. Mais on devoit remarquer, pour être juste, que M. de Gibbon, qui s'est laissé séduire par la grandeur de l'Empire Romain, par le nombre de ses légions, par la magnificence de ses chemins & de ses Cités, a tracé un tableau faux de la félicité de cet Empire, qui écrasoit le monde, & ne le rendoit pas heureux. Que ce tableau même, il l'a pris dans Gravin, au Livre de *Imperio Romano*. Gravin étoit excusable, parce qu'il étoit égaré par une de ces grandes idées dont le génie sur-tout est si facilement le dupe; comme Leibnitz, il étoit occupé du projet d'un Empire unique, formé de la réunion de tous les Peuples de l'Europe, sous les mêmes Loix & la même Puissance Souveraine; & il cherchoit un exemple de cette Monarchie universelle dans ce qu'avoit été l'Empire Romain depuis Auguste. M. de Gibbon n'avoit point cette idée: il écrivoit une Histoire & ne faisoit point un système. On devoit lui reprocher encore l'esprit général de son Ouvrage, où se montre à chaque instant l'amour & l'estime des richesses, le goût des voluptés, & l'ignorance des vraies passions de l'homme; l'incredulité sur-tout pour les vertus Républicaines. J'énonce ici mon opinion sur cet Écrivain Anglois avec la franchise qu'autorisent les mœurs & les Loix de son pays; je parle dans le Mercure de France comme j'aurois le droit de parler dans le *Morning Post* ou le *Review Critic*. En parcourant l'Histoire du Bas-Empire de M. Gibbon, on pou-

voit deviner que si l'Auteur se montrait jamais dans les affaires publiques de la Grande-Bretagne, on le verroit, prêtant sa plume aux Ministres, combattant les droits des Américains à l'Indépendance, & faisant un crime à un jeune Monarque de l'appui généreux qu'il a prêté à des hommes libres qu'on vouloit asservir. C'est en effet le rôle que M. Gibbon a joué en Angleterre. Aussi je n'ai jamais pu lire son Livre sans être étonné qu'il fût écrit en Anglois. A chaque instant, à peu-près comme Marcel, j'étois tenté de m'adresser à M. Gibbon, & de lui dire : vous, un Anglois ! non, vous ne l'êtes point. Cette admiration pour un Empire de plus de deux cent millions d'hommes, où il n'y a pas un seul homme qui ait le droit de se dire libre ; cette philosophie effeminée, qui donne plus d'éloges au luxe & aux plaisirs qu'aux vertus ; ce style toujours élégant, & jamais énergique, annoncent tout au plus l'esclave d'un Electeur d'Hanovre.

L'Auteur du Supplément, comme vous voyez, Monsieur, n'a presque jamais raison contre M. l'Abbé de Mably, qui, pourtant, a très-souvent tort : cela est malheureux ; mais ce qui est inexcusable, c'est le ton qu'il a pris avec un Écrivain dont il devoit estimer les Ouvrages & respecter les principes, dont l'âge seul imposoit des égards & des ménagemens. C'est à chaque instant l'Abbé, M. l'Abbé ; on ne traiteroit pas autrement un petit Abbé qui, sortant du Séminaire ou du Collège, croiroit y avoir acquis le droit de régenter le monde. Si M. l'Abbé de Mably a traité avec autant de suffisance & de mépris M. de Gibbon, & même Voltaire, ce n'étoit pas une raison de l'imiter en le blâmant.

Des torts de ce genre ne peuvent être excusés par le mérite réel de plusieurs morceaux du *Supplément à la manière d'écrire l'Histoire* ; j'en ai indiqué quelques-uns comme la défense & l'éloge des Historiens

Modernes. Un morceau sur les systèmes opposés qu'ont fait naître les origines de notre Monarchie, & un autre sur le fanatisme, valent mieux encore; quoiqu'il ne soit pas vrai que le fanatisme ait fait autant de mal aux Peuples que les mauvaises mœurs & les mauvais Gouvernemens. On voit que l'Auteur aime l'étude, qu'il est capable de méditation, qu'il a réfléchi sur l'art d'écrire; & que le bien & le mal qu'on fait aux hommes, ne laissent pas son âme indifférente. Mais pour obtenir ce titre de Philosophe qui lui paroît si beau, il ne faut pas entrer dans une secte, parce que toute secte rétrécit les idées & étend les passions, ce qui n'est pas du tout philosophique; il ne faut pas se contenter des premières vues qui se présentent sur un sujet, mais en chercher de neuves, d'étendues & de profondes, au risque de fatiguer les esprits paresseux, & de paroître obscur à ceux qui ne comprennent rien de ce qui va un peu au-delà de leurs conceptions; il faut oser donner le loisir à son âme & à son talent, sans songer jamais aux jugemens de ces Hommes de Lettres qui ont eu quelque talent autrefois; mais qui, ayant passé l'âge où l'on peut ajouter à sa réputation, ne jettent que des yeux inquiets sur les réputations qui peuvent croître tous les jours, ne protègent que les Écrivains qui montrent peu d'ambition, & ne louent que les qualités avec lesquelles on leur reste inférieur. Il faut se créer son style comme ses idées, & ne pas croire que la perfection de l'art d'écrire consiste dans cette élégance commune qui fait le charme des esprits médiocres, & devenue si facile dans une langue cultivée depuis deux siècles par le génie & par le goût; on doit se garder sur-tout de penser que le plus grand mérite, le mérite le plus difficile, soit *d'aller vite & d'être rapide*; principe qui n'est vrai qu'en partie dans les Ouvrages même d'imagination, & qui a produit en Philosophie des Ouvrages qui sont pitres, quoiqu'ils

vantés quelquefois par des sectes. L'essentiel n'est pas qu'un Livre soit bientôt lû, mais qu'il soit lû avec intérêt. C'est un voyage dont le but est de trouver un grand nombre de beautés dans la route, & non pas d'arriver promptement au terme. Montesquieu, quoiqu'il soit précis & court, n'est jamais rapide; son expression vous arrête, pour ainsi dire, sur chaque phrase, pour vous laisser le temps d'en pénétrer les profondeurs; c'est lorsqu'il développe avec le plus d'étendue ses pensées & ses sentimens, que Rousseau répand le plus d'énergie & le plus de charme sur son éloquence; les derniers Ouvrages de M. Thomas ne sont pas courts, mais c'est la richesse de l'esprit & des connoissances, c'est la multitude des beautés qui en fait l'étendue. Quelle puérile prétention dans un Écrivain, que celle de parcourir rapidement une multitude de choses sans en approfondir aucune, de les passer, pour ainsi dire, au lieu de les traiter! Cet esprit léger & mobile, disoit un Écrivain qui a avant de charme que de profondeur: *Cet esprit qu'ils croient si aimable, est sans doute bien éloigné de la Nature, qui se plaît à se reposer sur les sujets qu'elle embellit, & trouve la variété dans la fécondité de ses lumières bien plus que dans la diversité de ses objets.*

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

A F. aux R., près la Fosse à Bazin.



ANNONCES ET NOTICES.

DISCOURS sur l'Homme Public, prononcé aux Etats de Languedoc en 1783, par M. l'Abbé Cayre de Mirabel. A Toulouse, chez D. Desclafan, Imprimeur.

Après avoir établi que le pouvoir vient de Dieu, l'Orateur divise son Discours en deux Parties : qualités de l'Homme Public, devoirs de l'Homme Public : ne rien ignorer de ce qui est relatif à ses fonctions, savoir se gouverner soi-même : être intègre, ferme, laborieux forme le sujet de la première Partie ; craindre Dieu, honorer le Roi, aimer ses frères, forme le sujet de la seconde. M. l'Abbé de Mirabel a mis de la simplicité dans son Discours : il a amené assez adroitement l'éloge des Membres des Etats devant qui il parloit, & il a rempli cette tâche que l'usage lui imposoit, en ne donnant à chacun de ces Membres que les éloges qu'il méritoit.

MORALE de Mahomet, ou Recueil des pures maximes du Coran, in-12. Prix, papier ordinaire, 2 liv. 8 sols, papier d'Annonay, 4 liv. On en a tiré quelques Exemplaires sur velin, dont le prix est de 96 livres, par M. Savary. A Constantinople ; & se trouve à Paris, chez Lamy, Libraire, quai des Augustins.

L'Auteur avertit qu'on ne trouvera dans cet Abrégé que des pensées propres à élever l'âme, & à rappeler à l'homme ses devoirs envers la Divinité, envers soi-même & envers les semblables. On ne peut qu'être de son avis en le lisant, & l'on doit lui

savoir gré d'avoir supprimé tout ce qui respire l'erreur ou peut inspirer l'intolérance. On désireroit que la morale que renferme son Livre fût pour nous un peu moins commune. Voici une des maximes dont la tournure est la plus saillante : « Ne marchez point
 « orgueilleusement sur la terre ; vous ne pouvez
 « ni la partager en deux, ni égaler la hauteur des
 « montagnes. »

Recueil amusant de Voyages en vers & en prose faits par différens Auteurs, auquel on a joint un-choix des Epîtres, Contes & Fables moraux qui ont rapport aux Voyages. Tomes III & IV. A Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinet.

Nous avons annoncé les deux premiers Volumes de ce charmant Recueil. Ces deux derniers méritent les mêmes éloges. On y trouve des *Réflexions de J. J. sur les Voyages* ; un *Voyage de Rutilius Numatien, Gaulois de naissance, traduit du latin par M. le Frère de Pompignan* ; la *Lettre de Stanislas, Roi de Pologne, sur son départ de Danzig* ; deux *Lettres de Ganganelli sur l'Italie*, & des *Réflexions sur la Vie religieuse* ; un *Extrait des Lettres sur la montagne, de J. J.* ; la *Relation du Voyage de Mme Godin par le Fleuve des Amazones* ; le *Voyage de Laponie, par Regnard* ; une *Lettre critique sur le Voyage de M. Smolett en France* ; des *Observations du Marquis de Pesai* ; la *nécessité des Voyages pour l'Homme public* ; un *Abrégé du Voyage de Brydonne* ; le *Précis Historique sur Menzikoff*, que M. de la Harpe a mis à la tête de sa Tragédie de ce nom ; un *Précis Historique sur Christophe Colomb*, par M. le Chevalier de Langeac ; la *Conversation du Père Canaye, par Saint Evremont*, & les *Voyages de Scarméntado, avec le Voyage au Ciel, par Voltaire*. Nommer tous ces morceaux, c'est nous dispenser d'en faire

l'éloge, & c'est avoir fait celui de l'Éditeur de ce Recueil, M. Courret de Villeneuve.

Les Flamands en belle humeur & la Faïseuse de Galette, deux Estampes faisant pendants, gravées en couleur par J. D. Morret, d'après an Frvacch. Prix, 1. liv. 16 sols les deux. A Paris, chez Morret, Graveur, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, maison de M. le Lièvre, n°. 18.

L'Auteur prépare une suite à ces deux Gravures.

Les premier, deuxième & troisième Volumes in-8°. de la nouvelle Histoire du Berry, par M. Pallet, Avocat en Parlement, de la Société Royale de Physique, d'Histoire Naturelle & des Arts d'Orléans, sont actuellement en vente au prix de 15 liv. brochés. A Paris, chez Monory, Libraire, rue de la Comédie Française; Legras, Libraire, quai de Conti, en face du Pont Neuf, & Lescapart, Libraire de MONSIEUR, Pont Notre-Dame; à Orléans, chez Courret de Villeneuve, Imprimeur du Roi; à Bourges, chez l'Auteur, & chez J. B. Prevost, Libraire, Place des Carmes, & chez tous les Libraires des Provinces.

NOUVELLES Considérations sur l'Usure & le Prêt à intérêt. A Bordeaux, chez Gntre, Libraire, rue Saint Pierre. De l'Imprimerie de Pierre Beaume, Imprimeur-Libraire, à Nîmes.

L'Auteur de cette Brochure propose fort modestement son opinion sur l'intérêt de l'argent qu'il justifie, avec des modifications.

RAPPORT fait à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon sur l'Expérience de l'Aréostat faite le 19 Janvier 1784, in 4°. A

Paris, chez Delalain le jeune, Libraire, rue Saint Jacques.

On a joint à ce Rapport une Dissertation faite par quelques Académiciens sur le *Fluide*, principe de l'ascension des Machines Aérostatiques développées par l'action du feu.

Essai sur le Traîtement des Dartres, par M. Bertrand de la Grotte, Docteur en Médecine & en Chirurgie de la Faculté de Montpellier, Correspondant de la Société Royale de Médecine de Paris, & de la Société Royale des Sciences de Montpellier, &c. in-12. Prix, 2 livres broché. A Paris, chez P. Fr. Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, & Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.

L'Auteur oppose sur-tout à cette maladie l'extrait de la douce-amère, dont il démontre l'efficacité par diverses observations.

RECHERCHES & Observations sur les Loix féodales, sur les anciennes conditions des habitants des Villes, & de leurs possessions & leurs droits, par M. Doyen, Avocat, in-8°. de 356 pages. Prix, 4 liv. broché, & 5 liv. relié.

Rien de si connu que l'expression de *féodalité*; rien de plus obscur que l'origine & l'histoire des loix féodales, & l'on doit savoir gré à l'Auteur des recherches qu'il a faites pour porter la lumière dans cette partie importante de notre Histoire.

Essai sur la Minéralogie des Monts Pyrénées, in-4°. A Paris, chez Didot jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

Cet Ouvrage est très-important par son objet, & très-estimable par la manière dont il est rédigé.

MÉMOIRES de M. de Berval, in-12. A Paris, chez Volland, Libraire, quai des Augustins.

Ce Roman ne présente ni événement ni caractère. Il n'est point de Particulier qui, en écrivant sa vie privée, n'eût à offrir un tableau plus intéressant. On annonce dans les premières pages des Personnages qui paroissent devoir jouer un rôle, & dont il n'est plus question ; & l'on en voit arriver à la fin de nouveaux, dont la présence ne produit rien. Style commun. L'Héroïne du Roman, Mlle de Serville, aimoit les animaux, parce qu'ils nous ressembloit, dit l'Auteur, quoique d'une manière imparfaite ; elle avoit adouci la férocité du chat, dont les égratignures même, ajoute l'Auteur, m'auroient fait plaisir.

PROJET sur l'établissement des Trottoirs pour la sûreté des rues de Paris & l'embellissement de la Ville. A Paris, quai de Gèvres.

Tout le monde a senti, il y a long-temps, le danger des carrosses & les inconvénients des rues étroites ; le desir d'y remédier a produit bien des Mémoires qui, jusqu'à présent, sont restés sans effet. L'Auteur de celui que nous annonçons a fait un travail dont on doit lui savoir gré ; il a entr'autres choses mesuré les rues actuelles qui sont susceptibles de recevoir des Trottoirs, & ce Mémoire ne peut que plaire aux Amateurs de l'ordre public.

Essai sur la Doctrine du Doute universel, lu dans une Assemblée particulière du Musée de Paris, par M. Brunel, Avocat du Roi au Bailliage & Siège Présidial d'Amiens. A Paris, chez Cailleau, Imprimeur-Libraire, rue Galande.

On pourroit composer de gros Volumes sur le Doute ; & après les avoir composés, lûs & discu-

tés, peut-être ne seroit-on pas plus d'accord. Ainsi il ne faut point s'attendre qu'un simple Essai donne là-dessus de grandes lumières ; aussi l'Auteur de celui que nous annonçons ne paroît mettre à son Ouvrage que la prétention qu'il mérite ; quelques fragmens (ce sont ses paroles) quelques pensées à demi développées, voilà ce qu'on présente au Lecteur. Après avoir parlé de Socrate, de Démocrite, de Pyrrhon, d'Arcésilas & de Carneade, l'Auteur vient aux Sceptiques modernes, & tente de laver du soupçon de scepticisme Montaigne & même Bayle.

NUMÉRO 5 du Journal de Violon, ou Recueil d'Airs nouveaux pour Violon, Alto, Flûte & Basse. Prix séparément, 2 liv. 8 sols. On souscrit à Paris, chez Baillon, Marchand de Musique, rue Neuve des Petits-Champs, au coin de celle de Richelieu, à la Muse lyrique.

SYMPHONIE concertante du Ballet de Mirza pour Violon, Flûte & Alto récitant, avec Violons, Alto, Basson, Basse, Haut-Bois & Cors ad libitum, par M. Gossec. Prix, 4 liv. 4 sols. A Paris, chez M. Bailleux, Marchand de Musique, rue Saint Honoré, près celle de la Lingerie.

On se rappelle que cette Symphonie est une de celles de l'Auteur qui a fait le plus de plaisir, & c'est beaucoup dire.

RECUEIL d'Airs Italiens des meilleurs Compositeurs, traduits, gravés en partition, avec les Parties séparées. Numéros 1 & 2. Prix, 4 livres 4 sols chacun, A Paris, chez Imbault, rue & vis-à-vis le Cloître Saint Honoré, maison du Chandelier, & chez Sieber, même rue, près celle d'Orléans, maison de l'Apothicaire, n^o. 92.

L'exécution typographique de ce Recueil est superbe, & c'est un mérite qu'on peut remarquer quand le choix d'ailleurs est aussi bien fait. Ces Numéros contiennent une Scène de Majo consacrée par tous les Virtuoses & une de M. Piccini, très-digne de sa réputation, & capable de faire celle d'un autre.

RECUEIL des Airs de l'Epreuve villageoise, avec Accompagnement de Harpe, par M. Cousineau fils, Œuvre Hk Prix. 6 livres. A Paris, chez MM. Cousineau père & fils, Luthiers de la Reine, rue des Poulies, & M. Salomon, Luthier, Place de l'Ecole.

Voyez, pour les Annonces des Livres, de la Musique & des Estampes, le Journal de la Librairie sur la Couverture.

T A B L E.

R OMANCE,	193	<i>l'influence que les Femmes</i>	
<i>Impromptu au Commodore</i>		<i>pourroient avoir dans l'édu-</i>	
<i>Paul-Jones,</i>	197	<i>cation des Hommes,</i>	200
Charade, Enigme & Logo		<i>Variétés,</i>	210
<i>gryphe,</i>		<i>ibid. Annonces & Notices,</i>	234
<i>Lettres de Milady *** , sur</i>			

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 31 Juillet. Je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris, le 30 Juillet 1784. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

C O N T E N A N T

Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours ; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose ; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux ; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts ; les Spectacles, les Causes célèbres ; les Académies de Paris & de Provinces ; la Notice des Édits, Arrêts ; les Avis particuliers, &c. &c.

S A M E D I 7 A O U T 1784.



A P A R I S ;
Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou ;
rue des Poitevins.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E

Du mois de Juillet 1784.

P		
PIÈCES FUGITIVES.		
<i>Vers à M. le Comte de Haga,</i>	3	<i>La Henriade de Voltaire,</i> 93
<i>Horace & Lydie, Ode,</i>	4	<i>Essai d'une Théorie sur la</i>
<i>Les Vieux Galuns du Siècle,</i>	6	<i>structure des Crystaux,</i> 66
<i>Chanson,</i>	6	<i>Correspondance Rurale,</i> 71
<i>Vers pour le Portrait de M.</i>		<i>Physique du Monde,</i> 74
<i>Mesmer,</i>	8	<i>Eloge du Docteur Sanchez,</i>
<i>Épître à M. le Duc de Ni-</i>		104
<i>vernois.</i>	49	<i>Les Voyages d'Amour,</i> 114
<i>Épître à M. Imbert,</i>	97	<i>Les Navires des Anciens,</i> 115
<i>Air de l'Épreuve Villageoise.</i>	100	<i>Examen Historique des Offices,</i>
<i>A Rosalie,</i>	145	<i>Droits, &c.</i> 120
<i>Vers à Mme de Flaux,</i>	147	<i>Théâtre Moral,</i> 151
<i>Romance,</i>	192	<i>Précis Historique de la Mai-</i>
<i>Impromptu au Commodore</i>		<i>son Imperiale de Comnène,</i>
<i>Paul Jones,</i>	197	164
<i>Charades, Enigmes & Logo-</i>		<i>Vers sur la Paix,</i> 167
<i>gyphes, 8, 54, 103, 149,</i>	197	<i>Miss Mac-Rea, Roman His-</i>
		<i>torique,</i> 172
		<i>Leçons Élémentaires de Ma-</i>
		<i>thématiques,</i> 174
		<i>Lettres de Milady *** , sur</i>
		<i>l'influence que les Femmes</i>
		<i>pourroient avoir dans l'édu-</i>
		<i>cation des Hommes,</i> 209
		S P E C T A C L E S
		<i>Comédie Française,</i> 131
		<i>Comédie Italienne,</i> 80, 133
		<i>Annonces & Notices,</i> 40 88,
		136, 185, 234
NOUVELLES LITTÉR.		
<i>Discours prononcés dans l'A-</i>		
<i>cadémie Française,</i>	10	
<i>La véritable Manière d'inf-</i>		
<i>uire les Sourds & Muets,</i>	23	
<i>L'Influence de Fermat sur son</i>		
<i>siècle,</i>	29	

A Paris, de l'Imprimerie de M. LAMBERT & F. J. BAUDOUIN, rue de la Harpe, près S. Côme.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 7 AOUT 1784.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*IMITATION du Sonnet de l'Abbé PARINI,
sur les Voyages de l'Empereur en Italie.*

SANS faste & sans orgueil, César régit le monde ;
Sur toutes les vertus son Empire se fonde :
Voyez-le avec ardeur cherchant la vérité,
Ou du haut de son trône enseignant l'équité,
Tantôt d'un fier voisin réprimer la vaillance ,
Des opprimés tantôt embrasser la défense ,
Et donnant le premier l'exemple du devoir ,
En rendant l'homme libre , affermir son pouvoir,
Sous ses coups redoublés , ici la fraude expire ;
Du pouvoir monachal il borne enfin l'empire ,
Et sur son trône antique établit la raison.
Tels Alcide , Thésée , Osiris & Jason ,
Qui , dans les cieux assis , reçoivent notre hommage ,

A ij

Sur la terre autrefois des Dieux offroient l'image :
De l'Univers, comme eux, & l'honneur & l'appui,
César nous les rappelle, ils revivent en lui.

(Par M. le Chevalier de Cubières.)

*ÉPITRE à M. DE MONVILLE,
Ancien Grand-Maître des Eaux & Forêts
de Normandie, Seigneur de Retz, près
S. Germain-en-Laye, créateur en cet
endroit du lieu charmant connu sous le
nom du Désert.*

Q U I trouve accès à ton Désert,
Est tenté de s'y faire Hermite :
Cent faux-fuyans, où l'on se perd,
Ont mis le bonheur à leur suite,
Dans ces détours, ces sinuosités,
Les végétaux, les arbres exotiques,
Ont des deux mondes habités
Réuni les parfums, les vertus balsamiques,
Sous tes lambris, s'il est par fois
Près des sophas, à l'aventure,
Tableaux charmans, jolis minois,
Ce sont chef-d'œuvres de peinture ;
L'âme en repose mieux en paix :
Le beau crystal d'une eau limpide,
Gazons verts & bocages frais
Y font aimer la Thébàïde.

DE FRANCE.

5

Les Arts s'y plaissent exilés ;
Grâce à ton goût , ton industrie ,
Les trouvant-là tous rassemblés ,
On se croit au Désert en pays de féerie ;
L'on n'a point assez des cinq sens
Pour suffire au plaisir de la tour enchantée ;
Sur la porte est l'Amour... Mais il semble en dedans
Prendre plus d'une forme & devenir Protée.

ENLACÉS en festons, mille grouppes de fleurs
Jusques sur les gradins, * en ce bel hermitage ,
Fixent bien moins les yeux qu'ils n'enchaînent les
cœurs.

Qui de la volupté ne chérit l'esclavage ?
Tous les oiseaux , vers ce séjour ,
Ont pris à la fois leur volée ;
Leur chant joyeux est une hymne à l'Amour :
Heureux qui le matin l'entend sous la feuillée !
Pour agrandir l'espace il faut le varier ;
L'ennui naquit , dit-on , de la monotonie.

* Depuis le bas de la tour enchantée , que l'on voit
au Désert , jusques au haut , sous la main d'appui de
l'escalier , sont très-artistement fixés plus de deux cent
pots de fleurs , (qui se renouvellent successivement sui-
vant les saisons) lesquels forment toujours l'effet le plus
délicieux.

L'intérieur de ce charmant local respire également par-
tout la volupté , & justifie le goût le plus exquis de la part
de M. de Monville.

A ii)

En tes bosquets à l'œuvre on connoît l'ouvrier;
Toujours un-nouveau site annonce ton génie.

A chaque pas on trouve le cachet
Du Dieu du Goût, qui dans ce lieu préside.
S'il ne l'eût, comme ami, révélé son secret,
Croiroit-on au Désert être aux jardins d'Armide ?
(*Envoyée au retour du Désert, par M. P. D. R.*)

LE SINGE ET LE RENARD, *Fable.*

LE Singe un jour dit au Renard :
Admirez-vous, mon frère, avec quel art
J'imité ce que je vois faire ?
Ami, c'est un talent que je n'estime guère,
Répondit celui-ci ; je ne puis admirer
Un pantalon qui n'a que de laides gtimaces.
Il faut, si tu veux plaire, imiter avec grâce,
Et ne point t'amuser à tout défigurer.
La preuve, selon moi, de ton peu de mérite,
C'est que personne ne t'imité.
Auteurs, qui n'avez pas le talent d'inventer,
Ayez au moins celui d'embellir vos modèles.
En est-ce trop ? Eh bien ! que vos crayons fidèles
Saisissent au moins l'art de les bien imiter.
(*Par M. Crignon, d'Orléans.*)



Explication de la Charade , de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Fauxbourg* ; celui de l'Énigme est *les Soupirs* ; celui du Logogryphe est *Coqueluche* , où l'on trouve *coque , coq , couche , choc , Écho , cloche , écu , Ouche , louche , Luc , clou , leo , côche*.

CHARADE.

Sur l'Air du Vaudeville de Figaro.

ALLEZ , vous dit la Sageffe ,
Mon premier toujours en main ;
De mon second le nom blesse
Les oreilles d'un Dandin :
Juge de comique espèce ,
Je vous dis avec succès :
Dieu vous garde des procès.

ÉNIGME.

SANS écouter j'entends tout dire ;
Ce que j'entends , je le redis :
Quelqu'un auprès de moi vient-il pleurer ou rire ?
Avec lui je pleure & je ris.

A iv

Mais ce qui doit paroître une étrange merveille,
C'est que je suis sans langue & sans oreille.

L O G O G R Y P H E.

JE suis un terme bas, avili, méprisé,
Qu'avec dérision chacun souvent prononce.
De quatre pieds, Lecteur, seulement composé,
A l'estime publique à jamais je renonce.
Mais si mon tout paroît à tes yeux méprisable,
En me coupant la queue, en revanche soudain,
Je te plais, je t'enchanter; & toujours délectable,
La source des plaisirs découle de mon sein.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

P E A N de Lecture pour une jeune Dame,
&c. &c. A Paris, chez Pault, Imprimeur-
Libraire, quai des Augustins, & chez les
Libraires qui vendent les Nouveautés.

DES Philosophes chagrins ont interdit
aux femmes toute espèce d'instruction. Des
philosophes plus justes les ont appelées dans
ce siècle au parrage des lumières. Elles doi-
vent en effet cultiver les talens qui leur prê-
tent des charmes nouveaux. Ne leur défen-
dons pas même des connoissances plus éle-

vées. Elles s'interdiront bientôt, sans les vains conseils des Moralistes, toutes les études qui nuiroient à leur première destination, qui est de plaire & d'aimer. Puisqu'elles sont associées à nos malheurs, n'est-il pas juste qu'elles le soient aussi aux consolations que donnent les Arts & les jouissances de l'esprit?

Plusieurs Écrivains modernes défendirent leurs droits, & quelques uns leur tracèrent des plans d'éducation. Rousseau rassembla toutes les vertus & tous les attraits dispersés dans leur sexe aimable, pour en parer le beau modèle qu'il leur offrit dans son admirable Sophie. Rousseau ne les flatta jamais, & cependant il fit naître leur enthousiasme. Eh! comment n'aimeroient-elles pas un Écrivain qui, même en leur adressant des vérités dures, les fait aimer davantage? Cet Orateur, qui recula les bornes de son Art, en donnant à l'Éloge de Marc-Aurèle tout l'intérêt d'un Drame attendrissant ou sublime; M. Thomas a répandu, dans un Essai sur les Femmes, ses idées, son esprit & son éloquence. Enfin M. de la Harpe, dont les talens supérieurs obtiennent de plus en plus le suffrage des juges équitables, célèbre dans ce moment la plus intéressante moitié du genre humain. C'est au goût sans doute à chanter la beauté.

L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons embrasse un plan moins étendu. Il ne veut que tracer aux femmes celui de leurs

A v.

lectures. C'est ainsi qu'il s'explique à la tête d'une Préface trop modeste.

« L'homme de bon sens lui même est
 » quelquefois forcé d'augmenter le deluge
 » des écrits inutiles. Il s'en afflige & cède à
 » la nécessité. Mais il seroit très peiné si l'on
 » pensoit qu'il attache quelque importance à
 » des feuilles tracées sans travail, & qui ne
 » contiennent rien de neuf. Celles ci n'au-
 » roient jamais été écrites si elles n'avoient
 » été demandées, &c. &c. »

Une Littérature étendue, un goût pur, des jugemens précis, un style élégant, & surtout le courage de louer, en plusieurs endroits, le mérite vivant, sont des qualités très-neuves aujourd'hui, & cet exemple ne peut être inutile. *Enseigner aux femmes à vieillir sans humeur & sans ennui, seroit le plus grand service qu'on pourroit leur rendre,* dit très-agréablement l'Auteur, & nous croyons qu'il y réussira, s'il peut écrire souvent pour elles. Laissons le donc parler lui-même.

« C'est par une étude un peu aride qu'elles
 » (les femmes) doivent commencer. Celle
 » de leur propre langue est absolument né-
 » cessaire..... Nos grammaires Françoises
 » sont obscures, difficiles, embarrassées :
 » la meilleure, parce qu'elle est la plus
 » courte & la plus claire, est celle de l'Abbé
 » de Condillac. On doit la préférer, si on
 » ne prend le parti beaucoup plus sage de
 » joindre l'étude d'une autre langue à celle

» de sa langue maternelle. Loin d'ajouter
 » aux difficultés, ce sera trouver un moyen
 » de les diminuer. Les phrases qu'on enten-
 » dra ne feront point illusion, & ne force-
 » ront point à croire qu'on saisit des règles
 » abstraites que souvent on ne conçoit qu'im-
 » parfaitement. D'ailleurs, l'attention sera
 » soutenue par la nécessité des efforts, pour
 » apprendre ce qu'on ne pourra se dissimuler
 » qu'on ignore ; & les progrès mieux mar-
 » qués animeront le desir d'en faire de nou-
 » veaux. On s'associe à l'Auteur qu'on pé-
 » nètre, & on lui trouve plus de mérite,
 » par la raison seule qu'on jouit de celui
 » d'avoir surmonté la difficulté de le com-
 » prendre. »

Le meilleur esprit a dicté ces observations. La dernière est pleine de justesse. L'Auteur conseille aux femmes de choisir l'Italien, à cause de sa mollesse & de sa douceur. D'autres raisons doivent les y engager. C'est dans cette langue qu'elles liront les deux Poèmes enchanteurs où elles sont le plus célébrées. Ils les transporteront à cette brillante époque de la chevalerie, qui fut celle de leur empire & de leur gloire. D'ailleurs, avec quel plaisir ne doivent elles pas étudier une langue où sont composés presque tous les chef-d'œuvres de la musique, cet Art charmant, qu'elles doivent tant aimer, puis-
 qu'il les rend plus belles & plus sensibles !

Continuons d'analyser le plan que leur offre un ami de leur bonheur ; pour les y

conduire sûrement , il les rappelle à leurs véritables devoirs.

« Les devoirs de l'homme envers Dieu,
 » envers lui-même , envers les autres hom-
 » mes , ne sauroient être trop médités. La
 » femme qui pense se livrera à ces impor-
 » tans objets. Mais contente d'avoir des
 » principes qui fixent son opinion , & la
 » soutiennent dans les orages des passions ,
 » elle ne se jettera point dans les labyrinthes
 » de la théologie. Un Dieu que toute la Na-
 » ture manifeste , que notre raison nous
 » prouve , que notre cœur nous commande
 » d'aimer , doit il être l'éternel sujet des dis-
 » cussions des Théologiens & des Philo-
 » sophes ? »

Fénelon sans doute ne parloit pas autrement des vérités éternelles aux femmes dont l'éducation l'occupa quelque temps.

« Plus une femme sera sensible , plus son
 » esprit sera grand , (c'est l'Auteur qui
 » parle) plus la Bible aura pour elle d'at-
 » traits. C'est dans ce Livre qu'on trouve
 » ce que la simplicité a de plus aimable &
 » de plus touchant , ce que la raison a de
 » plus sage , ce que le sentiment a de plus
 » onctueux , ce que l'éloquence a de plus
 » fort & de plus élevé , ce que la poésie a
 » de plus gracieux ou de plus sublime , &
 » qu'on voit rassemblé dans un seul corps
 » d'ouvrage , dont toutes les parties ont une
 » liaison intime , des beautés bien supérieures

» à celles que les plus puissans génies ont
 » semées dans les Écrits, que les hommes de
 » tous les temps ont le plus admirés. »

Les opinions énoncées dans les Lectures, sont celles d'un esprit très éclairé & très impartial. Quelques unes, mais en petit nombre, sont susceptibles de discussion. Voyons comme on y apprécie Pascal.

« Le grand athlète du Christianisme, celui
 » qu'on ne peut vaincre ni ébranler, c'est
 » Pascal. Il tient l'homme en sa puissance ;
 » tantôt il l'élève aux célestes régions, &
 » tantôt il le plonge dans l'abyme de sa
 » propre misère. On n'a de lui que quelques
 » pensées sur la Morale & la Religion ; &
 » ces pensées, qui n'étoient pour lui que
 » des matériaux imparfaits d'un très grand
 » Ouvrage, nous présentent les traces du
 » génie le plus vaste & le plus puissant ; si
 » elles ne renferment pas des vérités impor-
 » tantes, il n'y a point de vérités pour la
 » terre. »

On ne peut sentir & peindre plus vivement le génie de Pascal. Au reste, l'enthousiasme pour Pascal est bien excusable. Vauvenargues, un des meilleurs esprits de ce siècle, ne l'a pas moins loué dans un morceau plein de verve, mais quelquefois vague, &, ce me semble, insuffisant.

L'Auteur apprécie Massillon avec grâce, Bossuet avec force, Fléchier avec esprit, & paye un juste tribut d'éloges à l'Abbé Poule,

le dernier de nos grands Orateurs Chrétiens. On est surpris que M. Marmontel, qui vient d'enrichir la nouvelle Encyclopédie d'excellens articles de Littérature, n'en ait point parlé dans celui de la chaire.

Les Livres de morale succèdent aux Livres Religieux. Il faut se borner à un petit nombre, tels que les *Offices de Cicéron*, les *Caractères de la Bruyère*, la *Connoissance de l'Esprit Humain*, par *Vauvenargues*, *Ouvrage* (dit l'Auteur) *bien plus profond, bien plus philosophique que la satire de l'homme, mise en maximes par le Duc de la Rochefoucauld*. Cette courte liste se termine par Montagne, qui, dans un style vieilli, & que les partisans de la naïveté gauloise ont peut être un peu trop regretté, a laissé l'empreinte d'une imagination vive, abondante, originale, qui ne vieillira jamais, & qu'on ne peut trop admirer.

On doit voir avec plaisir que Vauvenargues obtient de jour en jour plus d'estime. Quand il parut, il fut à peine remarqué, & les éloges de Voltaire ne purent lui donner la célébrité qu'il méritoit. Ceux de l'Auteur du Plan de Lectures étoient dûs à la connoissance de l'esprit humain. Long temps il a partagé l'éclat que les talens de Vauvenargues ont répandu sur les Corps Militaires, dont il étoit membre, & il est digne d'y ajouter une nouvelle gloire. Puissent de tels exemples répandre de plus en plus parmi les

Officiers François, l'amour des Lettres & des lumières !

L'étude de l'Histoire suit l'étude de la Morale.

Il semble que les Poètes devroient être placés à la tête des Moralistes & des Historiens. Ils ont été en effet les premiers Historiens des peuples, & ils sont encore leurs premiers Moralistes. Mais l'Auteur n'a point voulu tout épuiser. Il suppose que nos grands Poètes sont assez connus pour qu'il se dispense de les indiquer.

La partie la plus importante de cette petite Brochure est, sans contredit, celle de l'Histoire. Les réflexions qui la précèdent sont d'un ton noble & convenable.

« L'Histoire, qui fait revivre tous les siècles, qui nous présente le spectacle successif des vicissitudes qui, si souvent, ont changé la face du monde, mérite bien d'occuper une partie des loisirs d'une femme qui veut s'instruire ; quelques jours lui suffiront pour planer sur les ruines des empires. Elle apprendra à connoître l'homme dans ce mélange de crimes & de vertus, dont le tableau lui sera souvent retracé. Si son cœur s'afflige en voyant de quels forfaits il est capable, il sera consolé en trouvant quelquefois des âmes sublimes & tendres, qui semblent n'avoir existé que pour la gloire & le bonheur de l'humanité ; elle verra que ce sont les femmes qui ont dirigé les mœurs dans tous

» les empires, & que c'est lorsqu'elles abandonnent la décence & la vertu, que les hommes se livrent aux plus coupables excès.

D'après cette dernière observation, si on jette les yeux sur quelques états modernes, on jugera que les femmes sont un peu coupables.

Les Histoires des différens Empires sont rapidement indiquées. Joseph, Rollin, Fleury, Hume, Robertson, &c. &c. sont appréciés avec leur vrai caractère. Partout on retrouve le juge équitable, le bon critique & le Philosophe Citoyen, qui rejette également toute espèce de fanatisme. Cette intéressante énumération finit par Bossuet & par Voltaire.

La lecture de l'Histoire amène celle des Romans, qui sont eux-mêmes l'histoire du cœur humain.

Avant de passer à cette dernière partie du Plan de Lectures, on peut observer qu'on n'y fait aucune mention d'Ouvrages de Méthaphysique & de Physique. L'Auteur dit dans sa Préface, que les premiers sont inutiles aux femmes, & je crois de plus qu'ils le sont aux hommes. Mais pourquoi ne permet-il pas aux femmes de prendre quelques notions d'Histoire Naturelle ? Elles serviroient à détruire plusieurs préjugés nuisibles à leur repos. L'éducation des hommes leur est confiée dans le premier âge. Il faut donc qu'une mère de famille ne soit pas totale-

mient étrangère aux connoissances nécessaires à son fils. Ne soyons pas plus sévères que notre grand Comique, qui, après avoir joué le pédantisme & les prétentions des Philaminte & des Balise, ajoute cependant :

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout.

Preuve incontestable qu'il ne vouloit pas la condamner à l'ignorance absolue, comme on l'a dit avec si peu de réflexion.

Nous arrivons enfin aux Romans, espèce d'Ouvrages qui plaît le plus en général à l'imagination sensible des femmes, & dans laquelle plusieurs ont excellé.

On s'attend bien que Télémaque, le premier des Romans, que ceux de le Sage, de l'Abbé Prévot, sont cités & caractérisés tour-à-tour. Voici des traits sur Duclos & sur Marivaux, dignes d'être remarqués.

« Duclos, souvent sec & toujours ingénieux; Marivaux, souvent froid à force d'esprit, mais toujours étonnant par sa singulière sagacité, ont porté quelques lueurs dans l'obscurité du cœur humain. Le dernier sur-tout en découvre les plus secrets sentimens, en pénètre les ressorts les plus cachés; ses Écrits sont les meilleurs tableaux de l'âme, quand elle n'est agitée que par des mouvemens & des intérêts communs. En le lisant, on est tour-à-la-fois forcé de le condamner & de l'applaudir; on le blâme sans pouvoir s'empêcher de lui sourire, & l'on ne quitte

» Mariane & le Payſan Parvenu qu'avec le
 » regret de n'avoir plus à lire. »

En parlant des Romans, on n'a pas oublié
 ceux des la Fayette, des Tencin, des Graſ-
 ſigny, de Madame Riccoboni, &c. &c.
 c'étoit entretenir les femmes de leur gloire.
 Écoutons l'Auteur lui même.

» Dans les ſujets, ſur-tout, qui demandent
 » de la fineſſe dans les penſées, de la dou-
 » ceur, de la délicateſſe & du naturel dans
 » l'exprefſion, & qui permettent cette heu-
 » reuſe & molle négligence, qui a tant de
 » charmes, les femmes ont des ſuccès aux-
 » quels les hommes voudroient en vain pré-
 » tendre. Madame de Sévigné, par de ſim-
 » ples Lettres de Société, eſt devenue un
 » modèle preſque inimitable; &, comme
 » La Fontaine, ſans y penſer, elle s'eſt ren-
 » due immortelle.

» Mais c'eſt à notre ſiècle qu'il étoit ré-
 » ſervé d'offrir dans une femme le plus éton-
 » nant exemple de la ſupériorité du talent.
 » Dans le premier rang de la Société, avec
 » tous les charmes de la figure, tous les
 » avantages que procurent les Arts enchan-
 » teurs, elle a daigné conſacrer aux enfans
 » les fruits du génie le plus fécond, le plus
 » aimable & le plus heureux; &, croyant
 » peut être travailler pour eux ſeule ment,
 » elle a inſtruit, fait les délices de tous les
 » âges, & le défefpoir de l'envie..... »

Vient enfuite un éloge fort bien fait des
 Lettres ſur l'Éducation.

Nous ne pouvions mieux terminer cet Ouvrage, destiné aux femmes, qu'en rendant hommage à un talent qui les a si fort honorées.

Au reste, l'Édition du Plan de Lectures fait honneur aux presses de M. Prault. M. Didot donne une émulation louable à ses Confrères. Ceux qui ont imprimé dernièrement l'Épictète Grec, & la table de l'Aigle & du Hibou, sont les plus dignes d'être ses rivaux.

LE Décaméron Anglois, ou Recueil des plus jolis Contes, traduits de l'Anglois par Miss Mary Wouters. 3^e, 4^e & 5^e Parties. A Londres, & se trouve à Paris, chez la Veuve Ballard & fils, Impr.-Libraires, rue des Mathurins; la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques; Mérigot l'aîné, Libraire, vis à vis l'Opéra, & Renault, Libraire, rue S. Jacques, 1784.

On trouvera une certaine variété dans les Contes que nous annonçons; quelques-uns sont touchans, d'autres critiques. Parmi les allégories qui y sont mêlées, on remarquera sans peine l'apothéose de Mlle St-Huberti; nous aurions désiré que l'Auteur eût un peu plus soigné son style, & qu'il eût évité surtout un très grand nombre de fautes qui font soupçonner qu'il a peu d'usage de la langue Françoisse, ces fautes étant jointes, sur-tout, à beaucoup d'autres d'impression.

rendent la lecture de cet Ouvrage pénible. Nous en citerons un exemple , page 142, dans le Conte d'*Aurélié Saunders* : " L'érat " où je suis est suite de mes désordres ; mais " je mourrai tranquille si les remords ne " vinssent troubler mes derniers momens. " Dans la page suivante on trouve encore mourrai pour mourrois ; c'est presque partout des terminaisons de futur pour celles de l'imparfait ; les régimes ne sont presque jamais observés. Même Conte , page 148 : " Le frère de la Demoiselle eut le temps de " l'arracher de son vil ravisseur. "

Un Conte entier est consacré à l'éloge de MM. Montgolfier , Charles & Robert. En général , quoiqu'il y ait à reprendre dans ce Recueil , il y a aussi des détails intéressans.

Il faut encore rendre justice à la décence qui règne dans ces Contes ; ils ne semblent écrits que pour faire aimer la vertu ; la personne la plus austère peut les lire sans crainte & avec plaisir.

CAPRICES Poétiques, par M. Daillant de la Touche. in-16. A Londres, & se trouve à Paris, chez Clousier, Imprimeur Libr., rue de Sorbonne; Guillot, rue S. Jacques, & chez tous les Marchands de Nouveautés.

Il a paru l'année dernière du même Auteur , un Recueil de Contes, dont on a fait dans ce Journal un éloge mérité. De jolis Contes sont un préjugé favorable pour des

Poésies fugitives; mais ce préjugé ne peut pas être érigé en preuve. Dans des Contes, la négligence du style est quelquefois un des principaux agiémens; les Pièces fugitives exigent une versification plus correcte; ainsi, sans prétendre comparer ces deux genres, on pourroit exceller dans l'un sans réussir dans l'autre. M. de la Touche nous paroît propre à réussir dans tous les deux. Son style a du naturel & de la grâce, & un tour heureux.

La plupart des Pièces renfermées dans ce volume sont composées de très peu de vers, comme ce sixain, qui est intitulé: *La bonne foi*, & qui remplit bien son titre :

On demandoit à Lyfimon

Quelles gens voyoit Émilie.

» Je n'en fais rien, dit-il. Brouillé pour tout de bon,

» Je m'informe peu de sa vie.

» Mais la Belle voyoit mauvaise compagnie

Quand je fréquentois sa maison.

Cette ingénuité est piquante, & heureusement exprimée. On ne sera pas fâché de connoître le ton de l'Auteur dans un Pièce de plus d'étendue. Voici une partie de celle qui a pour titre : *La Promenade*.

De la montagne sourcilleuse,

Mon fils, descendons à pas lents;

C'est regarder assez long-temps

Cette ville tumultueuse

Que nous avons quittée au retour des Zéphyr.

D'une vie obscure & champêtre,

Puissiez-vous aimer les plaisirs !

C'est aux champs qu'on apprend à régler ses desirs,

A méditer , à se connoître.

La Nature est un livre ouvert à tous les yeux.

Examinez ce vailon solitaire ;

Quelles leçons ! quels conseils précieux !

Ce doux ruisseau , dont l'onde claire ,

A travers les gazons fuit par mille détours ,

De notre vie est une image ;

Comme lui passeront nos jours.

Vous ne le croyez point, ô jeunesse volage !

Mais j'eus vingt ans aussi , mon fils ;

Voyez mes cheveux blancs , mes pas appesantis,

Et plutôt que moi , soyez sage.....

L'eau tombant goutte à goutte a percé ce rocher ;

Car tout cède à la patience.

Travaillez : de votre constance ,

Dans les mêmes sentiers si vous voulez marcher ,

Vous trouverez la récompense.....

On peut relever ce roseau

Qu'ont insulté les enfans d'Orithie :

Mais ils ont arraché ce vigoureux ormeau ;

Sa racine est coupée & sa tête flétrie.

Aimez toujours la médiocrité,

C'est du bonheur la compagne fidelle :

Le vrai sage trouve près d'elle

La joie & la sécurité.

Ce Berger est constant ; du son de sa musette

Il fait retentir les coteaux :

Quels sont ses biens ? Une houlette,

Un chien , peut-être deux agneaux.

Ne croyez pas que le bonheur s'achette.

Voyez ce rossignol ; il chante tout le jour ,

Tandis que sa moitié chérie

Couve ses œufs & procure la vie

Aux tendres fruits de son amour ;

Pour la défennuyer , il fredonne , il varie

Les accens de sa douce voix ;

Ainsi , mon fils , de l'hyménée

Quand vous aurez subi les loix ,

Pour être heureux , gardez la foi donnée ;

Soyez fidèle , aimable , &c.

Nous aurions beaucoup de petits Contes, d'Épigrammes à citer ; mais il y en a un certain nombre dont la gaîté outrepassé un peu celle qui nous est permise. Un Poëte doit écrire selon le genre qu'il traite ; mais tous les genres ne vont pas au ton de plusieurs Ouvrages Periodiques ; enfin il est permis d'écrire , & même décemment , ce qu'il n'est pas toujours permis à un Journaliste de citer.

Les Épigrammes sont en assez grand nombre dans ce petit Recueil ; mais nous devons ajouter que la malignité qui y règne se mêle à une simplicité aimable , qui annonce en-

core plus-d'aménité dans les mœurs que de malice dans l'esprit ; & c'est ce qui attache une espèce de charme à la lecture de ces Poésies.

V A R I É T É S.

F I N des Sermons de l'Abbé Poule , comparés à ceux de Bourdaloue & de Massillon.

AP R È S ce long examen des grands Maîtres dans l'éloquence de la Chaire , me permettra-t-on de m'arrêter encore quelques momens sur les principes qui peuvent rendre à cette éloquence quelques-uns de ses bons effets & lui conserver toute sa gloire.

Deux causes paroissent avancer incessamment la décadence , l'épuisement des sujets & les progrès de l'incrédulité.

Dans presque toutes les carrières , on se plaint de l'épuisement des sujets. Voyons ce qu'il y a de vrai & de faux dans cette idée ; & sur-tout en mesurant les maux , cherchons les ressources.

Les Sciences & les Arts ont pour objets la nature , la société & l'homme ; les Sciences , pour les approfondir ; les Arts , pour les peindre.

La nature est immense , & jamais l'intelligence de l'homme ne suffira pour l'embrasser.

La société & l'homme , quoique des objets moins vastes , offriront toujours de nouvelles découvertes. D'ailleurs , ils se modifient sans cesse ; & en se reproduisant sous d'autres formes , ils présentent de nouveaux rapports à comparer.

Les Sciences n'ont donc pas de bornes dans leurs recherches.

N

Il n'en est pas de même des Arts; destinés à peindre & à embellir les objets que les Sciences méditent, la mesure des choses qu'ils peuvent saisir & des effets qu'ils doivent produire est bien moins étendue.

Comme c'est pour l'homme & sur l'homme que les Arts travaillent, c'est lui sur-tout qu'ils doivent connoître & représenter. Or, les principales notions sur l'homme, les sentimens prédominans de son cœur, les traits les plus frappans de ses mœurs peuvent être bientôt enlevés par une succession un peu nombreuse d'hommes de génie.

Ce ne sont pas seulement les idées & les sentimens qui s'épuisent dans les Arts, ce sont encore davantage les formes & les moyens.

Les impressions des Arts ne tiennent pas seulement aux choses qu'ils présentent, mais encore à la manière dont ils les embellissent; il faut à la poésie des situations, des caractères, des images; à l'éloquence, une marche de discours, des attitudes, des mouvemens, & voilà ce qui ne peut beaucoup se multiplier; il faut nécessairement à cet égard tomber dans des ressemblances ou des bizarreries.

A ces causes générales se joignent des raisons particulières, pour que les ressources diminuent dans l'éloquence de la chaire à proportion que les chefs-d'œuvres augmentent. L'ordre civil varie de siècle en siècle, de pays en pays; il offre sans cesse de nouveaux objets à méditer, à comparer ou à combiner. La morale religieuse est plus bornée, par la raison qu'elle a plus de simplicité & de précision. Elle a sur-tout l'heureux avantage d'être invariable. Donnée par Dieu même, elle est telle aujourd'hui qu'elle fut dans les premiers temps. Lorsque des hommes d'une grande instruction, d'un beau génie l'ont déjà traitée, que peuvent-ils laisser à leurs successeurs? D'un autre côté, dévouée à la Divinité, parlant

dans ses Temples, en son nom & sous ses regards, l'éloquence chrétienne ne peut pas employer, dans la gravité & la pureté qui doivent la caractériser, plusieurs motifs qu'elle réprouve, plusieurs passions qu'elle voudrait anéantir, & qui sont de puissans moyens pour l'éloquence profane.

Gardons-nous cependant de désespérer des Arts & des talens.

D'abord il n'en est point où l'on puisse dire qu'on soit arrivé à leurs dernières limites.

Ensuite il est de la nature des choses que les Arts & les talens trouvent sans cesse à inventer, ou du moins à perfectionner. Ils acquièrent tout ce que l'accroissement des Sciences & les révolutions journalières leur découvrent; & les plus petits changemens dans la position des choses ou des hommes appellent à d'autres vûes, préparent d'autres tableaux.

Remarquons encore que les objets qui appartiennent à l'âme, ont sur elle une puissance éternelle. Vous pouvez toujours compter sur ses émotions, pourvu qu'en reproduisant les mêmes objets, vous leur donniez l'empreinte particulière de votre imagination.

N'est-il pas d'ailleurs plusieurs moyens inspirés par la raison & justifiés par l'expérience, de varier les travaux des Arts, sans les dénaturer?

Il suffit souvent de mêler plusieurs genres d'idées pour les fortifier, d'appliquer une science à une autre pour la renouveler & l'agrandir. Si toutes les passions principales ont été peintes, tous leurs mouvemens ont ils été saisis? Combien elles sont étendues, mobiles, fécondes! A côté des grands traits, il y a des nuances délicates; à côté des grandes pensées, il y a des aperçus fins. Lorsque l'homme universel est connu, il reste à représenter l'homme de chaque gouvernement, de chaque siècle, de

chaque état de société, l'homme de toutes ces situations qu'amène la variation des événemens.

Je sais que ces recherches si sines ont des inconvéniens, des dangers; aussi ne doivent-elles jamais remplacer les grandes vûes, les grands effets; mais elles peuvent s'y mêler heureusement, & souvent les suppléer.

Que pouvons-nous conclure de ceci? Que les Arts, en tempérant l'audace par la sagesse, doivent sans cesse amener de nouveaux objets dans leur ancien domaine; & que pour se soutenir à la même élévation, ils demandent, avec un talent égal, une plus grande étendue, une plus grande variété d'idées & de connoissances.

Les formes des Arts, auxquelles sont attachés plusieurs des effets du talent, offrent tout-à la fois un plus grand épuisement & moins de ressources. Cependant chaque objet nouvellement apperçu ou autrement modifié indique, inspire naturellement à l'Écrivain, à l'Artiste qui le saisit tout entier, qui s'en pénètre vivement, une manière particulière de le produire & de le développer. Cherchez donc de nouvelles idées, portez votre esprit dans de nouveaux rapports, exercez votre âme par de nouvelles impressions; chacune de vos pensées originales se revêtira d'une expression qui lui sera propre. Mais j'avoue que ces formes nouvelles risquent d'être à-la fois moins saillantes & moins heureuses, & que ce qui devient de plus en plus difficile, c'est de marquer ses productions à un grand coin d'originalité.

On ne peut se dissimuler que la carrière de l'Éloquence chrétienne se rétrécit de jour en jour par le grand nombre des chef-d'œuvres qu'elle possède déjà, & par la nature des objets & des moyens où elle doit se renfermer.

Il s'en faut bien cependant qu'elle n'ait encore à

sa disposition de grandes richesses. Si elle n'a que les mêmes objets à traiter, elle peut en faire une application nouvelle relativement aux révolutions qui sont arrivées dans nos idées & dans nos mœurs. Une foule de choses ont changé & changent sans cesse autour de nous & dans nous-mêmes. Nos premiers penchans sont modifiés par des goûts nouveaux. Il est certaines vûes qui nous frappent davantage, certains sentimens auxquels nous sommes plus ouverts, certains intérêts qui nous touchent plus vivement. Pour nous ramener à la Religion & à la morale, vous contenterez-vous de nous y appeler uniquement par les anciens motifs, & sans des raisons appropriées à nos mœurs actuelles ? Avec de pareils tableaux & de pareilles leçons, vous resterez dans des généralités sans intérêt ; personne ne voudra se reconnoître dans vos peintures ; chacun trouvera des prétextes pour se soustraire à vos leçons. Ayant toujours de grands & d'augustes objets, vous pourrez encore y signaler votre talent ; mais vous n'aurez jamais la vraie éloquence, celle qui persuade, qui entraîne, qui tire ses plus beaux triomphes de ses plus heureux effets. Vous ne paroîtrez qu'un esprit faux en morale, qu'un déclamateur en éloquence. Voulez-vous couronner votre talent par la plus belle gloire ? Ne permettez pas ainsi à nos cœurs d'échapper ni à votre censure ni à vos impressions. Gardez-vous sans doute d'altérer, d'affoiblir les loix & les devoirs que vous nous annoncez. Mais cherchez tous les moyens nouveaux qui peuvent nous y préparer, nous y attacher. Entrez dans la discussion de nos mœurs, de nos principes, de nos affections. Cherchez dans le fond de nos consciences tous les sophismes par lesquels nous nous défendons, tous les motifs, tous les penchans par lesquels on peut nous prendre & nous conduire. Ne laissez rien de bon ou de mauvais dans notre âme, sans le remuer.

C'est ainsi que la morale & l'éloquence peuvent se féconder ensemble , & que vous trouverez de nouvelles beautés dans de nouvelles vûes.

Une seconde cause bien plus puissante encore qui s'oppose aux triomphes de l'éloquence chrétienne , ce sont les progrès de l'incrédulité. Elle a gagné dans tous les états, dans tous les rangs; elle est le fonds des mœurs & des principes qui règnent aujourd'hui. L'éloquence de la Chaire , en devenant si impuissante contre l'incrédulité , devoit perdre de ses droits sur nos esprits & notre goût. Aussi on remarque que , parmi nos bons Écrivains , ceux qui sont moins lus de jour en jour , ce sont les Orateurs sacrés. Mais il sera toujours au pouvoir de l'éloquence de triompher de ce refroidissement. Par une singularité qui appartient aux temps éclairés & corrompus , les talens peuvent encore obtenir toute leur gloire , lors même qu'on a abandonné les objets pour lesquels ils combattent. Un grand Prédicateur se verra encore suivi & admiré par des hommes bien déterminés à ne le croire & à ne lui obéir en rien. Nous avons substitué à l'ancienne soumission de l'esprit une grande souplesse d'imagination. On se prête aux idées religieuses, comme au merveilleux de la poésie. L'esprit ne se rend pas , mais il mesure la force de celui qui l'attaque. Le cœur ne reçoit pas une émotion réelle , mais il se livre à l'effet oratoire. Hélas! c'est en tout, dans la morale comme dans la Religion , que la vérité & la vertu ne nous trouvent plus sensibles que de cette manière. Un beau sentiment est toujours applaudi dans nos spectacles. Mais qui est-ce qui le recueille dans son cœur pour en faire la règle de sa conduite ? On ne s'est laissé toucher que de la beauté poétique. Toute la ressource de nos Prédicateurs est donc aujourd'hui dans notre goût pour l'éloquence. Eh bien , oserai - je leur dire , profitez

B iiij

de cette passion, que votre génie nous inspire. Dans un bon-Gouvernement, on se sert des vices même pour faire le bien, & dans les révoltes publiques, les Loix accordent quelque chose aux caprices des peuples, pour les faire rentrer dans l'obéissance. Nous nous attendons à trouver en vous des hommes uniquement occupés de votre gloire, comme nous ne le sommes que de vos talens. Montrez-nous des cœurs vivement touchés, qui ne désespèrent pas encore de la puissance de leur ministère. Nous sommes prêts à vous admirer, à vous honorer; nous nous attendons à toutes les impressions, hors à celles d'une éloquence qui ne veut rien pour elle-même, qui ne veut vaincre ses Auditeurs que pour les rendre à la Religion, à la vertu. Cette surprise où vous nous jeterez, sera déjà une disposition favorable à votre dessein.

Peut-être faut-il encore plus ici un zèle éclairé qu'un zèle ardent. C'est un sublime & auguste emploi pour l'éloquence que de défendre & de venger la Religion. Mais dans un siècle qui a tourné son esprit & ses lumières contre cet objet sacré, l'éloquence elle-même pourroit compromettre cette belle cause, si elle ne choisissoit bien ses moyens. Confondez l'Impie par les choses sur lesquelles il croit avoir le plus d'avantages. Il a voulu ôter aux passions de l'homme le frein de la Religion; montrez combien ce frein leur est nécessaire. Il reproche à la Religion d'imposer à l'homme des devoirs trop sévères, de lui faire une destinée trop triste, trop humiliée; montrez qu'elle seule le console & l'élève, en prolongeant ses destins dans l'éternité. Il lui reproche d'isoler l'homme de la société, de lui prescrire des vertus inutiles au monde. Montrez que la Religion est le meilleur appui de la morale, qu'elle affermit l'ordre civil, & qu'elle eut toujours la plus grande part dans les vertus & le bonheur des Na-

tions. Mais pour cela , peignez la Religion telle qu'elle doit être , & non telle qu'on se la figure , & qu'elle fut quelquefois. Attaquez vous-mêmes le fanatisme & la superstition , comme ce qui peut le plus la troubler & la déshonorer. Livrez à ses propres anarhêmes tous les abus qu'elle est encore forcée de tolérer. Tâchez de l'épurer , de la rendre encore plus consolante pour l'homme , plus utile à la société , plus digne de son origine & de sa fin. C'est ainsi que vous la réconciliez avec votre siècle. Ah ! l'homme est naturellement religieux ; il est né pour la crainte & l'espérance ; il a besoin de croire & d'aimer.

Mais le plus puissant moyen de rendre , ou plutôt de conserver à l'éloquence de la Chaire des succès vraiment utiles & glorieux , résultera toujours du respect personnel qu'inspirera l'Orateur.

Les talens devoient inspirer une certaine décence de mœurs , une certaine fierté de sentimens ; ceux qui les cultivent ne devoient pas descendre au-dessous de leur gloire ; ils devoient sentir que l'effort de leur génie demande quelque conformité dans leurs mœurs avec les maximes qu'ils professent. Je suis loin de me rendre ici l'organe de tous les reproches que l'on fait aux Gens de Lettres ; ce sont les hommes les plus observés , les plus sévèrement jugés ; on est très porté à l'injustice envers eux , & l'on n'exagère rien davantage que leurs vices. Il en fut toujours , il en est encore dont la conduite & le caractère méritent autant de vénération que leurs talens ont obtenu de célébrité. Et sans doute les vertus de quelques-uns honorent plus cet état , que les vices de quelques autres ne peuvent l'avilir. Le respect qu'il mérite est en sûreté. Ne craignons donc pas d'avouer que trop souvent les hommes de talent détruisent eux-même cette autorité que leur mérite personnel donneroit à leurs Écrits. En se livrant au

monde & à la société, ils ont perdu de grandes qualités, pour en acquérir de petites. Sur ce nouveau théâtre, ils ont connu d'autres intérêts, d'autres passions. Avec la noble & légitime envie d'effacer sur eux toute prééminence, de donner au mérite de l'esprit son véritable rang au milieu des avantages des richesses & de la naissance, ils ont trop cherché à jouir de l'espèce de supériorité qui leur appartient. Séduits par les succès de société, qui n'inspirent que des choses dégradantes, ils les ont souvent préférés à la gloire, qui n'en inspire que d'élevées. Jaloux à l'excès de la réputation de talent, plusieurs négligent l'estime personnelle, & ils se l'enlèvent les uns aux autres. Il leur arrive même quelquefois d'adopter en secret l'immoralité des hommes & des sociétés parmi lesquels ils vivent. De-là souvent nul respect d'eux-mêmes, nulle solidité dans leur conduite & leur commerce. Heureux encore s'ils n'ajoutent pas à une vie sans dignité, le scandale des querelles & la bassesse des actions ! De-là souvent encore quelque chose de pusillanime, de rampant & de corrompu dans leurs écrits, qui perdent de leur majesté & de leur vigueur ; car si le génie ne suppose pas toujours la vertu, il est certain au moins qu'il s'agrandit par elle. Comment alors leurs plus beaux Ouvrages pourroient-ils faire une impression profonde & efficace ? On est averti par leurs mœurs qu'il y a beaucoup à rabattre sur ces grands sentimens, ces nobles maximes qu'ils enseignent. En paroissant ainsi se jouer de leurs leçons de vertu, ils avancent eux-même ce dernier degré de la corruption dans un peuple, de juger ridicule dans les mœurs ce qu'on trouve beau dans les Livres.

Il n'est aucun talent qu'une conduite irréprochable, qu'une bonne réputation ne soutienne & n'embellisse ; mais elle est nécessaire à ces talens graves qui s'occupent des grands intérêts de l'homme & de

la société; & , parmi ceux-ci, elle l'est sur-tout à l'Orateur sacré. Ce n'est pas seulement sa morale qu'on juge, c'est encore sa personne, elle est sous les regards publics. Pour peu que sa personne réveille des idées qui ne lui soient pas favorables, elles arrêtent l'émotion, la conviction, elles démentent, elles sonnent ce qu'il dit de meilleur. Il ne vient pas seulement réveiller le goût naturel de la vertu, en présenter le tableau, en développer les règles; il demande bien davantage; il veut des effets actuels, il presse, il sollicite pour que, dès ce moment, vous renonciez à un mauvais penchant, à un mauvais dessein, que vous ne différiez pas une bonne action qu'il vous propose. Il faudroit donc que tout concourût en lui pour de si grands, de si saints effets, sa voix, sa figure, son maintien, sur tout sa bonne renommée. Comment un homme ose-t-il, en sortant de tout le faste, de toute la mollesse, peut-être de toute la corruption de son siècle, venir prêcher les rigueurs de la pénitence, se constituer le Censeur des vices, l'Avocat des pauvres? Si jamais la dépravation arrivoit à cet excès, qu'un homme qui ne masqueroit pas même la honte de sa vie, ou qui ne la couvrirait que de la vile exagération d'une vertu de parade, osât monter dans cette chaire de pureté & de vérité: à travers les faux élans d'un zèle hypocrite, & la douceur contrefaite de son visage, on appercevrait encore sur son front la grossièreté & l'impudence du vice; en vain quelque talent obtiendrait de l'attention pour ses Discours: on ne sortiroit de l'entendre qu'avec une plus grande indifférence, un plus grand éloignement pour les saintes vérités que sa bouche auroit profanées. Homme déshonoré, retire-toi, ne vois-tu pas que ta honte éclate au milieu de tes succès! Chaque fois que tu prononce le nom de la vertu, ta mauvaise réputation crie contre toi. Si tu réussissois à la peindre, tes Au-

dicteurs en seroient indignés. Retire-toi, fais place à l'honnête homme, au saint Prêtre, qui n'a point affecté de signaler sa vie par des vertus d'éclat, content de ce respect que l'on doit à l'homme juste & bon; qui a peut être devant Dieu le mérite des plus belles actions, sans en avoir la gloire devant les hommes, qui est digne au moins qu'on le soupçonne du bien qu'il n'a pas eu le bonheur de faire; dont la figure noble & modeste confirme la bonne renommée, ou en reçoit l'honorable caractère: il n'a jamais qu'un zèle sage, parce qu'il n'a qu'un zèle pur; son éloquence, pleine de courage & d'oraison, est toujours simple & vraie, comme sa vie; on ne peut ni s'en défier ni lui résister. Ce n'est point un anachorète, un solitaire, il vit parmi les hommes qu'il doit censurer & diriger; ce n'est point un homme hérissé de scrupules, effrayant de sévérité: c'est un homme sensible & indulgent, dont le cœur se révolte contre les vices & pardonne aux faiblesses; c'est l'ami des Arts & des Talens, sans cesser d'être l'ennemi du luxe & de la corruption. Voilà l'Orateur qui peut relever l'antique honneur de l'éloquence chrétienne par une véritable influence sur les mœurs de son siècle. C'est à lui que le peuple viendra offrir son repentir & ses larmes; c'est lui qui soutiendra la Foi chancelante, qui fera renaître quelques vertus parmi les riches & les grands; c'est lui qui obtiendra de l'autorité jusques dans les cours, où il pourra épargner des crimes aux Rois, des malheurs aux Nations.

Il y a plusieurs bons Écris sur l'éloquence de la Chaire, dont les deux plus récents sont peut-être les meilleurs; je parle du Traité que M. l'Abbé Maury a publié sur ce sujet, Ouvrage plein de bonnes vûes, de bonnes discussions & de beaux morceaux, & d'un excellent article de M. Marmontel, dans la nouvelle

Encyclopédie Littéraire; cet article est un code des meilleurs principes dans ce genre d'éloquence. Il est digne de l'Ouvrage dont il fait partie, & qui, par l'étendue des connoissances, la sagacité & la justesse des critiques, la philosophie des idées, la vigueur & l'élégance du style, sera un des meilleurs monumens de notre Littérature. Si mon esprit ne s'étoit pas porté vers d'autres idées, je n'aurois pas écrit cet article.

(Ces Articles sont de M. L. C.)

LETTRE au Rédacteur du Mercure.

M O N S I E U R ,

IL se répand une Brochure très-récemment imprimée à Yverdon, en Suisse, sous le titre de *Récrétations, &c.* où se trouve une *Lettre à M. le Comte de F***, sur la Vie & les Ouvrages de Galilée*, par M. le C. de P. L'opinion que j'ai établie dans le N°. 29 du Mercure de France, touchant la persécution du Physicien Toscan, est appuyée dans cette Lettre des mêmes documens dont j'ai fait usage; aussi les résultats de l'Auteur & les miens sont-ils parfaitement conformes. Comme depuis plus de six mois, Monsieur, mon article étoit dans votre portefeuille, je pourrois réclamer la priorité, & même sur un titre plus ancien. Au mois de Décembre 1782, j'imprimai dans mes *Mémoires Historiques sur l'état de l'Europe*, Tome 4, page 464, l'abrégé des vérités que j'ai développées dans le Mercure. D'un autre côté, M. le C. de P. n'a eu certainement aucune connoissance de mon manuscrit; mais l'un & l'autre avons puisé nos preuves dans la même source; je tiens les miennes d'un ami du célèbre Abbé F. de Milan, possesseur des deux Lettres originales & ma-

Bvj

nuscrites de Galilée. Les bornes du Mercure ne m'ont point permis de rapporter ces Lettres en entier, non plus que les dépêches des Ambassadeurs Toscans. M. le C. de P. a suppléé en grande partie à cette omission forcée.

Cette nouvelle autorité que me procure le hasard, servira à détruire les doutes élevés sur l'authenticité de mes citations. Quant au reproche que me fait une classe de Lecteurs, d'avoir justifié l'Inquisition, ma réponse sera courte.

Il seroit passablement singulier que l'apologie du Saint Office se trouvât sous la plume d'un Genevois; mais qu'on soit de Rome ou de Genève, il ne faut jamais taire une vérité historique, à moins qu'elle ne blesse l'intérêt des peuples.

Cet intérêt exige qu'on ne brûle personne en cérémonie pour des erreurs de Religion ou pour des vérités physiques. Or, la certitude des imprudences de Galilée ne rallumera pas des bûchers éteints: une victime rayée du catalogue des Martyrs de l'Inquisition, ne suffit point pour en effacer la trace ensanglantée. Voltaire a né quelques-uns des crimes d'Alexandre VI; il n'a point prétendu par-là faire de ce Pape un galant homme.

Il n'y a ni utilité, ni gloire, ni courage à répéter aujourd'hui, dans une profonde sûreté, ce qu'on a écrit pendant deux siècles & demi contre un Tribunal jadis cruel, & à frapper les possesseurs d'une maison ruinée avec les débris de l'édifice.

Si l'équité s'allioit toujours avec l'esprit philosophique, on eût observé que de tous les lieux où le Saint-Office s'est établi, celui de sa naissance a été le moins souillé par ce caractère absurde & sanginaire qui a fait abhorrer cette institution. En 1444, c'est Frédéric II qui publie ces Édits de Pavie, où l'on ordonne aux Justices séculières de faire périr l'hérétique dans le bûcher.

Ce n'est point la Cour de Rome qui imagina de brûler vifs Jean Hus & Jérôme de Prague dans le Concile de Constance, présidé par un Empereur. Aucun Pape ne persuada à Ferdinand & à Isabelle de torturer cent mille Maures, Hébreux ou Grenadins, & d'en jeter six mille au milieu des flammes. Jamais les Juifs ne furent persécutés dans les États Apostoliques.

Paul IV tenta d'armer l'Inquisition d'un pouvoir dangereux ; les Satellites du Tribunal furent lapidés, le cadavre du Pontife insulté, sa statue mise en pièces. Si cet exemple n'empêcha pas Pie IV de faire brûler trois Théologiens Hétérodoxes, il ne s'ensuit point qu'on doive calomnier ses successeurs qui ne l'ont pas imité.

J'ai l'honneur d'être, *Mallet du Pan.*

Paris, ce 27 Juillet 1784.

S P E C T A C L E S.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

ON a donné Vendredi 23 Juillet, la première représentation de la reprise d'*Armide*, Opéra en cinq Actes, paroles de Quinault, musique de M. le Chevalier Gluck.

Il y a quatre ans que le Public n'avoit revu ce chef d'œuvre de l'immortel Quinault, embelli par la musique sublime du célèbre Artiste à qui ce Théâtre doit une nouvelle vie, ou plutôt sa supériorité sur tous les Théâtres Lyriques de l'Europe. Le

Public s'est porté en foule à cette première représentation ; & peu de reprises ont offert l'exemple d'une si grande affluence.

La manière dont la Demoiselle Levasseur a joué le rôle si important d'*Armide*, lui assure un rang parmi le petit nombre des Actrices qui ont illustré cette Scène. Le sieur Lainez a rendu celui de *Renaud* avec autant de noblesse que de vérité. Le sieur Larrivée a eu dans le rôle du Chevalier François, les applaudissemens qu'il y a toujours obtenus & mérités. La Dlle Duplan a très bien rendu celui de la *Haine* ; & le sieur Chéron s'est véritablement distingué dans celui d'*Hydraot*. L'exécution de la première représentation de cet Opéra a laissé peu de chose à désirer ; & l'on doit sur-tout à l'Orchestre les plus grands éloges.

Les Ballets, l'une des plus essentielles portions de ce bel Ouvrage, ont fait le plus grand honneur aux talens de M. Gardel l'aîné. Celui du second acte est très pittoresque, & l'effet en est séduisant. Ceux du quatrième Acte ont le caractère de volupté qui convient aux Génies mis en action par *Armide*, pour séduire les Chevaliers qui viennent lui enlever son amant ; & ceux du cinquième sont bien faits pour faire oublier à *Renaud* les peines de l'absence. Après avoir rendu à ce Compositeur plein de zèle, d'intelligence & de goût, la justice qui lui est due, nous oserons lui observer que le Ballet de l'Acte de la *Haine* nous a laissé

beaucoup à désirer. Peut être ce reproche vient-il essentiellement à l'impossibilité de remplacer aujourd'hui un Danseur qui, lors de la première mise de cet Ouvrage, anima cette importante Scène par des mouvemens énergiques & variés qu'il savoit imprimer aux divers groupes dont il étoit environné. Nous observons encore à M. Gardel que l'air de danse emprunté de l'Opéra d'*Echo*, est au moins inutile ; & nous l'inviterons à ne plus céder à des considérations qui seules ont pu l'engager à introduire dans ce divertissement un *pas de deux*, qui ne sert qu'à prolonger l'immobilité de la situation de Renaud. L'idée d'offrir aux regards de Renaud, éloigné d'Armide, le tableau d'un amant qui cherche avec inquiétude celle qu'il adore, & fait éclater son bonheur quand il la retrouve, nous a paru très-heureuse. Seulement nous aurions désiré que M. Gardel n'eût point fait servir à cette pantomime un menuet, dont le caractère majestueux & imposant n'a pas paru convenir à l'espèce d'action qui caractérise ce divertissement. Ces observations, qui peut être paroîtront un peu sévères, mais qui au fond doivent donner encore plus de prix à nos éloges, ne diminuent rien du mérite réel que présente la composition de ces divers Ballets ; & leur ensemble, plus fait peut être que ceux de tout autre Opéra pour honorer le talent d'un Compositeur de Ballets, ajoute encore à

l'idée avantageuse qu'on avoit du talent de M. Gardel l'aîné.

Mlles Guimard , Dorival , Gervais , Coulon , Zacarie , Saulnier & Deligni, ont embellis ces fêtes charmantes par les grâces de leurs talens divers. Mlle Guimard y est toujours elle-même. Mlle Saulnier, dans le cinquième Acte, ajoute encore à nos espérances. Le sieur Nivelon a dansé dans cet Opéra avec cette grâce aimable & facile qui distingue essentiellement son talent, & que nous l'invitons à ne jamais abandonner. Le sieur Gardel le cadet a déployé dans le cinquième Acte toute la noblesse d'un genre de danse qui, sans lui, auroit peut-être déjà disparu de notre Théâtre Lyrique. Nous l'exhortons à n'en jamais oublier les principes, & à offrir toujours, ainsi qu'il l'a fait dans cet Opéra, cet ensemble si rare, si difficile à obtenir, & qui devient de plus en plus précieux, du plus grand à-plomb, d'une force continuellement modifiée par la grâce, & d'une facilité que règlent toujours la correction & le parfait accord de tous les mouvemens.

L'Administration de l'Opéra a remis cet Ouvrage avec un soin, dans le costume & dans les décorations, digne de l'importance de ce sublime ensemble. Les décorations du second & du cinquième Acte méritent les plus grands éloges. Nous observerons seulement que le tableau, aussi séduisant que

pittoresque , qu'offre au second Acte cette foule d'Amours suspendant des guirlandes de fleurs , & groupés dans les airs d'une manière si heureuse , produiroit encore un effet plus aimable si leur couleur n'étoit pas d'une teinte trop vive & trop ressemblante à celle des roses qu'ils soutiennent & qui les entourent.

L'on doit d'autres éloges à cette même Administration ; & ils paroîtront aussi justes que mérités à tous ceux qui connoîtront les détails & les soins qu'exige la mise d'un seul Opéra. L'Académie Royale de Musique a donné, pendant le séjour de M. le Comte de Haga à Paris , dix Opéras divers. On a fait voir successivement à cet illustre Voyageur , *Iphigénie en Aulide* , *Iphigénie en Tauride* , *Armide* , *Didon* , *Atis* , *Renaud* , *Chimène* , *la Caravane* , *Castor & Pollux* , & *le Seigneur Bienfaisant*. Les soins éclairés de l'Administration , & le zèle des nombreux Sujets qui composent ce Spectacle , ont offert à ce Souverain , dans l'espace de moins d'un mois , ces chef-d'œuvres divers des plus grands Maîtres dont s'honore l'Europe , & dont l'Italie , pendant le séjour bien plus considérable qu'il y a fait , ne lui a présenté ni la variété , ni la pompe , ni le grand ensemble qui distinguent particulièrement notre Théâtre Lyrique.

COMÉDIE ITALIENNE.

LA première représentation du *Duc de Bénévent*, Comédie Héroïque en trois Actes & en vers, n'a eu qu'un succès équivoque. Beaucoup de négligence de la part de quelques Acteurs, des longueurs, des détails froids, des développemens qui, sans éclairer beaucoup l'action, en ralentissoient la marche: telles sont les causes de l'indifférence avec laquelle on a reçu cet Ouvrage. Comme nous savons que l'Auteur a profité du temps que lui donne l'indisposition d'un Acteur chargé d'un des personnages de sa Comédie, pour y faire des corrections considérables, nous attendrons la seconde représentation pour en rendre compte. La docilité & la modestie nous paroissent mériter autant d'indulgence, que la médiocrité orgueilleuse mérite de sévérité.

Nous parlerons dans le prochain *Mercure* de *Léandre-Candide*, Comédie-Parade en vaudevilles, en prose & en deux Actes. Cette Pièce n'a encore eu qu'une représentation au moment où nous écrivons; & quoiqu'elle ne soit qu'une Parade, nous avouerons que nous avons besoin de la revoir avant d'en donner notre avis.

ANNONCES ET NOTICES.

HÉRACLITE, ou le Triomphe de la Beauté, Comédie en un Acte & en vers, représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 12 Décembre 1783, par M. Lauquill-Lieutaud. Prix, 1 livre 4 sols. A Paris, chez Lejay, Libraire, rue Neuve des Petits-Champs, au coin de celle de Richelieu.

Héraclite, retiré dans une solitude avec son fils qu'il veut séparer pour jamais du monde, passe sa vie à se fâcher contre le genre-humain. Un songe lui annonce la visite d'un Dieu dans le moment où son ami Trazéas, qui voudroit humaniser le Philosophe, amène sa fille avec lui sans la lui montrer d'abord. Le fils qui la voit par hasard, la prend pour le Dieu dont son père attend la visite; il tombe à ses pieds par amour, croyant que c'est par respect, & il court bien vite raconter cette nouvelle à son père. Celui-ci veut voir le Dieu qui s'est caché dans une grotte; mais on lui annonce qu'il exige de lui auparavant qu'il abjure sa haine pour le genre-humain. Héraclite obéit; mais au lieu du Dieu, c'est la jeune Céphise qui lui apparôit. Honteux d'avoir été dupe à la fois d'un enfant & d'un rêve, il renonce à sa triste philosophie.

On voit que le sujet de cette Pièce est le triomphe de la Beauté sur l'ignorance de l'enfance & sur la Philosophie; on a trouvé que l'Auteur avoit assez rajeuni fonds bien usé au Théâtre. Comme on dit que c'est un jeune homme, nous croyons devoir l'avertir que *société* est de quatre syllabes, que par conséquent ce vers est faux :

La Société sur lui, sur vous même a des droits.

Et qu'en parlant d'une chose qui vient de se passer, on ne dit point ce matin j'appergus mais ce matin j'ai apperçu.

MANUEL du Minéralogiste, ou Sciagraphie du Règne Minéral, distribué d'après l'analyse chimique, par M. Torbern-Berg Man, Chevalier de l'Ordre de Wasa, &c. mise au jour par M. Ferber, Professeur de Chimie à Mittaw, & traduite & augmentée de Notes, par M. Mongez le jeune, Chanoine Régulier de Sainte Geneviève, Auteur du Journal de Physique, & Membre de plusieurs Académies. Prix, 4 liv. broché, 5 liv. relié. A Paris, chez Cuchet, rue & hôtel Serpente.

Ce Manuel est un excellent Ouvrage d'un des plus savans Chimistes de nos jours. Il ne pouvoit, pour être traduit, tomber en de meilleures mains que dans celles de M. Mongez. La bonté de l'Ouvrage en lui-même, & ce que le Traducteur y a mis du sien, lui donnent droit également aux éloges & à la reconnoissance du Public.

RAMEAU, Ballet allégorique en un Acte. pour la centenaire de sa naissance, suivi de Réflexions sur la Poésie Lyrique, & d'un Oratorio intitulé la Mort d'Abel, par M. Lefebvre, Maître de Composition. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

Ce Ballet allégorique n'a pu obtenir les honneurs de la représentation; on en appelle au jugement du Public. L'Auteur nous dispense de prononcer sur son Poëme quand il dit dans ses Réflexions sur la Poésie Lyrique, *que les meilleurs Poètes sont des juges très incapables en cette matière tant qu'ils ne sont pas Compositeurs*. Il refuse encore pour juger le *Bel-Esprit, l'Homme de Lettres*. Nous laisserons donc les Musiciens décider si M. Lefebvre est bon Poëte. Au reste, il y a

dans ses *Réflexions* des idées qui nous ont paru pouvoir être utiles aux gens de l'Art.

PRINCIPES de Géographie, suivis d'un Traité du Globe & de l'exposition du Système de Copernic, dédiés à Mgr. le Duc d'Enghien, par M. Lemoine, Avocat & Instituteur de la jeune Noblesse. A Paris, chez l'Auteur, rue Neuve de Berry, au bout des Champs-Élysées, près de Chaillot; Bélin, Libraire, rue S. Jacques, Nyon, Libraire, rue du Jardin.

Ce Traité de Géographie est fait avec ordre & précision. L'Auteur s'élève dans sa Préface contre la méthode en demandes & en réponses & celle des vers techniques. Ce qui distingue principalement son Ouvrage, c'est que l'Auteur a donné dans des Notes le précis des événemens fameux qui se sont passés dans les lieux dont il parle, & celui de la vie des Hommes célèbres qui sont nés dans les Villes qu'il décrit; par cette méthode les jeunes gens, en étudiant la Géographie, apprennent en même-temps une partie essentielle de l'Histoire; il y a aussi quelques Notes intéressantes sur les différentes Religions, & sur quelques parties de l'Histoire Naturelle.

BABY-BAMBOU, Histoire archimerveilleuse, publiée par M. D. de S. in-16. A Chimérouville; & se trouve à Paris, chez Brunet, Libraire, rue de Marivaux.

Quand l'imagination n'a point de bornes, que l'on peut à son gré parcourir l'espace en un clin-d'œil, évoquer les morts & bouleverser les éléments, on exige d'un Auteur un but moral ou critique, sans quoi son Ouvrage est relégué dans la classe de ces contes de Fées faits pour amuser ou pour épouvanter l'enfance. Celui-ci ne pourroit pas

même servir à cet usage à cause de la liberté de quelques peintures qu'on y rencontre. Nous ajouterons qu'on y trouve quelquefois des choses du plus mauvais goût, comme un géant qui se nettoie les dents avec une palissade, &c. Malgré ces défauts, nous donnerons des éloges au style, qui nous a paru assez vif & assez élégant pour faire lire jusqu'au bout, avec un certain plaisir, un Roman de féerie dans lequel on ne trouve ni événemens nouveaux ni situations bien intéressantes.

PREMIÈRE Suite de la Description des Expériences Aérostatiques de MM. de Montgolfier, & de celles auxquelles cette Découverte a donné lieu, par M. Faujas de Saint-Fond. A Paris, chez Cuchet, rue & hôtel Serpente, in-8°.

Il faudroit être bien peu amateur de la Physique pour n'avoir pas lû avec intérêt le premier Volume du Recueil de M. Faujas de Saint Fond, qui a paru peu de temps après l'Expérience Aérostatique faite aux Tuileries par MM. Charles & Robert ; le Volume que nous annonçons est fait pour exciter aussi une vive curiosité par le rapport détaillé qu'on y trouve des diverses Expériences tentées à Paris, au Champ de Mars, à Lyon, à Milan, à Londres, à Windfor, à Turin, à Montpellier, à Grenoble, au Château de Pisançon, à Franconville, à Mâcon, à Alicante, à Montreaux, à Dijon ; tous ces rapports sont fondés sur des pièces authentiques, & les Mémoires qui y sont joints relatifs aux différentes parties de cette nouvelle Découverte rendent ce Recueil aussi intéressant que curieux.

Le Faux Lord, Comédie en deux Actes, représentée devant LL. MM. & à Paris le 6 Décembre 1783, mise en musique par M. Piccini. Prix, 24 liv. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue de Marivaux,

Place du Théâtre Italien , & chez le Suisse de l'hôtel de Noailles , rue Saint Honoré.

La Musique de cet Ouvrage a eu un succès aussi brillant que mérité. On y a distingué particulièrement un petit Air nocturne à deux caractères, d'un très-joli effet ; un fort bel Air de bravoure, & presque tous les morceaux d'ensemble. La plupart des morceaux sont bien en situation & coupés pour la Musique avec adresse. Les paroles de cette Pièce sont de M. Piccini fils ; cette réunion de talens dans la même famille ajoute à l'intérêt que l'Ouvrage doit inspirer.

CINQUIÈME Recueil d'Ariettes tirées des Opéras de MM. Dezède, Grétry, Martini, Piccini, Sacchini, Salieri, &c. avec Accompagnement de Harpe, par M. Tiffier, Maître de Chant & de Harpe, Œuvre XVIII. Prix, 9 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue du Fauxbourg Saint Denis, la quatrième porte-cochère à droite ; Cousineau & Salomon, mêmes Adresses que ci-dessus.

NUMÉRO 7 du Journal de Pièces de Clavecin, par différens Auteurs. Prix, 24 liv. & 36 liv. pour l'année, composé d'un Concerto pour le Clavecin à grand Orchestre, Cors ad libitum, par M. Hayden. Prix séparément 6 liv. A Paris, chez M. Boyer, rue Neuve des Petits Champs, près celle Saint Roch, n°. 83, & chez Mme Lemenu, rue du Roule, à la Clé d'or.

NUMÉRO 8 de la nouvelle Suite de Pièces d'Harmonie, contenant des Ouvertures & Airs d'Opéras pour deux Clarinettes, deux Cors & deux Bassons, par M. Ozy, Musicien de Mgr. le Duc d'Orléans. Prix, 6 liv. A Paris, chez M. Boyer & Mme Lemenu, aux mêmes Adresses que ci-dessus.

DOUZE Leçons progressives pour le Forte-Piano, à l'usage des Commençans, par Th Gior-dani, Œuvre XXV. Prix, 6 liv. A Paris, chez M. Bailleux, Marchand de Musique, à la Règle d'or, rue Saint Honoré, près celle de la Lingerie.

La gradation souvent promise est ici véritablement observée, & les morceaux nous ont paru agréables.

NUMÉRO 6 du Journal de Violon, ou Recueil d'Airs nouveaux arrangés pour le Violon, l'Alto, la Flûte & la Basse. Prix, 18 livres & 21 livres, séparément 2 livres 8 sols. A Paris, chez Baillon, Marchand de Musique, rue Neuve des Petits-Champs, au coin de celle de Richelieu, à la Muse Lyrique.

Pour les Annonces des Titres de la Gravure, de la Musique & des Livres nouveaux, voyez les Couvertures.

T A B L E.

<i>IMITATION du Sonnet de Le Décaméron Anglois,</i>	19
<i>l'Abbé Parini,</i>	3 <i>Caprices Poétiques,</i> 20
<i>Epître à M. de Monville,</i>	4 <i>Variétés,</i> 24, 35
<i>Fable,</i>	6 <i>Académ. Royale de Musiq.</i> 37
<i>Charade, Enigme & Logogry-</i>	<i>Comédie Italienne,</i> 42
<i>phe,</i>	7 <i>Annonces & Notices,</i> 43
<i>Plan de Lecture,</i>	8

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 7 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 6 Août 1784. GUIDL

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 14 AOÛT 1784.

PIÈCES FUGITIVES. EN VERS ET EN PROSE.

A DEUX AMIES.

DANS ce siècle pervers, où l'on ne sacrifie
Qu'aux plaisirs scandaleux, qu'à l'amour criminel,
De la sainte amitié dont la chaîne vous lie,
Ressuscitez le culte antique & solennel.

Tendres Beautés, amour de la Nature,
Malgré l'envie osez vous rapprocher,

Pourquoi l'amitié la plus pure

Craindrait-elle de s'épancher?

D'une innocente sympathie

Les plaisirs sont-ils défendus?

La confiance & l'harmonie

Ne sont-elles plus des vertus?

Sans crainte à l'amitié faites des sacrifices;

Le crime seul doit en être effrayé.

N^o. 33, 14 Août 1784.

C

Quand on est accessible à la sage amitié,
L'on est impénétrable aux vices.

(Par M. l'Abbé Ferrand.)

*A un SÉNATEUR, qui s'abaissoit au rôle
d'Épigrammatiste Anonyme.*

Vous croyez donc que c'est par honte
Que je ne réponds point à vos lâches Écrits ?
Eh ! n'est-ce rien , Monsieur l'Archonte ,
Que le silence du mépris ?

(Par M. Ber...)

. Z É P H I R I N , Conte.

ZÉPHIRIN DE SAINT-LÉGER étoit né avec une mémoire facile, un esprit vif & pénétrant, une imagination souple, active & féconde. La fortune sembloit promettre de couronner de si belles espérances, en lui donnant des parens dont le plus tendre desir étoit de cultiver dans leur fils les heureuses dispositions qu'il tenoit de la Nature. Une promptitude extrême à saisir les élémens des premières connoissances, l'avoit avancé de très-bonne heure ; & il brûloit déjà de joindre des talens agréables à son instruction.

Un jour qu'il étoit allé voir un de ses camarades, il le trouva occupé à dessiner une tête Romaine, dont le grand caractère le frappa vivement. A mesure que son ami en formoit les traits sur son dessin Zéphirin les sentoît s'animer dans son imagination,

La vûe de quelques morceaux du même genre , dont le cabinet étoit tapissé , acheva de le pénétrer d'un enthousiasme tel que Raphaël dut le sentir la première fois qu'on lui donna des crayons.

Il revint en courant au logis , & ayant rencontré son père sur l'escalier , il se jeta à son cou , en le priant de redescendre , pour aller tout de suite lui chercher un Maître de Dessin. Son père , enchanté de l'ardeur qu'il témoignoit , se rendit sans peine à ses instances. Ils allèrent ensemble chez le plus célèbre. Zéphirin auroit bien voulu que le Maître eût abandonné tous ses Élèves pour ne s'occuper que de lui seul depuis le matin jusqu'au soir. Comme il ne put le décider à ce sacrifice , il insista du moins pour que la leçon fût de deux grandes heures par jour. Il ne pouvoit concevoir comment on n'employoit pas chaque instant de sa vie entière à cultiver un art si plein de génie.

Son Maître ne devoit venir que le lendemain. Je ne vous dirai pas combien il avoit tracé de figures avant la fin de la soirée. Tous les cahiers étoient déjà couverts de têtes de caractère. Vous lui pardonnerez sans doute de n'y avoir pas mis du premier coup cette correction qui décèle une longue pratique. Il y avoit par exemple un grand œil pour répondre à un petit. Le nez parloit quelquefois du milieu du front , & l'oreille venoit écouter la bouche , ou la bouche alloit mordre l'oreille à travers la rondeur de la joue ; mais à ces petits défauts près , son trait avoit toute la pureté qu'on pouvoit en attendre.

Il avoit préparé lui-même un cahier énorme du plus grand papier qu'on eût trouvé dans la ville. Bientôt cet espace se trouva trop étroit pour loger le nombre d'yeux , d'oreilles , de bras & de jambes qu'il figuroit sous la direction de son Maître. L'hôtel des Invalides y auroit trouvé d'excellens modèles pour se remonter de tous les membres qui manquent

C ij

à ses respectables habitans. Son impatience naturelle étoit un peu contrariée par la monotonie de ces premières études, auxquelles on le tenoit rigoureusement asservi dans ses leçons, pour assurer sa main. Aussi dès qu'il étoit seul, s'affranchissoit-il de la lenteur de cette marche, en cherchant déjà dans ses idées à former de grands tableaux. On venoit de récrépir les murs du grenier, il imagina d'y retracer l'Histoire Romaine, dont il avoit achevé la lecture. En effet, au bout de huit jours il y eut charbonné une très-belle suite de têtes de Tribuns, de bustes de Consuls, de Dictateurs en pied, d'Empereurs à cheval, & je ne doute pas que si les noms eussent été sous les figures pour les rendre tout-à-fait ressemblantes, un Antiquaire n'eût trouvé le secret de composer sur cette galerie une foule de Mémoires fort intéressans.

Il se proposoit de tracer dans le même esprit les progrès de l'Histoire de notre Monarchie, lorsqu'il trouva un jour son Ouvrage effacé par les Domestiques, qui prétendoient que ces Héros Romains faisoient peur aux chats, & n'intimidoient point les souris. Cette infortune avoit un peu ralenti son penchant; le dépit de se voir encore si loin de son ami, qu'il s'étoit flatté de surpasser dès les premières tentatives, aliéna encore plus son goût. Il craignit bientôt de salir ses doigts avec son crayon, & d'ébrêcher son canif à le tailler. Son Maître, qui avoit eu d'abord tant de peine à modérer son ardeur, en éprouvoit maintenant bien davantage à la faire renaitre. En vain il lui racontoit les effets merveilleux de la Peinture, & les anecdotes intéressantes de la vie des grands Artistes. Il lui avoit amené un jeune Élève qui revenoit de Rome, pour l'entretenir des superbes tableaux qu'il avoit étudiés en Italie. Celui-ci, en exprimant son admiration, employoit des mots Italiens, selon qu'ils lui sembloient plus

prompts ou plus heureux pour rendre sa pensée. Ces sons nouveaux pour l'oreille de Zéphirin l'eurent à peine frappé, qu'il jugea tout de suite qu'il étoit bien plus agréable de parler une langue vivante que de faire des rêtes, qui, toutes expressives qu'elles fussent, ne parleroient jamais. Il courut faire part de cette réflexion à son père, qui le vit avec peine renoncer à un talent agréable qu'il avoit désiré avec tant de passion ; mais il ne voulut point contrarier ce nouveau goût ; & le jour d'après Zéphirin eut un Maître de Langue Italienne pour remplacer le Maître de Dessin.

Je lui dois publiquement cette justice, que ses progrès furent dans les premiers jours aussi soutenus que sa constance. Toutes les difficultés de la grammaire cédoient à la facilité de sa pénétration. Il raffoloit d'un langage si plein de douceur & d'harmonie. On l'entendoit sans cesse le parler à tous les gens de la maison sans s'inquiéter s'ils pouvoient le comprendre. Il appeloit *Vostre Signoria* la Cuisinière, & *Cor mio* le Portier. La traduction Italienne de Télémaque commençoit à lui devenir presque aussi familière que l'original. En cherchant un Livre plus difficile dans la bibliothèque de son papa, un Don Quichotte Espagnol lui tomba sous la main. Don Quichotte ! l'ami de ses premières lectures ! Oh ! quel plaisir de pouvoir goûter les admirables proverbes de son naïf Écuyer, assaisonnés de tout le sel de leur langue naturelle ! Les graves Discours de Mentor valaient-ils les plaisantes réparties de Sancho ? Et Calypso abandonnée par Ulysse, malgré les plaisirs de son Isle enchantée, pouvoit-elle inspirer autant d'intérêt que l'incomparable Dulcinée, pour qui son amant alloit conquérir des Royaumes ? Cette entreprise demandoit du courage. Il falloit barailler sans cesse contre les mots, comme le Chevalier de la triste figure contre les troupeaux &

les moulins. Il se tira cependant avec autant de gloire que lui de cette première campagne. Mais, vous le dirai-je ? avant la seconde sortie du Héros de la Manche, Zéphirin étoit déjà sorti de l'Espagnol pour entrer dans l'Anglois, qu'il abandonna bientôt pour l'Allemand. Enforte qu'au bout de l'année il parloit déjà quatre langues vivantes, mais si peu de chacune, & les mêlant de telle manière dans ses discours, qu'il auroit fallu lui composer un auditoire de députés de ces quatre Nations, pour s'interpréter l'un à l'autre ce que chacun auroit pu saisir par lambeaux dans le décousu de ses périodes.

L'adresse dans les exercices du corps semble prêter un nouveau charme à la culture de l'esprit ; & les connoissances les plus variées ne peuvent, aux yeux de la société, faire pardonner les gaucheries. Zéphirin en avoit fait une épreuve assez désagréable. On avoit donné un petit bal le jour de la fête de son papa, où, malgré son érudition, il avoit brouillé toutes les danses. Il voulut s'instruire à y figurer suivant les principes de l'art ; mais à peine commençoit-on à lui montrer les pas du menuet, que les entrechats lui tournèrent la tête. Ce qu'il desiroit le plus vivement d'apprendre dans chaque leçon, étoit précisément ce qu'on ne devoit pas encore lui enseigner. Toujours avide de ce qu'il ignoroit, & mécontent de ce qu'il avoit appris, rien ne pouvoit s'arranger dans sa mémoire. Il s'avisoit quelquefois de vouloir faire des *chassés* dans les rondes. Un rigaudon ne lui coûtoit rien à figurer pour un pas grave, ni un balancé quand il étoit question du mouliner ; & il n'avoit jamais besoin que le violon changeât d'air pour commencer à lui seul un *pot-pourri* ; ce qui le rendoit insupportable à toutes les jeunes Demeiselles.

Pour se remettre un peu dans leur esprit, il mit dans le sien d'apprendre la musique, afin de pou-

voir les accompagner dans leur chant ou à leur clavier. Mais par quel instrument commencer ? A l'en croire , rien n'étoit si aisé que de s'exercer sur tous à la fois. Néanmoins son père ne jugea pas à-propos d'en risquer l'épreuve , & ne lui laissa que la liberté de choisir. Au milieu de ses incertitudes, il crut devoir prendre par forme d'essai le violon ; & il ne se décida pour la flûte que six mois après , lorsqu'il commençoit passablement à connoître son manche & à manier légèrement son archet.

Cependant l'instabilité de ses idées & l'inconstance de ses goûts donnoient de vives alarmes à son père, quoique l'aveuglement d'un cœur paternel ne lui fît attribuer ces défauts qu'à la seule jeunesse de son fils. Dans la vûe d'en avancer plus promptement la maturité par l'observation & l'expérience , il résolut de lui faire visiter une partie de l'Europe. Zéphirin ne demandoit pas mieux que de se déplacer. Les relations des Voyageurs avoient toujours été sa lecture favorite ; & son imagination l'avoit mille fois transporté dans les contrées qu'ils avoient parcourues. Le récit que je lui avois fait à mon retour d'Angleterre, de l'accueil gracieux que j'y avois reçu ; les tableaux que je me plaisois par reconnoissance à lui retracer de ce pays célèbre par sa culture, ses fabriques & son commerce , où l'on jouit du spectacle si touchant de voir toutes les Vertus royales & humaines assises sur le trône, avec la Beauté, la Jeunesse & les Grâces à l'entour ; les lettres que je lui offrois pour mes dignes amis, M^{de} de la Fite, M^{ms}. de Luc, Wilkes & Hutton, & pour la famille de Burney, * si favorisée de la Nature par la réunion

* On ne sera peut-être pas fâché d'apprendre que la maison habitée autrefois par Newton, & dans laquelle on voit encore son observatoire, est occupée aujourd'hui

des qualités aimables & des grands talens ; enfin les vœux ardens qu'il m'entendoit former pour voir cette Nation & la nôtre , unies aujourd'hui par la paix , ajouter à ces nœuds une étroite alliance pour s'enrichir mutuellement par un libre échange de leurs productions & de leurs lumières , & forcer au repos , par l'image de leur bonheur autant que par la terreur de leurs forces , le reste de la terre ; toutes ces peintures & ces sentimens enflammant son enthousiasme naturel , lui firent desirer de commencer par cette Isle fameuse le cours de ses voyages ; & ce fut avec une joie difficile à vous exprimer qu'il vit arriver le moment fixé pour son départ , sous la conduite d'un Gouverneur sage , & plein de dévouement pour sa famille.

Il faudroit avoir parcouru ces belles routes du Comté de Kent , semées de jolis villages , & bordées de terres en riche culture , ou de jardins délicieux , pour se former une idée de l'impression que cette vue produisit sur notre jeune Voyageur. La rapidité de ses pensées ne pouvoit suffire à tout ce qui le frappoit dans cette succession de tableaux intéressans. Le noble spectacle du travail & de l'industrie élevoit son esprit , autant que les douces images

par Miss Burney , Auteur d'*Evelina* & de *Cécilia*. Cette demeure semble être le temple du Génie , d'où , après nous avoir éclairés sur les mystères des grands mouvemens de l'Univers , il revient , après cent ans , nous éclairer d'une aussi vive lumière sur les mouvemens les plus profonds du cœur humain.

M. le Docteur Burney , père de Miss Burney , est connu dans toute l'Europe savante par une excellente *Histoire de la Musique ancienne & moderne* , où les agrémens du style & l'intérêt des anecdotes se trouvent réunis à des idées ingénieuses & à des vues utiles.

de l'aïssance & de la fertilité attendrissoient son âme. Une extase continue le conduisit jusqu'aux portes de Londres, où il entra vers la nuit pour jouir d'un coup-d'œil encore plus ravissant pour son âge, dans le concours nombreux du peuple, la largeur imposante des rues & l'éclat de leur illumination. Il employa les premiers jours après son arrivée à parcourir les différens quartiers de cette ville superbe. La magnificence des places publiques qui l'embellissent à l'une de ses extrémités, la multitude innombrable de vaisseaux rassemblés à l'autre sur la rivière majestueuse dont elle est baignée, la masse fière des ponts qui la traversent pour aboutir à des dehors d'un aspect enchanteur; dans l'intérieur, la décoration brillante des boutiques, ces larges trottoirs, où vous rencontrez toujours en foule autour de vous les deux objets les plus intéressans de la Nature animée, de beaux enfans & de belles femmes, parés de la fraîcheur & de la propreté d'un habillement simple, mais élégant; queiles sensations toutes ces beautés réunies durent produire dans leur premier effet sur une âme ardente & facile à s'exalter, puisqu'elles ont été pendant plus d'un an le sujet continuel de mon admiration, & qu'elles se représentent encore sous des couleurs si vives à mon souvenir!

Leur impression ne fut pas d'une si longue durée sur Zéphirin. Son avide curiosité une fois satisfaite, il n'éprouva plus que de la langueur & de la satiété. Son Gouverneur s'en apperçut, & lui proposa de visiter les endroits les plus remarquables des Provinces. Zéphirin, dans l'excès de sa joie, ne lui répondit qu'en le pressant d'envoyer arrêter des chevaux de poste pour le lendemain.

Je ne les suivrai point dans toute l'étendue de leur course, de peur de vous fatiguer. Je ne m'arrêterai un instant avec eux qu'à Richmond & à Windsor, parce que ces deux noms seront un jour précieux à

C v

vosre mémoire , par les vers admirables qu'ils inspirèrent à deux grands Poètes (Thomson & Pope) qui les ont célébrés. Ils ont encore un charme de plus pour la mienne, en me rappelant un bon Roi, l'ami éclairé de toutes les Sciences & de tous les Arts, qui a formé les rians jardins du premier de ces beaux lieux, & une Reine auguste, qui passe la plus grande partie de l'année dans le second, occupée à couronner par sa tendresse la félicité de son époux, & à mériter par ses soins maternels, ses vertus & sa bienfaisance, les adorations de ses enfans & de tout un peuple qui sait apprécier le bonheur de la posséder.

Des tableaux aussi intéressans que ceux qui avoient tant charmé Zéphirin dès son arrivée, se retraçoient bien toujours devant lui : partout il retrouvoit des objets aussi dignes de remplir son esprit que de captiver ses regards ; mais il étoit dans son génie de ne désirer jamais que ce qui étoit hors de sa portée, & de ne se plaire que dans les lieux dont il étoit éloigné. Ce qui l'occupoit le plus vivement en Angleterre étoit, ainsi qu'il s'extasioit à la nommer, la céleste Italie. Il n'avoit cherché que le Capitole au milieu de la Tour de Londres : il poursuivoit maintenant la Calabre dans le Comté de Cornouailles. Son Gouverneur avoit épuisé toutes sortes de moyens pour le guérir de cette inquiétude : il craignoit bientôt que son Élève ne gagnât à ces remèdes que la consomption ; & il appuya ses instances auprès de son père, pour en obtenir la permission de courir après cette Italie, devenue le dernier terme de ses vœux, comme autrefois de ceux des Troyens fugitifs.

A l'exception de la traversée du pas de Calais, toutes les courses de Zéphirin s'étoient faites sur la terre ferme, & il y avoit près de deux mois qu'il arpenoit les grands chemins. C'en étoit assez pour que les voyages ne lui présentassent plus d'agrémens que dans la navigation. Son Gouverneur fondant

quelques espérances sur cette épreuve pour dompter un peu son caractère, feignit de trouver autant de raison que lui dans cette nouvelle fantaisie ; & ils s'embarquèrent ensemble sur un vaisseau qui faisoit voile vers la Toscane.

Zéphirin passa le premier jour sur le tillac, sans pouvoir détacher ses yeux de la mer, dont les vagues mollement agitées, sembloient venir se jouer autour de son navire. Le lendemain il étoit encore si fier à ses propres yeux d'avoir osé tenter cette expédition, que l'orgueil de son courage le soutint assez bien contre les premières surprises de l'ennui. Mais dès le troisième jour, & le profond ravissement où l'avoient plongé les beautés de la mer, & son noble enthousiasme de lui même l'abandonnèrent. Il ne sentit que les dégoûts de son entreprise ; il appeloit la terre de tous les cris de son cœur. Malheureusement elle se trouvoit alors trop éloignée pour se prêter à ses caprices ; & ceux de l'Océan, un peu plus respectables que les siens, étoient les seuls dont s'occupoient les matelots. Il lui fallut donc prendre patience, ou plutôt s'impacienter de toutes les manières jusqu'au débarquement.

Heureux pouvoir de l'imagination, qui, dans les doux prestiges de l'espérance nous dérobe le souvenir de nos maux ! Zéphirin oublia tous les siens sur le rivage. Il venoit enfin de l'aborder cette contrée fameuse, trésor de toutes les richesses de la nature & des Arts. Après deux jours de repos à Livourne, il partit pour Florence. Il savoit que la célèbre galerie de cette ville y prolongeoit involontairement le séjour des voyageurs : on lui montrait des curieux qu'elle retenoit depuis six mois, en dépit des belles résolutions qu'ils formoient chaque jour de s'en arracher. Une telle conduite ne lui parut pas si étrange au premier coup-d'œil qu'il jeta sur cette superbe collection de chef-d'œuvres. Peut-être même auroit-il conservé

cette opinion jusqu'au bout de la galerie, sans l'image qui vint tout-à-coup s'offrir à son esprit, de Saint-Pierre de Rome, & de la bibliothèque du Vatican. Ces deux objets le tourmentèrent toute la journée en s'aggrandissant sans mesure dans sa tête. Afin de savoir à quoi s'en tenir sur leurs justes dimensions, il pressa dès le soir son Gouverneur de les aller vérifier eux-mêmes. Qu'on ne me parle point de ces observateurs éternels, auxquels un siècle pourroit à peine suffire pour l'examen de chaque merveille. Zéphirin au bout de trois jours étoit sûr de n'avoir laissé rien échapper de tout ce qu'il y a de remarquable dans l'ancienne capitale du monde ; encore avoit-il trouvé dans les intervalles le tems d'arranger fort proprement sa valise pour Naples, où il brûloit déjà de se rendre. Ce n'étoit point cependant les beautés particulières de cette ville qui tentoient le plus vivement sa curiosité. Il avoit traversé tant de cités magnifiques depuis quelques mois ! mais toutes celles qu'il avoit vues jusqu'alors étoient élevées sur le niveau de la terre. Herculanium & Pompéïa se trouvoient au contraire ensevelies dans ses entrailles. Des villes souterraines étoient désormais les seules qui pussent l'intéresser. La fécondité romanesque de son imagination lui faisoit arranger de mille manières l'événement terrible qui les avoit réduites à cet état. Il fut surpris, en y descendant, de s'être passionné pour un amas de ruines & de décombres, car il n'y vit alors rien de plus, malgré les beaux restes que le temps en a conservés. Un autre auroit au moins trouvé quelques motifs de consolation en admirant à Naples, un des plus beaux ports de l'Europe. Mais Zéphirin ne pouvoit le voir sans lui opposer aussitôt dans sa pensée les ports d'Amsterdam, de Bordeaux & de Constantinople, à qui leur éloignement faisoit prendre l'avantage dans ses comparaisons. Quant à cette montagne brûlante qui domine la ville,

& qui ajoute tant d'intérêt à sa situation pittoresque, en la menaçant sans cesse de la couvrir des cendres & des feux qu'elle vomit, n'étoit-il pas reconnu, de l'aveu de tous les voyageurs, que l'Etna l'emporte de beaucoup sur le Vésuve ? & les suites désastreuses de sa dernière éruption, ne réunissoient-elles pas sur lui seul tous les sentimens divers d'admiration & d'effroi qu'un volcan peut exciter ? Ainsi dans cette belle contrée qu'il avoit si vivement désiré de parcourir, Zéphirin n'avoit plus qu'une seule ville dont l'aspect pût le dédommager des fatigues de son voyage. C'étoit la singulière Venise, s'élevant du sein des lagunes avec ses cinq cent ponts, ses canaux & ses gondoles. Il est vrai que pour y parvenir, il lui falloit traverser l'Italie dans presque toute sa longueur ; mais son imagination, dont l'audace applanissoit tous les obstacles, le servoit aussi bien par sa mobilité pour rapprocher toutes les distances ; & il ne prit que le temps de faire son paquet, pour fixer le moment de se mettre en route vers l'Etat Vénitien.

Je crains, mes chers amis, que vous n'ayez peut-être déjà soupçonné son Gouverneur d'une lâche complaisance, en le voyant céder avec tant de faiblesse à toutes les boutades de son élève. Je me vois réduit, pour le justifier, à vous révéler ici un secret de famille, dans la confiance que je prens en votre discrétion.

Pendant tout le cours de ses voyages, Zéphirin avoit écrit régulièrement à son père ; & celui-ci avoit toujours remarqué que ses lettres étoient pleines d'expressions de dégoût, au sujet des lieux d'où elles étoient datées, & d'enthousiasme pour ceux qu'il étoit prêt à visiter. De cette manière il étoit clair que chaque pays, après lui avoir présenté de loin des espérances agréables, ne lui avoit offert pendant le séjour que des sujets de mécontentement & d'ennui. Ces observations, jointes à celles qui ve-

noient de la part du Gouverneur, & qui en confirmoient la jactance, ainsi que vous seriez prêts sans doute à le témoigner vous-mêmes, d'après ce que vous venez de lire, lui donnèrent à juger que son fils n'étoit pas d'un caractère, ou dans une disposition propres à lui faire recueillir un grand fruit de ses voyages. Cependant il ne vouloit point, en le rappelant brusquement auprès de sa personne, lui fournir le prétexte de se plaindre un jour que ce rappel eût fait manquer l'objet d'instruction qu'on s'étoit proposé. Seulement il avoit recommandé au Gouverneur de ne point contrarier les caprices de son fils qui tendroient à le ramener vers sa patrie. C'est ainsi que Zéphirin, après avoir vu en courant Venise, Turin, la Suisse & la Hollande, toujours avec la même précipitation & la même légèreté, n'aspiroit plus, par un nouveau trait d'inconstance, qu'à retourner auprès de ses foyers avant le terme qu'il avoit demandé lui-même pour ses courses.

Un père est toujours père. C'est vous dire assez combien celui de Zéphirin s'émut en le revoyant. Mais pourquoi n'ai-je pas à vous peindre ces transports, cette ivresse de joie d'un cœur paternel, au moment où lui est rendu un enfant digne de sa plus vive tendresse ? Pourquoi n'ai-je pas à vous les représenter dans les bras l'un de l'autre, muets de ravissement, & se baignant de leurs larmes confondues, le père orgueilleux des nouvelles perfections qu'il reconnoît dans son fils, celui-ci tout fier de les étaler aux yeux de son père, comme un gage de reconnaissance pour son amour ? Que j'aurois été heureux de vous offrir cette scène touchante, même avec le regret d'en affoiblir la peinture ! & pour vos parens & pour vous, quelle source d'émotions délicieuses, d'y retrouver l'expression naïve des sentimens dont vous êtes mutuellement pénétrés ! Il ne tenoit qu'à Zéphirin de nous procurer à tous ce bonheur,

en profitant mieux des soins prodigués à ses premières années. Que lui auroit-il manqué dans son éducation pour cultiver ses talens , & perfectionner ses connoissances , s'il avoit eu le courage de chercher à vaincre l'inquiétude de son caractère , & de s'assujétir à une application plus constante & plus soutenue : Au lieu de ces goûts volages , qui , le portant d'études en études , le forçoient de dévorer les difficultés attachées à leurs principes , sans lui laisser jamais le temps de sentir dans aucune le charme de ses progrès ; au lieu de ces illusions mensongères qui ne décoroient si magnifiquement à ses yeux les objets éloignés , que pour lui représenter les objets présens sous des couleurs plus sombres ; au lieu de ces mécontentemens & de ces dégoûts qu'il devoit éprouver sans cesse , en ne voyant de près que sous des traits affoiblis , les images qu'il s'étoit exagérées dans la perspective , quelle foule de plaisirs purs & de jouissances délicieuses , auroit pu remplir son esprit & son cœur ! Sans parler de cette satisfaction si douce qu'un enfant bien né goûte à surpasser les espérances de sa famille , ne considérons que la félicité personnelle qui auroit été son partage , puisqu'aussi bien le sentiment le plus profond & le plus constant de la nature , en eût fait la félicité suprême pour son père.

Vous l'avez vu dès l'enfance , également avide d'instruction & de talens aimables , se livrer à leur poursuite avec une ardeur effrénée , & croyant tout emporter du premier effort , après avoir lutté courageusement contre les difficultés les plus décourageantes , leur céder au moment où il étoit près d'en triompher. Aidé de ses dispositions naturelles , soutenu par les éloges de ses parens , avec un peu plus d'empire sur lui-même , il auroit successivement acquis tout ce qui pouvoit contribuer à répandre le charme le plus doux sur le reste de sa vie. Sa

raison mûrie de bonne heure par l'étude, & le goût qu'il auroit pris à des délassemens agréables, auroient préservé sa jeunesse des inquiétudes qui la tourmentent, & des ennuis qui la dévorent dans sa fleur. Les principes qu'il se seroit formés sur les Beaux-Arts, joints à l'habitude de les cultiver, ne lui auroient laissé rien voir avec indifférence dans ses voyages. Les chef-d'œuvres de tout genre étalés à ses regards, en satisfaisant sa curiosité, lui auroient donné de nouvelles lumières. Son esprit auroit pris plus d'étendue en voyant un plus grand nombre d'objets, plus de justesse en étudiant leurs différences & leur rapports, une connoissance plus profonde des hommes, en observant leurs mœurs & leurs caractères en diverses contrées. Accueilli par les étrangers, si flattés de l'empressement qu'un jeune homme instruit de leur langage, témoigne à visiter leur patrie, son passage dans chaque pays lui auroit attiré des prévenances flatteuses, & les égards les plus touchans. Admis en des sociétés distinguées, il y auroit puisé cette politesse insinuante, & ces manières affables, qui, par leur réunion à des qualités essentielles, désarment l'envie, & savent concilier le tendre intérêt de la bienveillance, avec le respect de la considération. Il ne seroit rentré dans sa patrie, qu'en laissant par-tout sur ses traces des regrets de son éloignement, en faisant naître dans le cœur de ses amis la joie la plus vive de son retour, & dans celui de ses parens, les espérances les mieux fondées sur sa fortune.

Combien Zéphirin se trouvoit alors éloigné de cette position-brillante où sembloit devoir le porter si naturellement sa destinée ! Dans toutes les villes qu'il avoit parcourues à tire-d'aîles, il n'avoit eu de relation qu'avec les hôtes chez lesquels il étoit allé se reposer un moment des fatigues de son vol. Ses concitoyens n'avoient rien à se promettre des foi-

bles connoissances qu'il avoit recueillies : son père voyoit toutes ses vues trompées : & ses amis ? — Mais son inconstance lui avoit-elle jamais permis de s'en attacher ? Zéphirin n'avoit point d'amis. Le malheureux , que je le plains , en songeant , ô mon cher Garat , que ce fut dans un âge aussi tendre que se forma entre nous cette amitié qui ne s'est jamais altérée un seul instant , & qui nous porteroit aujourd'hui , comme dans la première chaleur de sa naissance , à confondre nos fortunes & nos vies pour les partager par une égale moitié ! Que j'aime à me les rappeler ces doux momens de notre jeunesse , où les mêmes goûts & les mêmes sentimens rapprochoient nos cœurs par tous les points qui pouvoient les unir ! Avec quelle rapidité s'écouloient les journées entre nos confidences & nos études ! Point de plaisirs ou de peines qui ne fussent communs à tous les deux. Voisins à la ville , voisins à la campagne , pendant huit années , il ne fut presque pas un seul jour où le besoin d'être ensemble ne nous portât l'un vers l'autre. Combien de larmes nous coura notre séparation ! En te précédant dans la Capitale , avec quelle ardeur t'y appeloient mes vœux ! & quelle fut au bout de trois ans la joie que nous éprouvâmes à nous y réunir ! Aujourd'hui dans nos entretiens , si quelque circonstance nous ramène à ces charmantes promenades que nous faisions si souvent le long d'une belle rivière , à ces hautes collines où un Gessner , un Thomson , un Saint-Lambert à la main , nous jouissions à la fois de tous les charmes de l'amitié , de la poésie & de la nature ; quelle douceur de nous retrouver toujours dans les mêmes sentimens , & de nous reposer sur la ferme confiance qu'ils ne s'éteindront que dans notre tombe !

O vous , mes jeune Lecteurs , devant qui mon âme vient de se répandre , vous me pardonnerez cet épanchement que je n'ai pu retenir. Ah , si vous aviez un

ami comme le mien ! si vous l'aimiez , si vous en étiez aimé comme moi ! Et puis , n'ai-je pas quelques droits à vous parler de ce qui m'intéresse ? Seroit-ce en vain que vous auriez attaché à ma personne le titre sous lequel je vous ai présenté cet Ouvrage ? Non , rien de ce qui peut toucher l'un de nous , ne sauroit désormais être indifférent à l'autre. Nous sommes unis par des nœuds qui ne seroient rompus de votre part ou de la mienne , que par une ingratitude bien coupable. Si les soins que je prends de former votre esprit & votre cœur , sont de quelque prix à vos yeux , ne vous dois-je pas à mon tour la plus tendre reconnoissance ? Des bergers , des amans plaintifs avoient bien jusqu'ici peuplé ma retraite ; mais à ces objets touchans , vous en êtes venus joindre de plus intéressans encore. Grâce à vous , je ne vois plus rien que de frais & de riant dans la nature. Que je me plais à m'entourer de vos douces physionomies , où se peignent avec une expression si gracieuse la gaité , l'innocence & la candeur ! C'est vous que mon imagination rassemble sans cesse à mes côtés. C'est de votre bouche que je recueille ces traits naïfs qui vous font sourire , & ces sentimens tendres ou généreux qui font couler vos larmes , ou qui impriment à vos jeunes pensées un caractère de noblesse & d'élevation. Venez ; que je vous présente à la Patrie , lui portant chacun dans vos mains une fleur d'espérance. Son attente ne sera pas trompée. Non , vous ne serez pas méchans comme ces hommes dont j'ai lu l'histoire. Ils n'avoient point d'ami pour les mener au bien par la voie du plaisir , & vous en avez un qui fait de ce devoir tout le bonheur de sa vie. Souvenez-vous donc toujours de lui ; mais pour vous en souvenir comme il le desire , que sa mémoire se lie à vos vertus. Il me semble déjà la recevoir , cette récompense flatteuse. Je vous entends aujourd'hui répéter mon nom dans vos jeux ; je vous entends

dans l'avenir l'apprendre à vos enfans assis sur vos genoux, & je vous vois caresser vos petits-fils qui viennent vous le bégayer dans votre vieillesse.

(Par M. Berquin.)

Cette pièce est tirée de *l'Ami de l'Adolescence*. Le premier volume ne paroîtra que dans quelques jours, à cause des nouveaux arrangemens qu'il a fallu prendre pour une distribution plus commode & plus agréable. On en rendra compte à la tête du premier volume.

ÉPIGRAMME.

LA s de traîner une robe au Palais,
 Dans un café, sur Quesnay, la Rivière,
 Graves Auteurs qu'il n'entendit jamais,
 Maître Damon braille sans honoraire.
 Damon ressemble à ce tonneau qui fuit,
 Plus il est vuide & plus il fait de bruit.

Explication de la Charade, de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Bride oison*; celui de l'Enigme est *Echo*; celui du Logogryphe est *Ouin*, où l'on trouve *oui*.



C H A R A D E.

MON premier a sept sœurs, & chacune a son ton;
 Peu de chose & trois riens désignent mon second;
 Moins mon tout est nouveau, plus il a de renom.
 (*Par M. Micro-Mégas.*)

É N I G M E.

QUOIQ'ON me trouve en tous les lieux
 Je suis un être inconcevable ;
 L'un me met au nombre des Dieux ,
 L'autre souvent m'appelle un diable.
 En voltigeant de cœurs en cœurs ,
 Dans le monde entier je voyage ,
 Ainsi qu'un papillon volage
 Qui s'abat sur toutes les fleurs.

L O G O G R Y P H E.

JEbrille aux yeux, Lecteur, par plus d'une ouverture;
 Mille sujets composant ma structure ,
 Fendus & refendus, fixés en sens divers,
 Pour me former portent des fers.
 J'imite des jardins la riant verdure ,
 Je la relève encor par le secours des Arts;

Je le dispute à la Nature,
 Et j'embellis les plus beaux boulevarts.
 Intéressez-vous à mon être,
 Muses; servez à me faire connoître
 Par votre nombre & par un instrument
 Que vous montez facilement;
 Sur quatre pieds je le donne avec grâce
 A quiconque des vers vous inspirez l'ardeur.
 Sur sept pieds je deviens ma sœur;
 Ne me cherchez point au Parnasse,
 Dignement j'occupe une place
 Aux guinguettes, dans les hameaux.
 J'offre sur quatre encor le plus cruel des maux.
 (*Par M. R..... de Narbonne, Ancien Capitaine
 Aide-Major au Régiment de Bourgogne.*)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ÉLOGE de M. d'Alembert, lu dans
 l'Assemblée publique de l'Académie des
 Sciences, le 21 Avril 1784. A Paris,
 chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue
 des Mathurins, hôtel de Cluni.

LA célébrité de M. le Marquis de Con-
 dorcet, dans un genre même d'Ouvrages que
 l'un de ses prédécesseurs a rendu si difficile,
 a bien pu augmenter quelquefois l'intérêt

que l'on prend à la mémoire des hommes qui ont parcouru la carrière des Sciences & des Lettres ; mais lorsque l'Académicien dont il parle , étoit un Savant - du premier ordre , un Écrivain célèbre , un Citoyen Philosophe ; lorsque sa perte a fait un vuide immense que l'étendue de tout un siècle ne pourra peut-être remplir , dès - lors cet intérêt redouble ; & M. de Condorcet , par la nature seule de l'Ouvrage , doit exciter la curiosité des Savans , des Philosophes & des vrais Gens de Lettres. Tel est l'effet qu'a dû produire l'Éloge que nous annonçons. Digne par ses vastes connoissances de célébrer la mémoire de M. d'Alembert , M. de Condorcet pouvoit , sans doute , se promettre de le montrer dans tout l'éclat de sa gloire ; mais en composant cet Éloge , une nouvelle difficulté devoit quelquefois arrêter sa pensée , il falloit qu'il se défiât de son cœur ; car il avoit à louer tout à la-fois son maître & son ami. Nous ne pensons pas qu'à cet égard on ait aucun reproche à faire à M. de Condorcet ; il a loué M. d'Alembert comme il méritoit de l'être ; persuadé que la vérité doit sur-tout faire le principal caractère d'un Éloge Académique , il l'a peint par les faits ; & c'est en nous faisant connoître la personne & l'Auteur , qu'il a dignement justifié la réputation de ce grand Homme.

M. de Condorcet nous retrace d'abord l'histoire de la naissance & de l'enfance de M. d'Alembert ; mais il ne lève point le voile

dont le nom de ses parens a été convert pendant sa vie : « Et qu'importe, s'écrie M. de » Condorcet, ce qu'ils ont pu être ? Les vé- » ritables aïeux d'un homme de génie, sont » les Maîtres qui l'ont précédé dans la car- » rière, & ses vrais descendans sont des » Élèves dignes de lui. »

M. d'Alembert fit ses études au Collège des Quatre - Nations d'une manière brillante..... Ses Maîtres étoient du parti qu'on appelloit alors *Janséniste*.... Un *Commentaire sur l'Épître de S. Paul aux Romains*, que fit le jeune Élève dans sa première année de philosophie, fit concevoir une haute idée de ses talens, & dès-lors on se flatta que M. d'Alembert rendroit au parti de Port Royal une portion de son ancienne gloire, & qu'il seroit un nouveau Pascal. Pour rendre la ressemblance plus parfaite, on lui fit suivre des leçons de mathématiques; mais bientôt on s'aperçut qu'il avoit pris pour les Sciences une passion qui décida du sort de sa vie. En vain ses Maîtres cherchèrent à l'en détourner, en lui annonçant que cette étude lui dessécheroit le cœur, (ils ne sentoient pas sans doute toute la force de l'aveu que renferme cette expression) M. d'Alembert fut moins docile que Pascal; jamais on ne put lui faire regarder l'amour..... des vérités certaines & claires, comme une erreur dangereuse ou comme un penchant de la nature corrompue. En sortant du Collège, il courut chercher un asyle auprès de

sa Nourrice. Il y vécut près de quarante années , & cacha si bien sa célébrité & sa gloire , qu'elle ne s'apperçut jamais qu'il fût un grand Homme..... *Vous ne serez jamais qu'un Philosophe*, lui disoit-elle. *Et qu'est ce qu'un Philosophe ? c'est un fou qui se tourmente pendant sa vie pour qu'on parle de lui lorsqu'il n'y sera plus.....*

En 1741, M. d'Alembert entra dans l'Académie des Sciences. Il n'avoit que vingt-quatre ans, & déjà il avoit appris à relever des fautes échappées à un Géomètre célèbre , dans un Ouvrage que la France regardoit alors comme un Livre Classique.

Nous ne suivrons pas scrupuleusement M. de Condorcet dans l'exposé qu'il fait des Ouvrages de Mathématiques de son illustre Maître ; il nous suffira de dire avec lui que M. d'Alembert mérita dans les Sciences le titre de créateur , qu'il ajouta aux découvertes de Newton , & qu'il répara par-là l'honneur de la France, ou plutôt du continent, qui, jusqu'alors, n'avoit rien eu à opposer à la gloire de ce grand Philosophe.

M. de Condorcet voulant sans doute répandre de la variété dans son Ouvrage , interrompt l'énumération des travaux mathématiques de M. d'Alembert ; il nous apprend que son ami , tant qu'il ne fut que Géomètre , fut à peine connu dans sa Patrie ; il fallut qu'un Roi , dont les bienfaits vinrent chercher cet homme célèbre , avertit la France qu'elle avoit un grand Homme de plus.....

M. d'Alembert

M. d'Alembert s'étoit lié depuis sa jeunesse avec Voltaire, dont M. de Condorcet trace un magnifique & fidèle portrait. Cet Écrivain célèbre associa à son projet M. d'Alembert, qui donna, peu de tems après, le Discours Préliminaire de l'Encyclopédie, Discours qu'il faut mettre au nombre de ces Ouvrages précieux, que deux ou trois hommes tout au plus dans chaque siècle sont en état d'exécuter. Nous invitons nos Lecteurs à lire l'analyse que M. de Condorcet a faite de ce Discours. Elle prouve qu'il possède le rare talent de renfermer dans un très-petit espace la substance d'un Ouvrage qui embrasse, pour ainsi dire, tout le système des connoissances humaines.

Jusqu'ici nous n'avons vû dans M. d'Alembert que le Géomètre & l'Écrivain. M. de Condorcet le considère ensuite comme Philosophe. Il trace d'après les conversations & d'après les Ouvrages de son illustre ami, le tableau des principes de sa philosophie. Il discute avec sagacité les reproches qu'on a pu lui faire sur ses opinions; & il ne dissimule pas qu'il pouvoit y en avoir quelques-uns de fondés. Il n'appartient qu'à un Disciple aussi éclairé que M. de Condorcet, de parler de son Maître avec cette noble franchise qui inspire la confiance, & qui prouve que l'amour de la vérité chez les vrais Philosophes, l'emporte toujours sur les égards qui semblent exiger au premier coup d'œil deux sentimens que M. de Condorcet con-

noît si bien, l'amitié & la reconnoissance.

Une guerre Littéraire qui s'éleva lors de la publication de l'Encyclopédie, entre des hommes bien peu faits pour s'entendre, compromit le repos de M. d'Alembert. « Le
» Roi de Prusse lui fit les offres les plus bril-
» lantes & les plus honorables. Il les refusa,
» & préféra sa Patrie, où il étoit pauvre &
» persécuté, à la Cour d'un Roi, qui, dé-
» pouillé de l'éclat du Trône, eût encore
» mérité qu'un homme de génie recherchât
» son suffrage & sa société. Parlant avec sin-
» gularité de ses succès, de ses revers, de
» ses dangers, de ses ressources, & même
» de ses fautes, il comparoit la gloire d'avoir
» fait Athalie à celle de ses victoires, &
» vivoit avec le Philosophe François dans
» cette égalité qui, malgré la différence des
» rangs, s'établit nécessairement entre les
» hommes de génie. » Peu de temps aupara-
vant, M. d'Alembert avoit refusé une
offre encore plus brillante. Nous parlons de
la proposition qui lui fut faite par l'Impé-
ratrice de Russie, de le charger de l'éduca-
tion de son fils, & de l'en charger seul. Les
titres, les récompenses, tous les avantages
qui eussent flatté ou séduit un homme ordi-
naire, étoient prodigués; mais fidèle à ses
principes, le Philosophe François refusa cet
honneur, comme il l'auroit accepté sans
orgueil & sans ostentation.

M. de Condorcet revient aux Ouvrages
Mathématiques de M. d'Alembert; & en

Exposant les avantages que peuvent retirer les Géomètres des Opuscules qu'il a publiés, il pèse sur le calcul des probabilités. " Si ce
" calcul, dit-il, s'appuie un jour sur des
" bases plus certaines, c'est à M. d'Alembert qu'on en aura l'obligation. " Qu'on nous permette de nous arrêter ici quelques momens sur une question intéressante pour tous les hommes, & qui pendant long-tems a exercé l'esprit de nos plus grands Philosophes. On verra que M. de Condorcet ajoute aux idées de son illustre Maître, en associant toujours l'esprit philosophique aux objets qu'il discute.

Dans l'application du calcul des probabilités à l'inoculation, M. d'Alembert fait sentir que s'il est facile de prouver combien cette opération est utile pour la Société en général, le calcul de l'avantage dont elle peut être pour chaque particulier, exige d'autres principes. M. d'Alembert n'a pas donné la vraie solution de ce problème. " Elle dépend, dit M. de Condorcet, d'une méthode d'évaluer la vie, ou plutôt de l'apprécier; (car sa durée ne doit pas entrer seule dans le calcul) & il seroit bien difficile de trouver pour cette méthode des principes dont tous les hommes même raisonnables voulussent convenir, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs enfans. " C'est principalement dans cette dernière hypothèse que la question devient difficile, & qu'elle peut être importante. " En pronon-

» çant sur notre propre danger, ajoute M.
» de Condorcet, nous pouvons suivre no-
» tre volonté, nos penchans; & après avoir
» balancé nos intérêts, nous décider pour
» celui que nous préférons. » En pronon-
çant sur le sort d'autrui, la justice la plus
sévère doit nous conduire. Le droit que
nous avons sur l'existence d'un autre, n'est
fondé que sur l'ignorance qui l'empêche de
juger par lui-même; c'est donc sur son
avantage réel, & non sur notre seule opi-
nion, que notre volonté doit se régler. Il ne
suffit point de croire qu'il soit utile pour lui
de l'exposer à un danger, il faut que cette
utilité soit prouvée. On chercheroit vaine-
ment à éluder la difficulté, en décidant
qu'alors l'intérêt général doit l'emporter. Ce
patriotisme exagéré n'est qu'une illusion dan-
gereuse, capable d'entraîner à des injustices,
& même à des crimes, les hommes igno-
rans & passionnés. « Sans doute, poursuit
» M. de Condorcet, il est des circonstances
» où l'on peut devoir au bonheur public le
» sacrifice volontaire de ses droits, mais ja-
» mais celui des droits d'un autre ne peut
» être ni juste ni légitime. »

En 1772, M. d'Alembert fut nommé
Secrétaire de l'Académie Française, dont il
étoit Membre depuis 1754. Dès lors il s'en-
gagea à écrire la vie de tous les Académi-
ciens morts depuis 1700 jusqu'en 1772. Tou-
tes les difficultés qui auroient pu arrêter un
Ecrivain moins zélé que lui pour la gloire

de l'Académie , ou moins sûr de les vaincre , ne firent qu'exciter son ardeur ; & dans l'espace de trois ans , près de soixante-dix Éloges furent achevés.

On fait que l'article Éloge , dans l'Encyclopédie , est de M. d'Alembert , & qu'il contient d'excellens préceptes sur les éloges historiques. « Ces préceptes , dit M. de Condorcet avec une modestie qui accompagne toujours les grands talens , « ces préceptes , » dictés par la raison & par le goût , font » sentir toute la difficulté de ce genre d'Ouvrages , & doivent décourager ceux qui , » honorés de cette fonction par une Compagnie savante , sentent combien ils restent au-dessous , & des leçons que leur » donne M. d'Alembert & des exemples » qu'il leur a tracés. » Si M. de Condorcet pouvoit entendre la voix publique , lorsqu'il prononce l'éloge de quelqu'un de ses Confrères , il n'ignorerait pas qu'elle le place depuis long-temps au rang des Biographes les plus célèbres ; & s'il est vrai , comme on l'a dit , que l'illustre Corps dont il est l'organe doive aux Éloges de Fontenelle une partie de sa réputation , pourquoi ne dirions-nous pas que M. de Condorcet en augmentera la gloire ?

Parmi les Éloges que M. d'Alembert a faits pour l'Histoire de l'Académie Française , il en est où il s'est permis plus de simplicité , de familiarité même. Le Public , après avoir encouragé cette liberté par des

D iij

applaudissemens multipliés, parut ensuite la désapprouver. M. de Condorcet justifie M. d'Alembert de ce reproche; & ce morceau n'est pas un des moins piquans de son Ouvrage, par la finesse avec laquelle il fait voir que dans une suite considérable d'Éloges, M. d'Alembert devoit nécessairement changer sa manière, & qu'il pouvoit quelquefois, en s'abandonnant à tous ses mouvemens, traiter ses Lecteurs plutôt comme des amis que comme des juges.

Après avoir considéré son illustre Maître comme Géomètre, comme Écrivain & comme Philosophe, après l'avoir loué comme autrefois Fontenelle loua Leibnitz & Newton, M. de Condorcet consacra le reste de son Éloge à parler de la personne même de M. d'Alembert. Il nous peint son caractère, son âme & ses vertus sociales; il juge de son caractère par la liste de ses amis. * Sa répu-

* Si M. de Condorcet avoit pu, dans un Ouvrage dont le fonds étoit si riche, parler plus au long des amis de M. d'Alembert, il auroit sans doute nommé un vieillard que des qualités rares dans tous les siècles, font chérir & respecter de tous ceux qui le connoissent, dont l'âme pure & généreuse n'éprouve d'autres sentimens que ceux qu'inspirent l'humanité, la bienfaisance & la vertu, pour qui le desir d'être utile est un devoir de justice, & le bonheur d'y réussir une nécessité; un homme enfin qui, par l'étendue de ses lumières, un goût sûr & délicat, mérita d'être l'ami de Fontenelle, de Voltaire & de d'Alembert.

tation, sans doute, portoit sur une base trop solide pour qu'il craignît d'associer sa gloire à celle des hommes les plus célèbres. Ami constant de Voltaire pendant plus de trente ans, il s'occupoit avec un soin presque superstitieux de multiplier les hommages que ce grand Homme recevoit de ses compatriotes. Il ne parla de l'illustre Euler à un grand Roi que pour lui en faire sentir le mérite..... Consulté par ce même Prince pour remplacer ce Géomètre qui retournoit en Russie, M. d'Alembert lui proposa de réparer cette perte, en appelant à Berlin M. de Lagrange, & ce fut par lui seul qu'un Souverain qui l'estimoit, apprit qu'il existoit en Europe des hommes qu'on pouvoit regarder comme ses égaux. « Son amitié étoit
» active, & même inquiète; les affaires de
» ses amis l'occupoient, l'agitoient, & souvent troubloient son repos encore plus
» que le leur; il étoit étonné de l'indifférence, de la tranquillité qu'ils montroient,
» leur en faisoit des reproches; & quelquefois son intérêt étoit si vif, qu'il les forçoit de desirer le succès pour lui, plus encore que pour eux mêmes.... Il ne croyoit pas qu'il fût permis d'avoir du superflu lorsque d'autres hommes n'ont pas même le nécessaire..... Son zèle pour le progrès des Sciences & la gloire des Lettres, ne se bornoit pas à y contribuer par ses Ouvrages, il devenoit le bienfaiteur, l'appui, le conseil de tous ceux qui, dans leur jeu-

» nesse, annonçoient du talent ou mon-
» troient du zèle pour l'étude; souvent il
» a éprouvé de l'ingratitude; mais l'amitié
» qu'il a trouvée quelquefois pour prix de
» ses services & de ses leçons, le conso-
» loit, & il ne se croyoit pas malheureux
» d'avoir fait cent ingrats pour acquérir un
» ami. »

Encore quelques traits de ce portrait si bien fait & si ressemblant..... « Son caractère
» étoit franc, vif & gai..... Il s'irritoit faci-
» lement dans ses dernières années, mais
» revenoit plus facilement encore, cédoit à
» un mouvement de colère, mais ne gar-
» doit point d'humeur..... Après avoir de-
» meuré près de quarante ans dans la mai-
» son de sa Nourrice, sa santé l'obligea de
» quitter le logement qu'il occupoit chez
» elle, & l'âge de cette femme respectable
» ne lui permit pas de le suivre. Tant qu'elle
» vécut, deux fois chaque semaine il se ren-
» doit auprès d'elle, s'assuroit par ses yeux
» des soins qu'on avoit de sa vieillesse, cher-
» choit à prévenir, à deviner ce qui pou-
» voit rendre plus douce la fin d'une vie sur
» laquelle sa reconnoissance & sa tendresse
» avoient répandu l'aisance & le bonheur. »

Remercions M. le Marquis de Condorcet d'avoir mis sous nos yeux un tableau si intéressant. Qu'il est doux de laisser reposer son cœur sur ces détails de la vie d'un grand Homme, & de le voir descendre de la hauteur où son génie & des méditations subli-

mes l'avoient élevé, pour se livrer quelquefois aux mouvemens de son âme, & céder sans effort aux plus délicieux sentimens de la Nature !

Achevons, & retraçons les derniers traits que M. de Condorcet ajoute au portrait de son ami. « Illustre par plusieurs grandes découvertes ; digne par sa modération, son désintéressement, la candeur & la noblesse de son caractère, de servir de modèle à ceux qui cultivent les Sciences, & d'exemple aux Philosophes qui cherchent le bonheur ; ami constant de la vérité & des hommes ; fidèle jusqu'au scrupule, aux devoirs communs de la morale, comme aux devoirs que son cœur lui avoit prescrits ; défenseur courageux de la liberté & de l'égalité dans les Sociétés Savantes ou Littéraires dont il étoit Membre ; admirateur impartial & sensible de tous les vrais talens ; appui zélé de quiconque avoit du mérite ou des vertus ; aussi éloigné de toute jalousie que de toute vanité ; ami assez tendre pour que la supériorité de son génie, loin de refroidir l'amitié en blessant l'amour-propre, ne fît qu'y ajouter un nouveau charme plus touchant : il a mérité de vivre dans le cœur de ses amis comme dans la mémoire des hommes. »

Ce portrait, que la haine & l'envie trouveront peu fidèle, frappera par la ressemblance

D v

blance tous ceux que le grand Homme qu'il peignoit honoroit de son estime & de son amitié. Nous avions le bonheur d'être compté dans ce nombre, & nous osons assurer qu'il n'en est aucun parmi eux qui voulut en effacer un seul trait.

En finissant, M. de Condorcet annonce que M. d'Alembert a fait des dispositions qu'il a confiées à trois de ses amis; il donne d'abord aux deux premiers des éloges qu'a justifié la voix publique; il parle ensuite de lui même. » Je n'ai pu, dit-il, » avoir d'autre titre pour être placé dans » cette liste honorable, que l'amitié même » de M. d'Alembert, amitié que mon zèle » pour l'étude m'avoit méritée dès ma jeunesse, que pendant plus de quinze ans » j'ai regardée comme un des premiers biens » de ma vie, & dont le souvenir doux & » cruel ne s'affoiblira jamais dans mon » cœur; car il est des pertes qui ne peuvent s'oublier, parce qu'elles ne peuvent se réparer; & lorsque l'ami qui nous a été enlevé étoit un de ces hommes rares que plusieurs générations ne remplaceront point, lorsque son amitié tendre, active, courageuse, éclairée, étoit unique comme lui-même; lorsqu'on étoit uni avec lui par les rapports d'opinions, de goûts, de sentimens, par cet attrait naturel qui rendroit irréparable la privation même d'un ami qui n'auroit point d'autres titres

» à nos regrets, il ne doit rester à ceux qui
 » ont éprouvé de telles pertes, & qui les
 » ont vûes se renouveler en peu d'années ,
 » que la triste & douloureuse consolation
 » de n'avoir pas vécu sans connoître le
 » bonheur. »

Voilà le langage simple & touchant que
 parle la véritable amitié. Ce morceau peint
 la sensibilité de l'âme de M. de Condorcet &
 toute la vivacité de ses regrets, avec une vé-
 rité dont nous serions garans si l'on pouvoit
 jamais ne pas sentir ce qu'on exprime si
 bien.

Nous ne finissons pas cet extrait sans ré-
 pondre à deux observations critiques que
 nous avons entendu faire, en parlant de
 l'éloge dont nous venons de rendre compte.
 Dans la première, on reproche à M. de
 Condorcet de n'avoir pas mis assez de mou-
 vement dans son style, & de ne lui avoir
 pas donné assez d'élévation. Cette remarque
 ne nous paroît pas juste. On n'a pas songé
 sans doute en la faisant, que l'Ouvrage dont
 il s'agit, est un Éloge purement historique,
 que tels doivent être les Éloges en usage
 dans l'Académie des Sciences, qu'il faut les
 regarder comme des Mémoires pour servir
 à l'Histoire des Lettres, & que les réflexions
 philosophiques doivent sur tout être
 l'âme de ces sortes d'Ecrits. Quant à l'éle-
 vation du style, veut on parler de sa no-
 blesse ou de sa sublimité? (car beaucoup de
 gens confondent ces trois choses.) Si l'on

D. vj.

parle de la noblesse , nous oserons dire que le reproche n'est pas fondé ; si c'est de la sublimité , nous répondrons que le style sublime ne sauroit , sans blesser les règles du goût , entrer dans un Éloge historique ; que trop souvent on prend un amas de phrases ou de mots harmonieux , mais insignifiants , pour ce genre de style , & que le vrai talent d'écrire n'est pas l'art d'employer des termes pompeux & vagues , & d'arrondir des périodes , mais celui de rendre clairement ses idées , & de prendre un ton convenable au sujet que l'on traite. La seconde remarque porte sur la longueur de l'Ouvrage & des détails géométriques. Cette objection nous paroît tout aussi peu solide. M. de Condorcet avoit à parler devant une Assemblée de Savans , d'un homme qui avoit reculé les limites des Sciences , & dont la supériorité en géométrie étoit une des plus belles portions de sa gloire. Pouvoit-il se permettre de ne pas parler de tous les Ouvrages mathématiques de M. d'Alembert , qui , la plupart , annoncent l'inventeur & une révolution dans l'Histoire de la Géométrie ? Enfin on a répété que Fontenelle avoit rendu la place de Secrétaire dans l'Académie des Sciences très-dangereuse à occuper. Nous l'avouons sans peine ; mais plus nous sentons cette vérité , & plus nous sommes convaincus qu'il falloit après lui , pour la remplir avec honneur , un homme , qui , comme M. de Condorcet , eût l'art de faire valoir , par

DE FRANCE. 85
de bonnes analyses, les Ouvrages de ses
Confrères, & qui fût tout-à-la fois un Sa-
vant du premier ordre, un Philosophe pro-
fond & un grand Écrivain.

SPECTACLES.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Mardi 27 Juillet, on a donné, pour la première fois, *Léandre Candidé*, ou *les Reconnoissances*, Comédie-Parade, en deux Actes, en prose & en vaudevilles.

La Scène est en Turquie. Acté 1^{er}. Le Théâtre représente un Caravanférail. Léandre-Candidé & Martin Cassandre ouvrent la Scène. Le premier, toujours persécuté par le sort, est sur le point de renoncer à l'optimisme; le second cherche à prouver à son jeune ami que, dans ce monde, tout est au pis. On amène à Léandre un Esclave qu'il a racheté sans le connoître; cet Esclave est le Docteur Pangloss, qui, après avoir reconnu son Élève, lui raconte ses malheurs. Recit, qui donne lieu à quelques débats entre Martin & Pangloss, sur le système que chacun d'eux a adopté. Un Esclave Turc les interrompt. Cet Esclave est Pierrot, ancien Valet de Léandre. Celui-ci le reconnoît, se saisit de lui, & lui demande ce qu'il a fait de sa fortune & de sa maîtresse. Pierrot s'excuse

assez mal sur ce qu'il a fait de l'argent ; mais il force son maître à tout oublier, lorsqu'en lui parlant de sa maîtresse il dit : *Elle est ici*. En effet elle est en Turquie ; mais elle est Esclave du Pacha Usbeck, qui, jusqu'à ce moment, a vainement tenté de lui faire partager l'amour dont il brûle pour elle. Léandre veut la racheter, Pierrot l'en détourne : il lui apprend qu'Usbeck l'envoie à sa maison de campagne, qu'elle va s'arrêter au Caravan-sérail pendant que sa litière relayera. Léandre se cache dans un cabinet avec Pangloss. Après que la chambre dans laquelle on doit faire reposer Isabelle a été assez légèrement examinée par le Chef des Gardiens du Sérail, & que Léandre, ainsi que Pangloss, ont cru reconnoître dans ce Chef le Baron, frère d'Isabelle, on introduit la favorite d'Usbeck, & la vieille Colombine sa suivante. Dans cette Scène, Isabelle parle beaucoup de son amour pour Léandre, & du desir qu'elle a de lui rester fidelle ; mais Colombine cherche à lui prouver qu'elle doit cesser d'être constante, & qu'il le faut. Isabelle sent bien qu'il faudra céder, & elle dit :

Pour résister, trop timide ;

Fidelle, je ne me rendrai

Qu'en pensant à mon cher *Candide*.

Après quoi elle sort pour se remettre en route. Pierrot conseille à son Maître, à Pangloss & à Cassandre de la suivre promp-

tement , afin de l'enlever pendant l'absence d'Usbeck.

Acte II^e. Le Théâtre représente les jardins extérieurs du Sérail. Colombine promet à Pierrot de servir Léandre dans ses projets , à une condition sur laquelle Pierrot lui promet qu'elle sera satisfaite. Il en fait part à Léandre , à Cassandre & à Pangloss. Colombine veut être épousée. Mais qui sera son époux ? Cassandre , Pangloss & Pierrot la refusent tour-à-tour sous différens prétextes. Le dernier propose de s'en remettre au sort , en tirant à la courte paille. Le sort tombe sur Pangloss , qui s'y soumet sans beaucoup d'effort. Cependant les Voyageurs ont fait savoir au Baron que des étrangers desiroient lui parler ; il vient : & delà deux Scènes , dans la première desquelles le Baron reconnoît le Docteur , comme il reconnoît ensuite Léandre dans la seconde. Colombine a été fidelle à sa parole ; dès qu'elle a été sûre d'un époux , elle a cherché à servir Léandre. Elle conduit Isabelle dans les jardins ; la jeune esclave croit y rencontrer Usbeck , elle reconnoît enfin Léandre , & tous deux s'abandonnent aux transports de deux amans qui se retrouvent après une longue séparation. Le Chef des Gardiens , témoin par hasard de ces transports , le Baron , en un mot , qui garde sa peur sans la reconnoître , & sans en avoir été reconnu , vient avec des Gardes , & veut faire arrêter Léandre. Celui ci le prie , le presse , lui propose même de l'argent ; com-

me rien ne peut toucher le Baron , on lève le voile d'Isabelle ; & le Baron , reconnoissant sa sœur , veut faire éloigner les Gardes. Ceux-ci se refusent à lui obéir. A l'instant Pierrot arrive, il annonce la mort d'Usbeck , à qui le Sultan a envoyé le cordon ; il apporte en même-temps son testament , par lequel Isabelle demeure propriétaire du Sérail & de tous les Esclaves. Isabelle donne la liberté à ceux-ci , & promet à Léandre de l'épouser le lendemain.

On a imprimé que , sans être pédant , on ne sauroit juger cet Ouvrage avec sévérité. Il est bien certain qu'il ne faut pas regarder du même œil une Comédie de caractère ou d'intrigue , & une Comédie parade ; c'est à-dire , un Ouvrage capable de donner de la gloire à son Auteur , & une production éphémère dictée par la folie , & accueillie , pour sa gaîté , par les oisifs & les désœuvrés. Néanmoins lorsqu'un Auteur s'avise d'aller puiser dans un Roman très philosophique la matière d'une Comédie parade ; lorsque , semblable à un Souffleur qui , après avoir mis en fusion de l'or monnoyé , écarteroit l'or pur , pour ne recueillir que l'alliage , il met de côté le fonds moral de l'Auteur dont il a pris la fable , pour ne porter sur la Scène que ses gaîtés , ses licences & sa folie ; l'observateur doit-il garder le silence , & ne peut-il s'élever contre un pareil abus sans passer pour un pédant ? Malgré l'espèce d'anathème lancé contre tout Critique trop sé-

vère pour *Léandre-Candide* ; nous oserons dire que c'est faire un mauvais usage de son esprit que de l'employer à rassembler dans un petit cadre toutes les gravelures, toutes les plaisanteries qu'un Philosophe aimable & gai a répandues dans un Ouvrage moral , & que c'est deshonorer les sources dans lesquelles on puise, que d'abuser ainsi des brins de clinquant qu'on y ramasse, pour déshonorer des Amateurs de parades, & plaire à quelques esprits libertins. Lorsque Voltaire traça *Candide*, il voulut être utile; il voulut que la gaieté jetât de l'agrément sur les leçons qu'il alloit donner; en conséquence il a convert sa morale des fleurs de son imagination brillante, & quelquefois il a fait marcher la folie de front avec la sagesse; mais certainement s'il vivoit encore, il seroit bien surpris de voir son *Candide* travesti en *Léandre*, son *Martin* en *Cassandre*, sa *Cunégonde* en *Isabelle*, &c. Nous croyons qu'un pareil travestissement a dû déplaire à tous ceux qui, non-seulement ont conservé pour Voltaire le respect qui lui est dû, mais qui respectent encore davantage les Ouvrages moraux faits pour être utiles aux hommes en les éclairant. Au reste, après avoir vû porter sur le Théâtre de la Comédie Italienne l'Histoire de France, dramatiquement découpée en madrigaux, il n'est pas étonnant d'y voir travestir les Adages d'un Philosophe, en sarcasmes souvent graveleux jusqu'à l'indécence.

Considérée simplement comme Ouvrage de fantaisie , cette production a plu à quelques Spectateurs. L'Auteur a été demandé , il n'a point paru ; un A&teur a déclaré qu'il étoit inconnu. La Pi&ce est fort agréablement jouée. M. Trial , dans le rôle du Baron , devenu par accident Chef des Gardiens du Sérail , est très piquant & très original. Les vaudevilles sont coupés avec facilité , & même avec une certaine grâce qui fait regretter que l'Auteur ne se livre pas à un genre plus fait pour être généralement avoué , que celui qu'il paroît avoir adopté.

ANNONCES ET NOTICES.

Discours sur le Désintéressement , prononcé à l'ouverture de l'Assemblée Provinciale de la Haute-Guienne , le 7 Septembre 1780 , par M. l'Abbé de Saint-Géry , Chanoine , Théologal & Vicaire-Général de Montauban. A Paris , chez Moutard , Imprimeur-Libraire , rue des Mathurins , 1784.

Prouver que le désintéressement est la vertu la plus propre à contribuer à la prospérité & à la gloire d'un Empire , c'est ce que M. l'Abbé de Saint-Géry a fait dans les deux Parties de son Discours ; & il l'a fait avec la noble simplicité qui doit être un des caractères distinctifs de l'éloquence sacrée. On lira ce Discours avec intérêt ; & les éloges qui y sont donnés par l'Orateur aux Chefs d'une Administration Provinciale , se font remarquer par le sage milieu qu'ils tiennent entre une modestie aveugle , & une exagération qui n'est que trop commune dans les Discours de ce genre.

Le Retour de mon pauvre Oncle, ou Relation de son Voyage dans la Lune, écrite par lui-même, & mise au jour par son cher Neveu. A Balkômanipolis, & se trouve à Paris, chez Lejai, Libraire, rue Neuve des Petits-Champs.

Mon pauvre oncle, comme on sait, ayant déjeuné après s'être vivement querellé avec plusieurs de ses amis, fut attaqué d'une colique violente; & au lieu d'un clystère émollient qu'on vouloit lui donner, on introduisit de l'air inflammable dans ses entrailles; mon pauvre oncle s'élève, passe par la fenêtre, & s'envole à la lune. La relation de ce qu'il y a vu fait le sujet de la petite Brochure que nous annonçons; on y trouvera une critique de nos mœurs assez juste, mais peu piquante. Le Lecteur trouve rarement ce qu'il attend, & quelquefois il est étonné de trouver ce qu'il n'attend pas; telle est une sortie fort longue contre la Tragédie de *Macbeth*, dans laquelle l'Auteur rappelle tous les défauts que l'on a reprochés à cette Pièce, & ne cite pas une seule des beautés qu'on y a remarquées.

La Mesmériade, ou le Triomphe du Magnétisme Animal, Poème en trois Chants, dédié à la Lune. A Genève, & se trouve à Paris, chez Couturier, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

Avant de faire un Poème, l'Auteur de la Mesmériade auroit dû apprendre les règles de la versification; peut-être feroit on grâce toutefois aux vers faux, aux mauvaises rimes & aux solécismes qu'on y trouve, si d'ailleurs il y avoit quelque chose d'utile ou d'agréable: Au reste, l'Ouvrage est dédié à la Lune.

ELOGE de Fontenelle, par M. l'Abbé de Flers. A Paris, chez Cailleau, Imprimeur-Libraire rue

Galande, & chez Prévôt, Libraire, rue de la Harpe.

Vouloir louer en vingt pages un homme dont les talens ont été presque universels, & qui, pendant un siècle, a vu les lauriers s'accumuler sur sa tête, est une entreprise un peu hardie. Les Ouvrages de Fontenelle sont classés il y a long-temps, & ses dialogues, ses entretiens & ses éloges tiennent une place distinguée dans la Littérature Française. Un Discours, dans lequel on attend peut-être de nouvelles discussions, & où l'on voudroit sur tout voir apprécier l'homme dans Fontenelle, dont on a dit beaucoup de mal & de bien, est d'autant plus difficile, que l'Académie Française, dans un Concours peut-être nombreux, n'en a pas trouvé un seul qui méritât d'être couronné. Celui de M. l'Abbé de Flers n'auroit pas vraisemblablement fait changer l'Académie d'opinion, ainsi qu'il le dit dans sa Préface. On est sur-tout fâché de trouver souvent dans cet Éloge un style de mauvais goût. — *Comme la Nature défaillante qui soustrait un homme à l'Univers. — L'esprit de Fontenelle avoit trop d'activité pour ne faire d'explosion qu'à sa mort. — Ses jolies pensées qu'il se plaisoit à caresser étoient des fautes d'habitude.* L'Auteur trouve M. de Fontenelle plus inventeur que Descartes. Il semble que M. l'Abbé de Flers se soit plu à affecter en louant Fontenelle, le style vicieux qui gâte les Ouvrages de sa jeunesse, & qu'on lui a reproché avec raison. C'est faire encore plus sentir les défauts de l'homme dont on entreprend l'apologie, que de les imiter soi-même.

Précis d'Observations sur la Nature, les Causes, les Symptômes & le Traitement des Maladies Épidémiques qui règnent tous les ans à Rochefort, & qu'on observe de temps en temps dans la plupart des Provinces de France, avec des conseils sur les moyens

de s'en préserver, présenté au Roi par M. Retz, Médecin ordinaire du Roi, &c. A Paris, chez Méquignon l'ainé, Libraire, rue des Cordeliers, & à Versailles, chez Blaisot.

Cet Ouvrage est comme la suite des observations de l'Auteur, recueillies dans un Volume qui a remporté en 1778 le Prix de l'Académie de Bruxelles; ce n'est que d'après une expérience suivie de plusieurs années que l'Auteur prononce sur les maladies épidémiques de Rochefort, & il est difficile de ne pas sentir en le lisant l'exactitude de ses raisonnemens & de ses observations. L'Ouvrage est divisé en cinq Parties : la première traite de la nature de l'épidémie ; la deuxième, de ses causes ; la troisième, des symptômes qui la caractérisent ; la quatrième, du traitement, & la cinquième expose les moyens préservatifs. Chacune de ces Parties est traitée avec clarté & avec méthode ; & l'Ouvrage est terminé par les formules les plus usitées, & pour ainsi dire les seules nécessaires dans le traitement de l'épidémie.

MOYEN de diriger le Globe Aérostatique, nouvellement découvert par M. D. L. N. A Paris, chez Lejay, Libraire, rue Neuve des Petits-Champs, & chez les Marchands de Nouveautés.

MM. de Montgolfier, à qui nous devons la découverte qui occupe l'Europe entière, cherchent les moyens de diriger le Globe Aérostatique ; & ils ont là-dessus quelques espérances que le temps peut réaliser ou démentir. L'Auteur du Mémoire que nous annonçons paroît nous offrir un moyen certain, du moins si l'on en croit ses paroles ; nous laissons aux Physiciens le soin de discuter ce moyen, & pensons qu'il est prudent d'attendre pour y croire que l'expérience en ait montré l'efficacité.

Mémoire & Observations sur un nouveau moyen

de prévenir & éviter l'aveuglement qui a pour cause la cataracte, par M. Marchan, Oculiste de la Ville de Nîmes, ancien Chirurgien de l'Hôpital Militaire de Rochefort. A Nîmes, de l'Imprimerie de Beaume.

Le sujet de ce Mémoire est trop intéressant pour que les Gens de l'Art ne s'occupent point d'en faire l'expérience, & sur-tout de vérifier les cures qui y sont rapportées. Les travaux de M. Marchan sont d'un augure bien favorable ; & on ne peut que l'exhorter à chercher tous les moyens possibles de perfectionner sa découverte.

De l'honneur des deux Sexes, & Principes généraux sur les différentes espèces de Rapt, de Séduction, de Subornation & de Violence, par M. Ménafier de l'Estre, Avocat au Parlement. A Paris, de l'Imprimerie de Nyon, Imprimeur du Parlement, rue Mignon.

Ce Mémoire est le résultat des réflexions occasionnées par la lecture du Traité de la Séduction par M. Fournel. C'est une critique honnête ; & en nous abstenant de prononcer sur le fonds de l'Ouvrage, nous dirons que c'est une production estimable & digne d'éloge.

Eloge Funèbre de Messire Pierre Pillas, Bachelier de Sorbonne, Curé-Doyen de la Ville de Réthel Mazarin, Conseiller Clerc au Présidial de Sedan, prononcé par le R. P. Dehaye, Ex-Provincial des Minimes de Champagne. A Charleville, chez Guyot, Imprimeur ; & se trouve à Réthel, chez Migny, Libraire, place de la Halle.

L'Auteur de ce Discours a su intéresser en faveur de celui qui en est l'objet, & qui a réuni le Sacerdote à la Magistrature ; heureux l'homme dont on

peut dire : *Delectus Deo & hominibus cujus memoria in benedictione est.* Eccl. 45, 1.

Le Supplice d'une Vestale, Estampe dans la manière noire, peint & gravé par Bonniec. Prix, 1 liv. 4 sols. A Paris, à la Bibliothèque du Roi, & au portique du Palais Royal, N°. 29, au deuxième étage.

Le tableau d'après lequel cette Estampe est gravée, avoit été exposée au Salon l'année 1779. La gravure rend tout l'effet du tableau ; elle est faite avec force, & fait doublement honneur à M. Bonniec.

NUMÉROS 17 à 24 du *Journal de Guittare*, intitulé : *la Muse Lyrique*. Prix, 6 sols la feuille. Abonnement, 12 liv., & 18 liv. pour quatre feuilles par mois. A Paris, chez M. Baillon, Marchand de Musique, rue neuve des Petits-Champs, au coin de celle de Richelieu. Il envoie toute sorte de Musique, port franc, au prix marqué.

Airs de l'Epreuve Villageoise, accompagnement de Harpe ou Piano-forte, par M. Leroy, Maître de Chant. Œuvre cinquième. Prix, 4 liv. 4 sols. A Paris, chez Leroy, Marchand de Musique, place du Palais Royal, au Café de la Régence.

Le succès de cette Musique doit faire recevoir avec avidité tous les arrangemens qu'on en fera.

RECUEIL d'Ariettes avec accompagnement de Harpe ; Violon ad lib. précédé de deux couplets pour Leurs Majestés, par M. Rabouin. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez M. Naderman, Luthier, rue d'Argenteuil, Butte Saint-Roch.

HUITIÈME Recueil d'Airs d'Opéras-comiques pour trois Flûtes, par M. Muffard, Maître de Flûte.

Prix 7 liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue Aubri le Boucher, maison du Marchand de Vin, à côté du Pâtissier.

Numéro 7 du Journal de Clavecin, par les meilleurs Maîtres. Prix, 3 liv., abonnement 15 liv. pour tout le Royaume. — *Numéro 3 du Journal d'Orgue*, par M. Charpentier, Organiste de Notre-Dame, de S. Paul, &c. contenant deux *Magnificat*, l'un en sol majeur, l'autre en sol mineur. Prix de l'abonnement, 14 liv. aussi port franc par la poste. A Paris, chez M. Leduc, au magasin de Musique, rue Traversière S. Honoré,

Numéro 7 du Journal de Harpe, par les meilleurs Maîtres. Prix, 2 livres 8 sols. Abonnement 15 livres. A Paris, chez M. Leduc, au Magasin de Musique, rue Traversière-Saint-Honoré.

Voyez, pour les Annonces des Livres, de la Musique & des Estampes, le Journal de la Librairie sur la Couverture.

T A B L E.

<i>ADREUX Amies,</i>	49	<i>gryphe,</i>	68
<i>A un Sénateur,</i>	50	<i>Eloge de M. d'Alembert,</i>	69
<i>Zephirin,</i>	ib.	<i>Comédie Italienne,</i>	85
<i>Epigramme,</i>	67	<i>Annonces & Nouvelles,</i>	99
<i>Charade, Enigme & Logo-</i>			

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 14 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 13 Août 1784. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 21 AOÛT 1784.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*VERS à Mademoiselle G...., à qui j'avois
donné des leçons, & qui prétendoit me
devoir tout son avancement.*

SOUVENT à la fleur qu'on cultive
On doit presque tous ses succès;
Et la main la plus attentive
Ne peut embellir un cyprès;
Mais sans soins nous voyons fleurir
La violette à peine éclore;
Et c'est le souffle de Zéphyr
Qui fait épanouir la rose.



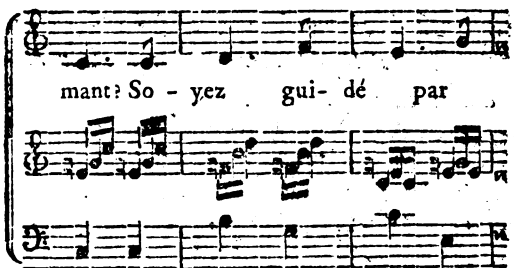
N°. 34, 21 Août 1784.

E

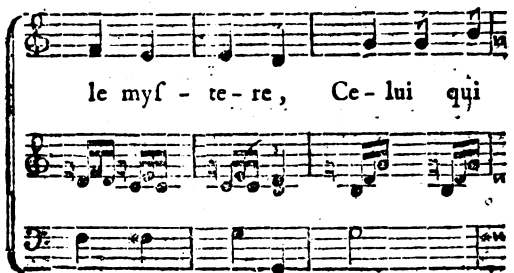
*Paroles prises du Roman de Galatée, musique
du très-jeune Amateur de Dreux.*



Voulez-vous être heu - reux a-



mant? So - yez gui - dé par



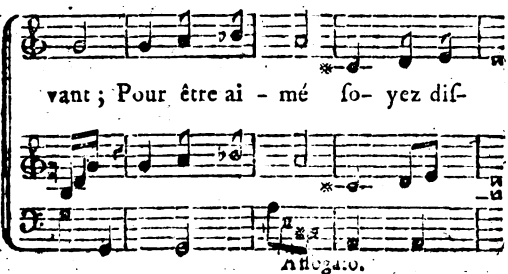
le myf - te - re, Ce - lui qui



sait le mieux se tai - re ,



En a - mour est le plus fa-



vant ; Pour être ai - mé so- yez dif-

Allegro.

cret; La clef des cœurs, c'est le se-

Allegato. *Allegato.*

This system contains three staves of music. The top staff is in treble clef, the middle in alto clef, and the bottom in bass clef. The lyrics are written below the middle staff. The tempo markings 'Allegato.' appear below the bottom staff, centered under the first and second measures.

cret; Pour être ai - mé so-

This system contains three staves of music. The top staff is in treble clef, the middle in alto clef, and the bottom in bass clef. The lyrics are written below the middle staff.

yez dis - cret; La clef des

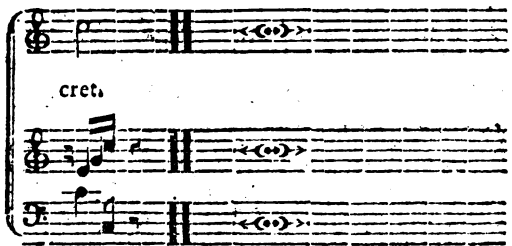
This system contains three staves of music. The top staff is in treble clef, the middle in alto clef, and the bottom in bass clef. The lyrics are written below the middle staff.



cœurs, c'est le se - - cret ;



La clef des cœurs, c'est le se



cret.

EN VAIN de l'Amour on me dit :
 Le secret épure la flamme ;
 L'Amour est la vertu de l'âme

E ii)

Quand le mystère le conduit,
Pour être aimé, &c.

SOUVENT un seul mot peut ravir
Le prix d'une longue constance ;
Cachez jusqu'à votre souffrance
Pour savoir cacher le plaisir.
Pour être aimé, &c.

NE CONFIEZ qu'à votre cœur
Vos succès & votre victoire ;
Tout ce que l'on perd de la gloire
Retourne au profit du bonheur.
Pour être aimé, &c.

*Explication de la Charade , de l'Énigme &
du Logogryphe du Mercure précédens.*

LE mot de la Charade est *Famille* ; celui
de l'Énigme est *l'Amour* ; celui du Logo-
gryphe est *Treillage* , où l'on trouve *lyre* ,
treille & *rage*.



CHARADE.

TEL qui fait mon premier fait alors mon second,
 Et li fort embrouille l'affaire,
 Qu'afin de la saisir un examen profond
 A mon tour est bien nécessaire.
 (*Par M. le Marquis de Fulvy.*)

ÉNIGME.

ON me prononce tendrement;
 Je suis un verbe à l'actif;
 Quand on m'a dit en soupirant,
 On voudroit me dire au passif.
 (*Par M. de W.*)

LOGOGYPHE.

AUTREFOIS nom sacré, nom profane aujourd'hui,
 Mâle jadis, & maintenant femelle,
 Dans mon destin quelle face nouvelle!
 Mais, ô prodige encor plus inoui,
 En dépit de la vaine glose!
 Autrefois mâle je parlais,
 Femelle aujourd'hui je me tais.
 Sous une autre métamorphose
 Je puis encore, Lecteur, te présenter mes traits;
 E iv

A l'objet de ton culte autrefois je servoïs
Et fers encor ; mais pour ne te rien taire ,
Culte & service, tout diffère.
Pour toi , suis-je encor un mystère ?
De mes six pieds prends les quatre premiers ,
A tes yeux aussitôt , & sans que tu combine ,
Se présente mon origine
Antique autant qu'illustre , & passant les quartiers
De toute Noblesse de France ,
Quoique ce beau pays m'ait donné la naissance.
En cherchant dans mes autres piés ,
Tu verras , des mortels de tout temps , de tout âge ,
Le plus cher , las ! & plus frêle apanage ;
L'asyle des Amours & souvent leur tombeau ,
Séjour de paix ou de détresse ;
Le reste impur d'une liqueur traîtresse
Qu'écartent d'eux les buveurs d'eau.
Me tiens tu ? Non. Eh bien , pour te tirer de peine ,
Quand l'éclat de la majesté ,
Par les Grâces voilé relève sa beauté ,
Ose porter ton regard sur la Reine.
Par elle je soumis à ma Loi souveraine
La France & l'Étranger , & de sa volonté
Dépend ma souveraineté.

(Par Madame de C * * * .)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DE *l'Électricité des Végétaux ; Ouvrage dans lequel on traite de l'Électricité de l'atmosphère sur les Plantes , de ses effets sur l'économie des végétaux , de leurs vertus médico & nutritivo électriques , & principalement des moyens de l'appliquer utilement à l'Agriculture , avec l'invention d'un Électro-végétomètre , avec figures ;* par M. l'Abbé Bertholon , Professeur de Physique Expérimentale des États-Généraux de la Province de Languedoc , Membre de plusieurs Académies. 1 vol. in 8°. A Paris , chez Didot le Jeune , Imprim.-Libraire , Quai des Augustins.

Nous avons fait connoître en Novembre 1782 , le *Traité de l'Électricité du Corps humain en état de santé & de maladie* , Ouvrage qui a été accueilli des Savans , & traduit dans plusieurs langues. En nous donnant aujourd'hui *l'Électricité des Végétaux* , M. l'Abbé Bertholon complète l'électricité des corps organisés. Cet Ouvrage , rempli de recherches sur les rapports des végétaux , soit avec l'électricité de l'atmosphère , soit avec la portion de ce fluide soumise à l'homme , présente des moyens d'employer cet

E v

agent si étendu & si actif, à fertiliser la terre, à féconder les végétaux, & à multiplier des productions si nécessaires & si propres à satisfaire des besoins toujours renaissans.

Les recherches nombreuses que M. l'Abbé Bertholon a faites sur cette matière, toujours guidé par l'expérience & l'observation, demanderoient un extrait des plus étendu; c'est une science nouvelle qu'il développe; il faudroit analyser chaque Chapitre, si l'on vouloit faire connoître les idées du Physicien, la marche qu'il a suivie, les preuves multipliées qu'il a obtenues, les conséquences qu'il en tire, pour démontrer l'influence atmosphérique sur les plantes. Nous sommes forcés malgré nous d'indiquer au lieu d'analyser; mais ce que nous dirons engagera sans doute les Physiciens à méditer un Ouvrage neuf, & à répéter des expériences destinées à donner aux vûes de l'Académicien, & au système qu'il veut établir, la solidité d'une démonstration.

Après avoir montré dans la première Partie l'existence du fluide électrique, M. l'Abbé Bertholon en établit l'influence sur les plantes, par un enchaînement de preuves aussi ingénieuses que bien présentées; il étend ensuite ses recherches sur les nombreux effets de cette électricité. Cette seconde Partie contient le développement de toute l'économie végétale, de la germination, de la production des feuilles & des branches,

de celle des fleurs & des fruits, de leur multiplication considérée dans les lieux & dans les temps favorables à l'électricité. L'influence de cet agent, qu'on pourroit appeler l'ami de la Nature, sur la fluctuation de la sève, sur la nutrition, l'accroissement, les sécrétions & la reproduction des plantes, sur leurs mouvemens essentiels & accidentels, généraux & particuliers, sur leurs qualités différentes, comme l'odeur, la saveur, les couleurs, & sur les matières constituantes des végétaux, enfin sur la terre végétale; sont les objets qu'on discute dans cette partie intéressante du volume.

Les effets de l'électricité atmosphérique sur la végétation, sont des dépendances de ces loix générales que la Nature a établies, & par lesquelles elle gouverne l'Univers & les êtres qui l'habitent; mais on apperçoit quelquefois dans son régime, comme dans les institutions des hommes, des erreurs, & même des écarts; c'est à la raison & à l'industrie à les corriger & à en triompher. Si l'influence électrique a des avantages bien reconnus, elle peut avoir quelques effets nuisibles, mais ils ne sont pas nombreux. M. l'Abbé Bertholon s'est occupé à les découvrir, & a été assez heureux pour trouver, dans l'électricité même, les moyens d'y remédier, ce qui fait de la dernière Partie de son Ouvrage un traité entièrement neuf. Il a examiné avec l'œil de l'observation, le fluide électrique fixe des végétaux,

Électricité négative dans les plantes, leurs
vertus électrico nutritives & médico élec-
triques, sur tout relativement aux maladies
qui dépendent d'une plus ou moins grande
quantité de fluide électrique, & il a trouvé
le moyen de rétablir l'équilibre dans les pro-
ductions végétales, comme la Médecine
cherche à l'établir dans les liqueurs pour
nous donner la santé. Il a inventé un *électro-
végétomètre*, qui, égalisant la surabondance
du fluide électrique, que tantôt la terre,
tantôt l'atmosphère peuvent contenir, favo-
rise l'accroissement & la multiplication des
végétaux, & les préserve des maladies qui
les attaquent & des insectes qui les détrui-
sent. Cet appareil ingénieux, & que nous ne
pourrions faire connoître sans le secours des
figures, « rassemblera à volonté le fluide
» électrique répandu dans l'air, le conduira
» sur la surface de la terre dans le temps
» où il y en aura le moins, où la quantité
» ne sera pas suffisante pour la végétation,
» à plus forte raison dans ceux où, quoique
» suffisante, elle ne sera pas assez grande
» pour obtenir des effets multipliés & des
» productions nombreuses. De cette façon
» on aura un excellent engrais qu'on aura,
» pour ainsi dire, été chercher dans le ciel;
» & cet engrais ne sera nullement dispen-
» dieux, car après la construction de cet
» instrument, il n'en coûtera rien pour
» l'entretien; il sera le plus efficace qu'on
» pourra employer, puisqu'aucune substance

ne peut être aussi active , aussi pénétrante ,
 aussi relative à la germination , à l'accrois-
 sement , à la multiplication & à la repro-
 duction des végétaux. Cet engrais est celui
 que la Nature emploie sur toute la sur-
 face de la terre , & dans ces lieux que
 nous appelons en friche , parce qu'ils ne
 sont fécondés que par les agents qu'elle
 fait si bien mettre en œuvre. Il ne man-
 quoit peut-être , pour mettre le complé-
 ment aux découvertes utiles qu'on a faites
 sur l'électricité , que de montrer l'art si
 avantageux de se servir du fluide électrique
 comme engrais. Il faut lire dans l'Ou-
 vrage même la manière dont on fait usage
 de l'électro-végétomètre , & les effets utiles
 qu'il a produits ; nous invitons les vrais Phy-
 siciens , qu'on doit bien distinguer des Pro-
 fesseurs de Physique , à répéter les expé-
 riences de M. l'Abbé Bertholon , & à confir-
 mer les avantages de sa découverte.

Si le fluide électrique est si utile aux plan-
 tes , il influe également sur la naissance &
 la multiplication des insectes ; on a observé
 que les années où la végétation est plus vi-
 goureuse , les ennemis de nos campagnes
 sont plus multipliés ; on a cherché des moyens
 de s'opposer à la dévastation qu'ils occasion-
 nent , mais en vain ; M. l'Abbé Bertholon
 croit que l'électricité peut remédier à une
 partie des ravages dont on n'a pu se
 préserver jusqu'ici. On a souvent remarqué
 que plusieurs espèces de vers ou de larves

d'insectes se trouvent dans le cœur des rameaux , des branches , & même des tiges & des troncs d'arbustes & d'arbres de divers genres. On n'est averti de leur présence que par le mal qu'ils font ; en vain chercheroit-on ce frêle & terrible animal sur les feuilles , entre l'écorce , il est dans l'arbre même ; on ne peut le détruire qu'en coupant , & ce moyen est un remède égal au ravage ; le Physicien observateur croit pouvoir attaquer l'ennemi & le détruire dans sa retraite impénétrable , par le moyen de l'électricité. L'expérience de Leyde , par la force de sa commotion , qu'on peut augmenter graduellement , peut tuer non-seulement des lapins & des pigeons , mais encore des taureaux , lorsqu'on se servira des batteries électriques de grand volume ; elle pourra donc être employée avec de petits appareils pour tuer la larve délicate qui , pour se dérober aux impressions de l'air , habite l'intérieur des arbres ; lorsqu'elle manifestera sa présence par la flétrissure des feuilles , il suffira de faire la chaîne électrique avec deux simples fils de fer , & de mettre entre deux la partie de l'arbre où il paroît qu'est l'insecte ; l'Auteur explique son procédé par une planche , & en démontre l'utilité par ses succès.

Le dernier Chapitre de cet excellent Traité est destiné aux maladies des végétaux , aux moyens d'en guérir plusieurs par l'électricité , & à la méthode de les électriser. L'économie vitale & le système organique sont à-

peu près les mêmes. Cette ressemblance a été prouvée par M. Duhamel & par M. l'Abbé Teillier, dans son *Traité des Maladies des Grains*. On ne doit donc pas regarder comme un système les rapports qu'on trouve entre les maladies qui affligent les végétaux & celles qui tourmentent les animaux : si ceux-ci ont des pléthores, des hémorrhagies, des inflammations, des ulcères, &c. il y en a également parmi les végétaux; il est vrai qu'elles ne sont pas si nombreuses que celles de l'homme, parce qu'ils n'ont ni ces maladies de l'âme, ni les travers de l'esprit qui influent si fort sur notre santé & sur notre bonheur. M. l'Abbé Bertholon place ici un tableau de ces affections végétales, qu'il divise en accidentelles & en proprement dites. Lorsque les maux sont les mêmes que dans les individus, les remèdes semblables doivent être employés : voilà pourquoi M. l'Abbé Roger Schabol a osé proposer de pratiquer la saignée sur les plantes; si cette espèce de phlébotomie végétale ne suffit pas, l'électricité procurera l'évaporation des liquides surabondans, & diminuera la plénitude des vaisseaux séveux. L'électricité seroit nuisible dans les extravasions & les hémorrhagies; mais l'épaississement des humeurs, les obstructions, la paralysie végétale trouveront un remède actif & pénétrant dans l'agent électrique. La méthode d'électricité pour les plantes ne différant point de celle qui est pratiquée pour

les animaux, M. l'Abbé Bertholon renvoie à son *Traité de l'Électricité du corps humain*.

L'Ouvrage que nous désignons aux amateurs de la bonne Physique, présente le caractère de toutes les productions du savant Auteur, la clarté, la précision, la méthode, une dialectique établie sur des principes certains, des recherches savantes, des vûes neuves & des expériences bien faites. La lecture de ce volume fera désirer la publication de l'*Électricité des Minéraux*, qui doit compléter un *Traité de l'Électricité appliquée aux trois règnes de la Nature*.

LE CRI D'UN CITOYEN, Satyre,
par M. Clément. A Amsterdam, 1784.

IL est fâcheux que le cri d'un Citoyen soit une satire; mais on peut dire qu'alors ce n'est pas la faute du Citoyen Satyrique. Quand on n'a que des ridicules à décrire, la Satyre d'Horace suffit; quand ce sont des vices qu'on veut attaquer, il faut celle de Juvénal; car rien n'est plus dangereux que de badiner avec les vices, & plus d'un vice s'est fortifié par les traits mêmes qu'on lui avoit lancés en riant. C'est au luxe principalement, & à tous les désordres qu'il entraîne, que M. Clément en veut dans cette Satyre; & c'est en effet au ton de Juvénal qu'il paroît vouloir se monter. Le luxe, dit-il, a corrompu tous les États,

Le trafiquant obscur, le suppôt de Thémis,

L'artisan mercenaire , & l'insolent Commis ;
Le rustre qui laissa son champ héréditaire ,
Et le soc innocent pour la banque usuraire ;
L'intrigant Médecin , des femmes si vanté ,
Qui soigne leurs plaisirs bien mieux que leur santé ;
Et l'élégant Abbé , tout rayonnant de vices ,
De boudoir en boudoir courant les bénéfices , &c.

En indiquant aux riches un emploi plus utile de leur fortune que des dépenses de luxe , l'Auteur parle de l'abus que des soins bienfaisans ont déjà considérablement diminué , celui d'entraîner les malades dans un même lit :

C'est ici qu'une avare & dure charité
Fait haïr les secours de l'hospitalité.

Si on dit que c'est aux Rois à réparer ces maux ,

Réparent-ils des maux qu'ils ne connoissent pas ?

Répond l'Auteur.

N'enviez point aux Rois le faix de la puissance ;
Mais soyez Rois aussi par votre bienfaisance.

On voit qu'il y a de beaux vers dans cet Ouvrage. Il faut qu'il y ait dans tout ce qu'écrit M. Clément , quelque trait contre la Philosophie moderne ; c'étoit , disoit M. d'Alembert , le couplet des Procureurs. Il y a ici un trait semblable ; nous le laisserons dans toute la généralité que l'Auteur lui a

donnée ; & nous ne le particuliserons point par une application qu'il pourroit désavouer ; mais n'est ce pas principalement pour avoir élevé contre les mœurs du siècle *le Cri du Citoyen* ; n'est-ce pas pour avoir rendu triviales les vérités utiles rajeunies sans danger dans cette Satyre nouvelle ; que certains Philosophes ont tant déplu à de certaines gens auxquels M. Clément ne voudroit peut être pas déplaire ?

VOYAGE dans les Parties Intérieures de l'Amérique Septentrionale , pendant les années 1766 , 1767 & 1768 , par J. Carver ; traduit sur la troisième Édition Angloise , par M. C. , avec des Remarques & quelques Additions du Traducteur. in-8°. de 500 pages. Prix , 3 liv. broché. A Paris , chez Piſſot , Libraire , quai des Augustins.

LORSQUE la guerre entre la France & l'Angleterre fut terminée par le Traité de Paix de 1763 , M. Carver , Capitaine d'une Compagnie de Troupes Provinciales du Canada , chercha les moyens de rendre utile à sa Patrie l'acquisition du vaste pays qui venoit de lui être cédé ; il commença par voyager dans les parties les plus reculées de ces immenses régions ; & il n'épargna ni soins ni dépenses pour parvenir à des connoissances qui pussent être avantageuses à son pays. Tout ce qu'il a vû depuis le fort de

Michillimacknac jusques en remontant le Mississipi , à la rivière de S. François , est assez curieux , & raconté avec beaucoup de clarté. Cette rivière de S. François a été le terme de son voyage ; & il assure qu'aucun Européen n'a jamais été plus loin. De retour à Londres, il présenta au Roi ses Mémoires ; il fut renvoyé aux Lords Commissaires du Commerce & des Plantations , à qui il offrit les résultats de ses observations , & les témoignages les plus authentiques & les plus propres à constater son mérite à tous égards ; mais il fut négligé , & le rôle de solliciteur convenant peu à son caractère , on n'eut aucun égard à ses travaux passés , & aux offres qu'il faisoit , de former dans les pays qu'il avoit parcourus , un établissement National , qui auroit été très-utile au commerce de l'Angleterre.

Sa santé souffrit dans ce temps là quelque dérangement ; & son défaut de fortune , & même sa détresse , le forcèrent d'accepter en 1779 le chétif emploi de Commis d'une Loterie ; mais ses chagrins altérèrent absolument sa santé ; & il périt peu de temps après d'une fièvre putride.

L'Ouvrage que nous annonçons est divisé en quatre Parties ; la première contient le Journal du Voyage ; la deuxième traite de l'origine , des usages , des mœurs , de la Religion & du langage des Indiens ; la troisième , des animaux , arbres & plantes de l'Amérique Septentrionale ; la quatrième

contient deux Supplémens , un de l'Auteur ; l'autre du Traducteur.

La deuxième Partie commence par cette question, si souvent & si long temps discutée : comment l'Amérique a-t'elle reçu ses premiers habitans ? On rapporte diverses opinions ; & malgré ses conjectures , l'Auteur finit par nous laisser à cet égard dans la même incertitude. On trouve dans le courant de cette Partie des choses très-curieuses. La manière des Indiens de calculer les temps & les distances, nous a paru assez ingénieuse. Ils comptent les dernières, non par milles ou par lieues, mais par journées de marche ; une journée équivalant à peu près à 20 milles Anglois. Ils calculent le nombre d'années par hivers ou par glaces ; & ils divisent l'espace d'un hiver à un autre en douze lunes, observant après 30 d'en mettre une surnuméraire, qu'ils appellent la lune perdue. Chacune de ces lunes tire son nom de la température. Par exemple, le mois de Mars, qui est le premier de l'année, & qu'ils commencent à la nouvelle lune qui suit immédiatement l'équinoxe du printemps, est nommée par eux la lune des Vers, parce qu'alors les vers quittent leurs retraites où ils s'étoient cachés pendant l'hiver. Le mois d'Avril est appelé le mois des Plantes ; Mai, le mois des Fleurs ; Juin, la lune Chaude ; Juillet, la lune du Chevreuil ; Août, la lune des Esturgeons, parce qu'ils en prennent beaucoup à cette époque ; Septembre, la

lune du Blé; Octobre, le mois des Voyages; Novembre, la lune du Castor; Décembre, la lune de la Chasse; Janvier, la lune Froide; Février, la lune de la Neige.

Lorsqu'une Nation en a vaincu une autre, & lui a accordé la paix sous la condition de lui être sujette, il est d'usage que les Chefs de la Nation vaincue n'assistent à l'assemblée des vainqueurs qu'en portant des jupons, comme un témoignage qu'ils sont dans un État de sujétion, & doivent être rangés parmi les femmes.

Les enfans des Indiens portent toujours les noms de leurs mères. Si une femme ayant eu plusieurs maris, a eu des enfans de chacun, ils sont tous nommés de même d'après elle. Ils donnent de cela deux raisons; les enfans, disent-ils, sont l'ouvrage du père quant à l'âme, & de la mère quant au corps. D'ailleurs, ajoutent-ils, leur origine de la mère est toujours certaine, tandis qu'il y a quelquefois des doutes si le père putatif l'est réellement.

On lira avec plaisir, & nous renvoyons pour cela à l'Ouvrage, la manière dont les Indiens traitent leurs morts; l'Auteur a répandu beaucoup d'intérêt dans ce Chapitre, qui a par-tout l'empreinte du talent. Après ces justes éloges, il nous sera permis de remarquer, comme fera tout Lecteur judicieux, qu'il a peu respecté la mémoire de M. de Montcalm. Il a sans doute cru trop légèrement au rapport de quelque

Anglois aveugle par un patriotisme excessif; il est malheureux, quand on s'est montré jusques là aussi juste & aussi raisonnable, de contrarier ainsi les idées reçues de deux Nations. Ce défaut de l'Auteur a été très bien remarqué & relevé par le Traducteur, à qui nous croyons devoir donner des éloges pour quelques notes sages & utiles dont il a enrichi l'Ouvrage de M. Carver.

La troisième Partie nous a paru inférieure aux autres; & tout ce qu'on y dit sur l'Histoire Naturelle, se trouve à peu près dans tous les Ouvrages de ce genre.

Quant aux Supplémens qui terminent l'Ouvrage & forment la quatrième Partie, ils ajoutent peu au mérite de cet Ouvrage, qui, en général, est fait pour être lû avec plaisir, pour intéresser en faveur de M. Carver, & pour faire regretter que ses projets n'aient point été accueillis dans sa Patrie.

LE Comte de Gleichen, Nouvelle Historique,
par M. d'Arnaud. Prix, 3 liv. broché. A
Paris, chez la Veuve Ballard & fils, Im-
primeurs du Roi, rue des Mathurins.

EN travaillant à l'intéressant Ouvrage des *Délassemens de l'Homme Sensible*, M. d'Arnaud continue ses *Anecdotes Historiques*, qu'il écrit toujours avec le même intérêt, & qui sont toujours lûs avec le même empressement. Celle que nous annonçons est la

seconde du Tome III^e. Elle offroit des situations bien propres à développer le talent de l'Auteur pour exprimer les mouvemens du cœur , pour peindre les orages des passions. Nous allons transcrire un article de *Moréri*, qui en a fourni le sujet. " Gleichen , pris dans un combat contre les Turcs , travaillant à la terre , fut abordé & questionné , un jour , par la fille du Roi son maître , tandis qu'elle se promenoit ; il lui plut , elle promit de le délivrer & de le suivre , pourvu qu'il l'épousât. J'ai une femme & des enfans , lui dit-il : cela n'y fait rien , lui répond-t'elle ; la coutume de Turquie est qu'un homme ait plusieurs femmes. Le Comte acquiesce à ces raisons ; il engage sa parole ; ils s'embarquent ; ils arrivent à Venise : le Comte y trouve un de ses gens qui rôdoit par-tout pour apprendre de ses nouvelles : il fut de lui que sa femme & ses enfans se portoiient bien ; il va trouver le Pape , lui raconte ingénument ses aventures , & obtient la permission de garder ses deux épouses. La femme du Comte fit beaucoup de caresses à la Dame Turque , qui étoit la cause que son mari étoit délivré ; la Turque fut stérile , & aima les enfans que la légitime faisoit à foison. »

Cette citation , qui nous dispense d'une analyse , ne contient guères qu'une aventure singulière ; M. d'Arnaud en a fait une Anecdote très touchante. Qu'a-t'il fait pour féconder ce sujet ? Il a jeté dans la narration ,

des mouvemens, des beautés dramatiques; & il a créé des détails qui, en multipliant les situations, ont rendu les personnages plus intéressans. Il fait partir Zélide & Gleichen sans que celui ci ait déclaré à Zélide qu'il a déjà en Europe une femme & des enfans. Mais quel puissant motif ne lui donne t'il pas ? On persuade à Gleichen que le Soudan a résolu de faire périr tous les esclaves Chrétiens, & on le rend responsable de leur perte, s'il rejette le secours de Zélide, qui veut les délivrer tous avec lui. Enfin, s'il y a quelque chose dans ce procédé qui blesse la délicatesse, l'Auteur a su en rejeter le blâme sur des confidens qu'il a donnés à son Héros; & il le rend intéressant par la résistance qu'il oppose, & les combats qu'il éprouve avant & après son départ.

Après avoir ajouté à l'intérêt du personnage de Gleichen, il ne manquoit plus que d'en faire autant pour les deux rivales; & c'est ce qu'a fait M. d'Arnaud en prêtant, non pas à Gleichen, mais à sa propre femme, l'idée d'aller se jeter aux genoux du Souverain Pontife, pour avoir la permission de partager ses droits d'épouse avec cette Zélide, à qui elle doit la liberté de son mari. Enfin M. d'Arnaud a su animer le tout par un style plein de chaleur & de sensibilité, « Ah !
» cruel ! s'écrie Zélide à Gleichen, qui veut
» se refuser à son amour par délicatesse, tu
» veux m'empêcher de me débarrasser d'une
» vie qui m'est odieuse : Eh ! ta perfidie ne

» me .

„ me poursuivra t'elle point , ne m'assassi-
 „ nera t'elle pas à chaque instant , en tous
 „ lieux ? Que je vive ! c'est pour me faire
 „ souffrir davantage , pour me déchirer le
 „ cœur..... Tu as raison , tu as raison d'y
 „ porter les supplices , la mort : il n'est que
 „ trop coupable ! il est plein de toi , ingrat ;
 „ & tandis que je t'adore , que je meurs de
 „ ton amour , que je t'ai immolé ma répu-
 „ tation , mon honneur , mon père , que je
 „ me suis mise à ta place d'esclave , tu cours
 „ dans les bras d'une rivale !..... Laisse-moi
 „ donc rejeter une affreuse existence ; ou si
 „ cette épouse si fortunée , qui sera si glo-
 „ rieuse de ma douleur , te permet un sen-
 „ timent de pitié , promets-moi de me per-
 „ cer ce sein , d'où je ne pourrai jamais
 „ bannir ton image..... Hélas ! en expirant
 „ de tes coups , je bénirai mon trépas ; ce
 „ sera la seule marque de reconnaissance
 „ que tu m'auras donnée. „

Ainsi , le style donne la vie à tout. C'est le
 style qui marque la limite entre le bon & le
 mauvais ; si l'on eût voulu faire dire les
 mêmes choses à Racine & à Pradon , Pradon
 n'auroit écrit que des sottises , & Racine au-
 roit toujours été sublime.



DES Maladies des Créoles en Europe, avec la manière de les traiter, & des Observations sur les Gens de Mer, & sur quelques autres plus fréquemment observées dans les climats chauds, par J. J. de Gardanne, Docteur-Régent de la Faculté, Médecin de Montpellier, Censeur Royal, Associé & Correspondant de plusieurs Académies. Volume in-12. A Paris, chez la Veuve Valade, Imprimeur - Libraire, rue des Noyers.

ON a de la peine à concevoir comment l'Auteur de cet Ouvrage peut concilier le travail du cabinet avec la Médecine pratique qu'il exerce depuis long temps avec succès dans cette Capitale. Nous avons déjà remarqué, en annonçant son *Mémoire sur la Colique des Gens de Mer*, que sa plume s'étoit exercée sur différens points de l'art de guérir, & que toujours son travail avoit mérité l'attention du Gouvernement & la reconnoissance des Citoyens. Ce nouvel Ouvrage jouira sans doute du même droit. Il est écrit de manière à se faire lire par tout le monde; l'utilité des vûes de M. de Gardanne réveillera l'attention des gens de l'art; & la solidité des préceptes fixera celle des Créoles, qu'il intéresse d'une manière plus particulière. Né dans une ville maritime, comme il nous l'apprend, & habitué depuis longtemps à voir des Créoles, principalement

dans cette Capitale, où plusieurs fois il a eu occasion de les traiter dans leurs maladies, ce Médecin a fortifié ses connoissances par la lecture des Ouvrages qui traitoient des affections les plus communes dans les climats chauds. C'est sur cette double base qu'il a établi le sien.

Après avoir donné une idée générale des fonctions du tissu cellulaire, ou corps muqueux, & démontré l'activité de cet organe, M. de Gardanne prouve, par les comparaisons les plus justes & le tableau le plus frappant du caractère des Créoles, de leur genre de vie, tant dans l'état de santé que dans les maladies qui les affectent dans leur pays, qu'ils ont la fibre extrêmement irritable, que leur tempérament sanguin dans le premier âge, devient bientôt sanguin bilieux, & qu'au milieu de leur carrière la bile prédomine entièrement chez eux ; ce qui lui fait regarder le foie comme le centre & le foyer de toutes leurs affections.

La deuxième Partie de cet Ouvrage offre des détails non moins intéressans. M. de Gardanne y suit les Créoles depuis leur départ des Colonies jusqu'en Europe. D'abord il examine l'impression qu'ils peuvent recevoir du changement de climat, soit en allant reconnoître les côtes de la Nouvelle-Angleterre, soit en dépassant les Tropiques, & les inconvéniens qui résultent de se trop nourrir à mesure que la transpiration diminue ; ensuite il leur donne les conseils les plus

sages , tant pour écarter les causes des maladies, que pour se garantir de celles des Gens de Mer qui les menacent à chaque instant. Delà il prend occasion d'examiner la nature & le traitement de ces dernières affections ; & quoiqu'il en réserve le développement pour un autre Ouvrage, des vûes neuves sur la cause du scorbut, sur celles de la colique des Gens de Mer , sur les moyens de prévenir la fièvre putride, & sur ceux d'éloigner à jamais la petite vérole, sont des connoissances qui prouvent que l'Auteur, plein de son sujet, l'a profondément médité.

La troisième Partie de cet Ouvrage n'est pas traitée avec moins de soin ; les Créoles, pris au moment où ils arrivent en Europe, sont prévenus de tous les dangers qui les menacent ; les ports qui conviennent le mieux à leur santé, le régime & le genre de vie le plus nécessaire leur sont indiqués. L'Auteur entre ensuite dans le détail des affections qu'ils apportent en Europe, & des variations qu'ils éprouvent, même dans les maladies communes aux Européens ; il s'étend sur-tout sur la cause des dartres, des hémorroïdes, des dévoyemens souvent pris pour dissenteriques, & de plusieurs autres maladies chroniques ; & par-tout indiquant des remèdes dont l'expérience a confirmé le succès, on le voit raisonner avec les malades, & combattre avec avantage les erreurs que les gens à secret cherchent à leur faire adopter. L'analyse de quelques remèdes secrets

qui sont fort accrédités dans nos Colonies, & des Notes très-étendues sur quelques-unes des maladies qui y règnent, notamment sur le mal de mâchoire, terminent cet Ouvrage, qui, pour nous servir des propres expressions du Censeur ; *renferme des principes certains, offre des vûes neuves, & contient une pratique confirmée par les observations & les expériences des Auteurs qui ont traité avec le plus de succès les maladies de ce genre, avantages qui l'ont rendu digne de l'impression.*

RECHERCHES sur l'Art de Voler depuis la plus haute antiquité-jusqu'à ce jour, pour servir de Supplement à la description des Expériences Aérostatiques de M. Faujas de Saint-Fond, par M. David Bourgeois. A Paris, chez Cuchet, rue & hôtel Serpente.

ON retrouve dans les Fables de la plus haute antiquité, que l'idée de s'élever dans les airs & d'y naviguer, a toujours occupé les hommes. L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons nous présente un tableau successif & historique de tous les personnages qui ont fait des essais en ce genre, depuis Abaris, jusques à MM. de Montgolfier; il a su discerner avec sagesse tout ce qui n'est que fabuleux; il présente de bonnes vûes, & il a sur-tout attaché à chaque objet le degré de probabilité qu'il mérite. Nous croyons que

cet Ouvrage est nécessaire pour compléter l'histoire de l'Aérostat, & qu'il doit précéder ceux que M. Faujas de Saint Fond nous a déjà donnés sur cette matière.

On lita avec plaisir, à la page 103, le parti qu'on pourroit tirer pour le commerce de terre d'un Aérostat de 100 toises ou 600 pieds de diamètre, lorsque toutes les conditions attachées à la perfection requise de la machine seront obtenues.

L'Auteur nous présente avec sagesse & avec franchise les espérances que l'on peut former sur la direction des globes; il est loin, comme quelques enthousiastes, de nous affirmer un fait aussi douteux; mais il ne dit pas, comme quelques détracteurs, que la chose est impossible; il faut laisser faire le temps & l'expérience.

On verra avec plaisir un passage d'un bon homme nommé Fleyder, qui, en 1627, prononça une dissertation sur l'Art de Voler. « Telle est, dit-il à l'Académie de Tubinge, » en présence du Magistrat, la condition » des mortels, que tous les Arts dans ce » siècle se sont souverainement perfection- » nés. Combien de choses manquent à l'hom- » me à sa naissance ! jeté dans l'amphi- » théâtre de ce monde, sans bec pour mor- » dre, sans dents pour ronger, sans cornes » pour frapper, sans ongles pour déchirer, » il lui manque aussi des aîles pour voler. » Il répare toutefois par l'art & par la pru- » dence tout ce que la Nature lui refuse,

„ & il pourvoit par le secours de ses mains
 „ à tous les instrumens qui lui sont refusés
 „ par elle ; il déchire , il frappe , il met en
 „ pièces , il nage & *il volera*. Puisqu'il lui est
 „ donné de jouir de l'odorat du vautour ,
 „ de l'ouïe du renard , du goût de la poule ,
 „ de la vue de l'aigle , du tact des limaçons
 „ & des huitres , de la course du lièvre &
 „ de l'art de nager du poisson , pourquoi ,
 „ s'écrie Fleyder , l'art du vol de l'oiseau lui
 „ manqueroit-il ? Enfin , ajoute-t'il très-
 „ dévotement , n'avons nous pas les ailes
 „ de la foi , par lesquelles nous pouvons
 „ voler au ciel ? »

On connoît quelques tentatives pour voler
 faites à Paris par des particuliers , une sur-
 tout depuis assez peu d'années , pour qu'il
 existe encore bien des gens qui en ont été les
 témoins ; on est fâché que M. Bourgeois
 n'en fasse pas mention.

On trouve à la fin de l'Ouvrage un extrait
 de *Lana* , Auteur Italien , & un autre latin
 du célèbre *Borelli* , que les détracteurs ont
 réclamés comme Inventeurs de la nouvelle
 découverte : on y verra avec évidence que
 MM. de Montgolfier ne doivent rien à cet
 égard ni à *Lana* , ni à *Borelli* , ni à *Archiras* ,
 ni à *Kircher* , ni à aucun de ceux qui les ont
 précédés.



V A R I É T É S.

L E T T R E au Rédacteur du Mercure.

M O N S I E U R ,

J'AI lû dans vos Mercures du mois de Mai, Numéros 18, 19 & 20, tout ce que vous avez publié sur la Tragédie Lyrique d'*Hypermnestre* ou des *Danaïdes*, qui a paru au Théâtre de l'Opéra le 26 Avril dernier.

L'analyse que vous en faites, les défauts que vous observez dans son plan, vos observations sur son effet théâtral, tout m'a paru juste, & digne de l'attention de ceux qui s'occupent de l'Art Dramatique.

Dans vos trois Extraits, Monsieur, on ne voit qu'une seule fois mon nom, sur lequel on glisse fort légèrement. Les Traducteurs, Rédacteurs ou Copistes de mon Drame; (car il paroît qu'ils ont été deux) ont à peine daigné me nommer dans un petit coin de l'Avertissement. Je n'y figure que dans le lointain. N'est-il pas juste que je me place dans mon véritable point de vûe? Permettez donc que je fasse usage d'un de nos proverbes, qui vient ici fort à propos : *Non ho buoni vicini ; bisogna però che mi lodi da me*. Je le dois d'autant plus, que même en me nommant, on a pris soin d'associer à cette petite gloriole, un homme, célèbre à la vérité, M. Noverre, qui, je l'avoue, mérite des éloges par ses Ballets-Pantomimes, les plus beaux que je connoisse, mais qui me semble placé ici fort gratuitement. C'est le *Deus in machina*, qu'on fait descen-

dre de l'Olympe , pour détourner les yeux qui pourroient s'attacher sur un personnage essentiel. Il n'y avoit pas de nécessité d'employer ce moyen tragique. Peut-être auroit-il été plus convenable d'avouer qu'on avoit traduit mon Poème presque en entier. Mais commençons l'histoire lamentable de mes *Danaïdes*. Ce fut en 1778 , & après le grand succès de mon *Orphée* & de mon *Alceste* sur votre Théâtre , que M. Gluck voulut ,

Iterum antiquo me includere ludo.

Il m'engagea par de grandes promesses à faire pour lui un nouveau Drame. J'écrivis une *Sémiramis* , que je lui fis parvenir. J'ignore son sort ; mais peut-être cette aînée court-elle aussi le monde comme sa cadette.

M. Gluck l'approuva beaucoup d'abord ; mais il s'aperçut ensuite qu'elle ne s'adaptait point aux Acteurs qui brilloient alors sur la Scène Lyrique. Je lui avois parlé autrefois d'une *Hypermnestre* ; il me sollicita si vivement de l'écrire , que je résolus de lui complaire ; il eut cette pauvre *Hypermnestre* à Paris , où il étoit , au mois de Novembre de la même année ; il en fut enthousiasmé ; il me manda qu'il la feroit traduire pour la donner au Théâtre ; c'est là tout ce qu'il m'en apprit.

Après un silence de plus de quatre ans , ce n'est qu'au mois de Février de cette année qu'il m'est revenu que M. Gluck alloit mettre incessamment mon *Hypermnestre* au Théâtre de Paris ; & que n'ayant pu lui même en achever la musique , il y avoit employé M. Sallieri , qui y avoit travaillé sous sa direction.

Dans l'intervalle , comme on retouche souvent à ses Ouvrages , j'avois fait des changemens à ma Pièce. Je les aurois communiqués si on avoit daigné

me consulter, mais j'étois oublié. On ne vouloit que *beaucoup s'aider* de mon Drame. On n'a pas même dit de qui on le tenoit. Cette réticence m'a paru singulière. M. Gluck, qui seul au monde a eu mon manuscrit, peut seul aussi en savoir la raison.

Je m'étois amusé l'année dernière à faire mettre en musique quelques Scènes de mon *Hypermnestre*, d'après les idées que j'ai depuis long-temps sur la musique Dramatique. J'y employai M. Millico, non moins célèbre Chanteur qu'excellent Compositeur. Sa musique excita la curiosité de plusieurs grands Personnages. On voulut l'entendre à la Cour, tandis que S. M. l'Empereur étoit à Naples, & on la trouva admirable.

Comme on avoit disposé de ma Tragédie à mon insu, je craignis qu'on ne la fît imprimer de même, & sans mes corrections. Je me déterminai donc à la publier au mois de Février dernier, à l'occasion d'une Assemblée où il en avoit été exécuté une partie en présence de S. M. le Roi de Suède, par les meilleures voix de notre grand Opéra, chez S. E. Mgr. le Comte de Razoumouky, Envoyé de S. M. l'Impératrice des Russies.

Voilà, Monsieur, dans la plus exacte vérité, les aventures de ma vagabonde *Hypermnestre*. Je vous prie maintenant de suivre dans ma Tragédie Italienne, dont je vous envoie un exemplaire imprimé, le plan que j'avois suivi.

Quel que soit le sujet que j'entreprends de traiter en Drame, ma première étude est d'en tirer de grands tableaux propres à frapper, à émouvoir les Spectateurs. Je les distribue dans les Actes suivant la marche de la Pièce; le dialogue ne me sert que pour y amener les personnages qui doivent y figurer. J'ai parlé amplement de cet arrangement de mes plans tragiques dans une lettre en Italien au Comte Ab-

fiéri, sur quatre Tragédies qu'il publia l'année dernière. Je ne fais si je vois bien ou mal ; mais c'est d'après cette idée sinon bonne, du moins neuve, à ce qu'il me semble, que j'ai disposé par tableaux le plan de mes *Danaïdes*.

Vous verrez, Monsieur, qu'à quelques observations près, le plan de ma Tragédie est exactement le même que celui que vous annoncez. vous verrez que les fautes que vous avez justement relevées dans la copie, ne sont point dans l'original.

Vous dites qu'à la fin du deuxième Acte, le sort d'Hypermnestre est tellement décidé, qu'il ne peut plus changer. Il s'en faut de beaucoup qu'il le soit ainsi dans ma Pièce ; & en tout cas, ce défaut lui seroit commun avec bien d'autres Tragédies simples. La vertu d'Hypermnestre, ses prières, ses larmes, le combat qu'elle éprouve dans son âme, partagée entre la Nature & l'Amour ; son projet de sauver son amant sans trahir son père ; ses efforts pour persuader à Lyncée la nécessité d'une séparation cruelle, varient sa situation à chaque Scène ; & un espoir, foible si vous voulez, mais enfin un espoir tient continuellement le Spectateur en suspens. L'intérêt n'est donc point détruit si l'on suit la marche du Drame, comme on le doit, sans faire attention à la catastrophe que la Fable nous a transmise.

On oublie chez le Traducteur, Hypermnestre, & Lyncée au troisième Acte, Scène première, au milieu des danses : faites attention, Monsieur, qu'il n'en est pas de même dans mon Drame. Une seule entrée de danse rapide, & mêlée aux chants du chœur, doit être placée entre le commencement de la fête & le départ précipité d'Hypermnestre ; si l'on en a mis davantage, c'est contre mon intention, contre la vraisemblance. La fête entière doit être à la fin de la Scène, & alors Hypermnestre, Lyncée & Danaus n'y sont plus.

Vous pourrez observer aussi que bien loin de réunir, pour ainsi dire, les adieux de Lyncée & d'Hypermnestre avec l'entrée des Danaïdes en Bacchantes, je les éloigne autant qu'il est possible. Après les adieux, Hypermnestre est agitée par la crainte que son époux ne soit surpris, trahi, arrêté dans sa fuite. Ce monologue est, selon moi, très-intéressant. Danaüs survient pour assassiner Lyncée, se doutant bien que sa fille n'a pas voulu se souiller de ce forfait. Hypermnestre le voyant paroître le fer à la main, les yeux étincelans de fureur, s' imagine que son époux n'est plus. Rassurée par les recherches de Danaüs, sa frayeur se change en hardiesse; & son père, irrité & confondu, la fait charger de chaînes. Les Gardes l'entraînent. Danaüs vole à la poursuite de Lyncée. Suit encore la Scène du massacre qui termine le quatrième Acte. Le cinquième s'ouvre; la décoration change. Danaüs-paroît; des cris éclatans frappent son oreille, & voilà ses filles en Bacchantes. C'est au Traducteur à donner ses raisons pour avoir retranché tout cela. L'entrée des Danaïdes, ainsi qu'il l'a placée, est absurde; vos remarques à ce sujet sont sans réplique. M. Gluck ne devoit point permettre ces mutilations, ou du moins il auroit dû m'en avertir.

A l'égard du dénouement que vous reprenez, Monsieur, parce que Danaüs est poignardé par son Capitaine des Gardes, cet Officier est mis en jeu par mon Traducteur. C'est par des Soldats ou par le Peuple en fureur que je fais périr le Tyran, & il est tué dans la coulisse; nul en un sujet si terrible n'ensanglante la Scène dans ma Pièce; c'est un Poème pour le Théâtre Lyrique, & non une Tragédie proprement dite. J'ai expressément évité de rappeler l'Oracle que vous citez, & de faire mourir Danaüs par la main de Lyncée, afin que la vertueuse épouse

ne soit pas forcée de le haïr Vous pèferez mes raisons, Monsieur, & me jugerez.

Voilà tout ce que j'ai cru devoir vous dire sur le plan & la conduite de mon Drame. La lecture vous fera connoître qu'on a pris toutes mes pensées, presque tous mes vers, hors quand on a voulu me mutiler. C'est au Public équitable à prononcer si cela s'appelle *beaucoup s'aider* d'une Pièce:

Vous dites dans votre Extrait, N°. 20, que l'Auteur..... a prouvé qu'il entend supérieurement la coupe & la marche Dramatique qui conviennent au Théâtre Lyrique, & qu'on en peut juger par sa première Scène,.... qui présente un tableau imposant & vrai, où le récitatif, le chant mesuré & le chœur sont unis de la manière la plus heureuse. Je crois devoir revendiquer cet éloge; il n'appartient qu'à moi. Si je n'avois pas, par hasard, fait imprimer ma Tragédie il y a cinq mois, M. Gluck, que j'avois voulu obliger, m'auroit mis dans le cas de passer pour plagiaire, & de jouer le rôle ridicule de la Corneille de la Fable :

Furtivis nudata coloribus.

J'aurois fini ; mais j'ai encore quel que autre chose sur le cœur, il faut que je le soulage. En parlant de la musique des Danaïdes, vous observez qu'on a reconnu aisément dans l'esprit général de la composition, cette manière grande, forte, rapide & vraie qui caractérise le système du créateur de la musique Dramatique.

Voici ce que j'ai à dire à ce sujet.

Je ne suis pas Musicien, mais j'ai beaucoup étudié la déclamation. On m'accorde le talent de réciter fort bien les vers, particulièrement les Tragiques, & sur-tout les miens.

J'ai pensé, il y a 25 ans, que la seule musique

convenable à la poésie dramatique, & sur-tout pour le dialogue & pour les airs que nous appelons d'*azione*, étoit cellé qui approcheroit davantage de la déclamation naturelle, animée, énergique; que la déclamation n'étoit elle-même qu'une musique imparfaite: qu'on pourroit la noter telle qu'elle est, si nous avions trouvé des signes en assez grand nombre pour marquer tant de tons, tant d'inflexions, tant d'éclats, d'adoucissements, de nuances variées, pour ainsi dire, à l'infini, qu'on donne à la voix en déclamant. La musique, sur des vers quelconques, n'étant donc, d'après mes idées, qu'une déclamation plus savante, plus étudiée, & enrichie encore par l'harmonie des accompagnemens, j'imaginai que c'étoit là tout le secret pour composer de la musique excellente pour un Drame; que plus la poésie étoit serrée, énergique, passionnée, touchante, harmonieuse, & plus la musique qui chercheroit à la bien exprimer, d'après sa véritable déclamation, seroit la musique vraie de cette poésie, la musique par excellence.

C'est en méditant sur ces principes que j'ai cru découvrir la solution de ce problème. Pourquoi y a-t'il des airs comme *se cerca, se dice*, de Pergolèse dans l'Olimpiade. *Misero Pargoletto*, de Leo, dans le Démophon, & tant d'autres dont on ne sauroit changer l'expression musicale sans tomber dans le ridicule, sans être forcé enfin de revenir à celle que ces grands Maîtres leur ont donnée? Et pourquoi aussi une infinité d'autres airs admettent-ils des variations, quoique déjà notés par plusieurs Compositeurs?

La raison en est (selon moi) que Pergolèse, Leo & d'autres ont rencontré pour ces airs la vraie expression poétique, la déclamation naturelle, de manière qu'on les gâte en voulant la changer; & s'il y en a d'autres qui sont encore susceptibles de chan-

gement, c'est que nul n'a rencontré jusqu'ici leur véritable musique de déclamation.

J'arrivai à Vienne en 1761, rempli de ces idées. Un an après, S. E. M. le Comte Duxazzo, pour lors Directeur des Spectacles de la Cour Impériale, & aujourd'hui son Ambassadeur à Venise, à qui j'avois récité mon Orphée, m'engagea à le donner au Théâtre. J'y consentis, à condition que la musique en seroit faite à ma fantaisie. Il m'envoya M. Gluck, qui, me dit-il, se prêteroit à tout.

M. Gluck n'étoit pas compté alors, (& à tout sans doute) parmi nos plus grands Maîtres. Hasse, Buranello, Jommelli, Péres & d'autres occupoient les premiers rangs. Nul ne connoissoit la musique de déclamation, comme je l'appelle; & pour M. Gluck, ne prononçant pas bien notre langue, il lui auroit été impossible de déclamer quelques vers de suite.

Je lui fis la lecture de mon Orphée, & lui en déclamai plusieurs morceaux à plusieurs reprises, lui indiquant les nuances que je mettois dans ma déclamation, les suspensions, la lenteur, la rapidité, les sons de la voix tantôt chargés, tantôt affoiblis & négligés dont je desirois qu'il fît usage pour sa composition. Je le priai en même-temps d'en bannir *i passaggi*, le *cadence*, *i ritornelli*, & tout ce qu'on a mis de gothique, de barbare, d'extravagant dans notre musique. M. Gluck entra dans mes vûes.

Mais la déclamation se perd en l'air, & souvent on ne la retrouve plus; il faudroit être toujours également animé, & cette sensibilité constante & uniforme n'existe point. Les traits les plus frappans s'échappent lorsque le feu, l'enthousiasme s'affoiblissent. Voilà pourquoi on remarque tant de diversité dans la déclamation de différens Acteurs pour le même morceau tragique; dans un même Acteur, d'un jour à l'autre, d'une scène à l'autre. Le Poète

lui-même récite ses vers, tantôt bien, tantôt mal.

Je cherchai des signes pour du moins marquer les traits les-plus saillans. J'en inventai quelques-uns; je les plaçai dans les interlignes tout le long d'Orphée. C'est sur un pareil manuscrit, accompagné de notes écrites aux endroits où les signes ne donnoient qu'une intelligence incomplète, que M. Gluck composa sa musique. J'en fis autant depuis pour Alceste. Cela est si vrai que le succès de celle d'Orphée ayant été indécis aux premières représentations, M. Gluck en rejetoit la faute sur moi.

A l'égard de Sémiramis & des Danaïdes, ne pouvant déclamer à M. Gluck ces Tragédies, ni employer mes signes que j'ai oubliés & qui lui sont restés avec mes originaux, je me suis borné à lui envoyer d'amples instructions par écrit. Celles pour Sémiramis remplissent seules trois feuilles entières. J'en ai gardé une copie, ainsi que de celles pour les Danaïdes. Je pourrai bien les publier un jour.

J'espère que vous conviendrez, Monsieur, d'après cet exposé, que si M. Gluck a été le créateur de la Musique dramatique, il ne l'a pas créée de rien. Je lui ai fourni la matière ou le chaos si vous voulez; l'honneur de cette création nous est donc commun.

Les Connoisseurs ont été enchantés de ce nouveau genre. De cette approbation générale je tire une conséquence qui me paroît juste, c'est que la Musique faite par M. Millico sur mes Danaïdes doit être infiniment supérieure à celle qu'on donne à Paris sur la copie de mon Drame.

L'Auteur de cette Musique (quel qu'il soit, puisqu'il apprend que M. Gluck la désavoue) n'a pu suivre ma déclamation que j'ai faite à Vienne, au lieu que M. Millico, en composant la sienne, me voyoit tous les jours, & déclamoit même avec moi

les morceaux qu'il en avoit sous la main. Si je ne craignois de vous prendre inutilement un temps précieux, je vous ferois passer mes instructions, mes notes sur le seul monologue d'Hypermnestre, Acte IV, Scène II. Pour peu que vous le desiriez je vous les adresserai.

Aussi, Monsieur, il n'y a qu'une voix sur l'excellence de la Musique de M. Millico; j'espère qu'elle paroîtra quelque jour. J'ose me flatter que le Public pensera à cet égard comme l'élite de la Noblesse Napolitaine & étrangère qui l'a entendue chez M. le Comte Razoumowsky.

J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus distinguée, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
DE CASSABIGI, *Conseiller Honoraire de S. M. Impériale Royale Apostolique.*

A Naples, le 25 Juin 1784.

ANNONCES ET NOTICES.

RÉPERTOIRE *Universel & raisonné de Jurisprudence, Ouvrage de plusieurs Jurisconsultes, mis en ordre & publié par M. Guyot. in-4°. A Paris, chez Vissé. rue de la Harpe, & chez les principaux Libraires de France.*

On vient de publier le Tome second de cet Ouvrage. Le Tome troisième paroîtra le mois prochain, & les autres successivement de mois en mois. La Souscription sera fermée à la fin de Septembre,

comme l'annonce le *Prospectus*, qu'on peut se procurer *gratis* chez les Libraires.

MÉMOIRE sur l'équilibre des Machines Aérostatiques, sur les différens moyens de les faire monter & descendre, spécialement sur celui d'exécuter les manœuvres sans jeter de lest & sans perdre d'Air inflammable, en ménageant dans le Ballon une capacité particulière, destinée à renfermer l'Air atmosphérique; présenté à l'Académie le 3 Décembre 1783, par M. Meusnier, Lieutenant en Premier au Corps Royal du Génie, & de l'Académie des Sciences.

Parmi toutes les personnes qui ont écrit sur l'Aérostat, M. Meusnier se distingue aisément; il paroît que dans le Ballon lancé à S. Cloud par MM. Robert, on a appliqué la théorie de ce Mémoire, qui est fondée sur des raisonnemens dignes d'un Membre de l'Académie. L'Auteur a ajouté une Note que nous nous empressons de transcrire, nous ayant paru d'une grande utilité pour éviter dans bien des cas des disputes Littéraires, & pouvoir quelquefois prononcer sur des réclamations.

« La conservation des dates, qui s'observe très-
 » exactement à l'Académie, est un objet d'autant
 » plus digne d'attention, qu'on doit en quelque sorte
 » regarder comme public ce qui se lit dans les As-
 » semblées, toujours très-nombreuses, tant par les
 » Académiciens qui les composent, que par les étran-
 » gers que différentes circonstances y amènent très-
 » fréquemment. »

ORAISON Funèbre de Mgr. Ch. de Beaumont, Archevêque de Paris, prononcée en présence de l'Assemblée du Clergé, le 20 Décembre 1782, dans l'Eglise de S. Roch, par M. l'Abbé Ferlet, Chanoine de S. Louis du Louvre. A Paris, chez Mou-

tard , Imprimeur-Libraire de la Reine , rue des Mathurins.

Ce Discours doit faire beaucoup d'honneur à son Auteur ; on sera sur-tout content de la seconde Partie.

NOUVEAU Compte Rendu , ou Tableau Historique des Finances d'Angleterre , depuis le règne de Guillaume III jusqu'en 1784. A Londres ; & se trouve à Paris , chez l'Auteur , rue Montmartre , N°. 35 , & chez Couturier , Imprimeur-Libraire , quai des Augustins.

L'Auteur de cet Ouvrage , qui paroît avoir puisé dans de bonnes sources , dit que ce fut Guillaume III qui , pour éviter la lenteur des versements que les Subsidés produisoient dans les coffres , imagina & employa la voie des emprunts , qui faisoient rentrer tout d'un coup les sommes que la Nation ne devoit payer qu'en un certain nombre d'années , ce qui a nécessairement accru la dépense par les intérêts qu'il falloit payer. Ces intérêts ont été portés dans l'origine à six , & même à dix pour cent.

Au commencement du règne de George Premier , le numéraire manquant , on établit le *Sinking fund* , ou la Caisse d'amortissement ; & c'est par les facilités qu'elle a procurées dans les opérations , que s'est formé dans cent ans en Angleterre le système des Finances le plus étendu , le plus solide & le plus simple qui ait jamais existé parmi les Nations. L'Ouvrage que nous annonçons est tout en tableaux , & & il en résulte que la totalité de la dette Nationale se monte à environ deux cent quarante millions sterlings , & l'intérêt annuel , en y joignant les frais d'égie , à huit millions quatre cent mille livres environ.

JOURNAL du Roulage & du Commerce de l'Eu-

rope, Ouvrage périodique, dont la première feuille paroîtra le premier Septembre prochain, & les autres successivement une fois par semaine.

Ce Journal doit renfermer dans une feuille de quatre pages tous les renseignemens qui peuvent faciliter les opérations du Commerce dans l'intérieur du Royaume & dans toute l'Europe. Il sera divisé en deux Parties; la première comprendra les prix courans de toutes les marchandises & de tous les comestibles en gros dont les principales Villes de l'Europe font commerce; la deuxième annoncera l'arrivée, le départ & la destination, 1°. des Vaisseaux marchands dans les principaux ports de France & de l'Europe, avec les prix du fret par tonneau, & les primes d'assurance; 2°. des Voitures, par terre de tous les Rouliers, avec le prix du transport (par cent livres poids de marc) d'une Place à l'autre; les lieux de leur chargement, & le temps de leur arrivée à leur destination.

L'abonnement pour ce Journal, qui peut devenir fort utile, est de 24 liv. pour Paris, & de 30 liv. pour la Province & les Pays étrangers franc de port jusqu'aux frontières. On souscrit à Paris, au Bureau général, rue de Richelieu, vis-à-vis celle Traversière, & dans les principales Villes de l'Europe aux Adresses qui seront incessamment indiquées.

ARISTE, Comédie en cinq Actes, représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mardi 9 Mars 1784, par M. Dorfeuille. A Paris, chez Couturier, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

Le fonds de cet Ouvrage, que M. Dorfeuille a tiré d'un vieux manuscrit qui lui avoit été confié, c'est un fils placé entre un père trop rude & une

mère trop indulgente. Cette idée est assez dramatique, & la Pièce, quoiqu'elle ait été jouée plusieurs fois, méritoit peut-être plus de succès qu'elle n'en a eu. Il y a du style, du naturel dans le dialogue, & des scènes qui décèlent le talent comique. Les caractères du père & de la mère sont bien établis & bien soutenus. On sera moins content de celui du fils, qui est très-foiblement tracé. D'ailleurs, pour remplir son but moral, l'Auteur devoit lui faire faire plus de sottises ; il auroit mieux fait ressortir le danger de sa mauvaise éducation, au lieu que le jeune homme est si bon enfant, & si peu coupable, qu'il met presque ses parens à l'abri de tout reproche au moins par l'événement.

LÉANDRE CANDIDE, ou les Reconnoissances, Comédie - parade en deux Actes, en prose & en vaudevilles, représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mardi 27 Juillet 1784. Prix, 1 livre 10 sols. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue de Mafivaux, près du Théâtre Italien.

Cette petite Pièce a eu du succès. Presque tous les Personnages sont ceux du charmant Roman de Candide. La Pièce est écrite gaîment, & les couplets en général sont bien faits. Nous nous contenterons d'en citer un fort gai. Il faut pour l'entendre savoir que le Baron est eunuque du sérail :

LÉANDRE, Air : Des Bergères du Hameau.

Je veux me faire un devoir
De réparer cet outrage ;
Oni, pour sortir d'esclavage,
Disposez de mon avoir.

Je sens d'une âme attendrie
 Un procédé si délicat ;
 Mais quand on a pris mon état,
 Mon ami, c'est pour la vie.

On trouve chez le même Libraire *Aucaffin & Nicolette*, ou les *Mœurs du bon vieux temps*, Comédie remise en trois Actes & en vers, dont une partie est en musique, représentée pour la première fois devant Leurs Majestés à Versailles, le 30 Décembre 1779, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, & à Paris le 3 Janvier 1780, & reprise le 7 Juin 1782, paroles de M. Sedaine, musique de M. Grétry.

Un Fabliau charmant a fourni le sujet de cette Pièce, qui fut d'abord jouée en quatre Actes, & qui, remise en trois actuellement, paroît restée au Théâtre. M. Sedaine n'a pas pu conserver tous les détails heureux de son original (sur-tout devant des Spectateurs dont la délicatesse est assez souvent exagérée) ; mais il en a créé d'autres qui ajoutent à l'intérêt.

Essai sur les bornes des connoissances humaines, par M. G... Vicaire de V... A Lausanne ; & se trouve à Paris, chez Mérigot le jeune, Eugène Onfroy, Barrois le jeune, Libraires, quai des Augustins.

La Raison & la Révélation sont faites pour conduire parallèlement l'homme, l'une au bien-être de cette vie, l'autre à une félicité qui lui a été promise au-delà. Les impies & les incrédules ont cherché à les mettre en contradiction, & ont cru y avoir réussi ; voilà ce que pose d'abord l'Auteur de cet

Ouvrage, qui entreprend de démontrer que ces deux lignes ne doivent jamais ni s'atteindre ni se couper, parce que la raison & la foi ont chacune un territoire qui leur est propre, & des limites qu'elles ne franchiront jamais tant que l'homme ne cherchera qu'à s'éclairer:

La douceur qui règne dans cet Ouvrage, & les sentimens que l'Auteur témoigne contre les Théologiens qui n'ont cherché qu'à embrouiller la matière & à élever des disputes, ne peuvent que lui concilier l'estime publique. Heureux le troupeau confié à un Pasteur qui paroît réunir la science, le bon esprit, la bonne foi & la modération!

NOUVEAUX Airs de différens styles, avec accompagnement de Guittare, suivis de quelques badinages pour cet instrument seul, par M. Porro. Œuvre troisième. Prix 7 liv. 4 sols, franc de port. A Paris, chez M. Baillon, Marchand de Musique, rue neuve des Petits-Champs, au coin de celle de Richelieu, à la Muse Lyrique. On trouve chez le même, *les Etrennes de Guittare* du même Auteur.

NUMÉRO 8 du Journal de Pièces de Clavecin, par différens Auteurs, contenant une Sonate avec Flûte obligée, par M. Devienne le jeune. Prix, séparément 3 liv. Abonnement 24 liv. & 30 liv. A Paris, chez M. Boyer, rue Neuve des Petits-Champs, n^o. 83.

JOURNAL de Violon, dédié aux Amateurs, n^o. 8, contenant plusieurs Airs très-jolis à deux Violons, & pouvant s'exécuter sur deux Violoncelles. Prix, séparément 2 liv. Abonnement 15 liv. & 18 liv. A Paris, chez M. Bornet l'aîné, Maître

de Violon , rue des Prouvaires , près Saint Eustache ,
au Bureau de Loterie.

RECUEIL d'Airs Italiens des meilleurs Compositeurs, traduits, gravés en partition & parties séparées, n°. 3. Prix, 4 liv. 4 sols, & n°. 4. Prix, 3 liv. 12 sols. A Paris, chez Imbault, rue & vis-à-vis le Cloître Saint Honoré, maison du Chandelier, & Sieber, même rue, chez l'Apothicaire, n°. 92.

Le Numéro 3 contient une Scène de Païsiello *Mentre ti lascio*, chantée avec le plus grand succès par Mme Todi & d'autres Virtuoses. Le Numéro 4 est une Scène de l'Armide de Jomelli. Ce choix, ainsi que l'exécution typographique répondent aux deux premiers Numéros.

Pour les Annonces des Titres de la Gravure ; de la Musique & des Livres nouveaux, voyez les Couvertures.

T A B L E.

<i>V</i> ERS à Mlle G...	97	<i>Le Comte de Gleichen</i> , nouvelle Historique,	118
<i>Air</i> ,	98	<i>Des Maladies des Créoles en Europe</i> ,	122
<i>Charade, Enigme & Logogryphe</i> ,	103	<i>Recherches sur l'Art de Voler</i> ,	125
<i>De l'Électricité des Végétaux</i> ,	105	<i>Variétés</i> ,	128
<i>Le Cri d'un Citoyen</i> ,	112	<i>Annonces & Notices</i> ,	137
<i>Voyage dans l'Amérique Septentrionale</i> ,	114		

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 21 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris, le 20 Août 1784. GUIDL

M E R C U R E D E F R A N C E.

S A M E D I 28 A O U T 1784.

P I È C E S F U G I T I V E S. E N V E R S E T E N P R O S E.

*A M. l'Abbé CROUZET, Professeur de
Troisième au Collège de Montaigu, à
l'occasion du Discours sur la Paix qu'il
a prononcé à la distribution des Prix de
l'Université. **

DES Vainqueurs du Lycée agréable Orateur,
Quand tu peins cette Paix, le bonheur de la France,
Chaque Auditeur, charmé de ta vive éloquence,
Croit voir revivre en toi le pinceau séducteur
Des grands Hommes fameux qu'en ce genre on en-
cense.

* Le jeune Professeur, en prononçant ce Discours, où il
trace les événemens les plus glorieux de la dernière guerre,
étoit interrompu à tout moment par des applaudissemens
mérités.

N°. 35, 28 Août 1784.

G

L'un te compare à Cicéron,
 L'autre en toi croit voir Démosthène.
 Pour moi, je crois qu'ils ont tous deux raison.....
 Pour compléter l'illusion,
 Il ne manquoit que le lieu de la scène.

Caractère de la Galanterie Française.

LORSQU'UN objet fait résistance,
 L'Anglois fier & vain s'en offense,
 L'Italien est désolé,
 L'Espagnol est inconsolable,
 L'Allemand se console à table,
 Le François est tout consolé.

*ÉPI TRE à l'Éditeur d'un Recueil
 de Poésies.*

RÉDACTEUR d'un charmant Pamphlet,
 Juge que l'on dit trop sévère,
 Si ma Muse a droit de te plaire,
 Que mon cœur sera satisfait!
 Je vois le palais de la gloire
 S'ouvrir au bruit de mes accens;
 Et mes Émules pâlisans
 Quand ils apprendront ma victoire,
 Je me rappelle encor ce jour

Où, me croyant un grand Poète,
 Je te présentai tour-à-tour
 Épître, Conte, Chanfouquette;
 Et ces vers dictés par l'Amour,
 Que l'on nomme vers de toilette.
 Comme j'étois bouffi d'orgueil!
 Oui, sans penser à ma foiblesse,
 Armé de ton joli Recueil,
 Je devois dans ma folle ivresse
 Briguer les honneurs du fauteuil.
 Je relisois mes opuscules;
 A m'entendre tout étoit beau.
 J'étois surpris que mon pinceau
 Traçât des ombres ridicules
 Qui défiguroient mon tableau.
 N'importe : mon âme inquiète
 Attend le retour du verseau.
 Le Recueil paroît, je l'achète....
 « O ciel !.... ô caprice nouveau !....
 » Sans respect pour mes vers sublimes,
 » Il me préfère trente Auteurs
 » Qui, dans leurs vers moins séducteurs,
 » N'ont pas l'audace de mes rimes.
 » Berquin a-t'il fait comme moi
 » Une Épître à la jeune Aglaure ?
 » Mon Conte valoit bien, je croi,
 » Tout ce qu'a fait Blin-de-Sainmore. »
 C'est ainsi que ma vanité

Osoit t'accuser d'injustice ;
Et sans voir ma témérité,
Quand tu m'étoignas de la lice,
Faible Poète, Auteur novice,
Je publiois de tous côtés
Que je devois à ton caprice
Des refus si peu mérités.
Je n'épargnois point les outrages ;
J'insultois Cubières, Berquin,
Imbert, Parni, toi-même, enfin ;
Je blâmois tout.... hors mes Ouvrages.
Un jour lassé de ma fureur,
Je les soumis à la critique
D'Alidor, vieux Littérateur,
Illustre dans la République
Dont Apollon est Gouverneur
Je reconnus qu'un beau mensonge
Avoit trop tôt séduit mon cœur,
La raison termina mon songe,
Et je revins de mon erreur.
Puisse un confident véridique,
Sans craindre le courroux des sots,
Fronder la Muse narcotique
Des orgueilleux Poëtereaux.
Un jeune homme que l'on admire
Dans des cercles trop indulgens,
Doit quelque jour, à ses dépens,
Armer l'implacable satire.

Je m'adresse à vous, débutans ;
Soyez instruits par mon exemple ,
Craignez les discours séduisans
De l'ignorance qui contemple.
A dix-huit ans l'on s'applaudit ;
Mais apprenez par mon exemple
Que souvent à vingt l'on rougit.

(Par M. Duchosal , Avocat en Parlement.)

*Explication de la Charade , de l'Énigme &
du Logogryphe du Mercure précédent.*

LE mot de la Charade est *Parlement* ; celui de l'Énigme est *J'aime* ; celui du Logogryphe est *Lévite*, où l'on trouve *Lévi*, *vie*, *lit* & *lie*.

CHARADE.

ON croit le monde à soi quand on est mon premier ;
Mon second quelquefois eut la même manie ;
Mon tout, en se joignant à l'art de Montgolfier,
Ramène le ballon qu'élève son génie.

(Par M. le Marquis de Fulvy.)



É N I G M E.

SI je n'ai pas le bonheur de vous plaire,
 Lecteur, je n'en suis pas surpris;
 Vous avez beau dire & beau faire,
 Je ne serai jamais de votre avis;
 Même en me renversant, je vous en avertis,
 Vous ne me feriez pas changer de caractère.
 (Par M. C.....)

L O G O G R Y P H E

A une Dame âgée de quarante ans.

PLACÉE en une main habile,
 Je guide un animal aussi fier qu'indocile.
 Mon chef à bas, fille du tems
 Je mets en fuite les amans...
 Mais n'en redoutez rien, trop aimable Glycère,
 La dent cruelle de mon père
 Ne peut rien sur l'esprit, les grâces, les talens;
 Vous tenez d'eux votre art de plaire;
 Et quand on plaît, on est toujours dans son printems.
 (Par un Officier de Cavalerie.)

A V I S.

ON n'a jamais reproché à ce Journal l'insertion très-exacte d'une Énigme & d'un Logogryphe à chaque Numéro. Outre que cet article est toujours une sorte d'exercice d'esprit, & qu'il amuse les loisirs d'une classe de Lecteurs plus nombreuse qu'on n'imagine, il occupe d'ailleurs si peu d'espace, qu'il y auroit de la pédanterie à le condamner. Si loin de trouver des censeurs, cet usage a été depuis adopté dans d'autres Ouvrages Périodiques, on nous pardonnera, on nous saura même gré sans doute d'y ajouter un article qui ne sera pas sans agrément, & qu'on ne jugera pas avec plus de rigorisme.

Les fouilles qu'on a faites dans nos vieux Romans & dans nos anciens Fabliaux, ont ajouté aux richesses de la Littérature moderne. L'esprit humain gagne souvent à revenir sur ses pas; il retrouve des vérités qu'il avoit perdues en chemin. Combien d'objets renouvelés sont honorés comme des inventions nouvelles; les plus belles découvertes ne sont bien souvent que des résurrections; & au fond il est plus d'une fois aussi utile pour le Public de rajeunir que de créer. Il n'y a pas jusqu'à l'art de guérir qui ne rétrograde quelquefois, & qui ne croie le faire avec succès,

quoiqu'il soit à présumer que les maladies changent moins de nature, que les Médecins ne changent de système.

Ce qu'on fait tous les jours pour des choses d'utilité, nous croyons pouvoir le faire pour un objet d'agrément, & dans la vûe de varier les plaisirs de nos Lecteurs. Les *Cours d'Amours*, assez connues aujourd'hui, qui chez nos bons aïeux ont fait naître tant de questions d'amour ou de galanterie, nous ont donné l'idée de proposer aussi de temps en temps des questions d'amour ou même de morale, qu'on pourra résoudre en quatre, six ou huit vers. Il est évident que ces questions, qui occuperont bien moins de place que l'Énigme & le Logogryphe, & qui n'auront lieu qu'une fois par mois, auront un degré d'utilité de plus. Elles fourniront l'occasion de s'exercer dans l'art d'écrire; car parmi les réponses qui nous seront envoyées, nous n'admettrons que celles qui auront du style; ou du moins ce sont celles-ci qui, à mérite égal, obtiendront la préférence; & tandis qu'il ne faut que calculer pour expliquer un Logogryphe, il faudra penser, réfléchir pour répondre à nos questions, qui deviendront une courte leçon de Logique pour ceux qui chercheront à les résoudre.

Afin d'en donner une idée, en voici deux avec l'explication :

Q U E S T I O N.

« *Peines d'amour valent elles mieux*
 » *qu'amour sans peine?* »

R É P O N S E.

On n'est point malheureux de répandre des larmes,
 Quand l'espoir soutient le desir;
 Les peines d'amour ont leurs charmes;
 L'amour sans peine est sans plaisir.

A U T R E Q U E S T I O N.

« L'amitié est-elle préférable à l'amour? »

R É P O N S E.

Bien plus que l'amitié l'amour sauroit me plaire,
 Si de ce sentiment Life étoit de moitié;
 Mais elle ne permet qu'une tendre amitié;
 C'est l'amitié que je préfère.

Nous ferons sur ces deux jolies Pièces,
 qui nous ont été données par un de nos
 Poètes les plus agréables, une observation
 qui ne touche point à leur mérite. Nous de-
 sirerions que les réponses qu'on nous adres-
 sera joignissent au mérite de ces deux-ci,
 celui de renfermer une proposition non-
 seulement développée, mais prouvée. Ce
 dernier quatrain, par exemple, affirme, en
 vers bien tournés, que l'Auteur préfère l'ami-
 tié à l'amour; mais il ne prouve point qu'elle
 soit préférable. En voilà sans doute assez pour
 faire entendre notre idée. Voici maintenant
 la première question que nous proposons:

G v.

« Lequel de ces deux malheurs est le plus
 » cruel pour un amant : la mort où l'infidélité
 » de ce qu'il aime ? »

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LA Thébaïde de Stace, Traduction nouvelle , par M. l'Abbé Cormiliolle :

. *Nec tu divinam Æneida tenta ;
 Sed longè sequare , & vestigia semper adora.*

Théb. Lib. XII^e.

A Paris, chez Hardouin, Libraire , rue
 des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois. 3 vol.
in-12. 1783.

U N E bonne Traduction de Stace étoit un
 Livre qui nous manquoit. Ce Poète est plus
 célèbre que connu , plus estimé que lû ,

Et franchement, quoiqu'un peu censuré ,

J'aime encor mieux être lû qu'admiré.

disoit Rousseau.

Stace a plus de talent que de charme ; ses
 vers sont bien faits , ils sont même beaux ,
 & on ne les retient point ; leur couleur est

terne & monotone. Son Poëme de la Thébaïde a de l'intérêt, son style n'en a point; il n'a que de la poésie: il fait sentir toute l'utilité de ce précepte d'Horace:

*Nec satis est pulchra esse poemata, dulcia sunt,
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.*

Voilà ce que Virgile fait si bien faire; c'est ainsi que, par une variété toujours riche & heureuse, par la justesse, la propriété précise, la convenance toujours parfaite de son expression, par un sentiment exquis de l'harmonie dans tous les genres, il attache toujours & remplace par le charme des détails ce qui manque quelquefois à l'intérêt du fond. Il y a certainement beaucoup moins d'intérêt dans les six derniers Livres de l'Énéide que dans quelque Livre de la Thébaïde qu'on veuille choisir; mais dans ces Livres, même défectueux, de l'Énéide, on sera beaucoup plus attaché par le mérite intéressant des détails que dans la Thébaïde entière. Cette différence se fait sentir dans les endroits même que Stace imite de Virgile, & ces endroits sont nombreux. Comparez, par exemple, dans le troisième Livre de la Thébaïde, les regrets d'Idée, mère de deux Guerriers tués par Tidée, & les regrets de la mère d'Euryale, dans le neuvième Livre de l'Énéide; aux mouvemens si vrais, si passionnés de celle-ci, à cet abandon, à cet épanchement du cœur d'une mère, vous reconnoîtrez la Nature, & vous ne pourrez re-

G vj

tenir vos larmes ; la douleur d'Idée , quoiqu'exprimée avec esprit & en beaux vers , vous laissera froidement observer & estimer l'art du Poëte imitateur ; encore trouverez-vous cet art en défaut & bien inférieur à celui de Virgile ; car Virgile , avant d'exposer à vos yeux la mère d'Euryale , vous a fait aimer son fils , & vous a fait comprendre combien une mère devoit l'aimer. Ce généreux enfant s'étoit dévoué pour ses concitoyens , il mourroit pour la cause la plus noble & la plus intéressante ; en partant il avoit déjà fait couler vos larmes par la pitié rendre avec laquelle il avoit recommandé sa mère à Ascagne :

*Hanc ego nunc ignaram hujus quodcunque pericli est ,
Inque salutatam linquo ; nox & tua testis
Dextera , quod nequeam lacrymas perferre parentis..
At tu , oro , solare inopem , & succurre relictæ
Hanc sine me spem ferre tui. Audentior ibo
In casus omnes.*

Vous avez pleuré Euryale avant que sa mère fût instruite de son sort ; vous avez pressenti avec douleur & avec effroi le moment où la nouvelle de la perte d'un tel fils parviendrait aux oreilles d'une telle mère.

Mais les deux fils que pleure Idée ne sont que de vils assassins , appostés par un tyran pour égorger un Ambassadeur ; leur cause est odieuse & infâme ; ils succombent dans un combat inégal où ils sont cinquante contre

un ; tout l'intérêt est pour leur vaillant ennemi, Tïdée, qui en tue quarante neuf, & n'en laisse vivre qu'un, pour porter à Thèbes la nouvelle de ce combat. Idée est mère, on souffre sa douleur, mais on ne la partage pas, parce que ceux qu'elle regrette ne sont pas intéressans. On pourroit même faire de cette observation une espèce de règle, & mettre en principe que pour que la douleur en pareil cas soit intéressante, il faut & que l'objet qu'on regrette & que l'objet qui regrette soient intéressans ; si l'un des deux ne l'est pas, la pitié est nulle, ou du moins faible. Lausus est vertueux, il meurt pour son père ; Mezence est malheureux sans doute de perdre un tel fils ; mais Mezence est, pour ainsi dire, indigne de le pleurer. Mezence est un scélérat & un impie ; Virgile n'a pas même songé à rendre sa douleur touchante, il a donné à cette douleur le caractère de la fureur, qui étonne, mais qui n'attendrit pas. Voyez au contraire combien est touchante la douleur d'Évandre, qui, dans cette même guerre, perd son fils Pallas ; c'est qu'Évandre & Pallas sont tous deux vertueux & intéressans.

Nous ne devons pas dissimuler ici que ce charme attirant & attachant de Virgile, qui nous paroît manquer à Stace, ce *dulce* que nous lui refusons, en lui accordant le *pulchrum*, est précisément le mérite que paroît louer en lui Juvénal, qui devoit s'y connoître mieux que nous, & qui en général

n'étoit pas disposé à prodiguer ni à exagérer la louange. Voici le jugement qu'il porte de Stace dans la Satyre huitième :

*Curritur ad vocem jucundam ac carmen amica
Thebaidos , latam fecit cùm Statius urbem
P omisitque diem , tantâ dulcedine captos
Afficit ille animos , tantâque libidine vulgi
Auditur.*

Nous répondrons , 1°. que Juvénal parle peut-être en général du succès des lectures de la Thébaïde , & du plaisir que paroïssoit faire ce Poëme , plutôt qu'il ne veut caractériser avec précision la nature de ce plaisir & du mérite de l'Ouvrage.

2°. Que Juvénal étoit peut-être l'ami de Stace, dont il étoit certainement le contemporain , & qu'il voyoit peut-être dans l'Ouvrage de son ami un mérite qui n'y étoit pas.

3°. Nous ne prétendons pas refuser entièrement à la *Thébaïde* le mérite dont il s'agit ; mais tant que nous aurons des objets de comparaison , tels que l'*Énéide* & les *Métamorphoses* , nous dirons toujours que Stace , avec des beautés continues , n'a pourtant ni le charme de Virgile , ni l'agrément infini d'Ovide.

Quant à l'éloge que Grotius fait de Stace , en disant qu'il laisse la victoire incertaine entre Virgile & lui :

*Ambiguum magno palmam factura Maroni
Carmina , quæ docto Statius ore dedit.*

C'est l'exagération d'un Panégyriste, qui, voulant louer l'Éditeur du Stace, commence par louer Stace outre mesure. D'ailleurs l'autorité de Grotius ne seroit toujours que celle d'un moderne, qui n'a point de titre pour juger mieux que nous des anciens.

Rapportons-nous en à Stace lui-même :

*Nec tu divinam Eneida tenta,
Sed longè sequere, & vestigia semper adora.*

L'opinion de Nicolas de Clemangis, célèbre Docteur des quatorzième & quinzième siècles, est plus modérée & plus juste que celle de Grotius; il donne à Virgile sur Stace une supériorité incontestable, mais il ne la donne qu'à lui.

Omnium inter Heroïcos, uno excepto Virgilio, gravissimus, studiosissimæque Virgilii imitatione, alter quasi Virgilius.

Si on place Ovide parmi les Poètes Héroïques, il faudra encore une exception en sa faveur.

Jules César Scaliger appelle aussi Stace : *Heroïcorum Poetarum, si Phœnicem illum nostrum Maronem eximas, tùm Latinorum, tùm etiam Græcorum faciliè princeps.*

On a reproché à Stace de l'enflure, Scaliger réfute ce reproche. Il l'examine sur tout dans le début de ces deux Poèmes : la Thébaïde & l'Achilleïde. Il prouve aisément que le début de la Thébaïde n'est qu'exact, & n'est point enflé.

Fraternas acies, alternæque regna profanis

*Decertata odiis fontesque evolvere Thebas
Pierius menti calor incidit.*

Pent-être ne faut-il pas se vanter d'une chaleur poétique ; mais enfin les deux premiers vers exposent le sujet avec justesse & simplicité.

Le début de l'Achilléide paroît d'abord avoir quelque chose de plus enflé :

*Magnanimium Æaciden formidatamque Tonanti
Progeniem , & patrio vetitam succedere cælo,
Diva , refer.*

Ce trait , *formidatam Tonanti progeniem* , seroit la plus ridicule des hyperboles Aliatiques , s'il n'avoit pas ici un sens particulier très raisonnable. Jupiter avoit craint d'être père du fils de Thétis , parce que l'Oracle avoit déclaré que le fils de cette Déesse seroit plus grand que son père , ce qui fut vérifié à l'égard de Pélée. Le reproche d'enflure paroît donc encore injuste à cet égard , & nous ne voyons pas trop non plus de quoi le fonder dans les détails de ces deux Poëmes ; en quoi nous sommes moins sévères que le Traducteur même. Ce reproche est quelquefois plus juste à l'égard de Lucain ; mais les beautés de Lucain nous paroissent avoir un plus grand caractère , une énergie plus originale que celles de Stace , qui sont plus égales & plus continues.

Nous ne préférons pas non plus Stace à Silius Italicus , sans quelque restriction à

l'égard de certaines beautés de ce dernier Poëte , qui nous paroissent supérieures à tout : tel est, par exemple, ce morceau où il nous montre Annibal entouré des journées glorieuses de Cannes, de Trébie, de Thrasymène, & l'ombre du grand Paul Émile se tenant debout devant lui par respect, prête à défendre elle-même son vainqueur contre ceux qui voudroient violer dans ce grand Homme la majesté de la victoire.

*Tot bellis quæstæ viro, tot cadibus, armat
Majestas æterna ducem; si admoveris ora
Cannas & Trebiam ante oculos Thrasymenæque bustæ,
Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.*

« Je ne parle point de Lucain ni de Silius » Italicus, dit le Traducteur, » ils n'ont fait que des Poëmes purement historiques. Tant mieux, ils en sont plus intéressans; le Traducteur, qui montre beaucoup de goût & dans sa Préface & dans sa Traduction, paroît croire, comme l'ont cru beaucoup d'anciens Rhéteurs, qu'un Poëme historique n'est pas un Poëme épique, & que ce sont les fictions & le merveilleux qui constituent essentiellement l'Épopée. Oserons nous lui dire que ce n'est là qu'un vieux préjugé démenti par la réflexion & par l'expérience; que les Poëmes historiques sont les plus intéressans des poëmes épiques, & que dans les Poëmes même où règnent ces fictions qu'on voudroit regarder comme essentielles à l'Épopée, c'est toujours la partie historique

qui fait le plus d'effet. Voyez les beaux vers historiques de la Henriade, la relation du Massacre de la Saint-Barthélemi, de l'Assassinat de Henri III, de la Bataille d'Ivry, du Siège de Paris, les Portraits du Duc de Guise, de Catherine de Médicis, de la Reine Elisabeth; comparez ces morceaux qui gravent l'Histoire dans l'imagination en caractères ineffaçables, avec ces allégories ingénieuses, mais froides, de la Discorde & de la Politique. Voyez dans l'Énéide la Description du Sac de Troye, les Amours d'Énée & de Didon; que Junon vienne tendre à Vénus un petit piège dans lequel elle est prise elle-même; que vous importe? Qu'est-ce qui vous entraîne, qui vous enflamme? C'est l'amour de Didon, c'est sa douleur tendre, sa fureur éloquente, son désespoir, son courage. L'action des Dieux est toujours aux dépens de celle des hommes, ou plutôt elle est toujours froide & inutile; ce sont les hommes, ce sont leurs passions qu'on veut voir en mouvement dans la Thébàide. C'est Étéocle & Polinice. C'est la haine furieuse de ces deux frères; c'est le vaillant Tïdée, c'est le hardi Capanée qu'on veut voir agir; mais que Jupiter envoie Mars animer à la guerre les peuples de la Grèce; que Vénus éplorée aille retarder la course de Mars; que Mars, après avoir essayé de la consoler, poursuivie sa route par l'impossibilité d'obéir à Jupiter, tout est froid, tout languit; que Tïdée soulève le conseil d'Adraste par

le récit du crime auquel il a su échapper; que Capanée entraîne les peuples à la guerre au mépris des terreurs religieuses d'Amphiaraus & de Mélampe, tout s'anime, tout s'enflamme. Comparez au septième Livre les discours de Jupiter & de Bacchus avec ceux de Jocaste & de Tidée dans le camp de Polinice; quelle différence!

Telle est en général notre opinion sur Stace; elle diffère en divers points de celle du Traducteur, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant sa Préface, où nous reconnoissons cependant qu'il montre une Littérature choisie, une érudition éclairée, un goût sain & pur, formé sur les chef-d'œuvres de l'antiquité; il ne le dément pas, comme font tant de Savans, par un mépris barbare pour les modernes; il loue indistinctement ce qui est bon en toute nation & en toute langue, preuve certaine d'un goût vrai, d'un goût naturel, qui ne s'est point laissé corrompre par des principes de convention, ni par cet esprit de parti qu'on paroît avoir transféré aujourd'hui des matières de Théologie aux matières de Littérature.

La Traduction nous a paru presque partout fidelle, élégante, animée, poétique; l'Ouvrage semble avoir été pensé & composé en François, ce qui marque qu'on a bien su conserver l'esprit de l'original. Nous n'en citerons point de morceaux particuliers, parce qu'ils ne prouveroient rien de plus ni de moins les uns que les autres, &

que le mérite de cette Traduction demande d'être senti dans l'ensemble plus que dans les détails ; quant aux imperfections dont elle n'est sans doute pas exempte , elles sont si peu nombreuses , si peu sensibles , il faudroit les chercher avec une si *triste diligence*, que nous nous dispenserons de ce soin pénible & superflu.

*NOUVEAUX Proverbes Dramatiques , ou Recueil de Comédies de Société , par M. G**.* A Paris, chez Cailleau , Impr.-Libraire , rue Galande.

Ces Proverbes ont , pour la plupart , orné le Mercure il y a quelques années , & ils ont mérité la distinction flatteuse d'y être remarqués par les gens de goût. On a été frappé dans le temps , de l'heureux choix des sujets , du naturel du dialogue & de la vérité des caractères. Ces petites Pièces réunies en collection , au nombre de dix-neuf , toutes variées par le fond & par la manière de les traiter , offrent un traité de morale en action à la portée des enfans. On y observe une gradation toujours proportionnée à l'intelligence de ceux qui en sont l'objet. Ces Drames ont d'ailleurs l'avantage de pouvoir être joués par des enfans , & c'est une grande ressource dans les châteaux ou maisons de campagne. En même-temps que cette occupation leur inspire des principes vertueux , orne leur mémoire & exerce leurs organes ,

elle procure aux parens un amusement aussi honnête qu'agréable.

L'écueil le plus à craindre dans ces sortes d'Ouvrages , devenus tant à la mode depuis quelques années , est de leur donner trop ou trop peu d'étendue , & l'Auteur du nouveau Recueil a eu l'art d'observer la juste mesure nécessaire au développement d'une action & à la peinture des caractères pour en former un tout intéressant , dont le résultat présente naturellement une moralité frappante. Il a encore eu l'adresse d'éviter la monotonie en entremêlant ces Proverbes de sujets tantôt comiques & tantôt touchans. Une courte citation, prise au hasard dans plus d'un genre , suffira pour donner à nos Lecteurs une idée avantageuse de ce Recueil.

L'une est tirée du petit Drame intitulé *le Passé-Dix* ; l'Auteur s'y est proposé de montrer que presque toujours il faut attribuer à la négligence des Instituteurs , la dissipation & l'insubordination des Elèves. L'Abbé Durmunt , Précepteur du petit Dorville , sous prétexte de punir celui ci de son ardeur pour le jeu , le condamne à être enfermé tout le jour. Le véritable motif du Gouverneur est de pouvoir ainsi se livrer plus librement à ses amusemens. Le petit Dorville enfermé seul , & désespéré de ne pouvoir jouer , prend son dictionnaire , le jette de toutes ses forces contre la porte , & exprime son mécontentement dans le monologue suivant.

— Va , maudit Abbé , tu n'oublieras rien

» pour me faire enrager ; mais si jamais je
 » puis te rendre la pareille..... ne compte
 » pas avoir affaire à un ingrat. — (*Il se lève*
 » & se promène dans la chambre.) Que vais-
 » je donc faire ? Il est pourtant bien en-
 » nuyeux de passer ici la soirée. — Il n'a
 » sûrement pas oublié de fermer la porte à
 » double tour. (*Il va à la porte, & secoue la*
 » serrure avec colère.) Chien de pédant, je
 » te déteste ! — (*Il retourne à sa table.*)
 » Aussi mon papa est bien singulier de me
 » donner un Précepteur à mon âge ; il doit
 » pourtant savoir qu'à douze ans on n'est
 » plus enfant, & qu'un grand garçon comme
 » moi est bien capable de se conduire lui-
 » même. — (*Il s'affied.*) Mon Dieu, comme
 » je m'ennuie !..... Je m'en vais faire ma
 » version, peut-être cela me désennuiera.
 » (*Il feuillette un livre.*) Oh ! quelle lon-
 » gueur ! copier tout cela, & du latin en
 » françois encore !..... Je n'en aurai jamais
 » le courage ; & puis M. l'Abbé seroit trop
 » content. Non ; pour le faire enrager, je
 » n'écrirai pas un seul mot. »

Il nous semble que la mutinerie d'un jeune Écolier dissipé est peinte avec vérité.

Le sujet de l'autre Proverbe, dont on va transcrire un passage, est tiré d'un Conte de M. d'Arnaud, dans lequel un jeune garçon va se faire saigner pour de l'argent, afin de donner du pain à ses parens qui souffrent la faim. Dans le Proverbe, M. Dormel, Peintre, ne reçoit point le prix de ses ouvrages,

& il est sorti pour solliciter son payement. Sa femme, sa fille & deux de ses fils attendent impatiemment son retour pour avoir du pain. Dans le dessein de dissiper leur ennui, ils s'occupent à quelques petits travaux. Le petit Dormel, âgé de six ans, n'a pas mangé depuis la veille; il dit, en interrompant son ouvrage :

« Maman, voilà trois heures qui sonnent;
» est-ce que nous ne dînons pas aujourd'hui ?

Mme D O R M E L , *sévèrement.*

» Dormel, qu'est-ce que cela veut dire ?
» Votre père & votre frère sont sortis; est-ce
» ce que vous voudriez dîner sans eux ?

Le petit D O R M E L.

» Oh ! non, maman..... Mais..... ils ont
» peut être dîné; nous ne savons pas où ils
» ont été enfin.....

Mme D O R M E L.

» Eh bien ! dans cette incertitude, dînez-
» riez-vous tranquillement ?

Le petit D O R M E L.

» Oh ! non, maman..... Mais..... c'est qu'il
» est bien tard..... & il pourroit se faire
» que.....

Mme D O R M E L.

» Taisez-vous. Ils sont à jeun aussi bien
» que vous. D'ailleurs, ne voyez-vous pas

„ que j'attends, moi ; votre sœur en fait
 „ autant & votre frère..... N'êtes vous pas
 „ plus en état de supporter le besoin que
 „ lui ? Il ne se plaint pas cependant.

Le petit D O R M E L.

„ Oui, maman.... Mais.... c'est que.... j'ai
 „ bien faim. (*Il dit ces dernières paroles en*
 „ *pleurant de toutes ses forces.*)

Mme D O R M E L, *allant à lui les larmes*
aux yeux.

„ Mon enfant, mon cher enfant, tran-
 „ quillise-toi.... Allons.... quelques efforts....
 „ Ton père va rentrer ; il nous apportera de
 „ quoi dîner ; crois que je souffre autant que
 „ toi de ta peine.

Le petit D O R M E L *l'embrasse en essuyant*
ses larmes.

„ Oh ! non, maman, ne souffrez pas, je
 „ vous en prie ; car je souffrirois bien davan-
 „ tage, moi. Tenez, je ne pleure plus : voilà
 „ qui est fini. Est-ce que je ne peux pas me
 „ passer de dîner aussi bien que vous ? Que
 „ je me veuve de mal d'avoir pleuré, mais
 „ c'est malgré moi.... Je vais travailler si fort
 „ qu'il faudra bien que j'oublie que j'ai
 „ faim. (*Il se remet à l'ouvrage, & travaille*
 „ *avec plus d'ardeur.*)

Il est difficile, selon nous, d'exprimer
 avec plus de naïveté & le besoin pressant de
 la faim, & le bon naturel d'un enfant pour
 la

la mère. Nous désirerions pouvoir faire connoître le Drame intitulé *Brunon*, & tire de la *Vie de Marianne*, par Marivaux. C'est un des plus touchans de ce Recueil, & il est impossible de le lire sans la plus vive émotion. Nous ne pouvons qu'exhorter l'Auteur à cultiver des talens qui s'annoncent avec tant d'avantages pour la carrière dramatique.

DISCOURS en vers à la louange de M. de Voltaire, suivi de quelques autres Poésies, & précédé d'une Lettre de M. de Voltaire à l'Auteur, par M. de Ximenès. Prix, i liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue Ste Anne, N°. 105, & chez Prault, Impr.-Libraire, Quai des Augustins.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. le Marquis de Ximenès paroît dans l'arène poétique. Depuis long-temps il a prouvé que ses loisirs ne ressembleront point à l'oisiveté; que né dans le tourbillon du monde, il fait s'y dérober pour goûter des plaisirs dans l'étude des Lettres, & que ses plaisirs deviennent des titres de gloire. Le Recueil que nous annonçons doit soutenir l'opinion qu'on avoit de son talent pour la poésie.

Le premier Ouvrage qui le compose est un hommage à Voltaire, qui avoit donné publiquement à M. de Ximenès des témoignages de son estime. Il est doux de faire un acte de justice en acquittant un devoir de
N°. 35, 28 Août 1784. H

reconnoissance. Ce Poëme est écrit avec autant de noblesse que d'harmonie poétique. Cette dernière tirade peut en donner une idée :

Consummez son triomphe, immortelle Uranie !
 Disputez à vos Sœurs l'emploi de son génie.
 C'en est fait. Il s'élance aux rives d'Albion ;
 Dans le char du soleil il monte avec Newton :
 Interroge après lui l'Auteur de la lumière,
 Et des secrets du ciel instruit la terre entière.
 Hélas ! il paya cher ce dangereux honneur !
 J'ai vû de près sa gloire, & non pas son bonheur.
 Quelle foule de Rois ! quel immense édifice !
 Les siècles, à leur suite, amènent la justice.
 Les fastes de Clio n'ont plus d'obscurité.
 L'homme dans tous ses droits rentre avec dignité ;
 Le Conquérant troublé connoît une autre gloire.
 L'oppressé s'épouvante, & fuit l'œil de l'Histoire.
 Sur ce dépôt sacré, veille, ô peuple François,
 Dont Voltaire se plut à chanter les succès !
 Toi, si grand par les sens !.... souffres-tu qu'on l'of-
 fense ?

Où sont les monumens de ta reconnoissance,
 Tandis que la Neva, sur ses bords glorieux,
 S'empresse d'honorer ses restes précieux,
 Et que son ombre errante, aujourd'hui consolée,
 Des mains de Catherine attend, un mausolée ?

La seconde Pièce est un hommage à un grand Ministre, dont les heureuses négocia-

tions ont si bien secondé les bienfaitantes vûes de notre jeune Monarque. Ces vers avoient paru avec succès dans le Journal de Paris. Ils sont suivis de deux imitations d'Horace; on lira sur tout la seconde avec plaisir, ainsi que ce quatrain, qui renferme un éloge si mérité :

Impromptu sur une Épée de Henri IV.

Autrefois dans les mains d'un Roi victorieux,
Je lui rendis son trône usurpé par Mayenne;

Il est juste que j'appartienne

A. qui lui ressemble le mieux.

Après une Lettre à M. le Comte de Thyard, vient un Poème qui avoit concouru pour le Prix de Poésie à l'Académie Française; sous ce titre: *Les Lettres ont autant contribué à la gloire de Louis XIV, qu'il avoit contribué à leurs progrès.* Voltaire fit imprimer cet Ouvrage parmi ses immortelles productions en 1773; nous n'avons rien à ajouter à cet éloge.

Parmi les Ouvrages qui composent ce Recueil, on remarquera des imitations d'Homère, qui ont de la vivacité & de la verve. L'Auteur, frappé des beautés dramatiques dont l'Iliade est remplie, en a tiré trois Scènes dialoguées, qu'il a liées ensemble pour leur conserver une unité d'intérêt. Voici la fin de la troisième Scène.

A C H I L L E.

Tu n'es plus, cher Patrocle!... & j'endure la vie!

H ij

Et mon seul désespoir ne me l'a point ravie !
 Je n'avois qu'un ami , je le perds. Juste ciel !
 Je te rends grâce au moins de m'avoir fait mortel.
 Mon cœur ne connoît plus la gloire ni la honte ;
 Ulysse , je perds tout.... & la mort la plus prompte
 Terminera des jours que je ne puis souffrir.
 Achille ne doit point pleurer ; il doit mourir.

U L Y S S E.

Oui ; mais il doit jouir d'une longue mémoire ;
 A ce superbe Hector arracher la victoire ;
 Paroître tel qu'Alcide * ou le Dieu des combats ,
 Et se rendre immortel , comme eux , par son trépas.
 Comptable aux Grecs d'un sang que vous voulez répandre ,
 Allez venger Patrocle , & mourez sur sa cendre.

A C H I L L E.

Oui , je le vengerai. Mon cœur trop abattu
 Au cri de la vengeance a repris sa vertu.

*(Il prend la lance d'un de ses Thessaliens ,
 & prononce les derniers vers en marchant à
 l'ennemi.)*

Troyens énorgueillis du long repos d'Achille ,
 Plus de pitié pour vous , plus d'espoir , plus d'asyle.
 Je voue à votre race un éternel courroux.
 Patrocle en périssant vous extermina tous.

* C'est par méprise qu'on a imprimé dans l'Ouvrage même : *paroître tel qu'Achille.*

Grands Dieux ! le sang d'Hector peut seul me satisfaire.
Qu'il meure. Je n'ai plus d'autres vœux à vous faire.

Ce morceau est écrit avec rapidité, & d'un ton vraiment dramatique. Une Lettre qui vient après, de *Cesar au Sénat Romain*, mérite le même éloge.

En général ces Poésies, outre le talent qui les distingue, annoncent un Écrivain familiarisé avec la bonne littérature. Ce ne sont pas de ces petits vers que l'esprit seul enfante si facilement aujourd'hui; on y voit un homme qui aime la poésie pour elle-même, & qui cultive un Art qu'il estime.

*VIES des Écrivains Étrangers, tant Anciens que Modernes, accompagnées de divers morceaux de leurs Ouvrages, traduits par l'Auteur de leurs Vies, Lœman & Pilpay, suivis d'un Éloge de Métastase, par M. le Prevost d'Exmes. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques, & Royez, à la descente du pont neuf, Quai des Augustins. **

M. le Prevost d'Exmes avoit publié, il y a quelques mois, deux volumes d'un Ouvrage intitulé : *Trésor de Littérature Étrangère*, qui devoit avoir douze volumes. Cet

* Chaque Brochure qui paroîtra de cet Ouvrage se vendra 1 liv. 10 sols. On ne recevra point de Souscription.

H ii)

Ouvrage devoit être divisé en trois Parties. La première auroit contenu les Pièces traduites ou imitées des langues étrangères ; l'autre auroit été historique, & la troisième eût fait connoître les Ouvrages d'où l'on auroit tiré les Pièces que l'Éditeur auroit recueillies. Tel étoit le plan conçu d'abord par M. le Prevost d'Exmes ; le silence des Journaux, & le conseil sans doute de quelques amis, l'ont déterminé à le changer. Le nouveau plan nous a paru préférable en effet. Il consiste à fondre dans la vie même des Écrivains étrangers, les imitations qu'on en a faites, & les réflexions de l'Auteur sur leurs Ouvrages.

Il n'a peut-être jamais été plus utile qu'aujourd'hui de remettre devant les yeux des Littérateurs les modèles que nous offre l'antiquité ; dans un moment où tous les genres semblent se confondre, il est essentiel de remonter aux principes.

Le premier Cahier qui vient de paroître contient les Vies de *Locman* & de *Pilpay*, avec un extrait d'un Éloge intéressant de l'Abbé *Métastase*, par M. *Piccini* fils.

On croit communément que le sage *Locman* étoit né en Perse, d'une famille Juive, & qu'il fut élevé dans la Religion des Juifs. Quelques Écrivains assurent qu'ayant été affranchi, il s'attacha à *Salomon*, qui fut charmé de sa sagesse. M. le Prevost d'Exmes, d'après quelques anecdotes, & en comparant les Ouvrages de *Salomon* & de *Locman*, n'est pas surpris qu'on soit tenté

de croire que ces deux Écrivains ne font qu'une même personne ; il conclut que Salomon a fourhi aux Arabes le modèle de leur *Locman* , comme celui-ci a fourni aux Grecs & aux Indiens le modèle de leur *Pilpay* & de leur *Ésope* , ce qui prouveroit que l'invention des Fables & des Apologues appartient aux Hébreux , & non aux Orientaux ; & il combat l'opinion de ceux qui pensent que *Locman* , *Pilpay* & *Ésope* ne font qu'un.

Après avoir fait connoître *Locman* & *Pilpay* , l'Auteur parle de leurs Ouvrages ; & ayant indiqué ce qu'en ont imité des Écrivains modernes , il traduit en prose ce qui est resté dans leur langue originale. On voit que cette méthode est doublement utile aux jeunes Poètes , en ce qu'elle leur indique de bons modèles , & qu'elle leur offre de quoi exercer leur talent , en leur faisant connoître ce qui n'a pas encore passé dans les idiômes modernes.

Locman a laissé aux Arabes cent proverbes. En voici quelques uns :

« Le savant connoît l'ignorant , parce qu'il
» a été ignorant lui-même ; mais l'ignorant
» ne connoît pas le savant , parce qu'il ne
» l'a jamais été.

» L'espérance ne sort de l'âme que lorsqu'elle
» que le corps entre dans le tombeau.

» On trouve deux sortes d'hommes qui sont
» insatiables : les Philosophes & les Avarés.

» Il vaud mieux avoir des sujets affection-

H iv

» nés & soumis , que beaucoup de troupes
» pour les contenir.

» Il n'est point d'amis pour les Rois , point
» de repos pour les envieux , point de con-
» fiance pour les menteurs. »

Il y a quelques-uns de ces proverbes de
Locman qu'on peut accuser de manquer de
justesse ; celui-ci , par exemple :

« Il y a trois sortes de personnes dont trois
» autres ne peuvent tirer aucun parti : la po-
» pulace est inutile à la Noblesse , le scélérat
» à l'homme de bien , le fou au sage. »

On ne conçoit pas comment la populace
est inutile à la Noblesse , ni même comment
le fou est inutile au sage.

On en trouve quelques uns qui ont une
tournure originale , tels que les suivans :

« Le monde est un cadavre ; ceux qui s'y
» attachent sont des bêtes voraces.

» Le savant qui ne met pas ses œuvres au
» jour , est comme un nuage sans pluie. »

En voici un auquel il faudroit donner
force de loi dans le code Littéraire :

« Louer une mauvaise action , c'est la
» commettre. »

M. le Prévoit d'Exmes , après avoir indi-
qué les Ouvrages de Pilpay qui ont été tra-
duits , cite ceux qui ne l'ont pas encore été.
Parmi ces derniers , nous allons transcrire
la Prière du Tyran.

« Un Tyran demandoit à un Derviche ,
» quelle étoit la meilleure des Prières. La
» meilleure pour vous , répondit le Der-

» viche, est de dormir durant la moitié du
 » jour; du moins vos sujets respireront pen-
 » dant votre sommeil. *Moralité.* Il est des
 » hommes qu'il vaut mieux voir dormir
 » que veiller. »

Le travail de M. le Prévost d'Exmes mérite
 d'être encouragé. Il peut être utile à la Lit-
 térature Française.

LES Phyſionomies, Poëme, par M. l'Abbé
 de Lavalette. Prix, 15 ſols. A Paris,
 chez Mérigot jeune, Libraire, Quai des
 Auguſtins, & chez les Marchands de
 Nouveautés.

IL eſt certain que le ſujet de ce Poëme,
 ſujet neuf pour la poéſie, pouvoit & devoit
 être plus développé. Il eſt encore certain
 qu'on y trouve ſouvent de l'impropriété dans
 ſes expreſſions, & un ſtyle qui n'eſt pas aſſez
 fondu. Mais l'Auteur eſt jeune, c'eſt un pre-
 mier Ouvrage, & il annonce un vrai talent.
 Ses fautes mêmes ſont d'un Écrivain qui aime
 & ſent la poéſie. On voit qu'il s'attache à
 peindre par ſes épithètes, & qu'il cherche &
 connoître tout-à-la-fois cet heureux accou-
 plement de mots qui forme le langage de la
 poéſie. On en jugera par quelques morceaux
 que nous allons citer :

Loïn ces traits réguliers & ſans âme & ſans vie,
 Deſſinés par la main de la monotonie;
 Cette beauté ſans grâce, & ces grands yeux muets,

H v.

Ce port noble & glacé, ce beau teint sans attraits.

Ainsi que la fortune, un bandeau sur les yeux,
 La Nature répand ses trésors précieux.
 En formant la beauté, de l'heureux don de plaire
 Elle prive souvent cette fleur éphémère :
 Elle unit plus souvent la grâce à la laideur ;
 Elle a soin d'embellir l'insensible froideur,
 Et l'on voit, en riant, cet enfant si terrible
 Dans un corps contrefait placer un cœur sensible.

Nous allons ajouter à cette citation un
 morceau d'un autre genre, où l'on trouvera
 une teinte de sensibilité. Le Poète parle de
 l'expression des yeux :

Dans ceux-ci, très-souvent par les pleurs embellie,
 Soupire la tendresse & la mélancolie.
 Mais quelquefois j'ai vu la sensibilité,
 Et la mélancolie & la douce gaîté,
 Nuancer dans les yeux la joie & la tristesse :
 Tels ces jours que jadis imploroit ma tendresse,
 Quand un rayon douteux, dans la nue expirant,
 Colore des vapeurs le voile transparent.
 Jours heureux ! couvrez-moi de vos ombres paisibles
 Les cieux vous ont créés pour les âmes sensibles.
 Venez, jours consolans, venez dans ma douleur
 Unir votre tristesse à celle de mon cœur.
 Ah ! si de mes douleurs s'irrite la blessure,
 J'aime à voir à mes maux compatir la Nature.

Les eaux, les cieux amis, les bois consolateurs,
Tristes comme mon âme, adoucissent mes pleurs.

Nous exhortons M. l'Abbé de Lávalette, ou plutôt le temps & ses réflexions lui apprendront à féconder un sujet par plus de pensées & d'images qui lui appartiennent. Un jeune homme entraîné par l'amour des vers, toujours plein de ce qu'il a lû, parce qu'il lit avec passion, est sujet à répéter plutôt qu'à créer. Impatient de jouir & de compter les vers qu'il a faits, il préfère presque toujours à ce qu'il faudroit arracher par le travail à son imagination, ce que lui fournit sans peine sa mémoire. Telle est l'histoire de tout jeune Poète; mais quand il est né avec du talent, à mesure qu'il médite sur son Art, il apprend que rien n'est bon que ce qui coûte; il maîtrise son impatience; ce n'est plus sa mémoire qui parle, c'est son propre talent qui se développe, qui vole de ses propres aîles, & qui se montre tel qu'il est. Voilà ce que nous attendons de M. l'Abbé de Lavalette, & ce que promet son premier essai.

S P E C T A C L E S.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert du 15 a été très-brillant. Mme Mara, de retour de Londres, y a été en-
H vj

tendue avec le plus grand plaisir. Elle a chanté trois airs d'un caractère différent, avec une égale supériorité, & de façon à augmenter, s'il avoit été possible, la réputation éclatante qu'elle s'est acquise. M. *Crosdill*, célèbre Violoncelle de Londres, a joué deux Sonates. Une intonation d'une justesse & d'une précision étonnantes, un beau développement d'archet, une forte & superbe qualité de son, prouvent en lui un talent fini & précieux. S'il a excité un peu moins d'enthousiasme dans sa seconde Sonate que dans la première, c'est au choix de la composition qu'il faut s'en prendre, il n'a pas eu moins de mérite dans l'exécution. M. *Gervais* a joué un Concerto de M. *Viotti*. Ce genre de musique est assez différent de celui qu'il est dans l'habitude de jouer; il l'a rendu cependant de façon à prouver que son talent est susceptible de se plier à toutes les manières, & à augmenter les espérances qu'il a données. On a exécuté aussi un nouvel Oratoire de M. l'Abbé *Lepreux*. C'est un air de mouvement d'un fort bon effet, & que M. *Chéron* a chanté parfaitement bien. — Sera-t'il permis, dans un article de Concert, d'observer que le titre d'*Hyérodrame*, qu'on avoit donné à ce morceau, ne sauroit convenir à un *Solo*. Ce mot, composé de deux mots grecs, qui signifient *Drame sacré*, comporte une idée de dialogue & de scène. On ne doit pas donner le nom de *Drame* à un *Morologue*.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE Jeudi 19 Août, Mlle de *Saint-René* a débuté dans l'emploi des *Jeunes Princesses*, par le rôle d'*Iphigénie*, dans la Tragedie de Racine.

Nous ne parlons ici du Début de cette Actrice, dont il seroit indiscret d'apprécier les talens sur un premier essai, que pour répondre à une phrase que nous avons remarquée dans un Journal, où l'on rend compte du succès que cette Débutante a obtenu dans le rôle d'*Iphigénie en Aulide*. On y dit, avec raison, " que ce rôle est un des
" plus difficiles de l'emploi des jeunes Princesses : " & on ajoute " que, depuis Mlle
" Gaussin, on ne se souvient pas d'avoir vu
" une Actrice y produire l'effet dont il paroît susceptible. " Parmi les Comédiennes qui ont paru dans ce personnage depuis environ quinze ans, plusieurs ont mérité des succès, quoiqu'elles y aient laissé quelque chose à désirer; mais il en est une qui s'y est présentée d'une manière véritablement supérieure, & qui a rendu, avec toutes les nuances qui lui sont propres, le caractère d'*Iphigénie*. Cette Actrice est Mlle *Sainval* l'aînée. Un débit simple, pur & noble; un pathétique doux & touchant; des gestes faciles & vrais; l'accord heureux de ces élans involontaires, de cet abandon intéressant, fuite nécessaire d'un amour bien senti, etc

la timidité & la décence d'une fille soumise aux ordres des Dieux & de son père, & d'une Princesse résignée au sort cruel qui l'attend : tels sont les traits que cette Aétrice employa pour peindre le caractère de la fille d'Agamemnon. Lorsqu'elle se proposa de paroître dans ce rôle, on regarda son entreprise comme téméraire ; & en effet, la figure de Mlle Sainval l'ainée, susceptible des grandes expressions tragiques & d'une fierté imposante, paroissoit devoir être un obstacle à son succès, dans un rôle où les grâces de la jeunesse & la candeur touchante d'une physionomie aimable, semblent des qualités indispensables. Le vrai talent surmonte tous les obstacles. Mlle Sainval l'ainée obtint dans Iphigénie un succès d'autant plus prodigieux, qu'on attendoit moins d'elle. Les applaudissemens du Public, qui n'attestent pas toujours le mérite, furent accompagnés des suffrages de ceux des Comédiens François qui honoroient alors le Spectacle de la Nation : quelques-uns vivent encore, jouissent encore de l'estime générale ; & nous ne craignons pas de dire que s'il falloit les nommer, nous le ferions avec d'autant plus de liberté, que nous sommes certains qu'ils affirmeroient ce que nous avançons. L'état d'un Comédien si brillant & si flatteur à beaucoup d'égards, est presque toujours entouré de désagrémens cruels ; & lorsqu'un Sujet, après avoir long temps fait les plaisirs du Public, se trouve en butte à de grands à de

longs chagrins , il est juste au moins qu'il en soit dédommagé par le souvenir des succès qui attestent ses droits à une réputation non équivoque. Il faut observer qu'au moment où Mlle Sainval l'ainée parut avec tant d'avantage dans le rôle d'Iphigénie en Aulide , elle n'étoit point encore familiarisée avec les rôles de l'emploi des Reines , rôles où elle a été si sublime malgré les nombreux défauts qu'on pouvoit lui reprocher , & que depuis elle y a reparu d'une manière sinon très médiocre , au moins indigne d'un talent tel que le sien. Les rôles des Reines exigent une force , des éclats , un abandon absolument étrangers à l'emploi des jeunes Princesses. L'habitude de donner à ses accens , à l'expression de sa physionomie , à sa gesticulation un caractère ferme & prononcé , ne permettoit plus à Mlle Sainval l'usage facile de ce maintien modeste , de ces modulations attendrissantes qui charment d'abord l'oreille , pour séduire le cœur d'une manière plus sûre. Elle étoit devenue l'épouse du Roi des Rois , elle n'étoit plus l'intéressante Iphigénie. Exemple frappant pour ces Acteurs audacieux qui , dans les accès de leur misérable vanité , se croient habiles à représenter tous les genres , à peindre tous les caractères , & qui , en effleurant tout en général , sans rien approfondir en particulier , jouissent pendant quelques instans d'une réputation usurpée , & arrivent à la fin de leur carrière pour mourir tout entiers. Les Lekain , les Pré-

ville & les Molé sont des mortels privilégiés. La Nature n'en est pas prodigue. Elle en présente de temps en temps comme pour prouver ce qu'elle peut faire ; ensuite elle se repose avant d'en produire de pareils, comme pour attester qu'il lui faut du temps & des efforts pour créer des sujets d'un mérite aussi distingué & aussi universel.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Mercredi 11 Août, on a donné, pour la première fois, le *Rendez-vous*, ou les *deux Rubans*, Opéra Comique en un Acte & en vers mêlé d'ariettes ; par M. Parifau, musique de M. de Blois.

Justine, fille d'une Payfanne nommée Mathurine, est aimée par deux Villageois. Le premier est un avare, & il se nomme Lucas. Le second, qui n'est pas riche, & qu'on appelle Colin, aime Justine pour elle-même. Le Bailli, qui ne veut que le bonheur de Justine, se propose d'éprouver les deux amans. En conséquence il envoie à chacun d'eux une lettre qui contient un ruban, & par laquelle une prétendue Villageoise, riche & jeune, leur propose sa main & sa fortune. Colin ne balance point, il donne à Justine le ruban qu'on lui a envoyé, & lui sacrifie volontiers sa nouvelle amante. Il n'en est pas de même de Lucas. Il balance. Riche & belle, voilà deux points capitaux pour un avare qui veut prendre femme. Il se trouve

au rendez-vous, où Justine arrive voilée; mais il apprend avec douleur que la richesse de l'inconnue n'est qu'une chimère, & il se propose de retourner à Justine, ainsi que de revenir à l'inconnue si Justine refuse sa main. On lui découvre bientôt le moyen qu'on a mis en œuvre pour l'éprouver, & Colin épouse Justine.

Cette petite Pièce est écrite avec facilité. On y remarque ce qui fait le caractère distinctif de tous les Ouvrages de M. Parisau, un esprit brillant & original qui donne aux moindres détails une grâce toute particulière. L'intrigue est un peu nue, mais cette nudité est rachetée par des développemens très-piquans & par des incidens qui, dans l'optique de la Scène, produisent un effet très-agréable.

La musique fait honneur à M. de Blois. Le style en est proportionné à l'état des personnages. De la simplicité, de la facilité, un chant doux: voilà les qualites que nous y avons remarquées. Ce Compositeur développera sans doute, dans des Ouvrages plus importants des moyens plus fermes, & sa touche y sera plus vigoureuse. Nous l'espérons, & nous l'invitons à suivre une carrière dans laquelle ses premiers pas ont prouvé qu'il étoit digne de l'encouragement & du suffrage des Connoisseurs.

Nous rendrons compte dans le prochain *Mercure de l'Amour à l'Épreuve* & du *Duc de Bénévent*, dont la seconde représentation

est annoncée à l'instant où nous écrivons ces articles.

ANNONCES ET NOTICES.

LA dixième Livraison de l'*Encyclopédie* sera en vente Lundi prochain 30 de ce mois. Cette dixième Livraison est composée de deux Parties nouvelles, du Tome premier des Mathématiques, par MM. l'Abbé Bossut, d'Alembert, de Condorcet & de la Lande, &c. du Tome premier, première Partie de l'Art Militaire; & du Tome troisième, première Partie des Arts & Métiers mécaniques.

Il y a, à la tête du Tome premier des Mathématiques, un Discours Préliminaire, par M. l'Abbé Bossut, dans lequel il indique les principales découvertes qui se sont faites dans cette Science. Il les rapporte à quatre Périodes successives: la première s'étend depuis leur origine jusqu'au temps des Arabes; la seconde jusqu'au seizième siècle; la troisième jusqu'à la naissance de l'analyse infinitésimale; la quatrième jusqu'à nos jours.

L'Art Militaire, par M. de Kéralio, Major d'Infanterie, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, &c. est aussi précédé d'un Discours Préliminaire, où l'Auteur présente le système encyclopédique dans lequel il a conçu & rassemblé toutes les parties de l'Art Militaire. Il assigne ensuite la place que cet Art occupe dans le système général des connoissances humaines, & il rend compte de la manière dont il a traité cette partie de l'*Encyclopédie* méthodique.

Les Antiquités Militaires seront traitées en détail dans le Dictionnaire des Antiquités; la Médecine Militaire, dans celui de Médecine: c'est là que les

Lecteurs doivent les chercher. L'Art de l'Équitation, celui de l'Escrime, & l'Art de Nager, formeront des Parties séparées dans ce Dictionnaire Militaire.

Le prix de cette dixième Livraison est de vingt-trois livres dix sols brochée, & de vingt-deux livres en feuilles.

La Souscription de cette Encyclopédie est toujours ouverte, & elle est du prix de 751 liv.

On peut s'adresser pour souscrire, hôtel de Thou, rue des Poitevins, N°. 17; & chez les Libraires de France & Etrangers.

On trouve à la même Adresse, l'*Histoire Naturelle des Minéraux*, de M. de Buffon, Tome II. Prix, 15 liv. en feuilles; 15 liv. 10 sols broché, & 17 liv. relié. — Le même, Tomes III, IV in-12, prix, 6 liv. en feuilles ou broché, 7 liv. 4 sols relié. — *Œuvres Complètes de M. le Comte de Buffon*, *Quadrupèdes*, Tome III, prix 21 liv. en feuilles, 21 liv. 10 sols broché, & 24 liv. relié. Ce Volume ne peut servir que pour l'édition in-4°. sans la Partie Anatomique. — Le *Vingt-quatrième Cahier des Quadrupèdes*, enluminés, prix 7 liv. 4 sols.

Traité des Principes généraux de la Grammaire Française. A Paris, de l'Imprimerie de J. Ch. Desaint, rue Saint Jacques.

Ce Traité n'a rien d'effrayant pour la mémoire; car il est très-peu volumineux. La précision ne s'y trouve pourtant pas aux dépens de la clarté, & il offre tout ce qu'il est nécessaire d'apprendre pour s'instruire des Principes de notre Langue.

CORRESPONDANCE d'un jeune Militaire, ou Mémoires du Marquis de Luzigni & d'Hortense de Saint-Just, seconde Edition, 2 Vol. in-12. Prix, 2 livres 8 sols brochés, A Yverdun; & se trouve à

Paris, chez Regnault, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.

Ce Roman est écrit d'un style quelquefois négligé, mais toujours naturel & vrai, & la lecture en est attachante.

P E T I T E Bibliothèque des Théâtres, contenant un Recueil des meilleures Pièces du Théâtre François, Tragique, Comique, Lyrique & Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France jusqu'à nos jours, Numéros 9 & 10. A Paris, & l'on souscrit au Bureau, rue des Moulins, Butte Saint Roch, n°. 11; chez Belin, Libraire, rue Saint Jacques, & Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théâtre Italien.

Nous avons vu dans le Numéro précédent la jolie Comédie du *Cercle* par Poinfinet; le neuvième renferme du même Auteur deux Pièces à Ariettes, le *Sorcier* & *Tomes-Jones*, toutes deux mises en musique par M. Philidor. Le *Sorcier* est la première Pièce de ce Théâtre qui fit demander l'Auteur, comme *Mélope* au Théâtre François. Poinfinet & M. Philidor parurent sur la Scène, où ils furent vivement applaudis. *Tom-Jones* fut représenté d'abord sans succès; mais il reprit faveur, & elle est restée au Théâtre.

Les deux dernières Pièces du neuvième Volume sont de Baurans, la *Servante-Maîtresse* & le *Maître de Musique*. La Musique Italienne apportée en France par les Bouffons n'avoit pû y réussir: ce fut Baurans qui sut lui concilier la faveur publique en parodiant la *Servante Maîtresse*, qui eut le plus grand succès, aussi bien que le *Maître de Musique*.

Le dixième Volume renferme trois Tragédies, *Polixène* & *Manlius*, toutes deux de Lafosse. La dernière est restée au Théâtre, & c'est un Ouvrage très-estimable. La dernière Pièce de ce Volume est

le *Coriolan* de M. de la Harpe, dont il a été fait mention dans ce Journal. Les Rédacteurs de cette intéressante Collection ont acquis le droit d'y insérer cette Tragédie, qui prouve qu'ils ne négligent aucun moyen pour remplir l'attente, & même pour prévenir les desirs de leurs Souscripteurs.

Le Bienfait rendu, ou le Négociant, Comédie en cinq Actes en vers, représentée pour la première fois sur le Théâtre François, le 18 Avril 1763, nouvelle Édition, conforme à la représentation. Prix, 1 livre 10 sols. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue Saint Jacques.

Cette Pièce a été remise plusieurs fois au Théâtre; elle est du genre mixte entre le Drame & la Comédie. Le style en est fort négligé; la fable en est faite raisonnablement, & mérite des éloges.

ŒUVRES de Plutarque, traduites du Grec par Jacques Amyot, onzième Livraison, septième & dernier Volume des Vies des Hommes illustres, avec les Tables Chronologiques depuis Théséus jusqu'à Othon; in-8°. & in-4°. papier double d'Angoulême, d'Hollande & vélin.

Ce Volume contient les Vies de Démétrius & Antonius, Artaxerxès & Dion, M. Brutus & Aratus, Galba & Othon.

Les Œuvres morales, 4 Vol., sont imprimées, & font les Tomes 8, 9, 10 & 11. La douzième Livraison, premier Volume des Œuvres mêlées, paroîtra dans le courant du mois prochain.

Nous ne pouvons rien ajouter aux éloges que nous avons donnés précédemment à tous les Volumes de cette Édition, ou à mesure qu'ils ont paru. L'Éditeur, toujours animé du même zèle & du même soin, ne néglige rien pour satisfaire à ce qu'il a promis au Public, dont il a rempli l'attente & par là

promptitude & par l'exécution qu'il avoit annoncées.

On souscrit pour cet Ouvrage à Paris, chez J. Fr. Bastien, Libraire & Éditeur, rue S. Hyacinthe, Place Saint Michel, & chez tous les principaux Libraires du Royaume.

RECUEIL de Généalogies pour servir de Suite ou de Supplément au Dictionnaire de la Noblesse de M. de la Chenaye Desbois, in - 4°. Tome XIV ou second des Supplémens, de 700 pages, beau caractère. A Paris, chez M. Badiez, Éditeur & Continuateur de cet Ouvrage, rue Saint André des Arcs, près celle des grands Augustins, vis-à-vis M. Brichard, Notaire. Prix, 15 liv. broché en carton, & 13 liv. 12 sols en continuant la souscription, pour laquelle il sera délivré une reconnoissance signée du Continuateur.

Cet Ouvrage est d'un mérite & d'une utilité assez connus. Les Souscripteurs, ainsi que les personnes qui en ont une partie, sont invités à retirer, le plus tôt possible, les deux premiers volumes de ces Supplémens, qui forment le treizième & quatorzième Tome de cette Collection intéressante.

CARTE Topographique & très-détaillée du Diocèse de Coutances, en quatre feuilles; nouvellement revue & augmentée des nouvelles Routes, ainsi que de celles qui ne sont que projetées; par M. Dezauche, Géographe, Successeur des sieurs Delisle & Philippe Buache, premiers Géographes du Roi, seul chargé de l'Entrepôt général des Cartes de la Marine de Sa Majesté. A Paris, chez l'Auteur rue des Noyers. Prix, 5 liv.

L'on a figuré sur cette Carte intéressante la construction & les travaux qui constituent le *nouveau Port de Cherbourg*, pris depuis l'Isle Pelée jusqu'à la Pointe de Quérqueville, dans laquelle étendue se

trouvent marquées les trois différentes passes pour l'entrée & sortie du Port, avec une Observation abrégée qui est relative à sa nouvelle construction.

Deux Symphonies pour la Harpe seule ou avec accompagnement de deux Violons, une Flûte, deux Cors & Basses, dédiées à Mme Krumpholtz, & exécutées par elle au Concert Spirituel; composées par M. Krumpholtz. Œuvre XI. Prix, 12 liv. A Paris, chez l'Auteur, butte S. Roch, hôtel de la Prévôté, N°. 14, & Naderman, rue d'Argenteuil S. Roch.

Ces Symphonies sont composées tant pour les Harpes à sept pédales que pour celles à sourdines, nouvelle invention du sieur Naderman.

BLAISE & BABET, ou la suite des Trois Fermiers, Comédie en deux Actes, par M. Monvel; représentée devant LL. MM. le 4 Avril, & à Paris, le 30 Juin 1783, par les Comédiens Italiens; musique de M. D. Z. Prix, 24 liv.; les parties séparées, 12 liv. A Paris, chez M. Verdun, au coin des rues de Tournon & du Petit-Bourbon, N°. 17; Gaspard, Marchand de Musique sur le Boulevard du Théâtre Italien, & Deroullède, rue S. Honoré, près celle des Poulies.

Le succès de cet Ouvrage, tout prodigieux qu'il est, n'est point étonnant; l'action de la Pièce est simple, peut être même commune, mais remplie de détails de sentiment très-agréables, & que le talent distingué de l'Actrice qui jouoit Babet, rendoit plus piquans encore. On n'a peut-être pas assez publiquement rendu justice à la manière dont elle étoit secondée par l'Acteur qui jouoit Blaise; mais il n'en résulroit pas moins un ensemble délicieux. Parmi ces causes de succès, la musique de cet Ouvrage doit être comptée pour beaucoup. On sait quelle tournure

agréable & originale M. D. Z. fait donner à ses petits airs; il y en a beaucoup dans cette Pièce, &, grâce aux Pirates Lyriques, ils sont déjà tous dans la Société; mais on sera sans doute fort aise de les retrouver en partition & de les avoir selon l'intention native de l'Auteur. Mais le talent de M. D. Z. ne se borne pas à ce genre de mérite; il entend très-bien la Scène, & presque tous les morceaux d'ensemble de cet Ouvrage sont charmans. Il nous semble que cette Partition doit justifier l'opinion avantageuse que les représentations en ont donnée.

Fautes à corriger dans le N°. 33.

Article *Eloge de M. d'Alembert*, page 74, ligne 12, où il est question du Roi de Prusse, au lieu de *parlant avec singularité*, lisez: *simplicité*; & à la page précédente, au lieu de *Voltaire*, lisez: *Diderot*.

Voyez, pour les Annonces des Livres, de la Musique & des Estampes, le Journal de la Librairie sur la Couverture.

T A B L E.

<i>A M. l'Abbé Crouzet,</i>	145	<i>riques,</i>	164
<i>Caractère de la Galanterie</i>		<i>Discours en vers,</i>	169
<i>Françoise,</i>	145	<i>Vies des Ecrivains Etrangers,</i>	173
<i>Épître à l'Éditeur d'un Recueil de Poésies,</i>	ib.	<i>Les Physionomies, Poème,</i>	177
<i>Charade, Enigme & Logogryphe,</i>	149	<i>Concert Spirituel,</i>	179
<i>La Thébàide de Stace,</i>	154	<i>Comédie Française,</i>	181
<i>Nouveaux Proverbes Dramatiques,</i>		<i>Comédie Italienne,</i>	184
		<i>Annonces & Notices,</i>	186

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur* de France, pour le Samedi 28 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 27 Août 1784. GUIDI.

